This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

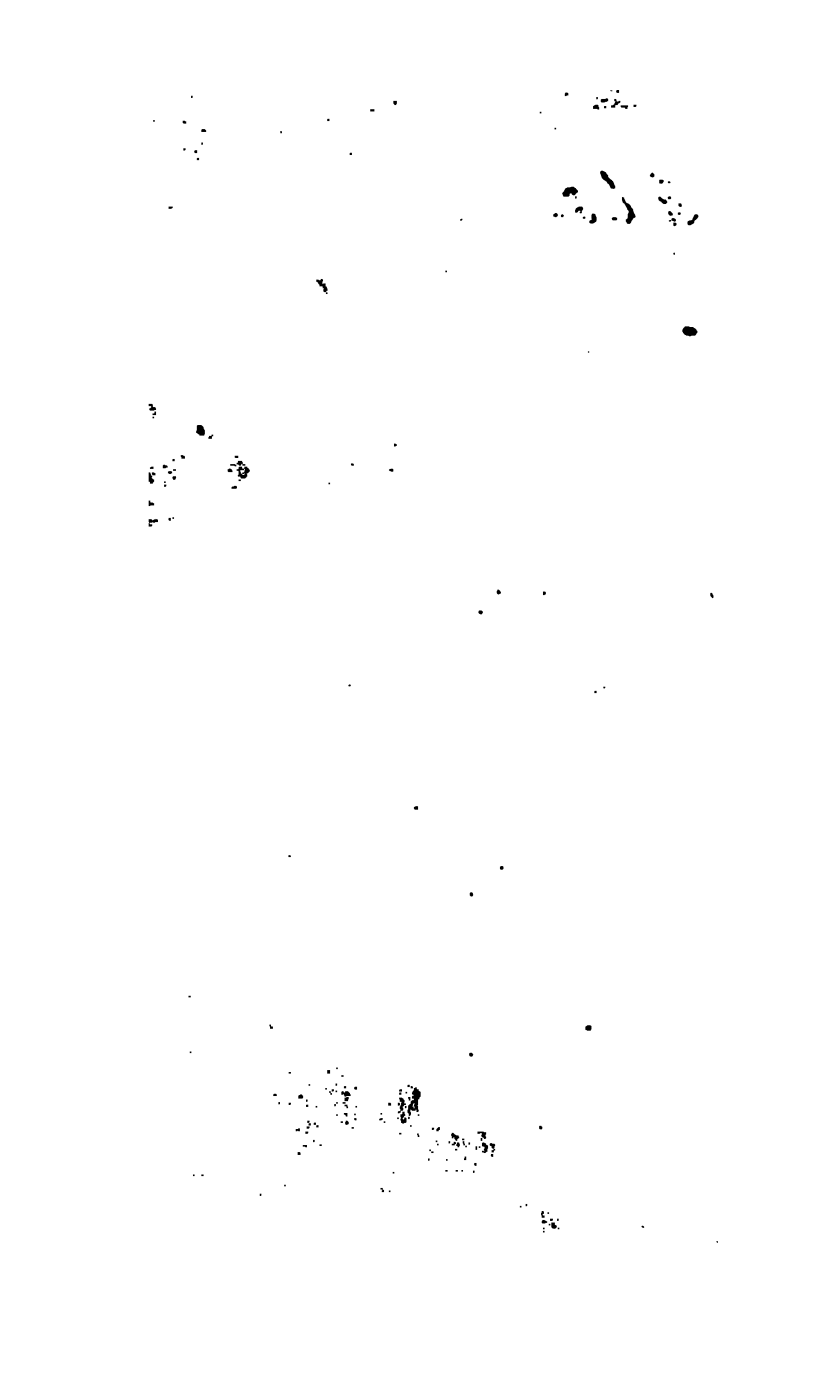
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

H.L.5-
Magd: Hall.
R1 — 3.

262225 f.12



DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES,

Par rapport à l'eſprit & au cœur.

Par Mr. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Univerſité, Profeſſeur d'Eloquence au Collège Roial, & aſſocié à l'Académie Roiale des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE EDITION,

Revue ſur la derniere Edition de Paris, & augmentée d'un Supplément.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. DCC. XXXVI.

BODLEIAN
19 OCT. 1931
LIBRARY

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

J'AVOIS compté d'abord qu'un volume ſeul me ſuffiroit pour ce que j'avois à dire ſur l'Hiſtoire, & je craignois même que ce n'en fût peut-être encore trop. Mais, quelques retranchemens que j'aie faits, l'abondance & la richeſſe des ſujets que j'ai eus à traiter, m'ont inſenſiblement entrainé plus loin que je ne penſois. J'ai éprouvé, en compoſant cet Ouvrage, quelque choſe de ce qui arrive à ceux qui ſe trouvent à une table ſervie magnifiquement, & couverte d'un grand nombre de mets exquis, où il eſt difficile de s'en tenir ſévèrement au pur néceſſaire, & de garder les règles d'une exacte ſobriété. Les morceaux d'Hiſ-

toire auxquels je me ſuis attaché, fourniſſent un ſi grand nombre de faits conſidérables, de modèles éclatans de toutes ſortes de vertus, de principes utiles pour la conduite de la vie; qu'il ne m'a pas été poſſible de me renfermer dans les juſtes bornes que je m'étois d'abord preſcrites à moi-même. Comme le principal but que je me propoſe dans cette partie de mon Ouvrage, eſt de former l'eſprit & le cœur des jeunes gens, de leur inſpirer du goût pour la lecture, & ſur-tout pour celle de l'Hiſtoire, & de leur bien faire connoître le fruit qu'ils en doivent tirer; je me ſuis peut-être un peu trop livré à la beauté & à la ſolidité des matieres que je traitois, parce qu'elles m'ont paru fort propres à mon deſſein, & j'ai beſoin que l'indulgence du Lecteur me pardonne cette eſpece d'intempérance.

Je n'ai point cru devoir garder de règles uniformes dans les faits que je raporte, ni dans les réflexions que j'y ajoute. Quelquefois les récits ſont aſſez longs: dans d'autres endroits ils ſont fort courts & fort abrégés: quel-

quelquefois même ils ſont confondus avec les réflexions. Je ne donne point ici des préceptes ni des modèles ſur la maniere de compoſer l'Hiſtoire: je propoſe ſeulement quelques eſſais de la méthode qu'on peut ſuivre en l'enſeignant aux jeunes gens; & pourvu que ces eſſais puiſſent leur être de quelque utilité, il me ſemble que par-là les irrégularités qu'on y pourra remarquer, rentrent en quelque ſorte dans la règle.

On trouvera ici, ſi je ne me trompe, beaucoup de traits d'Hiſtoire curieux & intereſſans, beaucoup de réflexions également ingénieuſes & ſolides, où je n'ai d'autre part ni d'autre mérite, que de les avoir ramaſſés de différens endroits, pour les faire entrer dans mon Ouvrage. Tous ces paſſages, ſi admirables pour l'ordinaire dans les anciens Auteurs, perdent beaucoup de leur beauté en paſſant de la langue originale dans une langue étrangere par une traduction ſouvent foible, ou même défectueuſe. Ce ſont comme autant de fleurs délicates, qu'il eſt difficile

de manier pour les joindre enſemble, ſans flétrir & ſans amortir en quelque choſe leur vivacité. Ou, pour parler plus juſte, ce ſont des fruits excellens, qui, outre le ſuc & le goût qui en ſont inſéparables, ont une fraîcheur & un coloris, dont il eſt à craindre que la main qui les cueille ne leur faſſe perdre une grande partie. J'eſpere néanmoins que malgré cet inconvénient, que j'aurois bien ſouhaité pouvoir éviter, le Lecteur plus attentif aux choſes mêmes qu'au ſtile, ne laiſſera pas de goûter encore & d'eſtimer ce qu'il y a de beau & de ſolide dans les faits, dans les maximes, dans les réflexions que l'antiquité m'a fournies, & dont j'ai cru devoir faire un recueil aſſez ample en faveur des jeunes gens, qui ne peuvent pas encore avoir une grande connoiſſance de l'Hiſtoire.

Je déclare ici dès le commencement, & je le répéterai ſouvent dans la ſuite, que c'eſt pour eux principalement que j'écris. Ainſi je ne croirai point avoir perdu mon tems,

tems, ni ma peine, ſi mon travail peut leur devenir utile. Je puis me rendre ce témoignage, que je n'ai rien omis pour arriver à ce but. Ce que je ne pouvois tirer de mon propre fonds, je n'ai point fait difficulté de l'emprunter d'ailleurs; & je me croi obligé d'avouer que ce qu'il y a de plus beau dans cet Ouvrage, ne vient point de moi. *Ecrivains* Grecs & Latins, Auteurs anciens & modernes, livres imprimés & manuſcrits, amis abſens & préſens, j'ai tout mis à contribution, pour faire entrer dans mon Ouvrage le plus de beautés & de richeſſes qu'il m'a été poſſible.

J'aurois pu ne point entamer dans ce Tome-ci ce qui regarde l'Hiſtoire Romaine : mais comme il me reſte beaucoup de matiere pour le Tome ſuivant, j'ai été bien aiſe de remplir davantage celui-ci, afin de me réſerver plus de place dans l'autre; & d'ailleurs les morceaux de l'Hiſtoire Romaine que je touche, étant entierement détachés les uns des autres, peuvent auſſi, ſans

aucun inconvénient, être placés & lus séparément.

Il m'en reste deux bien importans pour le Tome qui suivra celui-ci, & qui sont déja tout prêts. Le premier regarde le tems de l'Histoire Romaine que Polybe avoit choisi pour sujet de son grand Ouvrage, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la destruction du Roiaume de Macédoine, par la défaite & par la mort de Persée son dernier Roi. Polybe me fournit encore l'autre morceau dans un endroit célèbre, où cet Auteur, aussi bon politique qu'habile historien, prévoit & prédit, sur la connoissance qu'il avoit de l'état présent de l'Empire Romain, que le gouvernement républicain feroit place à la domination monarchique.

Il nous manque, ce me semble, un Ouvrage qui seroit d'une grande utilité, & je pourrois même dire d'une absolue nécessité, pour les jeunes gens. C'est une Histoire ancienne composée en François pour

leur

leur uſage, d'où l'on écarteroit toutes les queſtions épineuſes de critique, & les faits peu importans, & où l'on tâcheroit de faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs anciens; & il faut avouer qu'il s'y rencontre des beautés infinies, ſoit pour les penſées, ſoit pour les principes, qui ſont bien propres à élever l'ame, & à inſpirer de grands & de nobles ſentimens pour tous les états & pour toutes les conditions de la vie. J'ai dit qu'un pareil Ouvrage me paroiſſoit d'une abſolue néceſſité pour les jeunes gens, je parle ſurtout de ceux qui étudient dans les Collèges. Car la multiplicité des choſes qu'on eſt obligé d'enſeigner dans les Claſſes, ne laiſſe point aux Profeſſeurs, quelque érudition & quelque bonne volonté qu'ils puiſſent avoir, le tems d'enſeigner de vive voix l'Hiſtoire à leurs écoliers: & cependant on convient aſſez généralement que cette étude fait une des plus eſſentielles parties de l'éducation de la Jeuneſ-

ſe. Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'il y eût un Ouvrage compoſé exprès pour les jeunes gens, dont on leur preſcriroit tous les jours une certaine lecture & une certaine tâche, & dont on leur feroit rendre compte de tems en tems. Cet Ouvrage ne devroit être, ni un ſimple abrégé, chargé presque uniquement de dates & de noms, ce qui ne peut gueres ſervir qu'à ceux qui ſavent déja l'Hiſtoire; ni d'une trop grande étendue, car de jeunes gens occupés de beaucoup d'autres études néceſſaires, ne peuvent pas donner un tems conſidérable à celle de l'Hiſtoire. Si l'on me jugeoit capable d'un pareil Ouvrage, & que Dieu me donnât aſſez de vie & de ſanté pour l'entreprendre, au défaut d'un meilleur Ouvrier, je m'en chargerois volontiers quand j'aurai achevé celui que j'ai entre les mains. Car je comprens parfaitement de quel uſage & de quelle importance il ſeroit, pour d'autres perſonnes même que celles qui étudient dans les Colléges; & j'ai tou-

toujours une vraie peine de n'avoir aucun livre de cette ſorte à propoſer à de jeunes gens de bonne volonté, qui au ſortir des études ſouhaiteroient s'inſtruire de l'Hiſtoire, & qui ne ſont pas en état de la puiſer dans les ſources mêmes. L'Hiſtoire * Grecque a encore plus beſoin de ce ſecours, que l'Hiſtoire Romaine, qui pour l'ordinaire eſt plus connue, & dont on a quelques parties écrites de mains de maitres; au lieu qu'on n'a preſque aucune idée de la premiere. Je ſens bien ce qui devroit entrer dans un tel Ouvrage, pour le rendre en même tems agréable & utile: mais il y a une grande difference entre le ſentir, & le pouvoir heureuſement exécuter.

* J'

Avant que de finir cet Avertiſſement, je dois dire un mot de la ſeconde édition des deux premiers volumes de cet Ouvrage, qui commence auſſi à paroitre. Je les ai retouchés le plus exactement qu'il m'a été poſſible, & j'ai profité des remarques & des réflexions que pluſieurs

ſieurs perſonnes ont eu la bonté de me communiquer. Les changemens que j'y ai faits ſont en aſſez grand nombre, mais peu conſidérables, & ne regardent point le fonds de l'Ouvrage, ni les principes. J'ai corrigé quelques citations, qui n'étoient pas juſtes; & en retranchant, en ajoutant, ou en changeant quelques mots & quelques phraſes, j'ai tâché d'éclaircir des endroits, dont apparemment l'obſcurité avoit donné lieu à la critique. J'ai fait peu d'additions. La plus grande eſt la traduction de deux lettres de Cicéron à ſon ami Atticus, & de deux paſſages de ſon ſecond livre ſur la nature des Dieux, que j'ai cru devoir ajouter dans l'endroit du 1er Tome où je donne quelques règles pour bien traduire, & où j'en ai apporté des exemples.

Quand mes deux premiers volumes parurent pour la premiere fois, l'incertitude du ſuccès me cauſa de grandes craintes. Maintenant c'eſt l'accueil favorable que je ne puis me diſſimuler qu'on leur a fait, qui m'in-

m'inquiete pour ce troiſieme volume, dans la juſte appréhenſion où je ſuis de ne pas répondre comme je le ſouhaiterois à l'attente du public. Si le deſir de lui plaire en tâchant de rendre quelque ſervice à la Jeuneſſe, eſt un titre pour mériter ſes ſuffrages, j'oſe par cet endroit me flater de n'être pas tout-à-fait indigne de ſon approbation.

APPROBATION.

J'Ai lu & examiné, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, ce troiſieme volume, *De la maniere d'étudier & d'enſeigner les Belles-Lettres, &c.* Comme il roule entierement ſur l'Hiſtoire, outre qu'il aura plus d'agrémens pour toute ſorte de perſonnes, on y trouvera encore de plus grands avantages que dans les deux premiers pour le deſſein que l'Auteur s'eſt propoſé, qui eſt de former l'eſprit & le cœur des jeunes gens. Donné à Paris ce premier jour d'Août 1727.

COUTURE.

DE

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES.

LIVRE QUATRIEME.

DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS.

De l'utilité de l'Hiſtoire.

CE n'eſt pas ſans raiſon que *l'Hiſtoire a toujours été regardée comme la lumiere des tems, la dépoſitaire des évenemens, le témoin fidèle de la vérité, la ſource des bons conſeils & de la prudence, la

* Hiſtoria teſtis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magiſtra vitæ, nuncia vetuſtatis. *Cic. lib. 2. de Orat. num. 36.*

la règle de la conduite & des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du ſiecle & du pays où nous vivons, reſſerrés dans le cercle étroit de nos connoiſſances particulieres & de nos propres réflexions, * nous demeurons toujours dans une eſpece d'enfance, qui nous laiſſe étrangers à l'égard du reſte de l'univers, & dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédé, & de tout ce qui nous environne. † Qu'eſt-ce que ce petit nombre d'années qui compoſent la vie la plus longue, qu'eſt-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir ſur la terre, ſinon un point imperceptible à l'égard de ces vaſtes régions de l'univers, & de cette longue ſuite de ſiecles qui ſe ſont ſuccedé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'eſt à ce point imperceptible que ſe bornent nos connoiſſances, ſi nous n'appellons à notre ſecours l'étude de l'hiſtoire, qui nous ouvre tous les ſiecles & tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y

a

* Neſcire quid antea quàm natus ſis acciderit, id eſt ſemper eſſe puerum. *Cic. in Orat.* n. 120.

† Terram hanc cum populis urbibuſque... puncti loco ponimus, ad univerſa referentes: minorem portionem ætas noſtra quàm puncti habet, ſi tempori comparetur omni. *Senec. de conſ. ad Marc. cap.* 20.

Nullum ſeculum magnis ingeniis cluſum eſt: nullum non cogitationi pervium. *Idem.*

Si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis anguſtias libet, multum per quod ſpatiemur temporis eſt. . . Licet in conſortium omnis ævi pariter incedere. *Id. de brev. vit. cap.* 14.

a eu de grands hommes dans l'antiquité; *qui* nous met ſous les yeux toutes leurs vertus, tous leurs défauts; & qui, par les ſages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de tems une prudence anticipée, fort ſupérieure aux leçons des plus habiles maitres.

On peut dire que l'hiſtoire eſt l'école commune du genre humain; également ouverte & utile aux grands & aux petits, aux princes & aux ſujets, & encore *plus néceſſaire* aux grands & aux princes qu'à tous les autres. Car comment à travers cette foule de flateurs qui les aſſiegent de toutes parts, qui ne ceſſent de les louer & de les admirer, c'eſt-à-dire de les corrompre & de leur empoiſonner l'eſprit & le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, & faire entendre ſa foible voix au milieu de ce tumulte & de ce bruit confus? Comment oſera-t-elle leur montrer les devoirs & les ſervitudes de la roiauté; leur faire entendre en quoi conſiſte leur véritable gloire; leur repréſenter que s'ils veulent bien remonter juſqu'à l'origine de leur inſtitution, ils verront clairement * qu'ils ſont pour les peuples, & non les peuples pour eux; les avertir de leurs défauts; leur faire craindre le juſte jugement de la poſtérité; & diſſiper le nuage épais que forme autour d'eux le

* Aſſiduis bonitatis argumentis probavit, non reipublicam ſuam eſſe, ſed ſe reipublicæ. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 19.*

le vain phantôme de leur grandeur, & l'énivrement de leur fortune?

Elle ne peut leur rendre ces ſervices ſi importans & ſi néceſſaires que par le ſecours de l'hiſtoire, qui ſeule eſt en poſſeſſion de leur parler avec liberté, & qui porte ce droit juſqu'à juger ſouverainement des actions des rois mêmes, auſſi-bien que la renommée, que Seneque appelle, *liberrimam principum judicem.* On a beau faire valoir leurs talens, admirer leur eſprit ou leur courage, vanter leurs exploits & leurs conquêtes: ſi tout cela n'eſt point fondé ſur la vérité & ſur la juſtice, l'hiſtoire leur fait ſecrettement leur procès ſous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérans que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, * des brigands des nations, qui pouſſés par une ambition inquiete & aveugle, portent la déſolation de contrées en contrées, † & qui ſemblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met ſous les yeux un Caligula, un Neron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur & l'exé-

Senec. de Conſol. ad Marc. cap. 4.

* Prædo gentium levavit ſe. *Jerem.* 4. 7.

† Philippi aut Alexandri latrocinia ceterorumque, qui exitio gentium clari, non minores fuere peſtes mortalium, quàm inundatio qua planum omne perfuſum eſt, quàm conflagratio qua magna pars animantium exaruit. *Senec. lib.* 3. *Nat. Quæſt. in Præfat.*

l'exécration du genre humain: au-lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurele, en ſont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont uſé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainſi l'on peut dire que l'hiſtoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Egyptiens, où les princes, comme les particuliers, étoient cités & jugés après leur mort, & que par avance elle leur montre la ſentence qui *décidera* pour toujours de leur réputation. * Enfin c'eſt elle qui imprime aux actions véritablement belles le ſceau de l'immortalité, & qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les ſiecles ne peuvent effacer. C'eſt par elle que le mérite méconnu pour un tems, & la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la poſtérité, qui leur rend avec dédommagement la juſtice que leur ſiecle leur a quelquefois refuſée, & qui, ſans reſpect pour les perſonnes, & ſans crainte d'un pouvoir qui n'eſt plus, condamne avec une ſévérité inexorable l'abus injuſte de l'autorité.

Il n'eſt point d'âge, point de condition, qui ne puiſſe tirer de l'hiſtoire les mêmes avantages; & ce que j'ai dit des princes & des conquérans, comprend auſſi, en gardant de juſtes proportions, toutes les perſonnes conſtituées en dignité: Miniſtres d'E-

* Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes ſileantur, utque pravis dictis factiſque ex poſteritate & infamia metus ſit. *Tacit. Annal. lib.* 3. *cap.* 65.

d'Etat, Généraux d'armées, Officiers, Magiſtrats, Intendans, Prélats, Supérieurs eccléſiaſtiques tant ſéculiers que réguliers, les peres & meres dans leur famille, les maitres & maitreſſes dans leur domeſtique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité ſur les autres. Car il arrive quelquefois à ces perſonnes d'avoir dans une élévation très bornée plus de hauteur, de faſte, & de caprices que les rois, & de pouſſer plus loin l'eſprit deſpotique & le pouvoir arbitraire. Il eſt donc très avantageux que l'hiſtoire leur faſſe à tous d'utiles leçons; que d'une main non ſuſpecte elle leur préſente un miroir fidele de leurs devoirs & de leurs obligations; & qu'elle leur faſſe entendre qu'ils ſont tous pour leurs inférieurs, & non leurs inférieurs pour eux.

Ainſi l'hiſtoire, quand elle eſt bien enſeignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démaſque les fauſſes vertus, elle détrompe des erreurs & des préjugés populaires, elle diſſipe le preſtige enchanteur des richeſſes & de tout ce vain éclat qui éblouït les hommes, & démontre par mille exemples plus perſuaſifs que tous les raiſonnemens, qu'il n'y a de grand & de louable que l'honneur & la probité. De l'eſtime & de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuſer aux grandes & belles action qu'elle leur préſente, elle fait conclure que la vertu eſt donc le véritable bien de l'homme, & qu'elle ſeule le

le rend véritablement grand & eſtimable. * Elle apprend à reſpecter cette vertu; & à en démêler la beauté & l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adverſité, de l'obſcurité, & même quelquefois du décri & de l'infamie: comme au contraire elle n'inſpire que du mépris & de l'horreur pour le crime, fût-il revétu de pourpre, tout brillant de lumiere, & placé ſur le trône.

Mais, pour me borner à ce qui eſt de mon deſſein, je regarde l'hiſtoire comme *le premier* maître qu'il faut donner aux enfans, également propre à les amuſer & à les inſtruire, à leur former l'eſprit & le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits auſſi agréables qu'utiles. † Elle peut même beaucoup ſervir, par l'attrait du plaiſir qui en eſt inſéparable, à piquer la curioſité de cet âge avide d'apprendre, & à lui donner du goût pour l'étude.

* Si, quemadmodum viſus oculorum quibuſdam medicamentis acui ſolet & repurgari, ſic & nos aciem animi liberare impedimentis voluerimus, potetimus perſpicere virtutem, etiam obrutam corpore, etiam paupertate oppoſita, & humilitate & infamia objacentibus; cernemus, inquam, pulcritudinem illam, quamvis ſordido obtectam. Ruſſus æquè malitiam, & mumuoſi animi veternum perſpiciemus, quamvis multus circà divitiarum radiantium ſplendor impediat, & intuentem, hinc honorum, illinc magnarum poteſtatum, falſa lux verberet. *Senec. Epiſt.* 115.

† Fatendum in ipſis rebus quæ diſcuntur & cognoſcuntur, invitamenta inesſe, quibus ad diſcendum cognoſcendumque moveamur. *Cic. lib. 5. de fin. bon. & mal. n. 50.*

tude. Auſſi, en matiere d'éducation, c'eſt un principe fondamental, & obſervé dans tous les tems, que l'étude de l'hiſtoire doit précéder toutes les autres, & leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célebre Cenſeur, dont le nom & la vertu ont tant fait d'honneur à la république Romaine, & qui prit un ſoin particulier d'élever par lui-même ſon fils ſans vouloir s'en repoſer ſur le travail des maitres, compoſa exprès pour lui & écrivit de ſa propre main en gros caracteres de belles hiſtoires; afin, diſoit-il, que cet enfant dès le plus bas âge fût en état, ſans ſortir de la maiſon paternelle, de faire connoiſſance avec les grands hommes de ſon pays, & de ſe former ſur ces anciens modèles de probité & de vertu.

Il n'eſt pas néceſſaire que je m'arrête plus longtems à prouver l'utilité de l'hiſtoire: c'eſt un point dont on convient aſſez généralement, & que peu de perſonnes révoquent en doute. L'important eſt de ſavoir ce qu'il faut obſerver pour rendre cette étude utile, & pour en tirer tout le fruit qu'on en doit attendre. C'eſt ce que je vais eſſaier de faire.

Diviſion de l'Ouvrage. POUR METTRE quelque ordre dans ce que j'ai à dire ſur l'hiſtoire, je diviſerai ce traité en quatre parties. La premiere ſera ſur le goût de la ſolide gloire & de la véritable grandeur, & ſervira à précautionner les jeunes gens contre les fauſſes idées que l'étude même de l'hiſtoire pourroit leur donner ſur ce ſujet. La ſeconde re-

regardera l'hiſtoire ſainte. La troiſieme traitera de l'hiſtoire profane. Dans la derniere je dirai quelque choſe de la fable, de l'étude des antiquités Grecques & Romaines, des Auteurs où l'on doit puiſer la connoiſſance de l'hiſtoire, & de l'ordre dans lequel on les doit lire.

Je ne parle point ici de l'hiſtoire de France, parce que l'ordre naturel demande qu'on faſſe marcher l'hiſtoire ancienne avant la moderne, & que je ne croi pas qu'il ſoit poſſible de trouver du tems pendant le cours des Claſſes pour s'appliquer à celle de France. Mais je ſuis bien éloigné de regarder cette étude comme indifferente, & je voi avec douleur qu'elle eſt négligée par beaucoup de perſonnes, à qui pourtant elle ſeroit fort utile, pour ne pas dire néceſſaire. Quand je parle ainſi, c'eſt à moi-même le premier que je fais le procès : car j'avoue que je ne m'y ſuis point aſſez appliqué, & j'ai honte d'être en quelque ſorte étranger dans ma propre patrie, après avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre hiſtoire nous fournit de grands modèles de vertus & un grand nombre de belles actions, qui demeurent la plupart enſevelies dans l'obſcurité, ſoit par la faute de nos hiſtoriens, * qui n'ont pas eu, comme les Grecs & les Romains, le talent de les

* Quia provenere ibi magna ſcriptorum ingenia, per terrarum orbem (ve terum) facta pro maximis celebrantur. *Salluſt. in bello Catilin.*

les faire valoir ; ſoit par une ſuite du mauvais goût qui fait qu'on eſt plein d'admiration pour les choſes qui ſont éloignées de notre tems & de notre pays, pendant que nous demeurons froids & indifferens pour celles qui ſe paſſent ſous nos yeux, & dans le ſiecle où nous vivons. Si l'on n'a pas le tems d'enſeigner aux jeunes gens dans les Claſſes l'hiſtoire de France, il faut tâcher au moins de leur en inſpirer du goût, en leur en citant de tems en tems quelques traits, qui leur faſſent naître l'envie de l'étudier quand ils en auront le loiſir.

PREMIERE PARTIE.

SUR LE GOUT DE LA SOLIDE GLOIRE ET DE LA VERITABLE GRANDEUR.

TOUT le monde convient qu'un des premiers ſoins de quiconque penſe à former les jeunes gens dans l'étude des belles lettres, eſt d'établir d'abord des principes & des règles du bon goût, qui leur puiſſent ſervir de guides dans la lecture des auteurs. Il eſt d'autant plus néceſſaire de leur donner un pareil ſecours pour l'hiſtoire, qui peut être regardée comme une étude de morale & de vertu, qu'il eſt infiniment plus important de juger ſainement de la vertu que de l'éloquence; & qu'il eſt beaucoup moins honteux & moins dangereux de ſe méprendre ſur les règles du diſcours, que ſur celles des mœurs.

Notre ſiecle, & encore plus notre nation, ont un beſoin extrême d'être détrompés

d'une infinité d'erreurs & de faux préjugés qui deviennent tous les jours de plus en plus dominans, ſur la pauvreté & les richeſſes; ſur la modeſtie & le faſte; ſur la ſimplicité des bâtimens & des meubles, & ſur la ſomptuoſité & la magnificence; ſur la frugalité, & les rafinemens de la bonne chere; en un mot ſur preſque tout ce qui fait l'objet du mépris ou de l'admiration des hommes. * Le goût public devient ſur cela la règle des jeunes gens. Ils regardent comme eſtimable, ce qui eſt eſtimé de tous. Ce n'eſt pas la raiſon, mais la coutume qui les guide. † Un ſeul mauvais exemple ſeroit capable de corrompre l'eſprit des jeunes gens, ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions: que n'y a-t-il donc point à craindre pour eux dans un tems où les vices ſont paſſés en uſage, ‡ & où la cupidité s'efforce d'éteindre tout ſentiment d'honneur & de probité?

Quel beſoin n'ont-ils pas de cette * ſcience,

* Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus eſt. *Senec. Epiſt.* 123.

Nulla res nos majoribus malis implicat, quàm quòd ad rumorem componimur: optima ratiea, quæ magno aſſenſu recepta ſunt. . . nec ad rationem, ſed ad ſimilitudinem vivimus. *Id. lib. de vit. beat. cap.* 1.

† Unum exemplum, aut luxuriæ, aut avaritiæ, multum mali facit. . . . quid tu accidere his moribus credis in quos publicè factus eſt impetus? . . . adeò nemo noſtrum ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium poteſt. *Senec. Ep.* 7.

Definit eſſe remedio locus, ubi, quæ fuerant vitia, mores ſunt. *Ep.* 39.

‡ Certatur ingenti quodam nequitiæ certamine: major quotidie peccandi cupiditas, minor verecundiæ eſt. *Id. lib.* 2. *de Ira, c.* 8.

* Sapientia animi magiſtra

ce, dont le principal effet eſt de diſſiper les faux préjugés qui nous ſéduiſent, parce qu'ils nous plaiſent; de nous guérir & de nous délivrer des erreurs populaires que nous avons ſucées avec le lait; de nous apprendre à faire le diſcernement du vrai & du faux, du bon & du mauvais, de la ſolide grandeur & d'une vaine enflure: † & d'empêcher que la contagion du mauvais exemple & des coutumes vicieuſes n'infecte l'eſprit des jeunes gens, & n'étouffe en eux les heureuſes ſemences de bien & de vertu qu'on y remarque? ‡ *C'eſt* dans cette ſcience, qui conſiſte à juger des choſes, non par l'opinion commune, mais par la vérité; non par ce qu'elles paroiſſent au dehors, mais par ce qu'elles ſont réellement, que Socrate mettoit toute la ſageſſe de l'homme.

J'ai donc cru devoir commencer ce traité ſur l'hiſtoire par établir des principes & des règles pour juger ſainement des belles & des bonnes actions, pour bien diſcerner

giſtra eſt. . . Quæ ſint mala, quæ videantur, oſtendit. Vanitatem exuit mentibus, dat magnitudinem ſolidam: nec ignorari ſinit, inter magna quid intereſſit & tumida. *Epiſt.* 90.

Inducenda eſt in occupatum locum virtus, quæ offendacia contra verum placentia exſtirpet; quæ nos à populo, cui nimis credimus, ſeparet, ac ſin-

ceris opinionibus reddat. *Epiſt.* 94.

† Tanta eſt corruptela malæ conſuetudinis, ut ab ea tanquam ignibus extinguantur à natura dati, exorianturque & confirmentur vitia contraria. *Cic. lib.* 1. *de leg.* n. 33.

‡ Socrates hanc ſummam dixit eſſe ſapientiam, bona malaque diſtinguere. *Senec. Epiſt.* 71.

ner en quoi consiste la solide gloire & la véritable grandeur, & pour démêler précisément ce qui est digne d'estime & d'admiration, & ce qui ne mérite que l'indifférence & le mépris. Sans ces règles les jeunes gens peu précautionnés, n'aiant pour guides que leurs propres penchans, ou les opinions populaires, pourroient prendre pour modèle tout ce qui est conforme à ces fausses idées, & se remplir des passions & des vices de ceux dont l'histoire raporte des actions éclatantes, qui ne sont pas toujours vertueuses ni estimables.

Il n'y a, à proprement parler, que l'Evangile & la Parole de Dieu qui puisse nous prescrire des règles sûres & invariables pour juger sainement de toutes choses; & il semble que c'est uniquement dans un fonds si riche que je devrois puiser les instructions que j'entreprens de donner aux jeunes gens sur un sujet si important. Mais afin de leur faire mieux comprendre combien les erreurs que je combats ici sont condamnables, & combien elles sont contraires même à la droite raison, je ne tirerai mes principes que du paganisme, qui nous enseigne que ce qui rend l'homme véritablement grand & digne d'admiration, ce n'est point les richesses, la magnificence des bâtimens, la somptuosité des habits ou des meubles, le luxe de la table, l'éclat des dignités ou de la naissance, la réputation, les actions brillantes, telles que les victoires & les conquêtes, ni même les qualités de l'esprit les plus estimables: mais

* que c'eſt par le cœur que l'homme eſt tout ce qu'il eſt, & que plus il aura un cœur véritablement grand & généreux, plus il aura de mépris pour tout ce qui paroît grand au reſte des hommes. Je n'avois d'abord tiré mes exemples que de l'hiſtoire ancienne: mais des perſonnes habiles & intelligentes m'ont conſeillé d'y en ajouter d'autres tirés de l'hiſtoire moderne & ſur-tout de celle de France, & elles m'en ont elles-mêmes fourni pluſieurs dont je reconnois ici leur être redevable.

Quoique j'aie puiſé tous mes principes, & la plupart des exemples dans le paganiſme & que j'aie évité de propoſer pour modèles tant de Saints illuſtres que le chriſtianiſme nous fournit pour tous les états & toutes les conditions; il ne s'enſuit pas que mon deſſein ait été de me borner à des vertus purement païennes. On peut conſidérer les choſes d'une maniere plus humaine, ſans en examiner la derniere fin & les plus ſublimes motifs. On s'éleve ainſi par degrés à une vertu plus pure & plus parfaite; & en ſe rendant attentif & docile à la raiſon, l'on ſe prépare à le devenir à la religion & à la foi, qui commandent les mêmes choſes, mais en propoſant de plus grands motifs, & de plus dignes récompenſes.

Au

* Cogita in te, præter animum, nihil eſſe mirabile: cui magno nihil magnum eſt. *Senec. Ep.* 2. Hoc nos doce, beatum eſſe illum, cui omne bonum in animo eſt . . illum erectum, & excelſum, & mirabilia calcantem. *Id. Epiſt.* 41.

Au reſte, je prie le Lecteur de ſe ſouvenir que cet ouvrage n'eſt point fait pour les ſavans, qui ſont très inſtruits du fond de l'hiſtoire, & qui pourroient trouver ennuieux ce grand nombre de faits que je cite, parce qu'ils n'ont rien de nouveau pour eux: * mais que mon deſſein eſt d'inſtruire principalement de jeunes étudians, qui ſouvent n'auront preſque d'autre idée de l'hiſtoire que celle que je leur en donne dans ce livre; ce qui m'oblige d'être plus long, de raporter plus d'exemples, & d'y joindre plus de réflexions que je n'aurois fait ſans cela.

§. I.

RICHESSES. PAUVRETE'.

* COMME les richeſſes ſont le prix de ce qui eſt le plus eſtimé & le plus recherché dans la vie, des dignités, des charges, des terres, des maiſons, des ameublе-

* Nos inſtitutionem profeſſi, non ſolum ſcientiis illa, ſed etiam dicendis tradimus: ideoque paulo pluribus verbis debet haberi venia. *Quinſil. lib.* 11. *cap.* 1.

† Hæc ipſa res tot magiſtratus, tot judices dedinet, quæ magiſtratus & judices facit, pecunia: quæ ex quo in honore eſſe cœpit, verus ſenſus honor cecidit... Adminiſtrationem nobis parentes auri argentique fecerunt: & teneris inſuſa cupiditas altiùs ſedit, crevitque nobiſcum. Deinde totus populus, in alia diſcors, in hoc convenit: hoc ſuſpiciunt, hoc ſuis optant... Denique eò mores redacti ſunt, ut paupertas maledicto probroque ſit, contempta divitibus, inviſa pauperibus. *Senec. Epiſt.* 115.

blemens, de la bonne chere, du plaiſir; il n'eſt pas étonnant qu'elles ſoient elles-mêmes plus eſtimées & plus recherchées que tout le reſte Ce ſentiment, déja trop naturel aux enfans, eſt nourri & fortifié en eux par tout ce qu'ils voient & par tout ce qu'ils entendent. Tout retentit des louanges des richeſſes. L'or & l'argent ſont l'unique ou le principal objet de l'admiration des hommes, de leurs deſirs, de leurs travaux. On les regarde comme ce qui fait toute la douceur & la gloire de la vie, & la pauvreté au contraire comme ce qui en fait la honte & le malheur.

Cependant l'antiquité nous fournit un peuple entier (choſe étonnante!) qui ſe récrie contre de tels ſentimens. Euripide avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richeſſes, qu'il terminoit par cette penſée: *Les richeſſes ſont le ſouverain bonheur du genre humain; & c'eſt avec raiſon qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Ces derniers vers révolterent tout le peule d'Athenes. Il s'éleva d'une voix commune contre le Poëte, & l'auroit chaſſé de la ville ſur le champ, s'il n'avoit prié qu'on attendît la fin de la piece, où le panégyriſte des richeſſes périſſoit miſerablement. Mauvaiſe & pitoiable excuſe! L'impreſſion que de telles maximes font ſur l'imagination étant vive & promte, n'attend pas les remedes lents que l'auteur croit y apporter dans la concluſion de la piece. *Senec. Epiſt.*

Le peuple Romain ne penſoit pas moins no-

noblement. Son ambition étoit d'acquérir beaucoup de gloire, & peu de bien. * Chacun cherchoit, dit un hiſtorien, non à s'enrichir, mais à enrichir ſa patrie; & ils aimoient mieux être pauvres dans une République riche, qu'être eux-mêmes riches pendant que la République ſeroit pauvre. On ſait que c'eſt à l'école & dans le ſein de la pauvreté que furent formés les Camilles, les Fabrices, les Curius; & qu'il étoit ordinaire aux plus grands hommes de mourir ſans laiſſer de quoi fournir aux dépenſes de leurs funerailles, ni de quoi doter leurs filles.

Val. Max. lib. 4.

Telle étoit auſſi la diſpoſition de nos anciens Magiſtrats, & on lit avec plaiſir dans l'hiſtoire des Premiers Preſidens du Parlement de Paris, que le célèbre JEAN DE LA VACQUERIE „ mourut plus „ riche d'honneur & de réputation que de „ biens de fortune. Car ayant délaiſſé „ trois filles, héritières ſeulement de ſes „ vertus, le roi LOUIS XI. ſon maître „ pour recognoiſſance des ſervices qu'il „ lui avoit rendus, prit le ſoin de les marier ſelon leur condition & de ſes „ propres deniers.

Un mot de l'Empereur Valérien nous marque l'eſtime qu'on faiſoit encore de la pauvreté dans ces derniers tems de l'Empire. Il avoit nommé au Conſulat Aurélien, ce-

* Patriæ rem unuſquiſque, non ſuam, augere properabat: pauperque in divite, quam dives in paupere imperio verſari malebat. *Val. Max. lib. 4. cap. 4.*

celui-là même qui depuis fut Empereur; & comme il étoit pauvre, il chargea le Garde du tréſor de lui fournir tout l'argent dont il auroit beſoin pour les dépenſes qu'il falloit faire en entrant dans cette charge, & il lui écrivit en ces termes: * „ Vous donnerez à Aurélien, que j'ai „ nommé Conſul, tout ce qui ſera néceſſaire „ pour les ſpectacles dont la coutume le „ charge. Il mérite ce ſécours A CAUSE DE „ SA PAUVRETE', QUI LE REND VE„ RITABLEMENT GRAND, ET QUI „ LE MET AU-DESSUS DE TOUS LES „ AUTRES.

Voilà comme dans tous les tems, & dans tous les Etats, ont penſé ceux qui avoient l'ame véritablement noble & élevée. Ces grands hommes, perſuadés † que rien ne marque davantage de la petiteſſe & de la baſſeſſe d'eſprit que d'aimer les richeſſes, & que rien au contraire n'eſt plus généreux que de les mépriſer, faiſoient conſiſter la plus ſublime vertu à ſupporter avec nobleſſe la pauvreté, & à la regarder comme un avantage, & non comme un malheur. Selon eux, le ſecond degré de la vertu conſiſtoit à faire un bon uſage des richeſſes, quand on en poſſédoit; & ils pen-

* Aureliano, cui conſulatum detulimus, ob paupertatem, qua ille magnus eſt, ceteris major, dabis ob editionem Circenſium, &c. *Vopiſc. in vita Imper. Aurel.*

† Nihil eſt tam anguſti animi tamque parvi, quàm amare divitias: nihil honeſtius magnificentiuſque quàm pecuniam contemnere, ſi non habeas; ſi habeas, ad beneficentiam liberalitatemque convertere. *Cic. lib. 1. Offic. n. 68.*

penſoient que l'emploi le plus conforme à leur deſtination, & le plus propre à attirer aux riches l'eſtime & l'amour des hommes, étoit de les faire ſervir au bien de la ſociété. En un mot, * ils comptoient ne poſſeder véritablement, que ce qu'ils avoient donné.

Plut. Cimon, Général Athénien, ne croioit avoir de grands biens que pour les communiquer à ſes citoiens, pour vêtir les uns, & pour ſoulager la miſere des autres. Ce que Philopœmen gagnoit ſur l'ennemi, il ne l'emploioit qu'à fournir des chevaux ou des armes à ceux de ſes citoiens qui en manquoient, & à paier la rançon des priſonniers de guerre. Aratus, Général des Achéens, ſe fit univerſellement aimer, & ſauva ſa patrie, en appliquant les préſens qu'il recevoit des rois à calmer les diviſions qui y regnoient, en acquittant les dettes des uns, en aidant les autres dans leurs beſoins, & en rachetant les captifs.

Pour me contenter d'un ſeul exemple parmi les Romains, Pline le jeune dépenſe des ſommes conſidérables pour le ſervice de ſes amis. Il remet à l'un tout ce qu'il lui doit. Il acquitte les dettes qu'un autre avoit contractées pour de juſtes raiſons. Il augmente la dot de la fille d'un autre, afin qu'elle puiſſe ſoutenir la dignité de celui qui la doit épouſer. Il fournit à l'un de

Lib. 2. epiſt. 4. Lib. 3. epiſt. 11. Lib. 6. epiſt. 32. Lib. 1. epiſt. 19.

* Nihil magis poſſidere credam, quàm bene donata. *Senec. de vitâ beat. cap. 20.* Hoc habeo, quodcumque dedi. *Lib. 6. de benef. cap. 2.*

de quoi être Chevalier-Romain. Pour gratifier un autre, il lui vend une terre au-deſſous de ſa valeur. Il donne à un autre * de quoi retourner en ſon pays, pour y finir tranquillement ſes jours. Il ſe rend facile dans les diſcuſſions de famille, & relâche volontiers de ſes droits. Il gratifie ſa nourrice d'une petite terre, qui ſuffit pour la faire ſubſiſter. Il fait préſent à ſa patrie * d'une Bibliotheque, avec un revenu ſuffiſant pour l'entretenir. Il y fonde les gages des Profeſſeurs pour l'inſtruction de la jeuneſſe. Il y fait un établiſſement pour élever les orphelins & les enfans des pauvres, dont il reſte encore quelques veſtiges juſqu'à ce jour. Et il fait tout cela avec un bien médiocre. Mais ſa frugalité étoit, comme il le déclare lui-même, un riche fonds, qui ſuppléoit à ce qui manquoit à ſon revenu, & qui fourniſſoit à toutes ces liberalités qui nous étonnent dans un particulier. *Quod ceſſat ex reditu, frugalitate ſuppletur: ex qua, velut ex fonte, liberalitas noſtra decurrit.*

Lib. 7. *Epiſt.* 11 & 14.

* Le Poëte *Martial.*

Lib. 3. *Ep.* 21.

Lib. 4. *Ep.* 10.

Lib. 8. *Ep.*

Lib. 3. *Ep.* 7.

Lib. 6. *Ep.* 3.

Lib. 1. *Ep.* 1

* La ville de Como

Lib. 4. *Epiſt.* 13.

Lib. 1. *Ep.* 8.

Lib. 2. *Epiſt.* 4.

Qu'on demande aux jeunes gens ce qu'ils penſent d'un tel exemple, en leur faiſant comparer ce noble & cet aimable uſage des richeſſes avec celui qu'en font ces hommes dénaturés, qui vivent comme s'ils n'étoient nés que pour eux ſeuls; qui n'eſtiment les biens que parce qu'ils ſervent d'inſtrumens à leurs paſſions, pour entretenir leur luxe, l'amour des délices, une vaine oſtentation, une curioſité inquiete; qui ne ſont d'aucune reſſource ni pour leurs pro-

proches, ni pour leurs amis, ni pour les plus anciens & plus fidèles domeſtiques; & qui croient ne rien devoir ni au ſang, ni au mérite, ni à l'humanité, ni même à la patrie.

Honneur illuſtre de M. Parſonde.

M. de Turenne aiant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, trouva les troupes en ſi mauvais état, qu'il vendit ſa vaiſſelle d'argent pour habiller les ſoldats, & pour remonter la cavalerie, ce qu'il a fait plus d'une fois. Quoiqu'il n'eût que * quarante mille livres de rente de ſa maiſon, il ne voulut jamais accepter des ſommes conſidérables que ſes amis lui offroient, ni rien prendre à crédit chez les marchands; de peur, diſoit-il, que s'il venoit à être tué, ils n'en perdiſſent une bonne partie. Je ſai que tous les ouvriers qui travailloient pour ſa maiſon, avoient ordre de porter leurs mémoires avant qu'on partît pour la campagne, & qu'ils étoient paiés régulierement.

Lettres de Bourſault.

Pendant qu'il commandoit en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée du Roi alloit de ſon côté, fit offrir à ce Général cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route, & pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourroit couter de plus à l'armée. *Je ne puis en conſcience*, répondit M. de Turenne, *accepter cette ſomme, parce que je n'ai*

* *Lorſqu'il mourut, on ne trouva pas chez lui quinze cens francs d'argent comptant.*

n'ai point eu intention de paſſer par cette ville.

L'action du grand Scipion en Eſpagne, lorſqu'il ajouta à la dot d'une jeune Princeſſe qu'il avoit fait priſonniere la rançon que ſes parens avoient apportée pour la racheter, ne lui a fait gueres moins d'honneur que ſes plus fameuſes conquêtes. Une action toute pareille du Chevalier Bayard ne mérite pas moins de louange. Quand Breſſe fut priſe d'aſſaut ſur les Vénitiens, il avoit ſauvé du pillage une maiſon où il s'étoit retiré pour ſe faire panſer d'une bleſſure mortelle qu'il avoit reçue au ſiege, & avoit mis en ſureté la Dame du logis, & ſes deux jeunes filles qui y étoient cachées. A ſon départ cette Dame, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, lui offrit une boîte où il y avoit deux mille cinq cens ducats, qu'il refuſa conſtamment. Mais voiant que ſon refus l'affligeoit d'une maniere ſenſible, & ne voulant pas laiſſer ſon hôteſſe mal-contente de lui, il conſentit à recevoir ſon préſent, & aiant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu, il donna à chacune d'elles mille ducats pour aider à les marier, & laiſſa les cinq cens qui reſtoient pour être diſtribués à des Communautés qui avoient été pillées. *Vie du Chev. Bayard*

Mais, pour mieux concevoir combien le deſintereſſement a de nobleſſe & de grandeur, conſiderons-le, non dans des Généraux d'armée & des Princes, dont la puiſſance & la gloire ſemblent peut-être relever l'éclat de cette vertu; mais dans des

des perſonnes du plus bas rang, à l'égard de qui rien ne peut exciter l'admiration que la vertu même. Un pauvre homme, qui étoit portier à Milan chez un Maitre de penſion, trouva un ſac où il y avoit deux cens écus. Celui qui l'avoit perdu, averti par une affiche publique, vint à la penſion, & aiant donné de bonnes preuves que le ſac lui appartenoit, le portier le lui rendit. Plein de joie & de reconnoiſſance, il offrit à ſon bienfaiteur vingt écus, que celui-ci refuſa abſolument. Il ſe réduiſit donc à dix, puis à cinq. Mais le trouvant toujours inexorable: *Je n'ai rien perdu*, dit-il d'un ton de colere en jettant par terre ſon ſac, *Je n'ai rien perdu, ſi vous ne voulez rien recevoir.* Le portier reçut cinq écus, qu'il donna auſſi-tôt aux pauvres.

Mag. 1718.

J'ai entendu raconter à un Lieutenant Général des armées du Roi, que dans une occaſion, où les ſoldats s'amuſoient à dépouiller les corps de ceux qui avoient été tués, l'Officier qui les commandoit, pour les animer à pourſuivre vivement l'ennemi, & en même tems pour les dédommager, leur avoit jetté 40 ou 50 piſtoles qu'il avoit dans ſa poche. Le plus grand nombre refuſa de prendre part à cette liberalité, qu'ils trouvoient deshonorante pour eux, comme s'ils avoient beſoin de préſens pour faire leur devoir, & pour ſervir leur Roi. Feu M. de Louvois aiant été informé de cette action, les combla de louanges, leur fit diſtribuer à cha-

cun

cun une certaine ſomme à la vue des troupes, & eut ſoin de les avancer dans l'occaſion.

Chacun ſent bien, en liſant de telles hiſtoires, l'effet qu'elles produiſent ſur ſon cœur. Que l'on compare une conduite ſi noble & ſi généreuſe avec la baſſeſſe de ſentimens de tant de perſonnes qui ne cherchent & n'eſtiment dans les grandes places que l'occaſion & la facilité de s'enrichir, & l'on n'aura pas de peine à conclure avec Ciceron, qu'il n'y a point de vice plus infamant, ſur-tout pour ceux qui ſont conſtitués en dignité, & chargés de procurer le bien des autres, que l'avarice. *Nullum igitur vitium tetrius quàm avaritia, præſertim in principibus, & rempublicam gubernantibus. Habere enim quæſtui rempublicam, non modò turpe eſt, ſed ſceleratum etiam & nefarium.* L. 2. Offic. n. 77.

Cette attache à l'argent eſt un défaut qui deshonore auſſi infiniment les gens de lettres, comme au contraire rien ne leur ſait plus d'honneur que de regarder avec indifférence les richeſſes.

Séneque, après avoir fait de ſi fréquens & de ſi magnifiques éloges de la pauvreté, avoit bien raiſon * de ſe reprocher à lui-même l'indigne attachement qu'il avoit pour les biens, & ces acquiſitions ſans nombre qu'il avoit faites de terres, de jardins, & de maiſons magnifiques, ne craignant point d'emploier pour cela les uſures les plus criantes, & de deshonorer

* Ubi eſt (*dit il en parlant à Neron*) animus ille modicis contentus? Tales hortos inſtruit, & per hæc ſuburbana incedit, & tantis agrorum ſpatiis, tam lato fœnore exuberat? *Tacit. Annal. l.* 14. *c.* 53.

honorer entierement, ſinon la Philoſophie, du moins le Philoſophe.

Lib. de vita beata, c. 17. 23. Tout ce qu'il dit dans un de ſes Traités pour juſtifier ſa conduite, ne fera jamais croire qu'il étoit ſans attache pour les biens, & qu'il ne leur avoit donné entrée que dans ſa maiſon, & non dans ſon cœur. *Sapiens non amat divitias, ſed mavult: non in animum illas, ſed in domum recipit.*

Dictionnaire de Bayle. Je ſuis fâché qu'Amyot, qui dans ſon ſiecle a fait tant d'honneur à la litterature, ait un peu terni ſa gloire par cette rouille de l'avarice. C'étoit un pauvre garçon, fils à ce que l'on croit d'un boucher, & qui s'étoit avancé par ſon mérite. Il étoit devenu Evêque d'Auxerre, & Grand-Aumônier de France. Charles IX. qu'il avoit élevé & inſtruit, l'appelloit toujours ſon Maitre, & ſe jouant quelquefois avec lui, il lui reprochoit en riant ſon avarice. Un jour qu'Amyot demandoit un Bénéfice de grand revenu, ce Prince lui dit: *Eh quoi, mon Maitre! vous diſiez que ſi vous aviez mille écus de rente, vous ſeriez content: je croi que vous les avez, & plus. Sire*, répondit-il, *l'appétit vient en mangeant.* Et toutefois il obtint ce qu'il deſiroit. Il mourut riche de plus de deux cens mille écus.

Nous avons dans l'Univerſité un homme que je n'oſe nommer, parce qu'il eſt encore en vie, mais dont je ne puis paſſer ſous ſilence le noble & rare deſintereſſement. Après avoir enſeigné avec beaucoup de réputation la Philoſophie dans le Col-

Collège de Beauvais, où il avoit été élevé comme enfant de la maiſon, & dont il fut depuis déſigné Principal; dans le tems même qu'il rempliſſoit la premiere dignité de l'Univerſité, il fut appellé à la Cour pour travailler à l'éducation du Prince qui occupe maintenant le trône d'Eſpagne; & depuis il a eu l'honneur d'être emploié auprès de notre jeune Roi actuellement regnant. Les deux Cours de France & d'Eſpagne ſe ſont empreſſées de lui marquer leur reconnoiſſance en lui offrant des Bénéfices & des penſions, qu'il a toujours conſtamment refuſés, alléguant pour raiſon que ſes gages lui ſuffiſoient, & beaucoup au-delà, pour vivre ſelon ſon état, dans lequel ſes différens emplois, quelque éclatans qu'ils fuſſent, ne lui ont jamais rien fait changer.

§. II.

BATIMENS.

Il eſt rare de juger ſainement de ce qui brille au dehors, & de ce qui frape les yeux par un éclat extérieur. Il y a peu de perſonnes qui entendent parler des fameuſes pyramides d'Egypte, ſans être tranſportées d'admiration, & ſans ſe récrier ſur la grandeur & ſur la magnificence des princes qui les bâtirent. Je ne ſai ſi cette admiration eſt bien fondée, & ſi ces maſſes énormes de bâtimens, qui couterent des ſommes immenſes, qui firent périr un

nombre infini d'hommes emploiés à ces travaux, * & qui n'étoient que pour la pompe & l'oſtentation, ſans être deſtinés à aucun uſage ſolide; ſi, dis-je, de tels bâtimens méritent qu'on en parle avec tant d'éloges

La vraie élevation ne conſiſte pas à deſirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée, ou une erreur populaire, repréſentent comme grand & magnifique. Elle ne conſiſte pas à tenter des choſes difficiles par l'attrait même de la difficulté. Elle ne ſe ſent pas excitée par l'idée du merveilleux, & par le plaiſir de ſurmonter l'impoſſible, comme l'hiſtoire l'a remarqué de Neron, à qui tout ce qui étoit ſans apparence ſe montroit ſous l'idée de grandeur. *Erat incredibilium cupitor.*

Tacit. An. l. 15. c. 52.

Ciceron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique: des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arſenaux, des ports de mer.

l. 2. Offic. c. 60.

Il remarque que Periclès, le premier homme de la Grece, fut juſtement blâmé d'avoir épuiſé le tréſor public pour embellir la ville d'Athenes, & l'enrichir d'ornemens ſuperflus. Les Romains, dès la fondation de l'Empire, eurent un goût bien différent. Ils viſoient au grand, mais dans les choſes qui regardent ou la religion.

Ibid.

* Pyramides Regum pecuniæ otioſa ac ſtulta oſtentatio. *Plin. lib. 36. hiſt. nat. cap. 12.*

gion, ou l'utilité publique. Tite-Live remarque que ſous Tarquin le ſuperbe on acheva un ouvrage pour faire écouler les eaux de la ville, & que l'on bâtit les fondemens du Capitole avec une magnificence que les ſiecles poſtérieurs ont eu de la peine à égaler: & aujourd'hui l'on admire encore la beauté & la ſolidité des grands chemins conſtruits par les Romains en différens endroits, & qui ſubſiſtent preſque dans leur entier depuis tant de ſiecles. *lib.* 1. n.

Il faut à peu près porter le même jugement par raport aux bâtimens des particuliers. Ciceron, en examinant quelle doit être la maiſon d'un homme conſtitué en charge, & qui tient un rang diſtingué dans l'Etat, veut qu'on y cherche avant tout l'utilité & l'uſage: à quoi l'on peut ajouter une ſeconde vue, qui regarde la commodité & la dignité: * mais il recommande ſur-tout d'y éviter une ſomptuoſité & une magnificence, dont l'exemple ne manque jamais de devenir contagieux & funeſte, chacun ſe piquant dans ce genre non ſeulement d'atteindre, mais de ſurpaſſer les autres. Lucullus, dit Ciceron, a-t-il beaucoup d'imitateurs de ſes excellentes qualités? mais combien n'en a- *lib.* 1. *O.* n. 138.

* Cavendum eſt etiam, præſertim ſi ipſe ædifices, ne extra modum ſumptu & magnificentia prodeas: quo in genere multum mali etiam in exemplo eſt. Studioſè enim plerique, præſertim in hac parte, facta principum imitantur: ut L. Luculli ſummi viri virtutem quis? at quàm multi villarum magnificentiam imitati ſunt! *Ibid.* n. 140.

[illegible] pour ce qui regarde la compagnie des hommes ? On pourroit citer de notre tems beaucoup de familles qui ont été entièrement éteintes, ou notablement diminuées, par la fureur de bâtir, tant à la ville qu'à la campagne, des maisons magnifiques, qui ruinoient le bien & la fortune d'une famille, & passent tout-à-fait à des étrangers, qui profitent de la faute des premiers maîtres. Et c'est ce qui doit porter les personnes chargées de l'éducation des autres gens à les précautionner de bonne heure contre un goût si commun & si dangereux.

Les anciens Romains en étoient bien éloignés. Plutarque dans la vie de Paul Emile fait mention d'un Aelius Tuberon, * grand homme de bien, dit-il, & qui exerça la pauvreté plus noblement & plus honorablement que nul autre Romain. Ils étoient seize proches parens, tous du nom & de la famille Aelia, qui n'avoient qu'une petite maison à la ville, & autant à la campagne. Ils vivoient tous ensemble avec leurs femmes, & un grand nombre de petits enfans.

Chez les anciens Romains, ce n'étoit point la maison qui faisoit honneur au maître, mais le maître qui faisoit honneur à la maison. † Une

* A'λλ' ἦν, καὶ τοῦτο τῶν ἀρχαίων Ῥωμαίων ἴδιον τοῦ ἀνδρός.

† Illud animale magnificum . . . jam omnibus templis formosius erit, cum illic justitia conspecta fuerit, cum continentia, cum prudentia, cum pietas, omnium officiorum recte dispensandorum ratio. Nullus angustus est locus, qui hanc tam magnarum virtutum turbam capit. Senec. *De consol. ad Helv. cap.* 9.

Une cabane chez eux devenoit auſſi auguſte qu'un temple, parce que la juſtice, la généroſité, la probité, la bonne-foi, l'honneur y habitoient: & peut-on appeller petite une maiſon, qui renfermoit tant & de ſi grandes vertus?

Le goût pour la modeſtie des bâtimens & l'éloignement de toute ſomptuoſité en ce genre, a paſſé de la République à l'Empire, & des particuliers aux Empereurs mêmes.

Trajan mettoit ſa gloire à édifier peu, afin d'être plus en état d'entretenir les anciens édifices. *Idem tam parcus in ædificando quàm diligens in tuendo.* Il ne faiſoit point de cas de tout ce que l'on donne à l'oſtentation & à la vanité. * Il connoiſſoit, dit Pline, en quoi conſiſtoit la véritable gloire d'un Prince. Il ſavoit que des ſtatues, des arcs de triomphe, des bâtimens, ſont ſujets à périr par les flammes, par le tems, par la fantaiſie d'un ſucceſſeur: mais que celui qui mépriſe l'ambition, qui modere ſes paſſions, qui donne des bornes à une puiſſance qui n'en a point, eſt loué de tout le monde durant ſa

Plin. in Panegyr.

* Scis ubi vera Principis, ubi ſempiterna ſit gloria: ubi ſint honores in quos nihil flammis, nihil ſenectuti, nihil ſucceſſoribus liceat. Arcus enim, & ſtatuas, aras etiam templaque demolitur & obſcurat oblivio, negligit carpitque poſteritas. Contrà, contemtor ambitionis, & infinitæ poteſtatis domitor ac frenator animus, ipſa vetuſtate floreſcit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè neceſſe eſt. *Plin.*

ſa vie, & encore plus après ſa mort, lorſque perſonne n'eſt contraint de le louer.

L'événement fit voir qu'il avoit penſé juſte. Alexandre Sévère aiant fait rétablir pluſieurs ouvrages de Trajan, y fit remettre par-tout le nom de ce Prince, ſans ſouffrir qu on y ſubſtituât le ſien. Tous les grands Empereurs ont eu la même modération; & l'on voit encore aujourd'hui qu'il y a beaucoup plus de médailles frapées à la gloire des princes qui ont réparé les édifices publics, & les monumens de leurs prédéceſſeurs, qu'à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

ueton. Nous avons déja remarqué ailleurs qu'Auguſte, pendant près de cinquante ans de regne, ſe contenta toujours d'un même appartement & des mêmes meubles.

et. in vit. ſp. c. 2. Veſpaſien & Tite ſe firent un honneur & un plaiſir de conſerver à la campagne la petite habitation qui leur venoit de leurs peres, ſans y faire aucun changement.

Ces maitres du monde ne ſe trouvoient pas logés trop à l'étroit dans une maiſon qui n'avoit été bâtie que pour un ſimple particulier. On voit encore aujourd'hui les veſtiges de la maiſon de campagne d'Adrien, qui ne paſſe pas la grandeur de nos maiſons ordinaires, & qui n'égale point celle de pluſieurs particuliers de nos jours.

Maintenant des hommes qui n'ont d'autre mérite que leurs richeſſes, (& ſouvent ſortis de quelle origine!) bâtiſſent à la vil-

ville & à la campagne de ſuperbes palais. *Malheur* à quiconque ſe trouve près d'eux. *Tôt* ou tard la maiſon, la vigne, & l'héritage du voiſin ſont abſorbés dans ces vaſtes bâtimens, & ſervent à agrandir leurs jardins & leurs parcs.

Vie du Cardinal d'Amboiſe par Baudier.

Ce que l'hiſtoire nous apprend du Cardinal d'Amboiſe, Archevêque de Rouen, & Miniſtre d'Etat ſous Louis XII. eſt un exemple bien rare. Un Gentilhomme de Normandie avoit une Terre voiſine de la belle maiſon de Gaillon, qui dès-lors appartenoit à l'Archevêché de Rouen. Il n'avoit point d'argent pour marier ſa fille; &, pour en trouver, il offrit au Cardinal de vendre ſa Terre à vil prix. Un autre auroit peut-être profité de cette occaſion: mais le Cardinal ſachant le motif du Gentilhomme, lui laiſſa ſa Terre, & lui donna gratuitement l'argent dont il avoit beſoin.

Mgr. le Duc de Bourgogne.

Nous avons eu de nos jours un Prince, dont la France regrettera éternellement la perte, par beaucoup d'autres endroits, & en particulier à cauſe de l'éloignement extrême qu'il avoit pour tout faſte, & pour toute dépenſe inutile. On lui propoſoit d'embelliſſ un appartement par des cheminées plus ornées & plus à la mode: comme il n'y avoit point de néceſſité, il aima mieux conſerver les anciennes. Un bureau de quinze cens livres qu'on lui conſeilloit d'acheter lui parut d'un trop grand prix: il en fit chercher un vieux dans le garde-meuble, & il s'en contenta. Il en

étoit ainſi de tout: & le motif de cette épargne, étoit de ſe mettre en état de faire de plus grandes libéralités. Quelle bénédiction pour un roiaume, & quel préſent du ciel, qu'un Prince de ce caractere! En fait de ſolide gloire & de véritable grandeur, combien un tendre amour pour les peuples, qui va juſqu'à s'épargner tout pour les ſoulager, eſt-il préférable à toute la magnificence des plus ſuperbes bâtimens!

C'eſt ce que le Roi Louis XIV. près de mourir, c'eſt-à-dire dans un tems où l'on juge ſainement des choſes, fit entendre au Roi actuellement regnant. Entre pluſieurs autres avis qu'il lui donna, * dont on a cru avec raiſon devoir conſerver à jamais la mémoire: *J'ai trop aimé la guerre*, lui dit-il, *ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenſes que j'ai faites.* Dans le dernier entretien qu'il eut à Seaux tête à tête avec ſon petit-fils qui partoit pour l'Eſpagne, il lui avoit recommandé la même choſe: & le Roi d'Eſpagne a raporté à une perſonne de qui l'on tient ceci, que ſon grand-pere lui avoit dit ces paroles les larmes aux yeux.

§. III.

* *Dernieres paroles de Louis XIV. au Roi Louis XV. de l'Imprimerie du Cabinet du Roi.*

§. III.

AMEUBLEMENS. HABILLEMENS. EQUIPAGES.

Rien de tout cela ne rend un homme plus grand ni plus eſtimable, parce que rien de tout cela ne fait partie de lui-même, mais eſt hors de lui, & lui eſt entierement étranger. Cependant voilà en quoi la plupart des hommes font conſiſter leur grandeur. *Ils* ſe regardent comme confondus & incorporés avec tout ce qui les environne, ameublemens, habillemens, équipages. Ils enflent & groſſiſſent le plus qu'ils peuvent par tout cet appareil l'idée qu'ils ſe forment d'eux-mêmes. Par-là ils s'eſtiment fort grands, & ſe flattent de paroître tels aux yeux des autres.

* Mais pour juger ſainement de leur grandeur, il faut les conſiderer dans eux-mêmes, & ſans aucun de ces ornemens qui ne leur appartiennent point. Car ſi on les conſidere ſans cela, on trouvera que ce ſont des hommes foibles, miſerables, ſujets à mille paſſions, à mille infirmités, à mille accidens, à mille malheurs, à mille miſeres, à mille morts, & enfin à la mort même.

* Nemo iſtorum, quos dignitatis honoreſque in altiore faſtigio ponunt, magnus eſt. Quare ergo magnus videtur? Cum baſi illum ſua metiris... Hoc laboramus errore, ſic nobis imponitur, quòd neminem æſtimamus eo quod eſt, ſed adjicimus illi & ea quibus adornatus eſt. Atqui cùm voles veram hominis æſtimationem inire, & ſcire qualis ſit, nudum inſpice. Donat patrimonium, donat honores, & alia fortunæ mendacia. *Senec. Epiſt. 76.*

Auro illos, argento, & ebore ornavi: intus boni nihil eſt. Iſti, quos profelicibus aſpicitis, ſi, non qua occurrunt, ſed qua latent, videritis, miſeri ſunt, ſordidi, turpes, ad ſimilitudinem parietum ſuorum extrinſecus culti. Itaque, dum illis licet ſtare, & ad arbitrium ſuum oſtendi, nitent & imponunt: cùm aliquid incidit quod diſturbet ac detegat, nunc apparet quam-

grandeur, il faut les examiner en eux-mêmes, & mettre à l'écart pour quelques momens leur train & leur ſuite. On reconnoit pour-lors qu'ils ne paroiſſoient grands & élevés, que parce qu'on les conſidéroit ſur leur baſe. Quand ils ſont réduits à eux ſeuls, à leur propre fonds, à leur juſte meſure; ce vain phantôme diſparoît. Ils ſont riches & parés au dehors, comme le ſont les murailles de leurs appartemens: au dedans ce n'eſt ſouvent que petiteſſe, que baſſeſſe, que pauvreté, que vuide affreux de tout mérite; & quelquefois même cet éclat extérieur cache les plus grands crimes & les plus honteux deſordres.

* Dieu, dit quelque part Séneque, ne pouvoit mieux décrier ni dégrader tous ces biens extérieurs qui ſont l'objet de nos vœux, qu'en les accordant ſouvent, comme il fait, à des miſérables & à des ſcélérats, & en les refuſant pour l'ordinaire aux plus gens de bien. En effet, où ceux-ci en ſeroient-ils réduits, ſi l'on ne jugeoit des hommes que par le dehors? & combien de fois le plus ſolide mérite a-t-il été méconnu, & expoſé même au mépris, parce qu'il étoit caché ſous un vil habit, & ſous un extérieur peu frapant?

Phi-

quantum altæ ac veræ fœditatis alienus ſplendor abſconderit. *Id. lib. de Provid. cap. 6.*

* Nullo modo magis poteſt Deus concupita traducere, quàm ſi illa ad turpiſſimos defert, ac optimis abigit. *Ibid. cap. 5.*

Philopœmen, le plus grand homme de guerre qui de ſon tems fût dans la Grece, qui illuſtra ſi fort la République des Achéens par ſon rare mérite, & que les Romains mêmes ont appellé par admiration le dernier des Grecs: Philopœmen, dis-je, étoit pour l'ordinaire vétu fort ſimplement, & marchoit aſſez ſouvent ſans ſuite & ſans train. Il arriva ſeul en cet état dans la maiſon d'un ami qui l'avoit invité à prendre un repas chez lui. La maitreſſe du logis qui attendoit le Général des Achéens, le prit pour un domeſtique, & le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuiſine, parce que ſon mari étoit abſent. Philopœmen ſans façon quitta ſon manteau, & ſe mit à fendre du bois. Le mari étant ſurvenu dans cet inſtant, s'écria, dans la ſurpriſe que lui cauſa un tel ſpectacle: * Qu'eſt-ce donc, Seigneur Philopœmen, & que veut dire ceci? C'eſt, repliqua-t-il, que je paie l'interêt de ma mauvaiſe mine. *Plut. vit. Philop.*

Scipion Emilien, pendant cinquante-quatre ans qu'il vêcut, ne fit aucune acquiſition, & ne laiſſa en mourant que quarante-quatre marcs de vaiſſelle d'argent, & trois marcs de vaiſſelle d'or, quoiqu'il eût été le maitre de toutes les richeſſes de Carthage, & qu'il eût enrichi ſes ſoldats plus qu'aucun autre Général d'armée. Aiant été député par le Senat Romain, avec un plein pouvoir, pour remettre le bon or- *Plut. in Aphoth*

* Τί τῦτο (ἔφη) Φιλοποίμην; Τί γὰρ ἄλλο (ἔφη δυχίζων ἐκεῖνος) ἢ κακῆς δόξης δίκας δίδωμι.

ordre dans les villes & dans les provinces, & pour être l'inſpecteur des nations & des rois, quoiqu'il fût né d'une des plus illuſtres maiſons de Rome, qu'il eût été adopté dans une des plus riches, & qu'il eût un ſi auguſte caractere à ſoutenir au nom de l'Empire Romain, il ne mena avec lui qu'un ami, encore étoit-ce un philoſophe, & cinq domeſtiques : l'un deſquels étant mort dans le voiage, il ſe contenta des quatre qui lui reſtoient, juſqu'à ce qu'il en eût fait venir un de Rome pour le remplacer. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé à Alexandrie avec cette médiocre ſuite, la renommée le découvrit malgré les précautions que ſa modeſtie avoit priſes, & attira au-devant de lui toute la ville à la deſcente du vaiſſeau. * Sa perſonne ſeule, ſans autre eſcorte que celle de ſes vertus, de ſes exploits, & de ſes triomphes, lui ſuffit pour faire diſparoître, même aux yeux du peuple, le vain éclat du Roi d'Egypte qui étoit venu à ſa rencontre avec toute ſa Cour, & pour attirer ſur lui ſeul les yeux, les acclamations, & les applaudiſſemens de tout le monde.

Aulus.

Ces exemples nous apprennent qu'on ne doit point juger des hommes par le dehors, comme on n'eſtime point un cheval par ſa parure. Un rare mérite peut être caché ſous

c. E-
. 47.

* Cum per ſocios & exteras gentes iter faceret, non manipus ſed victoriæ numerabantur; nec quantum auri & argenti, ſed quantum amplitudinis pondus ſecum ferret, æſtimabatur. *Val. Max. lib. 4. cap. 3. n. 13.*

ſous un vil habit, comme un vêtement précieux peut couvrir de grands vices. Ils nous montrent en ſecond lieu qu'il faut plus de courage & de force d'eſprit qu'on ne penſe, pour ſe mettre au-deſſus des opinions populaires, & pour ne point être touché d'une eſpece de honte qu'il a plu au monde d'attacher à une maniere de vivre ſimple, pauvre, frugale. Séneque, tout philoſophe qu'il étoit, ou qu'il vouloit paroitre, avoit conſervé quelque choſe de cette mauvaiſe honte; * & il en fait lui-même l'aveu au ſujet d'un chariot de payſan dont il ſe ſervoit quelquefois pour aller à ſa maiſon de campagne, mais qui le faiſoit rougir malgré lui quand d'honnêtes gens le rencontroient ſur le chemin dans cet équipage: preuve certaine, dit-il, qu'il n'étoit pas bien ſincerement convaincu de tout ce qu'il avoit dit & écrit ſur les avantages d'une vie pauvre & frugale. Celui qui rougit d'un chariot de payſan, ajoute-t-il, fait donc cas d'un chariot magnifique. C'eſt avoir fait peu de progrès dans la vertu, que de n'oſer ſe déclarer ouvertement pour la pauvreté & la

* Vix à me obtineo, ut hoc vehiculum velim videri meum. Durat adhuc perverſa recti verecundia. Quoties in aliquem comitatum lautiorem incidimus, invitus erubeſco: quod argumentum eſt, iſta quæ probo, quæ laudo, nondum habere certam fidem & immobilem. Qui ſordido vehiculo erubeſcit, pretioſo gloriatur. Parum adhuc profeci; nondum audeo frugalitatem palam ferre: etiam nunc curo opiniones viatorum. *Senec. Epiſt.* 87.

la frugalité, & d'être encore attentif à ce que diront les paſſans.

Plut. in vita Ageſil. Agéſilas Roi de Lacédémone étoit en cela plus philoſophe que Séneque. L'éducation de Sparte l'avoit aguerri contre cette mauvaiſe honte. Pharnabaſe, Gouverneur de l'une des provinces du Roi de Perſe, avoit ſouhaité traiter de la paix avec lui. L'entrevue ſe fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le faſte & tout le luxe de la Cour des Perſes. Il étoit vétu d'une robe de pourpre brodée d'or & d'argent. On étendit par terre de ſuperbes tapis, & on y joignit de riches couſſins pour s'aſſeoir deſſus. Agéſilas, vétu tout ſimplement, n'y fit point tant de façon: il s'aſſit par terre ſur le gazon. Le faſte du Perſan en rougit, & ne pouvant ſoutenir une telle comparaiſon, rendit hommage à la ſimplicité du Lacédémonien en l'imitant. C'eſt qu'un autre cortege, bien plus brillant que tout l'or & l'argent de Perſe, environnoit Agéſilas, & le rendoit reſpectable. Je veux dire ſon nom, ſa réputation, ſes victoires, & la terreur de ſes armes, qui faiſoit trembler le Roi de Perſe juſques ſur ſon trône.

1. *Dio.* 2. *Plin. paneg.* 3. *Capitol.* 4. *In vit. M. Aur. Vict. epitom & Eutrop.* Les Empereurs [1] Nerva, [2] Trajan, [3] Antonin, [4] Marc-Aurele, firent vendre les palais, la vaiſſelle d'or & d'argent, les meubles précieux, & toutes les ſuperfluités dont ils pouvoient ſe paſſer, & que leurs prédéceſſeurs avoient accumulées par la ſeule envie de poſſéder ſeuls ce qu'il y a de plus rare & de plus beau. Ces mê-

mêmes Princes, auſſi-bien que Veſpaſien, Pertinax, Sévere, Alexandre, Claude II. Tacite, que leur mérite ſeul éleva à l'empire, & que tous les ſiecles ont admirés comme les meilleurs & les plus grands Princes, ont toujours aimé une grande ſimplicité dans leurs habits, dans leurs meubles, dans tout leur extérieur, & n'ont eu que du mépris pour tout ce qui ſentoit le faſte & le luxe. En retranchant toutes ces dépenſes inutiles, ils trouvoient un plus grand fonds dans leur modeſtie, que les plus avares dans leurs rapines; & ſans chercher à ſe relever par un éclat extérieur, * ils ne ſe montroient Empereurs que par le ſoin des affaires. Dans tout le reſte ils s'égaloient aux autres citoiens, & vivoient en ſimples particuliers. Mais plus ils s'abbaiſſoient, plus ils paroiſſoient grands & auguſtes.

Plin. pan. neg.

Dio. lib. 66.

Veſpaſien dans les jours ſolennels buvoit dans une petite taſſe d'argent que lui avoit laiſſé ſa grand-mere qui l'avoit élevé. La ſuite de Trajan étoit fort modeſte & médiocre. Il n'envoioit point devant lui faire retirer le monde pour lui faire place, & il vouloit bien être quelquefois obligé de s'arrêter dans les rues pour laiſſer paſſer le train des autres.

Sueton. cap. 2. vit. Veſp.

Plin. pan. neg.

Marc-Aurele portoit encore plus loin l'éloignement de tout ce qui a quelque air de luxe & de faſte. Il couchoit ſur la dure: dès l'âge de douze ans il prit l'habit de philo-

M. Aur. vit. Dio. Julian. Caſ.

* Τῇ προνοίᾳ τῶν χρειῶν, ἀυτοκράτωρ ἐνομίζετο.

loſophe: il ſe paſſoit de gardes, d'ornemens impériaux, des marques d'honneur qu'on portoit devant les Céſars & les Auguſtes. Et ce n'étoit point par l'ignorance du grand & du beau qu'il ſe conduiſoit ainſi, mais par un goût plus vif & plus pur qu'il avoit de l'un & de l'autre, & par l'intime perſuaſion où il étoit que la plus grande gloire, auſſi-bien que le principal devoir de l'homme, ſur-tout s'il a quelque pouvoir, & s'il ſe trouve dans une place diſtinguée, c'eſt d'imiter la Divinité en ſe mettant en état d'avoir beſoin de très peu de choſe pour lui, & en faiſant aux autres tout le bien dont il eſt capable.

le du ird. Offat. Arnaud d'Oſſat, ſi célèbre par ſon adreſſe merveilleuſe dans les négociations, quoiqu'il ne fût point meublé à beaucoup près en Cardinal, ne voulut pourtant point accepter l'argent, le coche, (c'eſt-à-dire le caroſſe) & les chevaux, ni le lit de damas rouge, que le Cardinal de Joyeuſe lui envoia préſenter trois ſemaines après *tre 181.* ſa promotion. *Car*, dit-il, *encore que je n'aie point tout ce qu'il me faudroit pour ſoutenir cette dignité, ſi eſt-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abſtinence & modeſtie que j'ai toujours gardée.* Une telle diſpoſition eſt bien plus rare & bien plus eſtimable, qu'un magnifique équipage, & qu'un riche ameublement.

lv. lib. b n. 7. Le Tribun du peuple qui ſe rendit l'avocat des Dames Romaines contre le ſévère Caton, pour leur faire reſtituer après la ſeconde guerre Punique le droit d'uſer d'or

&

& d'argent dans leurs habits, ſemble inſinuer que la parure étoit comme leur partage naturel, dont elles ne pouvoient ſe paſſer; & que ne pouvant aſpirer aux dignités, au ſacerdoce, à l'honneur du triomphe, il y auroit non ſeulement de la dureté, mais de l'injuſtice, à leur refuſer une conſolation, que la ſeule néceſſité des tems leur avoit fait retrancher. Cette raiſon put toucher le peuple, mais elle ne fait pas d'honneur au ſexe, qu'elle taxe de petiteſſe & de foibleſſe d'eſprit, en faiſant voir combien il eſt ſenſible aux plus petites choſes. *Virorum hoc animos vulnerare poſſet: quid mulierc ularum cenſetis, quas etiam parva movent?*

Cependant l'hiſtoire nous apprend que les Dames Romaines ſe dépouillerent généreuſement de tous leurs bijoux, & donnerent tout leur or & leur argent; dans une premiere occaſion, pour mettre la République en état de s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait à Apollon, & on leur accorda pour cela d'honorables diſtinctions; & dans une autre, pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulois, ce qui procura aux Dames le droit & le privilege de pouvoir être louées publiquement après leur mort auſſi-bien que les hommes. Dans la ſeconde guerre Punique les veuves porterent de même leur or & leur argent au tréſor public, pour aider l'Etat dans l'extrême beſoin où il ſe trouvoit.

Liv. III n. 25.

Ibid. n.

Liv. III 24. n.

La fameuſe Cornélie, fille du grand Scipion, & mere des Gracques, eſt connue de

de tout le monde. Il n'y avoit point à Rome de nobleſſe plus illuſtre, ni de maiſon plus riche que la ſienne. Une Dame de Campanie l'étant venu voir, & logeant chez elle, étala avec pompe tout ce qu'il y avoit alors de plus à la mode & de plus grand prix pour la toilette des femmes; or & argent, bijoux, diamans, braſſelets, pendans d'oreilles, & tout cet attirail que les anciens appelloient *mundum muliebrem.* Elle s'attendoit à en trouver encore davantage chez une perſonne de cette qualité, & demanda avec beaucoup d'empreſſement à voir ſa toilette. Cornélie fit durer adroitement la converſation juſqu'au retour de ſes enfans, qui étoient aux écoles publiques: & quand ils furent rentrés, „ Voilà, dit-elle en les lui montrant, ma „ parure & mes bijoux : *Et hæc, inquit, ornamenta mea ſunt.* Il ne faut que ſe demander à ſoi-même ce qu'on penſe naturellement au ſujet de ces deux Dames, pour reconnoître combien la noble ſimplicité de l'une l'emporte au-deſſus de la vaine magnificence de l'autre. Quel mérite en effet & quel eſprit y a-t-il à amaſſer à force d'argent beaucoup de pierreries & de bijoux, à en tirer vanité, & à ne ſavoir parler d'autre choſe ? Et au contraire quelle force d'eſprit n'y a-t-il point, ſurtout pour une Dame de la premiere qualité, de ſe mettre au-deſſus de ces bagatelles, de faire conſiſter ſon honneur & ſa gloire dans la bonne éducation de ſes enfans, de n'épargner aucune dépenſe pour

Valer. Max. lib. 4. cap. 4.

y réuſſir. & de montrer que la nobleſſe & la grandeur d'ame eſt de tous les ſexes?

„ L'Archevêque de Bourges (de Beau- *Opuſc. d Loyſel.*
„ nes) dans la harangue qu'il fit aux E-
„ tats de Blois contre le luxe, principale-
„ ment en ce qui étoit des coches, (c'eſt-
„ à-dire des caroſſes) dont pluſieurs per-
„ ſonnes de médiocre condition commen-
„ çoient à ſe ſervir, releve extrêmement
„ la modeſtie de la Premiere Préſidente
„ de Thou, laquelle, pour montrer exem-
„ ple aux autres Dames de qualité, s'é-
„ toit toujours contentée de ſe faire por-
„ ter en trouſſe à cheval lorſqu'elle fai-
„ ſoit ſes viſites dans la ville. „ Ce qu'il y a de beau & de louable dans ce trait d'hiſtoire, n'eſt pas de faire ſes viſites montée en croupe ſur un cheval; telles étoient les mœurs de ce tems-là : mais c'eſt la force & la grandeur d'ame de cette Dame, qui croioit que c'étoit ſoutenir la dignité de ſon rang, & être véritablement Premiere Préſidente, que de donner aux autres l'exemple de modeſtie & de ſimplicité.

§. IV.

DU LUXE DE LA TABLE.

Il fut porté à Rome dans les derniers tems de la République à un excès qui paroit à peine croiable : & ſous les Empereurs

reurs on enchérit encore ſur ce qui s'étoit pratiqué juſques-là.

Plut. in vit. Lucull.

Lucullus, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, crut au retour de ſes campagnes devoir ſubſtituer à la gloire des armes & des combats celle de la magnificence, & il tourna tout ſon eſprit de ce côté-là. Il emploia des ſommes immenſes pour ſes bâtimens & pour ſes jardins : il fit encore de plus grandes dépenſes pour ſa table. Il vouloit que chaque jour elle fût ſervie avec la même ſomptuoſité, n'y eût-il perſonne de dehors. Comme ſon maître d'hôtel s'excuſoit un jour de la modicité d'un repas ſur ce qu'il n'y avoit point de compagnie : „ Ne ſavois-tu pas, lui dit-„ il, que Lucullus devoit manger aujour-„ d'hui chez Lucullus ? „ Ciceron & Pompée, ne pouvant croire ce qu'on diſoit de la magnificence ordinaire de ſes repas, voulurent un jour le ſurprendre, & s'aſſurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'aiant rencontré dans la place publique, ils lui demanderent à diner, & ne ſouffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ſes gens. Il ſe contenta donc d'ordonner qu'on les fît manger dans la ſalle d'Apollon. Le repas fut ſervi avec une promtitude & une opulence qui ſurprit & effraia les conviés. Ils ne ſavoient pas que *la ſalle d'Apollon* étoit le mot du guet, & ſignifioit que le feſtin devoit monter à cinquante mille * drachmes.

* vingt-cinq mille francs.

Si la bonne chere & le luxe de la table peuvent procurer quelque ſolide gloire, Lu-

Lucullus étoit le plus grand homme de ſon tems. Mais qui ne voit quelle petiteſſe d'eſprit, & même quelle folie il y avoit à faire conſiſter ſon honneur & ſa réputation à perſuader le public que tous les jours il faiſoit pour lui ſeul des dépenſes énormes & inſenſées? Voilà pourtant de quoi il ſe repaiſſoit. Je ne ſai ſi les convives, qui admiroient ſans doute & louoient beaucoup une telle magnificence, étoient plus ſages que lui. Car c'eſt ce qui entretenoit ſa folie & ſa maladie. *Irritamentum eſt omnium, in quæ inſanimus, admirator & conſcius.* Et il en eſt ainſi de tout ce qui compoſe cette magnificence extérieure par laquelle on veut ſe rendre conſidérable, vaſtes appartemens, meubles précieux, riches vêtemens. * Tout cela eſt pour la montre, & non pour l'uſage: pour les ſpectateurs, & non pour le maître. Réduiſez-le à la ſolitude, vous le rendez frugal & modeſte, & vous faites tomber tout ce vain appareil. *Senec. Epiſt. 5*

Voici une autre eſpece de folie. Une perſonne entrant dans la cuiſine d'Antoine, fut ſurpriſe d'y voir huit ſangliers qu'on faiſoit rôtir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand: *Plut. vit. 4*

* Quid miraris? quid ſtupes? Pompa eſt. Oſtenduntur iſtæ res, non poſſidentur. *Senec. Epiſt.* 110.

Ambitio & luxuria ſcenam deſiderant: ſanabis iſta, ſi abſconderis. *Id. Epiſt.* 94.

Aſſueſcamus à nobis removere pompam, & uſus rerum non ornamenta metiri. *Id. De tranquil. anim. cap.* 9.

grand : ce n'en étoit point là la raiſon. C'eſt que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Alexandrie, il faloit que vers l'heure du ſouper il y eût toujours un repas magnifique prêt à ſervir, afin qu'au moment qu'il plairoit au maitre de la maiſon de ſe mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquiſes cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenſes pouſſées juſqu'à l'extravagance & à la fureur : un plat compoſé de langues des oiſeaux les plus rares qui fuſſent dans l'univers ; pluſieurs perles d'un prix infini fondues, & infuſées dans une liqueur, pour avoir le plaiſir d'avaler en un ſeul coup un million.

A ces monſtres de faſte & de luxe, qui deshonorent l'humanité, oppoſons la modeſtie & la frugalité d'un Caton, l'honneur de ſon ſiecle & de ſa République : je parle de l'ancien, ſurnommé ordinairement le Cenſeur. Il ſe glorifioit de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ſes ouvriers & de ſes domeſtiques, de n'avoir jamais fait acheter de viande pour ſon ſouper qui paſſât * trente ſeſterces, de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de cent drachmes d'argent. Il avoit appris, diſoit-il, à vivre ainſi, par l'exemple du célèbre Curius ; ce grand homme qui chaſſa Pyrrhus de l'Italie, & qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maiſon qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins, étoit voiſine de celle de Caton, & par cette raiſon il le regardoit com-

lut. in t. Caton. maj.

trois livres quinſols.

comme un modèle que le titre du voiſinage devoit encore lui rendre plus reſpectable. C'eſt ce Curius que les Ambaſſadeurs des Samnites trouverent dans une maiſon petitement & pauvrement bâtie, aſſis au coin de ſon feu où il faiſoit cuire des racines; & qui refuſa avec hauteur leurs préſens, ajoutant que quiconque ſe pouvoit contenter d'un tel repas, n'avoit pas beſoin d'or; & que pour lui il eſtimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir ſoi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impreſſion ſur la plupart des hommes de notre ſiecle: mais ils en faiſoient une ſi profonde ſur pluſieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fuſſent au comble des richeſſes & de la puiſſance, qu'ils duſſent ſoutenir la majeſté d'un vaſte empire. & qu'ils euſſent devant les yeux les profuſions en tout genre de leurs prédéceſſeurs; ils croioient ne pouvoir aſpirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au-deſſus de la corruption de leur ſiecle, ils ſe rapprocheroient de ces vénérables modèles de l'antiquité, formés par la vertu même ſur les règles de la raiſon la plus pure, & ſur le goût le plus juſte de la ſolide gloire.

C'eſt en étudiant ces grands originaux que Veſpaſien ſe déclara l'ennemi du faſte, des délices, de la bonne chere, & qu'il voulut dans tout ſon extérieur imiter la modeſtie & la frugalité des anciens. C'eſt

par ces vertus qu'il arrêta le cours du luxe public & des dépenſes exceſſives, ſur-tout celles de la table. † Et ce deſordre, qui avoit paru à Tibere au-deſſus des remedes, qui s'étoit infiniment accru depuis ſous les mauvais princes, & que les loix armées de toute la terreur des peines n'avoient pu réprimer, cèda à l'exemple ſeul de ſa ſobriété & de ſa ſimplicité, & au deſir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même & deshonora le luxe & la moleſſe, en ôtant le brevet d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé pour l'en remercier, & en ajoutant: *J'aimerois mieux que vous ſentiſſiez l'ail.*

Tacit. Ann. lib. 3. cap. 52.

Sueton. lib. 8. cap. 8. Præfecturam.

Les Empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurele, Sévère, Alexandre, Pertinax, Aurélien, Tacite, Claude II. Probe, tous princes qui ont fait le plus d'honneur au trône, conduits par le même goût, & diſciples des mêmes maitres, ſe ſont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales & des plus modeſtes, & en ont ſévèrement banni la ſomptuoſité & les délicateſſes de la bonne chere. La plupart même d'entre eux ſe contentoient à l'armée des nourritures * les plus communes qu'on donne aux ſoldats; & afin qu'ils n'en puſſent douter, Alexandre faiſoit tenir ſa tente ouverte pendant ſes repas.

**Fromage, lard, fèves, légumes.*

† Præcipuus adſtricti moris auctor Veſpaſianus fuit, antiquo ipſe cultu victuque: obſequium inde in principem, & æmulandi amor, validior quàm pœna ex legibus, & metus. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 55.*

. Quand il n'étoit point à l'armée, la ›enſe journaliere de ſa maiſon, dont le ail † nous étonne, étoit ſi modique, à peine ſuffiroit-elle aujourd'hui à un ple particulier. Il n'avoit aucune vaiſ- e d'or, & celle d'argent n'alloit pas à is cens marcs: de ſorte que, quand il lloit traiter beaucoup de monde, il em- ıntoit de la vaiſſelle à ſes amis avec ırs gens pour ſervir, n'aiant gardé dans palais qu'autant d'officiers qu'il lui en .oit dans ſon ordinaire. Ce n'étoit point r un eſprit d'épargne qu'il en uſoit ain- ; car jamais prince ne fut plus libéral. ais il étoit convaincu, comme il le répé- it ſouvent, que ce n'étoit pas dans l'éclat dans la magnificence que conſiſtoit la andeur & la gloire de l'Empire, mais ns les forces de l'Etat, & dans la ver- de ceux qui gouvernent. * Ptolémée, ›i d'Egypte, longtems auparavant avoit ›nné l'exemple d'une pareille modeſtie. n'avoit dans ſon palais que peu de vaiſ- le, dont la quantité étoit bornée à ſon ›ge particulier. Et quand il donnoit à anger à ſes amis, il en envoioit querir ez eux, ‡ en déclarant qu'il eſt plus gne d'un Roi d'enrichir les autres, que ›tre riche lui-même.

Lamp. in vit. Alexand.

* Fils de Lagus. *Plut. in Apophthegm.*

Ce

: *Quinze pintes de vin* · *jour, trente livres de* ude, *& 80 livres de* in. *On y ajoutoit ſeule-* nt *au ſoiſon les jours de* t, *& dans les plus grandes ſolennités un Faiſan ou deux, & deux Chapons.* Lamprid. in vita Alexan.

‡ Τῷ πλυτεῖν ἴλεγε τὸ πλυτίζειν εἶναι βασιλικώτερον.

Syneſius. Ce que l'hiſtoire raporte de l'Empereur Probe, * qui tient un des premiers rangs entre les plus grands princes, & ſous qui l'Empire Romain monta au comble de ſon bonheur, n'eſt pas moins digne d'admiration. Pendant la guerre qu'il fit aux Perſes, comme il s'étoit aſſis à terre ſur l'herbe pour y prendre ſon repas, qui n'étoit compoſé que d'un plat de pois cuits la veille, & quelques morceaux de porc ſalé, on vint lui annoncer l'arrivée des ambaſſadeurs de Perſe. Sans changer ni de poſture, ni d'habit qui conſiſtoit en une caſaque de pourpre mais de laine, & en un bonnet qu'il portoit parce qu'il n'avoit pas un cheveu; il commanda qu'on les fît approcher, & il leur dit qu'il étoit l'Empereur, & qu'ils pouvoient dire à leur Maitre, que s'il ne penſoit à lui, il alloit rendre en un mois toutes ſes campagnes auſſi nues d'arbres & de grains, que ſa tête l'étoit de cheveux; & en même tems il ôta ſon bonnet, pour leur mieux faire comprendre ce qu'il leur diſoit. Il les invita à prendre part à ſon repas s'ils avoient beſoin de manger; ſinon qu'ils n'avoient qu'à ſe retirer à l'heure même. Les ambaſſadeurs firent leur raport à leur Prince, qui fut tout effraié, auſſi-bien que ſes ſoldats, d'avoir affaire à des gens ſi ennemis des délices & du luxe. Il vint lui-même-

* *Syneſius le nomme* Carin: *mais M. de Tillemont, après le P. Petau, prétend que cela convient mieux à* Probe.

même trouver l'Empereur, & accorda tout ce qu'on lui demandoit.

Dans le parallele de tout ce que j'ai raporté juſqu'ici ſur le faſte & ſur la ſimplicité, où l'on voit d'un côté tout ce qu'il y a de plus brillant, les richeſſes, les ſuperbes bâtimens, les meubles & les vêtemens les plus précieux, la table le plus ſomptueuſement & le plus délicatement ſervie; & où l'on n'aperçoit d'autre part que pauvreté, ſimplicité, frugalité, modeſtie, mais accompagnées de victoires, de triomphes, de conſulats, de dictatures, de l'empire même du monde entier: je demande, en ne conſultant que le bon-ſens & la droite raiſon, de quel côté on mettra le noble & le grand, & auquel des deux l'on croira devoir accorder ſon eſtime & ſon admiration. La délibération ne ſera pas difficile. Et c'eſt ce ſentiment naturel, & non étudié, que je regarde comme la règle du bon goût ſur la ſolide gloire & la véritable grandeur.

Quand je cite ces anciens exemples de modeſtie & de frugalité, mon deſſein n'eſt pas d'exiger qu'on s'y conforme en tout. Notre ſiecle, & nos mœurs ne comportent plus une vertu ſi mâle & ſi robuſte. Il y a d'ailleurs des bienſéances à garder, & l'on peut dans chaque état & dans chaque genre ramener les choſes à une honnête & louable médiocrité, qui en juſtifie & en rectifie l'uſage. Mais combien devroit-on avoir de honte & de regret, en voiant juſqu'à quel point nos mœurs ont

dégénéré de la vertu de ces anciens païens ? & combien devroit-on faire d'efforts pour ſe rapprocher au moins en quelque degré de ces premieres règles, ſi l'on eſt aſſez malheureux pour n'avoir plus le courage où la liberté d'y atteindre ?

Mon deſſein, en raportant ces exemples, eſt premierement d'apprendre aux jeunes gens qu'il ne doivent point regarder comme mépriſables ni comme malheureux ceux qui mènent une vie pauvre & frugale. C'eſt la réflexion que fait Séneque à l'occaſion de ces exemples mêmes dont je parle. * Croions-nous, dit-il, que nos ancêtres, dont les vertus ſoutiennent encore aujourd'hui un empire que nos vices auroient fait périr depuis longtems, fuſſent fort à plaindre, parce qu'ils ſe préparoient eux-mêmes à manger, parce qu'ils n'avoient que des lits fort durs, parce qu'on ne voioit ni or ni diamans dans leurs maiſons & dans leurs temples ?

J'ai bien ſenti qu'on pourroit me faire une objection ſur tout ce que je dirois des anciens Grecs & Romains. Car, quoiqu'on ait du reſpect pour les exemples de la frugalité, de la ſimplicité, de la pauvreté d'Ariſtide, de Cimon, de Curius, de

* Scilicet majores noſtri, quorum virtus etiam nunc vitia noſtra ſuſtentat, infelices erant, qui ſibi manu ſua parabant cibum, quibus terra cubile erat, quorum tecta nondum auro fulgebant, quorum templa nondum gemmis nitebant ? *Senec. De conſolat. ad Helv. cap.* 10.

de Fabricius, de Caton, &c. il eſt aſſez naturel d'en rabattre quelque choſe par la perſuaſion où l'on eſt que dans des Républiques pauvres il ne leur étoit gueres poſſible de vivre autrement; & il reſte un doute dans la plupart des eſprits, ſi ces exemples peuvent être d'uſage pour notre ſiecle qui eſt plus riche & plus abondant, & où l'on ſe rendroit ridicule de vouloir les imiter. Mais il me ſemble que l'exemple des Empereurs doit rendre mes preuves complettes & ſans replique. En effet, ſi ces maitres du monde, dont les richeſſes égaloient la puiſſance, qui ſuccédoient à des Empereurs qui avoient porté le luxe, les délices, la bonne chere, & les folles dépenſes aux derniers excès, aimoient néanmoins la frugalité, la modeſtie, la ſimplicité, la pauvreté, que peut-on repliquer de raiſonnable contre les maximes que j'ai avancées ſur ce ſujet?

Je demande ſi ces grands princes dont je viens de parler, ſi ces hommes extraordinaires, ſi ces génies ſupérieurs n'avoient pas le goût de la véritable grandeur & de la ſolide gloire: ſi toutes les nations & tous les ſiecles ſe ſont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits: ſi quelqu'un oſa jamais les accuſer d'avoir avili ou la nobleſſe de leur naiſſance, ou la dignité de leur rang, ou la majeſté de l'Empire: ſi ce ne ſont pas au contraire ces qualités-là même qui les ont rehauſſés davantage, & qui leur ont atti-

ré plus universellement l'estime, l'amour, l'admiration de la postérité. Un particulier aujourd'hui se pourroit-il flater d'être meilleur juge qu'eux de la véritable gloire, & se devroit-il croire ou malheureux, ou deshonoré, de se trouver dans une si illustre compagnie, & de se voir à côté d'un Trajan, d'un Antonin, d'un Marc-Aurele? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius, qui se donnant pour maitre consommé dans l'art de bien préparer un repas, gâta & corrompit son siecle par cette malheureuse science? *Qui scientiam popinæ professus, disciplina sua seculum infecit.* Préférera-t-on aux grands exemples que j'ai cités, ceux de Caligula, de Neron, d'Othon, de Vitellius, de Commode, d'Eliogabale? Car, par un bonheur inestimable, tous les bons Empereurs généralement & sans exception ont été du caractere que je recommande ici; & généralement tous les méchans Empereurs se trouvent dans la classe opposée, avec tous les vices que je condamne.

enec. de onsol. ad elv. cap. 0.

En second lieu, mon dessein est de faire estimer aux jeunes gens dans les grands hommes de l'antiquité le fonds même & le principe d'où partoit le généreux mépris qu'ils faisoient de ce que presque tous les hommes admirent & recherchent. Car c'est ce fonds, c'est cette disposition de l'ame, qui est véritablement estimable. On peut au milieu des richesses & des grandeurs être détaché & modeste: comme l'on peut dans l'obscurité d'une vie pauvre & malheu-

heureuſe conſerver beaucoup d'orgueil & d'avarice.

L'Empereur Antonin eſt regardé comme l'un des plus grands princes qui aient jamais regné. Il fut en telle vénération à toute la poſtérité, que ni le peuple Romain ni les ſoldats ne pouvoient ſouffrir d'Empereur qui ne portât ſon nom; & Alexandre Sévère trouva même ce nom trop auguſte, pour oſer le prendre. Antonin, par une égalité d'eſprit & une grandeur d'ame qui le rendoient indépendant de toutes les choſes extérieures, ſe contentoit pour l'ordinaire de ce qu'il y a de plus ſimple & de plus médiocre. Comme il ne recherchoit rien de particulier dans ſa nourriture, dans ſon logement, dans ſon lit, dans ſes domeſtiques, dans ſes habits, ne voulant que les étoffes communes & qui ſe rencontroient les premieres: auſſi uſoit-il des commodités qui ſe préſentoient, ſans les rejetter par vanité; prêt à uſer de tout avec modération, & à ſe priver de tout ſans chagrin.

Dio. lib. 70. Capitol. in vit. T. Ant. Capitol. in vit. Marcrin. Diad. Geta. Lamprid. in vit. Alexand. M. Aurel. lib. 1. c. 18. & lib. 6. c. 23.

C'eſt ce fonds & cette diſpoſition d'eſprit que la femme de Tubéron, dont j'ai déja parlé, admiroit ſur-tout dans ſon mari, ſelon la remarque judicieuſe de Plutarque.* „ Elle ne rougiſſoit point, dit cet hiſto„ rien, de la pauvreté de ſon mari: mais „ elle admiroit en lui la vertu qui le fai„ ſoit conſentir à reſter pauvre: „ c'eſt-à-dire,

* Οὐκ ἐλεγόμην τὸν ἄνδρα θαυμάζουσα τὴν ἐπὶτῇ πενίᾳ τοῦ ἀνδρὸς, ἀλλὰ τὸν πένητα.

dire, le motif qui le retenoit dans ſa pauvreté, en lui interdiſant les moiens de s'enrichir, qui ſont ordinairement peu honnêtes, & mêlés d'injuſtice. Car les voies légitimes d'amaſſer du bien étoient très rares pour un noble Romain, à qui celles du négoce & des manufactures étoient fermées, & qui ne pouvoit attendre, pour récompenſe des ſervices qu'il rendoit à l'Etat, ni gratification, ni penſion, ni aucune autre ſorte de bienfaits que les Officiers ont coutume aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos Rois. Il ne pouvoit gueres devenir riche qu'en pillant les provinces, comme les autres Magiſtrats & les autres Généraux. Et c'eſt cette grandeur d'ame, ce deſintereſſement, cette délicateſſe, cet amour de la juſtice, qui lui faiſoient rejetter tous les indignes moiens de ſortir de la pauvreté, que cette Dame admiroit, & avec grande raiſon. Infiniment élevée au deſſus des ſentimens ordinaires, elle démêloit à travers les voiles de la pauvreté & de la ſimplicité la grandeur d'ame qui en étoit la cauſe, & ſe croioit obligée de reſpecter encore davantage ſon mari par l'endroit même qui l'auroit peut-être rendu mépriſable à d'autres. θαυμάζουσα τὸν ἀνδρὸν ἐπὶ τῇ πένητι.

Il me ſemble que ce ſont ces ſortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'hiſtoire, parce que rien n'eſt plus capable de leur former le goût & le jugement,

&

& c'eſt à quoi doit tendre tout le travail des maitres.

Il eſt bon auſſi de fortifier ces inſtructions par des exemples tirés de l'hiſtoire moderne, & ſur-tout des grands hommes dont la mémoire eſt encore récente. Qui n'a pas entendu parler de la ſimplicité & de la modeſtie de M. de Turenne dans ſon train & dans ſes équipages? „ Il ſe „ cache, dit M. Fléchier dans ſon Orai- „ ſon funèbre; mais ſa réputation le dé- „ couvre. Il marche ſans ſuite & ſans „ équipage; mais chacun dans ſon eſprit „ le met ſur un char de triomphe. On „ compte, en le voiant, les ennemis qu'il „ a vaincus, non pas les ſerviteurs qui „ le ſuivent. Tout ſeul qu'il eſt, on ſe „ figure autour de lui ſes vertus & ſes „ victoires qui l'accompagnent. Il y a „ je ne ſai quoi de noble dans cette hon- „ nête ſimplicité; & moins il eſt ſuper- „ be, plus il devient vénérable. „ Il avoit le même caractere en tout; dans ſes bâtimens, dans ſes meubles, dans ſa table. M. de Catinat, digne diſciple d'un tel maitre, l'imita dans cette ſimplicité, comme dans ſes vertus guerrieres.

J'ai entendu dire à des Officiers qui avoient ſervi ſous ces deux grands hommes, qu'à l'armée leurs tables étoient ſervies proprement, mais très ſimplement; qu'elles étoient abondantes, mais militaires; qu'on n'y mangeoit que des viandes communes, & qu'on n'y buvoit que du

vin tel qu'il naiſſoit dans le pays où les troupes ſe trouvoient.

Le Maréchal de la Ferté, que ſon grand âge & ſes infirmités avoient mis hors d'état de ſervir, avoit un fils, dont il faiſoit préparer les équipages pour la campagne. Son maitre-d'hôtel aiant fait par ordre du fils une ample proviſion de truffes, de morilles, & de toutes les autres choſes néceſſaires pour faire d'excellens ragoûts, lui en apporta le mémoire. Le Maréchal n'eut pas plutôt vu de quoi il s'agiſſoit, qu'il jetta le mémoire avec indignation, en diſant: „Ce n'eſt pas ainſi que „ nous avons fait la guerre. De la groſſe „ viande apprêtée ſimplement, c'étoient-„ là tous nos ragoûts. Dites à mon fils, „ que je ne veux entrer pour rien dans „ une dépenſe auſſi folle que celle-là, & „ auſſi indigne d'un homme de guerre. " On tient ceci d'un Officier qui l'a entendu dire au Maréchal de la Ferté.

Le même homme a remarqué que dans la derniere guerre les Officiers qui ſe trouvoient raſſemblés à Paris, ne s'entretenoient preſque que de la bonne chere qu'ils avoient faite pendant la campagne.

Louis XIV, dans le Code militaire qu'il a laiſſé, & qui renferme divers règlemens pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaiſſelle d'argent, les équipages, & les habits, recommande en particulier * la ſimplicité & la frugalité des repas, en-

* *Sa Majeſté voulant par toutes voies ôter les moiens aux*

entre pour cela dans un fort grand détail, & défend ſous de groſſes peines les dépenſes & la ſomptuoſité des tables. C'eſt qu'un Prince habile dans l'art de regner, comprend aiſément de quelle importance il eſt pour l'Etat de bannir des armées tout luxe & toute magnificence ; * de réprimer la folle ambition de ceux qui croient ſe diſtinguer † par une fauſſe politeſſe, & par l'étude de tout ce qui énerve & amollit les hommes ; & de couvrir de honte des profuſions qui conſument en peu de mois ce qui ſerviroit pendant pluſieurs années.

§. V.

aux Officiers Généraux de ſes armées de ſe conſtituer en des dépenſes inutiles & ſuperflues, comme celles qui ſe font en leurs tables, s'étant introduit une mauvaiſe coutume de faire dans les armées des repas plus magnifiques & ſomptueux qu'ils ne ſont ordinairement en leurs maiſons ; ce qui non ſeulement incommode les plus riches, mais ruïne entierement les moins accommodés, qui à leur exemple, & PAR UNE FAUSSE REPUTATION, croient être obligés de les imiter. ... Défend Sa Majeſté aux Lieutenans-Généraux, &c. qui tiendront table, d'y faire ſervir autre choſe que des potages & du rôti, avec des entrées & entremets qui ne ſeront que de groſſes viandes, ſans qu'il puiſſe y avoir aucunes aſſiettes volantes ni hors-d'œuvres, &c. Règlemens du 24 Mars 1672, & du premier Avril 1705.

* Ambitione ſtolida luxurioſos apparatus conviviorum, & irritamenta libidinum, ut inſtrumenta belli, lucrantur. *Tacit. hiſt. lib.* 1. *cap.* 88.

† Paulatim diſceſſum ad delinimenta vitiorum, balnea, & conviviorum elegantiam ; idque apud imperitos humanitas vocatur. *Tacit. in vit. Agric. cap.* 21.

§. V.

DIGNITE'S, HONNEURS.

Les dignités, & les marques de reſpect qui y ſont attachées, peuvent avoir de quoi flater agréablement l'ambition & la vanité de l'homme; mais elles ne lui procurent point par elles-mêmes une ſolide grandeur, parce qu'elles lui ſont étrangeres, qu'elles ne ſont pas toujours la preuve & la récompenſe du mérite, qu'elles n'ajoutent rien aux bonnes qualités ni du corps ni de l'eſprit, qu'elles ne remédient à aucuns de ſes défauts, & que ſouvent au contraire elles ne ſervent qu'à les multiplier & à les rendre plus remarquables, en les rendant publics, & les expoſant à un plus grand jour. Ceux qui jugent ſainement des choſes ſans ſe laiſſer éblouïr par un vain éclat, ont toujours regardé les dignités comme un poids, dont ils ſe trouvoient plutôt chargés qu'honorés; & plus elles étoient élevées, plus ce poids leur a paru peſant & terrible. Il n'y a rien de plus grand ni de plus brillant aux yeux des hommes, que l'Autorité Souveraine & la Roiauté; & il n'y a rien en même tems de plus pénible ni de plus accablant. La gloire qui l'environne fait qu'on admire avec raiſon ceux qui ont eu le courage de la refuſer: les travaux & les peines dont elle eſt inſéparable font qu'on

qu'on admire encore davantage ceux qui en rempliſſent tous les devoirs.

Ces jeunes Sidoniens qui refuſerent le ſceptre qui leur étoit offert, avoient bien compris, comme Héphestion le leur dit, qu'il y avoit infiniment plus de gloire à mépriſer la roiauté, qu'à l'accepter: *Primi intellexiſtis quanto majus eſſet regnum faſtidire, quàm accipere.* Et la réponſe d'Abdalonyme, qu'on avoit tiré de la pouſſiere pour le faire monter ſur le trône, marque aſſez quels étoient ſes ſentimens. Alexandre lui aiant demandé comment il avoit porté ſon état de pauvreté & de miſere: „ Plaiſe aux Dieux, répondit-il, que je „ puiſſe porter la roiauté avec autant de „ force & de courage! *Utinam, inquit, eo-* „ *dem animo regnum pati poſſim!* „ Ce mot, *regnum pati*, „ porter, ſouffrir la roiauté " eſt plein de ſens, & ſignifie qu'il la regardoit comme un fardeau plus peſant & plus dangereux que la pauvreté. *Q. Curt. lib. 4.*

On verra dans la ſuite combien il fallut faire de violence à Numa Pompilius ſecond Roi des Romains, pour lui faire accepter une autorité qui lui paroiſſoit d'autant plus formidable, qu'elle donnoit un pouvoir preſque ſans bornes, & que ſous le titre ſpécieux de Roi & de Maitre, elle le rendoit effectivement le ſerviteur & l'eſclave de tous ſes ſujets.

Tacite & Probe, qui ont fait tant d'honneur à leur place, furent tous deux élevés à l'Empire malgré eux. Le premier eut beau repréſenter ſon âge avancé & ſa *Vopiſc. in vit. Taciti & Probi.*

ſa foibleſſe, qui le mettoient hors d'état de marcher à la tête des armées : * tout le Sénat lui répondit que c'étoit à ſon eſprit & à ſa prudence que l'Empire étoit confié, & que c'étoit ſon mérite que l'on choiſiſſoit, & non ſon corps. Une lettre que Probe écrivit à un des principaux Officiers de l'Empire nous apprend quels étoient ſes véritables ſentimens. „ Je n'ai „ jamais deſiré, lui dit-il, la place où je „ ſuis ; je n'y ſuis monté qu'à regret, & „ je n'y demeure que parce que j'y ſuis forcé par la crainte de jetter la République „ dans de nouveaux périls, & de m'y expoſer moi-même.

Vie de Charles V. par Leti.

Après la mort de l'Empereur Maximilien, on vit naître de puiſſantes brigues de la part de ceux qui prétendoient à l'Empire. Les deux plus conſidérables Concurrens furent François I. & Charles V. Les Electeurs, pour mettre fin à ces conteſtations, réſolurent de les exclurre tous deux comme étrangers, & de mettre la Couronne Impériale ſur la tête d'un homme de leur nation, & du nombre des Electeurs. Ils choiſirent donc d'une commune voix Frédéric de Saxe, ſurnommé le Sage, qui demanda deux jours pour ſe déterminer, & au troiſième il remercia les Electeurs avec beaucoup de modeſtie, en leur repréſentant qu'à l'âge où il étoit il ne ſe ſentoit pas aſſez de force pour ſoutenir

* Quis meliùs quàm ſe- nex imperat ? Imperatorem te, non militem fa- cimus. Tu jube, milites pugnent : animum tuum non corpus eligimus.

nir un ſi grand poids. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'aiant pu vaincre ſa réſiſtance, les Electeurs le prierent de nommer la perſonne qu'il jugeroit en conſcience la plus propre, l'aſſurant qu'ils s'en raporteroient à ſon avis. Frédéric refuſa longtems de le faire ; mais enfin, forcé par les vives inſtances des Electeurs, il ſe déclara pour le Roi Catholique.

Ce que nous avons dit de l'Autorité Souveraine, il faut le dire de toutes les places de l'Etat, & de toutes les Magiſtratures. Les Princes les plus éclairés ont écarté les ambitieux, & cherché ceux qui fuioient les emplois. Ils ont vu, malgré les ténèbres de l'infidélité, „ que la République „ ne pouvoit être ſûrement confiée qu'à „ ceux qui avoient aſſez de mérite pour „ n'oſer s'en charger. Et ils cherchoient avec tant de ſoin des hommes dignes des premieres places, qu'ils en trouvoient à qui il faloit faire violence pour les leur faire accepter, comme Pline le fait remarquer de Trajan. *Lampri in vit. Alex.*

Tous ces exemples nous montrent qu'il n'y a rien de véritablement grand dans les dignités, que le danger qui les environne; qu'il faut mettre la véritable gloire à ſavoir les mépriſer généreuſement, ou à ne s'en charger que pour l'utilité publique ; que la ſolide grandeur conſiſte à renoncer à la grandeur même; qu'on en eſt eſclave dès qu'on la deſire, & qu'on eſt au-deſſus d'elle quand on la mépriſe.

§. VI.

§. VI.

VICTOIRES, NOBLESSE D'EXTRACTION, TALENS DE L'ESPRIT, REPUTATION.

Je réunis ſous un même titre ces avantages, quoique très différens entre eux, parce qu'ils paroiſſent avoir quelque choſe de plus propre & de plus perſonnel à ceux qui les poſſedent. Mais, quoiqu'ils ſoient d'un ordre bien ſupérieur aux autres biens dont j'ai parlé juſqu'ici, ce n'eſt point encore là pourtant ce qui fait la ſolide gloire & la véritable grandeur.

VICTOIRES.

S'il y a quelque choſe qui ſoit capable d'élever l'homme au deſſus de l'homme même, & de lui donner une ſupériorité qui le diſtingue du reſte des mortels, il ſemble que c'eſt la gloire qui revient des combats & des victoires. Un Prince, un Général, qui marche à la tête d'une nombreuſe armée, dont tous les yeux ſont tournés vers lui; qui d'un ſeul ſignal fait remuer ce vaſte corps dont il eſt l'ame, & met en mouvement cent mille bras; qui porte par-tout la terreur & l'effroi; qui voit tomber devant lui les plus forts remparts & les plus hautes tours; devant qui en un mot tout l'univers étonné & tremblant garde le ſilence: un tel homme paroît

roît quelque choſe de bien grand, & ſemble approcher beaucoup de la divinité.

Cependant, quand on examine de ſang froid, ſans préjugés, & avec des yeux éclairés par la raiſon, ces fameux héros de l'antiquité, ces illuſtres conquérans, on trouve ſouvent que cet éclat ſi brillant des actions guerrieres n'eſt qu'un vain phantôme, qui peut impoſer de loin, mais qui diſparoît & s'évanouït à meſure qu'on s'en approche; & que toute cette prétendue gloire n'a ſouvent pour principe & pour fondement que l'ambition, l'avarice, l'injuſtice, la cruauté.

C'eſt ce que Séneque remarque des plus grands guerriers, & de ceux qui ont eu le plus de part à l'admiration de tous les ſiecles. On trouve, dit-il, aſſez de héros qui ont porté au loin le fer & le feu, qui ont forcé des villes regardées avant eux comme imprenables, qui ont conquis & ravagé de vaſtes provinces, & qui ſont arrivés juſqu'au bout de l'univers, couverts du ſang des nations. Mais ces hommes vainqueurs de tant de peuples, étoient eux-mêmes vaincus par leurs paſſions. Ils n'ont trouvé perſonne qui leur réſiſtât: mais eux-mêmes n'avoient pu réſiſter à l'ambition & à la cruauté. *Senec. l. 1. de Ira c. 1.*

Peut-on appeller autrement que fureur ce mouvement impétueux qui pouſſoit Alexandre dans des pays éloignés & inconnus, pour les ravager? Etoit-il ſage, d'enlever à chaque particulier, à chaque pays, ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, *Ibid.*

&

& de porter par-tout la déſolation, en commençant par la Grece même, à laquelle il étoit redevable de ſon éducation? Quelle rage de gloire, que celle pour qui le monde entier étoit trop petit! * Il demandoit un jour à un pirate qu'il avoit pris, quel droit il croioit avoir d'infeſter ainſi les mers: „ Le même, repliqua le pirate avec une libre fierté, „ que tu as „ de piller l'univers. Mais parce que je „ le fais avec un petit navire, on m'ap„ pelle *Brigand*: & toi, qui le fais avec „ une grande flotte, on te donne le nom „ de Conquérant. „ Réponſe très ſpirituelle, & encore plus véritable!

* Qu'eſt-ce qui étouffa dans le cœur de Céſar tous les ſentimens de fidélité, de ſoumiſſion, de juſtice, d'humanité, & de reconnoiſſance qu'il devoit à ſa République, qui l'avoit tiré de la foule des citoiens pour lui confier les plus grands commandemens, & pour lui prodiguer les dignités & les honneurs, ſinon une ambition démeſurée, & une illuſion de fauſſe gloi-

* Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno quidam comprehenſus pirata reſpondit. Nam cùm idem rex hominem interrogaſſet, quid ei videretur, ut mare haberet infeſtum? Ille libera contumacia: Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor; quia tu magna claſſe, imperator. *Fragment de Ciceron du troiſieme livre de la République, cité par ſaint Auguſtin, liv. 4. de la Cité de Dieu, chap. 4.*

† Quid C. Cæſarem in ſua fata pariter ac publica immiſit? Gloria, & ambitio, & nullus ſupra ceteros eminendi modus. *Senec. Epiſt. 94.*

:, qui lui inſpira un deſir ardent de
tous les autres au deſſous de lui, &
ui fit dire, qu'il aimeroit mieux être
:mier dans un village, que le ſecond
me? Quel autre motif le porta à tour-
ontre le ſein de ſa patrie les armes
:s qu'elle lui avoit miſes à la main
: les ennemis de l'Etat, & d'em-
toute la puiſſance & toute la gran-
qu'il ne tenoit que d'elle ſeule, pour
:ttre aux fers après l'avoir fait nager
le ſang de ſes enfans? Il penſoit ſans
e, comme diſoit Civilis chef des ré-
s contre les Romains, que tout eſt
is à un homme qui a les armes à la
, & qu'on ne rend point compte de la
ire: *victoriæ rationem non reddi.*

Tacit. l. lib. 4. c. 14.

ut homme équitable & ſenſé, qui li-
:tentivement & de ſuite les Vies des
nes illuſtres Grecs & Romains de Plu-
e, s'il s'examine & s'interroge lui-
e, ſentira au fond de ſon cœur que
eſt point à Alexandre ni à Céſar qu'il
e la préférence ſur tous les autres;
s ne ſont ni les plus grands, ni les
accomplis, ni ceux qui ſont le plus
neur à la nature humaine; & qu'il ne
ge pas les plus dignes de ſon eſtime,
on amour, de ſa vénération, ni des
s louanges de la poſtérité.

'ailleurs, la valeur guerriere laiſſe ſou-
des hommes, que des victoires ont
célèbres, très foibles & très médiocres
d'autres tems, & par raport à d'au-

tres

tres objets. * Mêlés de bonnes & de mauvaiſes qualités ils font effort pour paroître grands, quand ils ſe donnent en ſpectacle: mais ils rentrent dans leur petiteſſe naturelle, dès qu'ils ſe négligent & qu'ils n'ont plus de témoins. On eſt étonné, quand on les voit ſeuls & ſans armées, combien il y a de diſtance entre un Général & un grand homme.

Pour porter ſur ces fameux Conquérans un jugement équitable & éclairé, il eſt néceſſaire d'apprendre aux jeunes gens à ſéparer avec ſoin ce qu'ils ont d'eſtimable d'avec ce qui eſt digne de cenſure. En rendant juſtice à leur courage, à leur activité, à leur habileté dans les affaires, à leur prudence, il faut les plaindre d'avoir ſouvent ignoré l'uſage qu'ils devoient faire de ces grandes qualités, & d'avoir emploié au vice & à leurs paſſions des talens toujours eſtimables en eux-mêmes, mais qui n'auroient dû ſervir qu'à la vertu. Faute de diſtinguer des choſes ſi différentes, il n'eſt que trop ordinaire de confondre leurs talens avec l'abus qu'ils en ont fait. Et par une erreur encore plus pernicieuſe, en nous laiſſant trop éblouïr par leurs belles actions, dont l'éclat couvre ce qu'elles ont de vicieux & d'injuſte, nous leur accordons une eſtime entiere & ſans exception, & nous accoutumons les perſonnes peu attentives à mettre le vice à la place de la ver-

* Malis boniſque artibus mixtus, &c. Palam laudares: ſecreta malè audiebant. *Tacit. hiſt. lib. 1. cap. 10.*

vertu, & à combler de louanges ce qui ne mérite que du blâme. Ce qui peut rendre les victoires glorieuſes & dignes d'admiration, c'eſt la juſtice de la guerre, & la ſageſſe du Conquérant. Car il faut poſer pour principe, que la gloire ne peut jamais être ſéparée de la juſtice: *Nihil honeſtum eſſe poteſt, quod juſtitiâ vacat:* & * que ſi c'eſt la cupidité, & non l'utilité publique, qui fait affronter les périls, une telle diſpoſition ne mérite point le nom de courage & de force, & ne peut être appellée qu'audace & férocité. *Offic. l. 1. n. 62.*

Une parole célèbre du Chevalier Bayard mourant montre bien la vérité de ce que je viens de dire. Il avoit été bleſſé mortellement en combattant pour ſon Roi, & étoit couché au pié d'un arbre. „ Le Connétable „ Duc de Bourbon, qui pourſuivoit l'armée „ des François, paſſant près de lui, & l'aiant „ reconnu, lui dit qu'il avoit grande pitié „ de lui, le voiant en cet état, pour avoir „ été ſi vertueux Chevalier. Le Capitaine „ Bayard lui répondit: *Monſieur, il n'y a „ point de pitié en moi: car je meurs en homme „ de bien. Mais j'ai pitié de vous, de vous voir „ ſervir contre votre Prince, & votre patrie, „ & votre ſerment.* Et peu après ledit Bayard „ rendit l'eſprit. „ La gloire eſt-elle ici du côté du vainqueur, & le ſort du mourant ne lui eſt-il pas infiniment préférable? *Hiſt. du Chevalier Bayard.*

No-

* Animus paratus ad periculum, ſi ſua cupiditate, non utilitate communi impellitur, audaciæ potiùs nomen habeat, quàm fortitudinis. *Ibid. n. 63.*

NOBLESSE DE L'EXTRACTION.

Il faut avouer qu'il y a dans * la nobleſſe de l'extraction & dans l'ancienneté des familles je ne ſai quel attrait puiſſant pour ſe concilier l'eſtime, & pour gagner les cœurs. Ce reſpect qu'il eſt naturel d'avoir pour les Nobles † eſt une ſorte d'hommage qu'on ſe croit encore obligé de rendre à la mémoire de leurs ancêtres à cauſe des grands ſervices qu'ils ont rendus à la République, & comme la continuation du paiement d'une dette dont on n'a pu s'acquitter pleinement à leur égard, & qui par cette raiſon doit ſe répandre ſur toute leur poſtérité.

enec. de nef. lib. cap. 30.

Outre le titre de reconnoiſſance qui nous engage à ne pas borner notre reſpect pour les grands hommes au tems où ils vivent, comme eux-mêmes n'y bornent pas leur zèle, mais s'efforcent de devenir utiles aux ſiecles futurs; ‡ l'interêt public demande qu'on paie à leurs deſcendans ce tribut d'honneur & de conſidération,

* Erat hominum opinioni nobilitate ipſa, blanda conciliatricula, commendatus. *Cic. pro Sext. n.* 21.

† Qua in oratione plerique hoc perficiunt, ut tantum majoribus eorum debitum eſſe videatur, unde etiam, quod poſteris ſolveretur, redundaret. *De leg. Agr. ad populum. n.* 1.

‡ Omnes boni ſemper nobilitati favemus, & quia utile eſt reipublicæ nobiles homines eſſe dignos majoribus ſuis, & quia valet apud nos clarorum hominum, & bene de rep. meritorum, memoria etiam mortuorum. *Cic. pro Sex. n.* 21.

tion, qui eſt pour eux un engagement à ſoutenir & à perpétuer dans leur famille la réputation de leurs ancêtres, en ſe piquant d'y perpétuer auſſi les mêmes vertus qui ont illuſtré leurs ayeux.

Mais, afin que cet honneur qu'on rend à la Nobleſſe, ſoit un véritable hommage, il doit être volontaire, & partir du cœur. Dès qu'on prétend l'exiger à titre de dette, ou l'arracher par force, on perd tout le droit qu'on y avoit, & il ſe change en haine & en mépris. L'orgueil d'un homme qui croit que tout lui eſt dû à cauſe de ſa naiſſance, & qui du haut de ſon rang mépriſe le reſte des hommes, choque trop l'amour-propre, pour ne pas révolter contre lui tous les eſprits. Eſt-ce en effet une ſi grande gloire que de compter une longue ſuite d'aieux illuſtres par leurs vertus, quand on leur reſſemble peu? Le mérite des autres devient-il le nôtre? * Les images des ancêtres rangées en grand nombre dans une ſalle, rendent-elles un homme plus eſtimable? Si l'honneur des familles conſiſte à pouvoir remonter d'âge en âge juſques dans les ſiecles les plus reculés, & à ſe perdre dans les ténèbres d'une antiquité obſcure & inconnue, † nous ſommes tous également no-

* Non facit nobilem ullum plenum fumoſis imaginibus... Animus facit nobilem. *Senec. ep.* 44.

† Eadem omnibus principia, eademque origio. Nemo altero noblilior, niſi cui rectius ingenium &c

nobles de ce côté-là, parce que nous avon tous une origine également ancienne.

Senec. controv. 6. lib. 1.

* Il faut donc en revenir à l'uniqu ſource de la véritable nobleſſe, qui eſt l mérite & la vertu. On a vu des Noble deshonorer leur nom par des vices ba & rampans, & des roturiers illuſtrer & annoblir leur famille par leurs grandes qua lités. Il eſt beau de ſoutenir la gloire de ancêtres par des actions qui répondent leur réputation : mais auſſi il eſt glorieu de laiſſer à ſes deſcendans un titre qu'o n'a point reçu de ſes ayeux ; de deveni le chef & l'auteur de ſa nobleſſe ; &, pou me ſervir d'un mot de Tibere qui vouloi couvrir le défaut de naiſſance de Curtiu Rufus, très grand homme d'ailleurs, d'*être* † *né de ſoi-même.*

„ Je ne puis pas, diſoit autrefois un il„ luſtre Romain, à qui la Nobleſſe repro„ choit ſon peu de naiſſance, produire en „ public les images de mes ancêtres, leur „ triomphes, ni leurs conſulats : mais je „ puis, s'il en eſt beſoin, produire les ré„ compenſes militaires dont on m'a hono„ ré, & les cicatrices des bleſſures que „ j'ai reçues dans les combats. ‡ Ce ſont „ là mes images, & mes titres de nobleſ- ſe,

& artibus bonis aptius. *Senec. lib.* 3. *de benef. cap.* 28.

* Nobilitas ſola eſt atque unica virtus. *Juvenal. lib.* 3. *Sat* 8.

† Curtius Rufus videtur mihi ex ſe natus. *Tacit. Annal. lib.* 11.

‡ Hæ ſunt meæ imagines, hæc nobilitas, non hereditate relicta, ut illa illis, ſed quæ ego plurimis meis laboribus & periculis quæſivi. *Salluſt. in bello Jugurth.*

„ ſe, que je n'ai point reçu de mes an-
„ cêtres, mais que je me ſuis acquis par
„ les travaux & les dangers que j'ai eſ-
„ ſuiés.

Il y avoit à Rome, dès les commencemens de la République, une eſpece de guerre déclarée entre la Nobleſſe & le peuple. Les Nobles d'abord croioient ſe deshonorer en s'alliant à des familles plébeiennes. Ils ſe regardoient comme une autre eſpece d'hommes. Il ſembloit qu'ils ſouffriſſent avec peine que la populace reſpirât avec eux le même air, & reçût la même lumiere du ſoleil. Et ils avoient mis entre le peuple & les honneurs une barriere, que le mérite eut bien de la peine dans la ſuite à forcer. Il reſta toujours quelque choſe de cette oppoſition & de cette antipathie entre les deux Ordres, & Salluſte remarque, en parlant de Metellus, que ſes rares qualités étoient ſouillées & ternies par un air de hauteur & de mépris; défaut, ajoute-t-il, qui n'eſt que trop ordinaire aux Nobles. *Cui quanquam virtus, gloria, atque alia optanda bonis ſuperabant, tamen inerat contemtor animus & ſuperbia, commune nobilitatis malum.* *Liv. lib. 4. n. 3.* *Salluſt. in bello Jugurth.*

Il faut donc bien ſe mettre dans l'eſprit, que la nobleſſe qui vient de la naiſſance eſt infiniment au deſſous de celle qui vient du mérite: & pour s'en bien convaincre, il ne faut que les comparer enſemble. Le Pape Clement VIII fit une promotion de pluſieurs Cardinaux, dans laquelle il comprit deux François, ſavoir *Vie du Card. d'Oſſat par M. Amelot.*

M. d'Oſſat, & le Comte de la Chapelle, qui depuis ſe fit appeller le Cardinal de Sourdis, du nom Seigneurial de ſa maiſon: l'un, en qui le Pape *ne deſiroit que l'extraction de plus grande maiſon*, parce qu'il y trouvoit abondamment tout le reſte; l'autre, à qui tout manquoit, excepté la naiſſance. A qui des deux aimeroit-on mieux reſſembler?

Hiſtoire de X.m par M. Fleebier liv. 6.

Le Cardinal de Granvelle, en parlant du Cardinal Ximenès, avoit accoutumé de dire: *Que le tems a ſouvent caché ſous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes; que celui-ci étoit ſans doute iſſu de ſang roial, ou que du moins il avoit un cœur de Roi dans la perſonne d'un particulier.*

S'il y a beaucoup de grandeur d'ame à oublier ſa nobleſſe, & à ne s'en point prévaloir; on peut dire auſſi qu'il n'y en a pas moins pour ceux qui ſe ſont élevés par leur mérite, à ne pas oublier la baſſeſſe de leur extraction, & à n'en pas rougir.

Suet. cap. 12.

Veſpaſien, non-ſeulement ne la diſſimuloit pas, mais s'en faiſoit quelquefois honneur: & il ſe mocqua publiquement de ceux qui par une fauſſe généalogie vouloient faire remonter ſa maiſon juſqu'à Hercule.

Suet c. 2. vit. Veſpaſ.

Le même Empereur, ſans avoir honte d'un objet qui renouvelloit ſans ceſſe le ſouvenir de ſon origine, continua, depuis qu'il fut parvenu à l'Empire, d'aller tous les ans paſſer l'Eté dans ſa petite maiſon de campagne près de Rieti où il étoit né,

né, & il n'y voulut faire ni augmentation ni embelliſſement. Tite ſon fils s'y fit porter dans ſa derniere maladie, afin de finir ſes jours dans le lieu qui avoit vu naître & mourir ſon pere. Pertinax, le plus grand homme de ſon ſiecle, & qui fut bientôt après Empereur, pendant les trois ans qu'il demeura en Ligurie, logea dans la maiſon de ſon pere; & en ornant les environs par un grand nombre d'édifices publics, il laiſſa au milieu la cabane paternelle, monument illuſtre & de ſon peu de *naiſſance*, & de ſa grandeur d'ame. On diroit que ces Princes affectoient de rappeller le ſouvenir de leur ancien état, tant la grandeur de leur mérite perſonnel dédaignoit tout appui étranger, & ſentoit qu'elle pouvoit ſe ſoutenir par elle-même. En effet on ne voit pas que dans tout l'empire Romain perſonne leur ait jamais reproché l'obſcurité de leur origine, ou qu'on ait pour cette raiſon diminué quelque choſe de la vénération que leurs vertus leur attiroient.

Suet. vi Tit. c. 1

Capitol. vitâ Pertin.

Tabernam.

Benoît XII, du pays de Foix, étoit fils d'un Meûnier, d'où vient qu'il fut appellé le *Cardinal blanc*. Il n'oublia jamais ſa premiere condition; & quand il s'agit de marier ſa niece, il la refuſa à de grands Seigneurs qui la demandoient, & la donna à un Marchand. Il diſoit que les Papes devoient être ſemblables à Melchiſedech qui n'avoit point de parens, & il ſe ſervoit pour l'ordinaire de ces paroles du Prophete, *Si les miens ne dominent point, je*

Dict. de Moreri.

ſerai ſans tache, & je ſerai purifié d'un très grand crime.

Hiſtoire du Conc. de Conſt. par J. Lenfant.

Jean de Brogni * Cardinal de Viviers, qui préſida au Concile de Conſtance en qualité de Doien des Cardinaux, avoit été Porcher dans ſon enfance. Des religieux le rencontrerent exerçant ce vil emploi, & aiant remarqué en lui beaucoup d'eſprit & de vivacité, ils lui propoſerent d'aller à Rome dans le deſſein de l'y faire étudier. Le jeune garçon accepta la propoſition, & pour faire ſon voiage alla de ce pas acheter des ſouliers chez un Cordonnier, qui lui fit crédit d'une partie du prix, & ajouta en riant qu'il le paieroit lorſqu'il ſeroit devenu Cardinal. Il le devint en effet, & non-ſeulement il n'oublia point la baſſeſſe de ſa premiere condition, mais il voulut en perpétuer le ſouvenir. Dans une chapelle qu'il fit bâtir à Geneve † au devant du portail de l'Egliſe de S. Pierre, il fit graver ſon avanture, s'étant fait repréſenter jeune, & piés nuds, gardant des pourceaux, ſous un arbre; & tout autour de la muraille il avoit fait mettre des figures de ſouliers, pour marque de la faveur que lui avoit fait le Cordonnier. Ce monument ſubſiſte encore à Geneve.

* *Brogni eſt un village près d'Anneci, entre Chambéri & Geneve.*

† *Il avoit eu pendant quelque tems l'adminiſtration de cet Evêché.*

TALENS DE L'ESPRIT.

Quelque brillante que ſoit la gloire des armes & de la naiſſance, il y a dans celle qui vient de la ſcience & des talens de l'eſprit quelque choſe de plus intereſſant.

El-

Elle ſemble naître davantage de notre propre fonds, & nous appartenir toute entiere. Elle n'eſt point bornée, comme celle des armes, à certains tems & à certaines occaſions, & n'eſt point, comme elle, dépendante de mille ſecours étrangers. Elle donne à l'homme une ſupériorité infiniment plus flateuſe que celle qui nait des richeſſes, de la naiſſance, des dignités, parce que tout cela eſt hors de nous, au-lieu que l'eſprit eſt notre propre bien, ou plutôt qu'il eſt nous-même, & conſtitue *notre eſſence.*

Cependant ce n'eſt point l'eſprit ſeul qui fait la ſolide gloire des hommes. Je le ſuppoſe excellent par lui-même, & orné de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis dans les ſciences, philoſophie, mathématiques, hiſtoire, belles-lettres, poëſie, éloquence. Tout cela fait l'homme ſavant, mais non l'homme de bien : *Non faciunt bonos iſta, ſed doctos.* Et qu'eſt-ce que l'homme ſavant, s'il n'eſt que ſavant, ſinon aſſez ſouvent un homme vain, entêté, plein de lui-même, mépriſant tous les autres; &, pour le dire en un mot, un animal de gloire ? C'eſt ainſi que Tertullien définit quelque part les ſavans du Paganiſme: *animal gloriæ.* *Senec. Epiſt.* 1

Y a-t-il rien de plus pitoiable, & en même tems de plus digne de mépris, qu'un tel homme, ſottement enflé de ſa ſcience & de ſon habileté, avide & inſatiable de louanges, qui ne ſe nourrit que

de vent & de fumée, & qui ne ſonge à vivre que dans l'opinion des autres? Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fit merveilleuſement ſentir le ridicule de ce défaut à un Médecin nommé Ménécrate, qui avoit eu la vanité de prendre le ſurnom de *Jupiter ſauveur*, à cauſe de quelques cures heureuſes qu'il avoit faites, & qu'il attribuoit uniquement à ſon ſavoir. L'aiant invité à manger chez lui, il lui fit dreſſer une table à part, ſur laquelle on ne ſervit qu'une caſſolette fumante d'encens. Le Médecin d'abord ſe crut fort honoré: mais comme on le laiſſa tout le reſte du repas à jeun, il ſentit bien ce que ſignifioit la fumée de cet encens; & après avoir ſervi de riſée aux convives, il remporta du feſtin avec le titre de Jupiter ſa faim toute entiere, & la juſte honte qu'il avoit ſi bien méritée, en attribuant à ſa ſeule habileté un ſuccès qui lui venoit d'ailleurs.

Aelian. lib. 12. c. 15. Athen. lib. 7. cap. 10.

Ce qu'il y a donc dans la ſcience & dans les talens de l'eſprit capable de faire honneur, n'eſt point la ſcience même, ni les talens de l'eſprit, mais le bon uſage qu'on en fait; & l'on peut dire que la modeſtie, plus que toute autre choſe, en releve infiniment le prix & l'éclat. On aime à voir les grands hommes avouer quelquefois qu'ils ſe ſont trompés, comme le fait le célèbre Hippocrate à l'occaſion d'une future de tête, où il s'étoit mépris. * Un tel

lib. inſtit. ſect. 6.

* De futuris ſe deceptum eſſe Hippocrates.

reu, comme le remarque Celſe en ra-
it le trait dont je parle, ſuppoſe dans
qui le fait un fonds de mérite non
un, & une élévation d'ame qui ſent
que ces pertes ne ſont point capables
faire de tort: au-lieu qu'un petit
qui ne peut ſe diſſimuler ſa pauvre-
a garde de rien hazarder ni de rien
e volontairement du peu qu'il poſ-

aime auſſi à voir les ſavans diſputer
eux ſans aigreur, ſans emportement,
paſſion, comme Ciceron marque qu'il
diſpoſé à le faire: *Nos & refellere ſi-*
tinacia, & refelli ſine iracundia, para-
us. Notre ſiecle nous a fourni plu-
exemples de cette vertu: mais quand
auroit que celui du Pere Mabillon,
oit infiniment d'honneur à la littéra-

Acad. Quæſt. lib. 2. n. 5.

On ſait combien, dans ſes diſpu-
vec le fameux Abbé de la Trape, ſa
eur & ſa modération lui donnerent
ntage ſur ſon adverſaire. Il en eut
utre, qui pouvoit diſputer avec lui
bien de modeſtie que de ſcience: c'eſt
Papebroch, qui avoit donné lieu à la
poſition de la Diplomatique. „ Je
avoue, " dit ce ſavant Jéſuite dans
lettre Latine qu'il écrivit au P. Ma-
bil-

riæ prodidit, more
orum virorum, &
am magnarum re-
habentium. Nam
ingenia, quia nihil
it, nihil ſibi detra-
hunt. Magno ingenio
multaque nihilominus ha-
bituro, convenit etiam
veri erroris ſimplex con-
feſſio. *Celſ. lib. 1. cap. 4.*

billon ſur ce ſujet, en lui laiſſant la liberté de la publier, „ que je n'ai plus d'autre „ ſatisfaction d'avoir écrit ſur cette matie„ re, que celle de vous avoir donné oc„ caſion de compoſer un ouvrage ſi ac„ compli. Il eſt vrai que j'ai ſenti d'abord „ quelque peine en liſant votre livre, où „ je me ſuis vu réfuté d'une maniere à ne „ pas répondre: mais enfin l'utilité & la „ beauté d'un ouvrage ſi précieux ont „ bientôt ſurmonté ma foibleſſe; & péné„ tré de joie d'y voir la vérité dans ſon „ plus beau jour, j'ai invité mon compa„ gnon d'études à venir prendre part à „ l'admiration dont je me ſuis trouvé tout „ rempli. C'eſt-pourquoi ne faites pas dif„ ficulté, toutes les fois que vous en au„ rez l'occaſion, de dire publiquement que „ je ſuis entierement de votre avis. "

Il y a des modeſties artificieuſes & étudiées, qui couvrent un orgueil ſecret: celle-ci montre une ingénuité & une ſimplicité, qui fait bien voir qu'elle part du cœur. Je ne puis finir cet article qui regarde le P. Mabillon, ſans remarquer que feu M. l'Archevêque de Reims (le Tellier) en le préſentant au Roi Louis XIV, lui dit: „ J'ai l'honneur, Sire, de préſen„ ter à votre Majeſté le Moine de ſon „ roiaume le plus ſavant & le plus mo„ deſte.

Un autre caractere encore bien aimable dans un ſavant, c'eſt d'être toujours prêt à faire part aux autres de ſon travail, à leur communiquer ſes remarques, à les aider de

ſes

ſes réflexions, & à contribuer de tout ſon pouvoir à la perfection de leurs ouvrages. Je ne ſai ſi quelqu'un a porté plus loin ce caractere que M. de Tillemont. Ses recueils, ſes extraits, qui étoient le fruit du travail de pluſieurs années, devenoient le bien propre de quiconque en avoit beſoin. Il ne craignoit point, comme cela eſt aſſez ordinaire aux ſavans, que ſes ouvrages ne perdiſſent le mérite de l'invention & la grace de la nouveauté, s'il les montroit à d'autres avant que de les avoir rendu publics. La même louange eſt dûe à M. d'Hérouval *. Si le mépris de la gloire & de la vaine réputation l'a empêché de rien produire au jour par lui-même, ſon zèle pour le bien public lui a fait prendre part à preſque tous les ouvrages qui ont paru de ſon tems, en communiquant aux Auteurs ſes lumieres, ſes remarques, & ſes manuſcrits.

* Ant. Vion, diteur d Comptes

REPUTATION.

C'eſt ici de tous les biens humains celui qui eſt regardé, même parmi les plus honnêtes gens, comme le plus cher & le plus précieux, & par raport auquel l'indifférence, & encore plus le mépris, paroiſſent interdits. * Que peut-on attendre en effet de quiconque eſt inſenſible au jugé-

* Adhibenda eſt quædam reverentia & optimi cujuſque, & reliquorum. Nam negligere quid de ſe quiſque ſentiat, non ſolùm arrogantis eſt, ſed etiam omnino diſſoluti. *Offic. lib.* 1. *n.* 99.

gement que le public, & ſur-tout les gens de bien portent de ſa conduite? Ce n'eſt pas ſeulement comme le dit Ciceron, l'effet d'une fierté & d'une arrogance inſupportable, c'eſt encore la marque d'un homme ſans probité & ſans honneur.

Mais auſſi, un deſir trop empreſſé de louange, qui en eſt avide & affamé, & qui ſemble en quelque ſorte la mendier, loin d'être la marque d'une grande ame, eſt la preuve la plus certaine d'un eſprit vain & léger, qui ſe repait de vent, & qui prend l'ombre pour la réalité.

Cependant c'eſt-là le foible de la plupart des hommes, & quelquefois même de ceux qui ſe diſtinguent par un mérite particulier, & ce qui les porte ſouvent à chercher la gloire où elle n'eſt pas.

Plut. in vit. Alex. Philippe de Macédoine n'avoit pas le goût fort délicat dans le choix des moiens qui peuvent attirer une ſolide réputation. Il ambitionnoit toute ſorte de gloire, & en toute ſorte de matiere. Il tiroit vanité, comme un déclamateur, de la force de ſon éloquence. Il comptoit les victoires que ſes chariots remportoient aux Jeux Olympiques, & il avoit grand ſoin de les faire graver ſur ſes monnoies. Il donnoit des leçons aux joueurs d'inſtrumens, & prétendoit réformer les maitres: ce qui lui attira de l'un d'eux cette ingénieuſe réponſe, qui ſans l'offenſer étoit fort capable de le deſabuſer: *A Dieu ne plaiſe que vous ſoiez jamais aſſez malheureux, Sire, pour ſavoir ces choſes-là mieux que moi.* Il fit lui-

même

même une pareille leçon à ſon fils, pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la muſique. *N'as tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter ſi bien ?* En effet il y a des connoiſſances qui font le mérite d'un particulier, & où il eſt permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre ſoin, mais qu'un Prince ne doit qu'effleurer ; parce que ce ſeroit ſe dégrader que d'affecter d'y être trop habile, & qu'il doit ſon tems à des choſes plus ſérieuſes & plus importantes. * Neron, qui d'ailleurs avoit de l'eſprit & de la vivacité, a été blâmé d'avoir négligé des occupations convenables à ſon rang, pour s'amuſer à graver, à peindre, à chanter, & à conduire des chariots. Un Prince qui a le goût de la vraie gloire, n'aſpire point à une telle réputation. Il ſait à quelles connoiſſances il doit s'attacher, de quelles il doit s'abſtenir : & quelque penchant qu'il ſe ſente pour les ſciences, même les plus eſtimables, il ne s'y livre point, mais les étudie en Prince, c'eſt-à-dire avec cette ſobriété & cette ſage retenue que Tacite admiroit dans ſon beau-pere Agricola : *Retinuit, quod eſt difficillimum, ex ſapientia modum.* *Vit. Agr. cap. 4*

Ciceron trouve une vanité pitoiable dans la ſecrette joie que reſſentoit Démoſthene de s'entendre louer en paſſant par une *Tuſc. Quæſt. 5. n.*

pau-

* Nero puerilibus ſtatim annis vividum animum in alia detorſit : cæſare, & pingere, cantus aut regimen equorum exercere. *Tacit. Annal. lib. 13. cap. 3.*

pauvre vendeuſe d'herbes. Lui-même étoit encore plus ſenſible à la louange que l'Orateur Grec.

Il l'avoue de bonne foi dans une occaſion, où il peint merveilleuſement le cœur humain. Il revenoit de Sicile, où il avoit été Queſteur, dans la penſée qu'il n'étoit parlé que de lui dans toute l'Italie, & que par-tout il n'étoit fait mention que de ſa Queſture. Paſſant à Pouzolle, où les bains attiroient beaucoup de beau monde; Y a-t-il longtems, lui dit quelqu'un, que vous êtes parti de Rome? quelle nouvelle y dit-on? Moi, dit-il tout ſurpris, je reviens de ma province. Oui, reprit l'autre, je me le rappelle, c'eſt d'Afrique. Point du tout, repliqua Ciceron d'un ton de dépit & de colere, c'eſt de Sicile. Eh quoi, ajouta un troiſieme qui ſe prétendoit mieux informé que les autres, ne ſavez-vous pas qu'il a été Queſteur à Syracuſe? & il n'en étoit rien, car ç'avoit été dans une autre partie de la Sicile. Ciceron confus & honteux ne trouva d'autre expédient pour ſe tirer d'affaire, que de ſe mêler dans la foule: & il ajoute que cette avanture lui fut plus utile que n'auroient été tous les complimens auxquels il s'étoit attendu.

Cic. Orat. pro Planc. n. 64-66.

Il ne paroit pas pourtant qu'il en fût moins porté depuis à rechercher les louanges. Tout le monde ſait avec quel ſoin il ſaiſiſſoit toutes les occaſions de parler de lui-même, juſqu'à en devenir inſupportable. Mais rien ne marque mieux ſon carac-

ractere que ſa lettre à l'Hiſtorien Lucceius, où il lui découvre naïvement & ſans détour ſon foible au ſujet des louanges. Il le preſſoit d'écrire l'hiſtoire de ſon Conſulat, & de la publier de ſon vivant: afin, diſoit-il, qu'étant mieux connu des hommes, je puiſſe moi-même jouïr de ma gloire & de ma réputation: *ut & ceteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoſcant, & noſmetipſi vivi gloriola noſtra perfruamur.* Il le prie avec inſtance de ne s'en pas tenir ſcrupuleuſement aux loix rigoureuſes de l'hiſtoire, d'accorder quelque choſe à l'amitié aux dépens même de la vérité, & de ne point craindre de dire de lui plus de bien que peut-être il n'en penſe. *Itaque te planè etiam atque etiam rogo, ut & ornes ea vehementiùs etiam quàm fortaſſe ſentis, & in eo leges hiſtoriæ negligas. . . . . amorique noſtro pluſculum etiam, quàm concedit veritas, largiaris.* Epiſt. lib. 5

Voilà ce que ſont preſque tous les hommes, ſouvent ſans s'en apercevoir. Car, à entendre Ciceron, il étoit tout-à-fait éloigné d'un tel foible. *Nihil eſt in me inane,* dit-il à Brutus, *neque enim debet.* Jamais perſonne, dit-il encore en écrivant à Caton, n'a été moins ſenſible que moi à la louange & aux vains applaudiſſemens du peuple. *Si quiſquam fuit unquam remotus & natura, & magis etiam (ut mihi quidem ſentire videor) ratione atque doctrina, ab inani, laude & ſermonibus vulgi, ego profectò is ſum.* Ad Brut. epiſt. 3. Epiſt. lib. 15. Famil.

Pour mieux comprendre combien il y

a

a de petiteſſe & de foibleſſe dans cette vanité, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & conſidérer combien il y a de grandeur d'ame & de nobleſſe dans une conduite oppoſée. Quelques traits choiſis que j'en raporterai le feront mieux ſentir.

1. Souffrir avec peine la louange, & parler de ſoi-même avec modeſtie.

Cette vertu, qui ſemble jetter un voile ſur les plus belles actions, & qui n'eſt attentive qu'à les couvrir, ſert malgré elle à les relever davantage, & à leur donner un luſtre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'Empereur en Orient, refuſa le panégyrique que l'on vouloit prononcer à ſa louange, & il s'en rendit encore plus digne par les motifs de ſon refus. Faites, dit-il, le panégyrique des anciens Capitaines, afin que ce qu'ils ont fait, nous apprenne ce que nous devons faire. Car c'eſt ſe moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, & ſur-tout d'un prince: ce n'eſt pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'eſt le flater afin d'en tirer quelque récompenſe. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, & loué après ma mort.

Seconde partie de la charité de l'amour-propre, ch. 5.

„ Ceux, dit M. Nicole dans ſes Eſſais de Morale, „ qui ont ouï parler de la guerre „ aux deux premiers Capitaines de ce ſiecle, (M. le Prince, & M. de Turenne) „ ont toûjours été ravis de la modeſtie de leurs diſcours. Perſonne n'a ja-

„ jamais remarqué qu'il leur ſoit échapé
„ ſur ce ſujet la moindre parole qu'on pût
„ ſoupçonner de vanité. On les a tou-
„ jours vu rendre juſtice à tous les au-
„ tres, & ne ſe la rendre jamais à eux-
„ mêmes; & l'on auroit ſouvent cru, en
„ leur entendant faire le récit des batail-
„ les où ils avoient eu le plus de part par
„ leur conduite & par leur valeur, qu'ils
„ n'y étoient pas même préſens, ou qu'ils
„ y étoient demeurés ſans rien faire.
„ Ces gens qu'on voit ſi occupés de quel-
„ ques occaſions où ils ſe ſont ſignalés
„ qu'ils en étourdiſſent tout le monde,
„ comme Ciceron faiſoit de ſon Conſulat,
„ font voir par-là que la vertu ne leur eſt
„ gueres naturelle, & qu'il leur a falu de
„ grands efforts pour guinder leurs ames
„ juſqu'à l'état où ils ſont ſi aiſes de ſe
„ faire voir. Mais il y a bien plus de
„ grandeur à ne faire pas de réflexion ſur
„ ſes plus grandes actions, enſorte qu'il
„ ſemble qu'elles nous échapent, & qu'el-
„ les naiſſent ſi naturellement de la diſpo-
„ ſition de notre ame, qu'elle ne s'en a-
„ perçoit point.

2. *Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.*

Scipion l'Africain, pour obtenir à ſon frere la conduite de l'importante guerre qu'on alloit faire contre Antiochus le Grand, s'étoit engagé à ſervir ſous lui comme un de ſes Lieutenans. Dans cette fonction ſubal- *Liv. 37.*

ſubalterne, loin de ſonger à partager avec ſon frere l'honneur de la victoire, il ſe fit un devoir & un plaiſir de lui en laiſſer la gloire toute pure & toute entiere, & de ſe l'égaler à lui-même en tout par la défaite d'un ennemi non moins redoutable qu'Annibal, & par le titre d'Aſiatique auſſi glorieux que celui d'Africain.

Vita M. Aurel. Marc-Aurele, par une ſemblable délicateſſe, & par un deſintéreſſement de gloire auſſi généreux, renonça au plaiſir qu'il s'étoit fait de mener en Orient Lucille ſa fille, qu'il donnoit en mariage à Lucius Verus occupé pour-lors à faire la guerre aux Parthes, de peur d'étouffer par ſa préſence la réputation naiſſante de ſon gendre, & de paroître s'attirer, à ſon préjudice, l'honneur d'avoir achevé cette importante guerre.

Xenoph. in Cyrop. On ſait avec quelle fidélité & quelle ſoumiſſion Cyrus rapportoit à Cyaxare ſon oncle & ſon beau-pere toute la gloire de ſes exploits: avec quelle attention Agricola, qui acheva la conquête de l'Angleterre, faiſoit honneur à ſes ſupérieurs de tous ſes ſuccès, & avec quelle modeſtie il cèdoit une partie de ſa propre réputation pour relever la leur.

Tacit. in vita Agric.

Plut. in prac. reip. ger. Plutarque raconte la conduite pleine de modération qu'il garda lui-même dans la députation dont il fut chargé de la part de ſa ville vers le Proconſul de la province. Son Collegue aiant été obligé de reſter en chemin, il s'acquitta ſeul de la commiſſion, & y réuſſit. A ſon retour, lorſqu'il

qu'il fût près de rendre publiquement compte de ſa députation, ſon pere l'avertit de ne point parler en ſon nom ſeul, mais de s'expliquer comme ſi ſon Collegue avoit été préſent, & qu'ils euſſent tout concerté & tout exécuté enſemble. Et le motif d'un conſeil ſi ſage étoit, * qu'un tel procédé, non ſeulement eſt plein d'équité & d'humanité, mais ôte encore à la gloire du ſuccès ce qui a coutume d'affliger & d'irriter l'envie.

† Ce que Ciceron dit de l'union parfaite qui étoit entre Hortenſius & lui, & de l'attention mutuelle qu'ils avoient à s'entreaider dans la noble carriere du barreau, à ſe communiquer réciproquement leurs lumieres, & à ſe faire valoir l'un l'autre, eſt un exemple bien rare parmi les perſonnes d'une même profeſſion, & bien digne en même tems d'être imité. ‡ Un Hiſtorien remarque qu'Atticus leur ami commun, étoit le nœud & le lien de cette union ſi intime; & que c'étoit lui qui faiſoit que la vive émulation de gloire qui ſe trouvoit entre ces deux illuſtres Orateurs, n'étoit point altérée par de bas ſentimens d'envie & de jalouſie.

Lé-

* Οὐ γὰρ μόνον ἐπαινεῖς τὸ τοιοῦτον ἐν φιλάνθρωπόν ἐστι, ἀλλὰ καὶ τὸ λυτοῦν τὸν φθόνον ἀφαιρεῖ τῆς δόξης.

† Semper alter ab altero adjutus, & communicando, & monendo, & ſavendo. *Brut. n.* 3.

‡ Efficiebat, ut inter quos tanta laudis eſſet æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, effetque talium virorum copula. *Corn. Nep. in vita Att. cap.* 5.

Lélius, ami intime du second Scipion, avoit plaidé à deux différentes reprises une cause fort importante; & les Juges avoient deux fois ordonné un plus ample informé. Les parties l'exhortant à ne se point rebuter, il leur persuada de remettre leur affaire entre les mains de Galba, qui étoit plus propre que lui à la plaider, parce qu'il parloit avec plus de force & de véhémence. En effet Galba, dans une seule Audience, emporta tous les suffrages, & gagna pleinement la cause. Il faut avouer qu'un tel désintéressement, en fait de réputation, a quelque chose de bien grand. Mais, dit Ciceron, c'étoit la coutume de ce tems de rendre sans peine justice au mérite d'autrui. *Erat omnino tum mos, ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

J. Sat. lib. 1. J'ai toujours admiré la droiture & la candeur d'ame de Virgile, qui ne craignit point, en produisant Horace à la Cour de Mécène, de se donner un rival, qui pourroit disputer avec lui de la gloire du bel-esprit, &, sinon lui enlever entierement, du moins partager avec lui les faveurs & les bonnes graces de leur commun protecteur. Mais, dit Horace, on ne se conduisoit point ainsi chez Mécène. Jamais il n'y eut de maison plus éloignée de ces bas sentimens que la sienne, ni où l'on vécût d'une maniere plus pure & plus noble. Le mérite & le crédit de l'un ne faisoient point ombrage à l'autre. Chacun avoit sa place, & en étoit content.

Non

Non iſto vivimus illic,
Quo tu rere, modo. Domus hæc nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic aut eſt quia doctior. Eſt locus uni
Cuique ſuus.

3. *Sacrifier ſa réputation à l'utilité publique.*

* Il y a des occaſions où l'homme de bien, pour conſerver ſa vertu, eſt obligé de ſacrifier ſa réputation ; où, pour ne pas renoncer à ſa conſcience, il faut qu'il renonce pour un tems à ſa gloire; & où il doit marcher d'un pié ferme où ſon devoir l'appelle à travers les reproches & l'infamie, en mépriſant courageuſement le mépris qu'on fait de lui. Rien ne marque davantage qu'il tient à la vertu même, & que c'eſt elle ſeule qu'il cherche, qu'un ſacrifice ſi généreux, & qui coûte tant à la nature.

Plutarque obſerve que Periclès, dans une occaſion où tous les citoiens crioient *In vit Pericl.*

con-

* Æquiſſimo animo ad honeſtum conſilium per mediam *infamiam* tendam. *Nemo* mihi videtur pluris æſtimare virtutem, nemo illi magis eſſe *devotus*, quàm qui boni viri famam perdidit, ne conſcientiam perderet. *Senec Epiſt.* 81.

Æquo animo audienda ſunt imperitorum convicia, & ad honeſta vadenti contemnendus eſt iſte contemptus. *Id. Epiſt.* 76.

contre lui, & condamnoient ſa conduite, ſemblable à un habile pilote qui dans la tempête n'eſt attentif qu'aux règles de ſon art pour ſauver le vaiſſeau, & qui mépriſe les pleurs, les cris, les prieres de tout l'équipage; que Periclès, dis-je, après avoir pris toutes ſes précautions pour la ſûreté de l'Etat, ſuivit ſon plan, ſe mettant peu en peine des murmures, des plaintes, des menaces, des chanſons injurieuſes, des railleries, des inſultes, des accuſations intentées contre lui.

Liv. lib. 2. n. 34. C'étoient les ſalutaires conſeils que le ſage Fabius donnoit au Conſul Paul Emile près de partir pour l'armée. Il l'exhortoit de mépriſer les railleries & les reproches injuſtes de ſon Collegue, de s'élever au deſſus des bruits qui pourroient flétrir ſa réputation, & de négliger les efforts qu'on feroit pour le décrier & le deshonorer.

C'eſt le parti que Fabius lui-même avoit ſuivi dans la guerre contre Annibal, & qui ſauva la République. Malgré l'inſulte que Minucius lui avoit faite, la plus ſenſible qu'on puiſſe imaginer, il le tira des mains d'Annibal, * mettant à l'écart ſon reſſentiment, & ne conſultant que ſon zèle pour le bien public.

Ces exemples ſont connus, mais ils n'ont preſque plus d'imitateurs. On ne tient point

* Habuit in conſilio fortunam publicam, dolorem ultionemque ſepoſuit. *Senec. lib. 1. de Ira, cap. 11.*

point à l'Etat par de véritables liens, & ſouvent on ne le ſert que pour ſes propres interêts. Au moindre dégoût l'on quitte le ſervice; & ce dégoût n'eſt ſouvent fondé que ſur une fauſſe délicateſſe qui ſe bleſſe d'une préférence très légitime. Il en eſt peu qui parlent & qui penſent comme ce Lacédémonien, qui n'aiant point eu de place dans un nouveau Conſeil qu'on établiſſoit, dit qu'il étoit ravi qu'il ſe fût trouvé trois cens citoiens plus gens de bien que lui.

§. VII.

EN QUOI CONSISTE LA SOLIDE GLOIRE ET LA VERITABLE GRANDEUR.

Tout ce qui eſt extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons & aux méchans, ne le rend point véritablement eſtimable. C'eſt par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands deſſeins, les grandes actions, les grandes vertus. La ſolide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faſte, réſide dans le fond des qualités perſonnelles, & dans la nobleſſe des ſentimens. Etre bon, libéral, bienfaiſant, généreux; ne faire cas des richeſſes que pour les diſtribuer, des dignités que pour ſervir ſa patrie, de la puiſſance & du crédit que pour être en état de réprimer le vice & de mettre en honneur la ver-

vertu ; être véritablement homme de bien, ſans chercher à le paroitre ; ſupporter la pauvreté avec nobleſſe, les affronts & les injures avec patience ; étouffer ſes reſſentimens, & rendre toute ſorte de bons offices à un ennemi dont on peut ſe venger ; préférer le bien public à tout ; lui ſacrifier ſes biens, ſon repos, ſa vie, ſa réputation même s'il le faut : voilà ce qui rend l'homme grand, & véritablement digne d'eſtime.

Séparez la probité des actions les plus belles, des qualités les plus eſtimables, que deviennent-elles ſinon un objet de mépris? L'excès du vin dans Alexandre, le meurtre de ſes meilleurs amis, la ſoif inſatiable des louanges & de la flaterie, la vanité de vouloir paſſer pour le fils de Jupiter, * quoiqu'il n'en crût rien ; tout cela nous permet-il de regarder ce Prince comme véritablement grand? Quand on voit Marius, & après lui Sylla, faire couler à grands flots le ſang des citoiens Romains pour établir leur puiſſance, peut-on compter pour quelque choſe leurs victoires & leurs triomphes?

Au contraire, quand on entend dire à l'Empereur Tite cette parole devenue ſi célèbre, * *Mes amis, voilà une journée que j'ai perdue*, parce qu'il n'y avoit fait de bien

* Omnes, inquit Alexander, jurant me Jovis esse filium : sed vulnus hoc hominem me esse clamat. *Senec. Epiſt. 59.* * Amici, diem perdidi. *Sueton. in vit. Titi, n. 8.*

bien à perſonne; à un autre, que l'on preſſoit de ſigner un arrêt de mort, † *Je voudrois ne ſavoir pas écrire*; à l'Empereur Théodoſe, après qu'un jour de Pâque il eut délivré les priſonniers, *Plût à Dieu que je puſſe ouvrir auſſi les tombeaux pour rendre la vie aux morts*: quand on voit Scipion, encore jeune, ſurmonter courageuſement une paſſion qui domte preſque tous les hommes; & dans une autre occaſion faire des leçons de continence & de ſageſſe à un jeune Prince qui s'étoit écarté de ſon devoir: qu'on voit un Tribun du peuple, ennemi déclaré de ce même Scipion, prendre hautement ſa défenſe contre ceux qui l'accuſoient injuſtement, & qui avoient conſpiré ſa perte: ‡ enfin quand nous liſons dans l'hiſtoire quelques actions de libéralité, de généroſité, de deſintereſſement, de clémence, d'oubli des injures, eſt-il en notre pouvoir de leur refuſer notre eſtime & notre admiration, & ne nous ſentons-nous pas encore après tant de ſiecles émus & attendris par le ſimple récit de ces actions?

Notre hiſtoire nous fournit une infinité de belles paroles & de belles actions de nos Rois,

† Vellem nescire literas. *Senec. lib. 2. de Clem. cap. 1.*

‡ Quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur & offensione turpitudinis, & comprobatione honestatis?... An obliviscamur quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cùm magno animo aliquid factum cognoscimus? *Lib. 5. de fin. n. 62.*

gnie ſe leva, & les ſuivit généreuſement à la Baſtille.

Tout le monde ſait que le Premier Préſident Molé, dans une émeute populaire, ſans craindre pour ſa vie, alla ſe montrer à la populace mutinée, & l'arrêta par ſa ſeule préſence. C'eſt de lui que le Cardinal de Rets parle ainſi dans ſes Mémoires: „ Si ce n'étoit pas une eſpece de blaſ„ phême de dire qu'il y a quelqu'un dans „ notre ſiecle plus intrépide que le grand „ Guſtave, & M. le Prince, je dirois que „ ç'a été Molé Premier Préſident.

Cette fermeté eſt moins étonnante dans les Magiſtrats d'un Parlement, dont le caractere propre eſt une fidélité inviolable à l'égard des Rois, & un courage invincible dans les plus grands dangers. Mais peut-on aſſez admirer la rare généroſité qu'inſpira aux Bourgeois de Calais l'amour de leur patrie, & la vue du bien public? La ville réduite par la famine à la derniere extrémité, demandant à capituler, le Roi d'Angleterre, irrité de la longue réſiſtance qu'elle avoit faite, ne lui voulut accorder de quartier qu'à une ſeule condition. „ C'eſt, dit-il, qu'ils ſe partent de „ la ville ſix des plus notables Bourgeois, „ les chefs tout nuds, & tous déchauſſés, „ les hars au cou, & les clefs de la ville „ & du Chaſtel en leurs mains, & de ceux „ je ferai en ma volonté, & le remanant „ je prendrai à merci. " Quand on eut aſſemblé la ville, un des principaux Bourgeois, nommé Euſtache de ſaint Pierre, prit

Le P. Daniel.

prit la parole. Il parla avec un courage & une fermeté qui auroit fait honneur à ces anciens citoiens Romains du tems de la République, & dit qu'il s'offroit à être la premiere victime pour le salut du reste du peuple; & que, plutôt que de voir périr tous ses compatriotes par le fer & par la faim, il vouloit être un des six qu'on livreroit à la vengeance du Roi d'Angleterre. Cinq autres, animés par ses discours & par son exemple, se présenterent avec lui. On les conduisit, dans l'équipage qui avoit été prescrit, au milieu des cris confus & lamentables du peuple. Le Roi d'Angleterre étoit près de les faire exécuter: mais la Reine touchée de compassion, & fondant en larmes, se jetta à genoux aux piés du Roi, & obtint leur grace.

Lorsque le Grand Condé commandoit en Flandre l'armée Espagnole, & faisoit le siège d'une de nos places, un Soldat aiant été maltraité par un Officier Général, & aiant reçu plusieurs coups de canne pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étoient échapées, répondit avec un grand sang-froid qu'il sauroit bien l'en faire repentir. Quinze jours après ce même Officier Général chargea le Colonel de tranchée de lui trouver dans son Régiment un homme ferme & intrépide pour un coup de main dont il avoit besoin, avec promesse de cent pistoles de récompense. Le Soldat en question, qui passoit pour le plus brave du Régiment, se présenta; & aiant mené avec lui trente de ses camarades

dont on lui avoit laiſſé le choix, il s'acquitta de ſa commiſſion, * qui étoit des plus hazardeuſes, avec un courage & un bonheur incroiables. A ſon retour, l'Officier Général, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent piſtoles qu'il lui avoit promiſes. Le Soldat ſur le champ les diſtribua à ſes camarades, diſant qu'il ne ſervoit point pour de l'argent, & demanda ſeulement, que, ſi l'action qu'il venoit de faire paroiſſoit mériter quelque récompenſe, on le fît Officier. *Au reſte*, ajouta-t-il en s'adreſſant à l'Officier Général qui ne le reconnoiſſoit point, *Je ſuis ce Soldat que vous maltraitates ſi fort il y a quinze jours, & je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* L'Officier Général, plein d'admiration, & attendri juſqu'aux larmes, l'embraſſa, lui fit des excuſes, & le nomma Officier le même jour. Le Grand Condé prenoit plaiſir à raporter ce fait, comme la plus belle action de Soldat dont il eût jamais ouï parler. Je le tiens d'une perſonne à qui M. le Prince, fils du Grand Condé, l'a ſouvent raconté.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne, avoit emporté un bras à M. de Saint-Hilaire Lieutenant-général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer & à crier:

* *Il s'agiſſoit de s'aſſurer, avant que de faire le logement, ſi les ennemis faiſoient des mines ſous le glacis. Le Soldat s'étant jetté à l'entrée de la nuit dans le chemin couvert, s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion, qu'il rapporta le chapeau & l'outil d'un mineur qu'il avoit tué dans la mine.*

crier: *Taiſez-vous, mon enfant*, lui dit-il; & en lui montrant M. de Turenne étendu mort, *Voilà celui qu'il faut pleurer.*

J'ai parlé ailleurs d'un célèbre Henri de Meſmes, l'un des plus illuſtres Magiſtrats de ſon tems. Le Roi (Henri II. ſi je ne me trompe) lui aiant offert une place d'Avocat Général, il prit la liberté de repréſenter à ſa Majeſté que cette place n'étoit point vacante. Elle l'eſt, repliqua le Roi, parce que je ſuis mécontent de celui qui la remplit. *Pardonnez-moi, Sire*, répondit Henri de Meſmes après avoir fait modeſtement l'apologie de l'accuſé; *J'aimerois mieux grater la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le Roi eut égard à ſa remontrance, & laiſſa l'Avocat Général dans ſa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier ſon bienfaiteur, à peine Henri de Meſmes put-il ſouffrir qu'on ſongeât à lui faire des remercimens pour une action, qui étoit, diſoit-il, d'un devoir indiſpenſable, & auquel il n'auroit pu manquer ſans ſe deshonorer lui-même pour toujours. *Mémoir manuſcrit que j'ai déja cité tom. 1.*

Un Préſident à mortier ſongeoit à ſe démettre de ſa charge, dans l'eſperance de la faire tomber à ſon fils. Louis XIV, qui avoit promis à M. le Péletier, alors Controlleur Général, de lui donner la premiere qui viendroit à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Péletier, après avoir fait ſes très humbles remercimens, ajouta que le Préſident qui ſe démettoit, avoit un fils, & que ſa Majeſté avoit toujours été *Cl. Peterii vita*

contente de la famille. „ On n'a pas cou-
„ tume de me parler ainſi, “ reprit le Roi ſurpris d'une telle conduite & d'une telle généroſité ; „ ce ſera donc pour la „ premiere occaſion. “ Elle ne tarda pas longtems ; & deux ans après, M. le Préſident le Coigneux étant mort ſans laiſſer de fils, un ſi noble deſintereſſement fut récompenſé.

Je le répete encore, quand on lit de telles actions, eſt-il poſſible de réſiſter à l'impreſſion qu'elles font ſur le cœur ? C'eſt ce cri & ce témoignage * d'une nature droite, ſaine, pure, & non encore altérée par de mauvais principes, qui doit faire la règle de nos jugemens, & qui eſt comme la baſe de ce goût de la ſolide gloire & de la véritable grandeur dont je parle. Il ne faut que ſe rendre attentif à cette voix, la conſulter en tout, & s'y conformer.

Je ſai bien qu'il faut autre choſe que des préceptes & des exemples pour élever ainſi l'homme au deſſus des paſſions les plus vives, & que Dieu ſeul peut lui inſpirer ces ſentimens de nobleſſe & de grandeur : les paiens mêmes nous l'apprennent. *Bonus vir ſine Deo nemo eſt. An poteſt aliquis ſupra fortunam, niſi ab illo adjutus, exurgere ? Ille dat conſilia magnifica & erecta.*

ec. E-
. 41.

* Quæ diſciplina eò pertinebat, ut ſincera & integra, & nullis pravitatibus detorta uniuſcujuſque natura, toto ſtatim pectore arriperet artes honeſtas. *Dialog. de Oratoribus, cap.* 28.

erecta. * Mais on ne peut trop inculquer ces principes aux jeunes gens ; & il seroit à souhaiter qu'ils n'entendissent jamais parler autrement, & que ces préceptes retentissent continuellement à leurs oreilles. † Le fruit principal de l'histoire est de conserver & de fortifier en eux ces sentimens de probité & de droiture que nous apportons en naissant ; ou, lorsqu'ils s'en sont déja écartés, de les y ramener peu à peu, & de rallumer en eux ces précieuses étincelles, par de fréquens exemples de vertu. ‡ Un maître habile dans l'art de manier les esprits, & c'est là sa grande science, profite de tout pour inspirer à ses disciples des principes d'honneur & d'équité, & pour faire naître en eux une sincere estime de la vertu, & une grande horreur du vice. § Comme ils

* Conducere arbitror talibus aures tuas vocibus undique circumsonare, nec eas, si fieri posset, quidquam aliud audire. *Cic. lib.* 3. *Offic. n.* 5.

† Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur : non aliter quàm scintilla flatu levi adjuta ignem suum explicat. *Senec. Epist.* 94.

Hæc est sapientia, in naturam converti, & eò restitui, unde publicus error expulerat. *Ibid.*

‡ Civitatis rectorem decet. . . . verbis, & his mollioribus, curare ingenia, ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti & æqui concilieat animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum. *Senec. lib.* 1. *de Ira, cap.* 5.

§ Facillimè tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem. Adhuc docilibus, leviterque corruptis, injicit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est. *Senec. Epist.* 108.

ils ſont dans un âge tendre & docile, & que la corruption n'a pas encore jetté en eux de profondes racines, la vérité ſe ſaiſit alors facilement de leur eſprit, & s'y établit ſans peine, pour peu que du côté du maitre elle ſoit aidée par de ſages réflexions, & des avis donnés à propos.

Quand, à chaque point d'hiſtoire qu'on leur lit, ou du moins dans ceux qui ſont plus importans, & qui portent avec eux quelque vive lumiere, on leur demande à eux-mêmes ce qu'ils en penſent; ce qu'ils y trouvent de beau, de grand, de louable; ce qui leur y paroit au contraire digne de blâme & de mépris: il eſt rare que les jeunes gens ne répondent d'une maniere ſenſée & raiſonnable, & qu'ils ne jugent de chaque choſe très ſainement & très équitablement. C'eſt cette réponſe, c'eſt ce jugement, qui eſt en eux, comme je l'ai déja dit, le cri de la nature & comme la voix de la droite raiſon, & qui ne peut leur être ſuſpect parce qu'il n'eſt point ſuggéré, qui devient pour eux la règle du bon goût par raport à la ſolide gloire & à la véritable grandeur. Quand ils voient un Régulus aller ſe préſenter aux plus cruels tourmens plutôt que de manquer à ſa parole, un Cyrus & un Scipion faire profeſſion publique de continence & de ſageſſe, tous ces anciens Romains, ſi illuſtres & ſi généralement eſtimés, mener une vie pauvre, frugale, ſobre; & que d'un autre côté ils voient des actions de perfidie, de débauche, de diſſolution, d'une baſſe

baſſe & ſordide avarice dans des perſonnes grandes & conſiderables ſelon le ſiecle, ils n'héſitent pas un moment en faveur de qui ils doivent ſe déclarer.

* Séneque diſoit, en parlant d'un de ſes maitres, que lorſqu'il l'entendoit parler des avantages de la pauvreté, de la chaſteté, d'une vie ſobre, d'une conſcience pure & irréprochable, il ſortoit de ſes leçons plein d'amour pour la vertu, & d'horreur pour le vice. C'eſt l'effet que doit produire l'hiſtoire quand elle eſt bien enſeignée.

Il ne s'agit donc que de rendre les jeunes gens attentifs aux excellentes leçons que nous donne le paganiſme même, † qui ne compte pour rien tout ce qui eſt hors de l'homme, & ce qui lui ſert comme de cortege, richeſſes, dignités, magnificence; ‡ & qui dans l'homme même n'eſtime & n'admire que les qualités du cœur, c'eſt-à-dire la probité & la vertu: * dont

* Ego certè, cùm Attalum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, ſæpe miſertus ſum generis humani.. Cùm verò commendare paupertatem cœperat. . . ſæpe exire è ſchola pauperi libuit. Cùm cœperat voluptates noſtras traducere, laudare caſtum corpus, ſobriam menſam, puram mentem, non tantùm ab illicitis voluptatibus, ſed etiam ſuperva-cuis, libebat circumſcribere gulam & ventrem. *Senec. Ep.* 108.

† Quicquid eſt hoc quod circa nos ex adventicio fulget, honores, opes, ampla atria. . . . . alieni commodatique apparatus ſunt. *Senec. Conſol. ad Marc. cap.* 10.

‡ Nec quicquam ſuum, niſi ſe, putet eſſe, ea quoque parte qua melior eſt. *Id. de Conſt. ſap. cap.* 6.

* dont l'éclat eſt tel, qu'elle honore, annoblit, & releve tout ce qui l'approche & l'environne, la pauvreté même, la miſere, l'exil, la priſon, les tourmens. Elle ſeule donne le prix à tout: elle ſeule eſt la ſource de la ſolide gloire & de la véritable grandeur. Selon le paganiſme, † un Prince n'eſt grand, qu'autant qu'il eſt bienfaiſant & libéral: il ne doit ſe croire puiſſant, que pour faire du bien; & faire marcher, à l'imitation des Dieux, la qualité de Très bon, avant celle de Très grand: *Jupiter Optimus, Maximus.* Il doit préférer aux titres faſtueux de Vainqueur, de Triomphateur, de Foudre de guerre, de Conquérant, titres pour l'ordinaire ſi funeſtes aux peuples, ‡ le doux nom de Pere de la patrie, qui le fait ſouvenir qu'il eſt le protecteur & le pere de ſes ſujets, & que ſa plus ſolide gloire, auſſi-bien que ſon devoir le plus eſſentiel, eſt de travailler à les rendre heureux.

Il

* Quicquid attigit virtus, in ſimilitudinem ſui adducit & tingit: actiones, amicitias, interdum domos totas, quas intravit diſpoſuitque, condecorat: quicquid tractavit, id amabile, conſpicuum, mirabile facit. *Id. Epiſt.* 60

† Proximum diis locum tenet, qui ſe ex deorum natura gerit, beneficus, ac largus, & in melius potens. Hæc affectare, hæc imitari decet: maximum ita haberi, ut optimus ſimul habeare. *Senec. lib.* 1. *de Clem. cap.* 19.

‡ Cetera cognomina honori data ſunt. . . . . Patrem quidem patriæ appellamus, ut ſciret datam ſibi poteſtatem patriam, quæ eſt temperatiſſima, liberis conſulens, ſuaque poſt illos reponens. *Senec. lib.* 1. *de Clem. cap.* 14.

Il ſemble qu'on ne peut rien ajouter à ces nobles idées que les paiens nous donnent de la grandeur & de la puiſſance humaine, ni aux exemples de vertu que j'ai cités juſqu'ici en ſi grand nombre. Mais écoutons un Sage, élevé dans l'école, non de Socrate & de Platon, mais de Jéſus-Chriſt: c'eſt ſaint Auguſtin, qui, après avoir tracé le portrait d'un grand Prince, nous apprend par un ſeul trait qu'il ajoute aux tableaux des anciens, en quoi conſiſte la ſolide gloire, & combien le Chriſtianiſme enchérit ſur les vertus paiennes, dont la vanité & l'orgueil étoient l'ame & le principe.

„ Nous n'appellons pas grands & heureux *S. Aug. de Civit. Dei, lib. 5. cap. 2.*
„ les Princes Chrétiens, dit ce Pere en
„ parlant des Empereurs, pour avoir re-
„ gné longtems, ou pour être morts en
„ paix en laiſſant leurs enfans ſucceſſeurs
„ de leur couronne, ou pour avoir vain-
„ cu les ennemis de l'Etat, ou pour avoir
„ réprimé les ſéditieux: avantages qui leur
„ ſont communs avec les Princes adora-
„ teurs des démons. Mais nous les ap-
„ pellons grands & heureux, quand ils
„ font regner la juſtice; quand, au milieu
„ des louanges qu'on leur donne, ou des
„ reſpects qu'on leur rend, ils ne s'enor-
„ gueilliſſent point, mais ſe ſouviennent
„ qu'ils ſont hommes; quand ils ſoumet-
„ tent leur puiſſance à la puiſſance ſouve-
„ raine du Maitre des Rois, & qu'ils la
„ font ſervir à faire fleurir ſon culte; quand
„ ils craignent Dieu, qu'ils l'aiment, &

„ qu'ils l'adorent; quand ils préferent à
„ leur roiaume celui où ils ne craignent
„ point d'avoir de rivaux ni d'ennemis;
„ quand ils ſont lents à punir, & promts
„ à pardonner; quand ils ne puniſſent
„ que pour le bien de l'Etat, & non
„ pour ſatisfaire leur vengeance; & qu'ils
„ ne pardonnent que parce qu'ils eſperent
„ qu'on ſe corrigera, & non pour donner
„ l'impunité aux crimes; quand, étant o-
„ bligés d'uſer de ſévérité, ils la tempe-
„ rent par quelque action de douceur &
„ de clémence; quand ils ſont d'autant
„ plus retenus dans leurs plaiſirs, qu'ils
„ auroient plus de liberté de s'y livrer;
„ quand ils aiment mieux commander à
„ leurs paſſions, qu'à tous les peuples du
„ monde; ET QUAND ILS FONT TOU-
„ TES CES CHOSES, NON POUR LA
„ VAINE GLOIRE, MAIS POUR L'A-
„ MOUR DE LA FELICITE' ETER-
„ NELLE. "

Le paganiſme ne pouvoit pas inſpirer des ſentimens ſi nobles, & en même tems ſi épurés de tout amour-propre & de toute vaine gloire: *Hæc omnia faciunt, non propter ardorem inanis gloriæ, ſed propter caritatem felicitatis æternæ.* Il n'y avoit que l'école de Jéſus-Chriſt capable de porter l'homme à un ſi haut degré de perfection, que de s'oublier totalement lui-même au milieu des plus grandes actions, pour ne les raporter qu'à Dieu ſeul: en quoi conſiſte toute ſa grandeur & toute ſa gloire. Car tant que l'homme demeure concentré

en

en lui-même, il a beau faire des efforts pour paroître grand, & pour s'élever: il demeure toujours ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, baſſeſſe & néant: & ce n'eſt qu'en s'uniſſant à celui qui eſt l'unique ſource de toute gloire & de toute grandeur, qu'il peut véritablement devenir grand & élevé.

Voilà ce qui a produit cette multitude innombrable de Héros chrétiens de toute condition, de tout ſexe, de tout âge. On a vu ce qu'il y avoit de plus éclatant dans le ſiecle, venir dépoſer aux piés de la croix de Jéſus-Chriſt richeſſes, grandeur, magnificence, dignités, ſcience, éloquence, réputation; & compter tous ces ſacrifices pour rien. Un ſaint Paulin, l'honneur de notre France, & la gloire de ſon ſiecle, pendant que tout l'univers étoit dans l'admiration de l'abandon généreux qu'il venoit de faire aux pauvres des biens immenſes qu'il poſſédoit en différentes provinces, croioit n'avoir encore rien fait, & ſe comparoit à un athlete qui ſe prépare au combat, ou à un homme qui doit paſſer à la nage une riviere, & qui ne ſont pas l'un & l'autre fort avancés pour avoir quitté leurs habits.

Que dirai-je de cette foule de Dames illuſtres, dont quelques-unes comptoient parmi leurs aieux les Scipions & les Gracques, ſainte Paule, ſainte Olympiade, ſainte Marcelle, ſainte Mélanie, qui firent tant d'honneur à l'Evangile en foulant aux piés le faſte & les délices du ſiecle? Quelle grandeur d'ame dans

dans cette parole de ſainte Marcelle qui avoit abandonné tous ſes biens aux pauvres, & qui voiant Rome priſe & ſaccagée par les Goths, remercia Dieu de ce qu'il avoit mis ſes biens en ſureté, & de ce que le deſaſtre de la ville l'avoit trouvé & non rendu pauvre! *Quòd pauperem illam non feciſſet captivitas, ſed inveniſſet.*

Hieron. 3. Ep. Princip.

Jamais triomphe égala-t-il celui que remporta l'humilité chrétienne dans la perſonne de ſainte Mélanie l'aieule, lorſqu'elle alla à Nole viſiter ſaint Paulin? C'eſt ce Saint même qui nous en a laiſſé une éloquente deſcription. Toute ſa famille, c'eſt-à-dire, ce qu'il y avoit alors de plus grand & de plus qualifié dans Rome, étant allé au-devant d'elle, voulut par honneur l'accompagner dans ce voiage avec toute la pompe ordinaire aux perſonnes de cette naiſſance. La voie Appia étoit couverte de chars dorés & magnifiques, de chevaux ſuperbement enharnachés, d'un grand nombre de chariots de toute eſpece. Au milieu de ce faſtueux appareil marchoit une Dame vénérable par ſon âge, & encore plus par ſon air grave & modeſte, montée ſur un petit cheval fort maigre, & vétue d'un ſimple habit de ſerge. Cependant tous les yeux étoient tournés & attachés ſur l'humble Mélanie. Perſonne n'étoit attentif à l'or, à la ſoie, à la pourpre qui brilloient de toutes parts: l'étoffe groſſiere effaçoit tout ce vain éclat. On voioit dans les enfans, ce que la mere avoit

quit-

quitté & foulé aux piés, pour en faire un ſacrifice à Jéſus-Chriſt.

Les grands Seigneurs, les Dames, qui formoient ce pompeux cortege, loin de rougir de l'état vil & abjet où paroiſſoit la ſainte Veuve, ſe faiſoient honneur d'approcher d'elle, & de toucher à ſes habits; croiant par cet humble & reſpectueux abaiſſement expier l'orgueil de leur riche & ſuperbe magnificence. C'eſt ainſi que dans cette occaſion le faſte de la grandeur Romaine rendit hommage à la pauvreté évangélique.

Quelques traits de la ſorte, mêlés de tems en tems avec les hiſtoires profanes, corrigent & rectifient ce qui s'y trouve de défectueux, ſuppléent à ce qui peut y manquer du côté du motif & de l'intention, & donnent aux jeunes gens une idée parfaite de la véritable & ſolide grandeur. Car, en leur raportant les belles actions & les louables ſentimens des paiens, comme nous avons fait ici, il faut avoir ſoin de les faire ſouvenir de tems en tems de ce principe que ſaint Auguſtin répete ſi ſouvent, * que ſans la vraie pieté, c'eſt-à-dire, ſans la connoiſſance & l'amour du vrai Dieu, il ne peut y avoir de véritable vertu, & qu'elle n'eſt point telle quand elle a pour motif la gloire humaine. Il eſt vrai, ajoute-t-il, que ces vertus, quoique fauſ-

* Dum illud conſtet inter omnes veraciter pios, neminem ſine vera pietate, id eſt veri Dei vero cultu, veram poſſe habere virtutem, nec eam veram eſſe, quando gloriæ ſervit humanæ. *S. Aug. de Civit. Dei, lib. 5. cap. 19.*

fauſſes & imparfaites, ne laiſſent pas de mettre ceux qui les ont, beaucoup plus en état de rendre ſervice au Public, que s'ils ne les avoient pas. Et c'eſt en ce ſens qu'on peut dire qu'il ſeroit quelquefois à ſouhaiter que ceux qui gouvernent fuſſent de bons payens, de bons Romains, & qu'ils agîſſent ſelon ces grands principes qui étoient l'ame de leur conduite. * Mais le ſouverain bonheur d'un Etat, c'eſt que Dieu mette en place des perſonnes qui joignent à ces grandes qualités qu'on admire dans les anciens, une véritable & ſolide piété.

* Illi autem, qui vera pietate præditi bene vivunt, ſi habent ſcientiam regendi populos, nihil eſt felicius rebus humanis, quàm ſi Deo miſerante poteſtatem. *S. Aug. ibid.*

SE-

SECONDE PARTIE.

DE

L'HISTOIRE SAINTE.

JE REDUIRAI à deux chefs ce que j'ai à dire ſur l'étude de l'Hiſtoire Sainte. D'abord je poſerai les principes qui me paroiſſent néceſſaires pour profiter comme on le doit de cette étude. J'en ferai enſuite l'application à quelques exemples.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES NECESSAIRES POUR L'INTELLIGENCE DE L'HISTOIRE SAINTE.

AVANT que de marquer les obſervations qu'on doit faire en étudiant l'Hiſtoire Sainte, ou en l'enſeignant aux autres, je croi qu'il eſt à propos de commencer

cer par en donner ici une idée générale, qui en faſſe ſentir le caractere propre, & qui aide à faire connoître en quoi cette Hiſtoire eſt différente des autres.

ARTICLE PREMIER.

Caracteres propres & particuliers à l'Hiſtoire Sainte.

IL N'EN EST pas de l'Hiſtoire Sainte comme de toutes les autres. Celles-ci ne renferment que des faits humains, & des événemens temporels, ſouvent pleins d'incertitude & de contrariétés. Mais celle-là eſt l'hiſtoire de Dieu même, de l'Etre ſouverain: l'hiſtoire de ſa toute-puiſſance, de ſa ſageſſe infinie, de ſa providence qui s'étend à tout, de ſa ſainteté, de ſa juſtice, de ſa miſéricorde, & de ſes autres attributs montrés ſous mille formes, & rendus ſenſibles par une infinité d'effets éclatans. Le livre qui renferme toutes ces merveilles, eſt le plus ancien livre du monde, & l'unique, avant la venue du Meſſie, où Dieu nous ait fait connoître d'une maniere également claire & certaine ce qu'il eſt, ce que nous ſommes, & à quoi il nous a deſtinés.

Les autres hiſtoires nous laiſſent dans une profonde ignorance de tous ces points importans. Loin de nous donner une idée nette & préciſe de la Divinité, elles l'obſcurciſſent, la dégradent, la défigurent par mille fables & mille rêveries, toutes plus ab-

absurdes les unes que les autres. Elles ne nous font connoitre ni ce qu'est ce monde que nous habitons, s'il a commencé, par qui & pourquoi il a été créé, comment il se soutient & se conserve, & s'il doit toujours subsister : ni ce que nous sommes nous-mêmes, quelle est notre origine, notre nature, notre destination, notre fin.

L'Histoire Sainte commence par nous révéler clairement en trois mots les plus grandes & les plus importantes vérités : Qu'il y a un Dieu ; qu'il est avant tout, & par conséquent éternel ; que le monde est son ouvrage, qu'il l'a formé de rien par sa seule parole, qu'ainsi il est tout-puissant. *Au commencement Dieu a créé le ciel & la terre.* Gen. ch. 1 v. 1.

Elle nous représente ensuite l'homme, pour qui ce monde a été formé, sortant des mains de son Créateur, & composé d'un corps & d'une ame : d'un corps fait d'un peu de poussiere, preuve de sa foiblesse ; d'une ame, qui est le souffle de Dieu & par conséquent distinguée du corps, spirituelle, intelligente ; & par le fond même de sa nature & de sa constitution, incorruptible & immortelle.

Elle nous dépeint l'état heureux dans lequel l'homme a été créé, juste, innocent, & destiné à un bonheur sans fin, s'il eût persévéré dans sa justice & dans son innocence : sa triste chute par le péché, source funeste de tous ses maux, & de la double mort à laquelle il fut condamné avec toute sa postérité ; enfin sa réparation fu-

future par un Médiateur tout-puiſſant ; qu'elle lui promet & lui fait enviſager dès-lors pour ſa conſolation, mais dans l'éloignement d'un avenir très reculé ; & dont elle lui peint dans la ſuite tous les traits & tous les caracteres, mais ſous les ſombres couleurs des figures & des ſymboles, qui ſont comme autant de voiles qui ſervent en même tems à le montrer & à le cacher.

Elle nous apprend que dans cette réparation du genre humain la grande œuvre de Dieu, à laquelle tout ſe raporte & tout ſe termine, eſt de ſe former un roiaume digne de lui, un roiaume qui ſeul ſubſiſtera pendant toute l'éternité, & auquel tous les autres feront place ; dont Jéſus-Chriſt ſera le fondateur & le Roi, ſelon
Dan. 7. 14. l'auguſte prophétie de Daniel, qui après avoir vu en eſprit ſous différens ſymboles la ſucceſſion & la ruïne de tous les grands empires du monde, voit enfin le Fils de l'homme s'avancer juſqu'à l'Ancien des jours, *uſque ad Antiquum dierum*, noble & grande expreſſion pour marquer l'Eternel : & il ajoute auſſi-tôt, *que Dieu lui donna la puiſſance, l'honneur, & le roiaume ; que toutes les tribus & les langues le ſerviront ; que ſa puiſſance eſt une puiſſance éternelle qui ne lui ſera point ôtée, & que ſon roiaume ne ſera jamais détruit.*

Ce roiaume eſt l'Egliſe, qui commence & ſe forme ſur la terre, & qui ſera un jour tranſportée dans le ciel, lieu de ſon origine & de ſa demeure éternelle. *Et*
1. Cor. 15. 4. *alors*

alors viendra la fin & la conſommation de toutes choſes, c'eſt-à dire de ce monde viſible, qui ne ſubſiſte que pour l'autre; *lorſque Jéſus-Chriſt, après avoir détruit tout empire, toute domination, & toute puiſſance, aura remis ſon roiaume*, c'eſt-à-dire l'heureuſe & ſainte ſociété des Elus, *à Dieu ſon Pere.*

C'eſt cette heureuſe ſociété des Juſtes, & celui qui a bien voulu en être le chef, le ſanctificateur, le pere, & l'époux, qui ſont le grand objet & le dernier terme de tous les deſſeins de Dieu. Dès le commencement du monde, & avant même que le péché en eût perverti l'ordre, il a eu l'un & l'autre en vue. Saint Paul nous déclare en termes précis que le premier Adam étoit la figure du ſecond, *qui eſt forma futuri*; & il nous inſinue qu'Eve, tirée du côté d'Adam pendant ſon ſommeil myſtérieux, étoit une image naturelle de l'Egliſe, ſortie du côté de Jéſus-Chriſt endormi ſur la croix pour nous y enfanter. *Rom. 5. 14. Eph. 5. 25. &c.*

Dès ces premiers tems on voit Dieu, toujours attentif à ſon œuvre, préparer de loin la formation de l'Egliſe chrétienne, & en jetter les fondemens, en révélant à l'homme les myſteres dont la connoiſſance a toujours été néceſſaire au ſalut; en lui renouvellant ſouvent la promeſſe du Libérateur; en lui marquant la néceſſité de la foi au Médiateur pour obtenir la vraie juſtice; en lui enſeignant l'eſſence de la religion & l'eſprit du vrai culte; en tranſmettant de ſiecles en ſiecles ſans altération ces dogmes capitaux par la longue durée de la vie des premiers Patriar-

triarches, remplis de foi & de ſainteté; en prenant ſoin par le moien de l'arche de ſauver du naufrage de l'univers ces vérités eſſentielles; & enfin en ſe formant dès les premiers tems une ſociété de Juſtes plus ou moins nombreuſe & viſible, & la conſervant par une ſucceſſion non interrompue.

Mais dans le tems que la terre commence à être inondée de nouveau d'un déluge d'erreurs & de crimes, plus pernicieux que le déluge des eaux dont elle venoit de ſortir; Dieu, pour mettre en ſûreté les vérités ſalutaires qui commençoient à s'obſcurcir & à s'éteindre dans toutes les nations, en confie le dépôt à une famille qu'il conſacre entierement à la religion. Il s'en forme un peuple particulier, renfermé dans l'enceinte d'un certain pays qu'il lui avoit préparé depuis longtems, ſéparé de toutes les autres nations par ſes loix & par ſes uſages, conduit & gouverné d'une maniere toute ſinguliere, montré comme en ſpectacle à tout l'univers par les merveilles ſans nombre qu'il y a opérées, ſoit pour l'établir dans la terre qu'il lui avoit promiſe, ſoit pour l'y maintenir, ou pour l'y rappeller. Il ne ſe contente pas de le conduire, comme les autres peuples, par une providence générale & commune: il s'en rend lui-même le Chef, le Légiſlateur, le Roi. Et il veut que ce peuple par ſa ſortie de l'Egypte, par ſon ſéjour dans le deſert, par ſon entrée dans la terre promiſe, par ſes guerres & ſes conquêtes, par

ſa

ſa longue captivité à Babylone, par ſon retour dans ſa patrie, en un mot par tous ſes divers états & changemens, ſoit une figure de ce qui devoit arriver à l'Egliſe: & que l'attente du Meſſie, promis aux Patriarches, figuré par les cérémonies & par les Prophetes, ſoit le caractere propre & ſpécial de ce peuple, qui le diſtingue de toutes les autres nations.

Voilà ce que l'Ecriture Sainte nous apprend, & ce qu'elle ſeule pouvoit nous découvrir, parce qu'elle ſeule eſt dépoſitaire des révélations divines, & de la manifeſtation des decrets de Dieu cachés dans ſon ſein de toute éternité juſqu'au moment où il lui a plu de les produire au jour. Eſt-il un objet plus grand, plus intereſſant, plus digne de l'attention de l'homme, qu'une hiſtoire où Dieu a daigné tracer lui-même de ſa propre main le plan de notre deſtinée éternelle?

POUR affermir la certitude de la révélation, & pour établir la religion ſur des fondemens inébranlables, Dieu a voulu lui donner deux ſortes de preuves, qui fuſſent en même tems à la portée des plus ſimples, & ſupérieures à toutes les ſubtilités des incrédules; qui portaſſent viſiblement le caractere de la Toute-puiſſance; & que ni tous les efforts des hommes, ni les preſtiges des démons ne puſſent imiter.

Ces deux ſortes de preuves conſiſtent dans les miracles & dans les prophéties.

Les miracles ſont frapans, publics, notoires, expoſés aux yeux de tous, multi-

pliés en une infinité de manieres, long-tems prédits & attendus, perſévérans pendant une longue ſuite de jours, & même d'années. Ce ſont des faits éclatans, des évenemens mémorables, que les plus groſſiers ne peuvent ignorer, dont des peuples entiers non ſeulement ſont ſpectateurs & témoins, mais dont ils ſont eux-mêmes la matiere & l'objet, dont ils recueillent les fruits & ſentent les effets, & qui rendent leur ſort heureux ou malheureux. La famille de Noé ne pouvoit oublier la ruïne du monde entier, cauſée par le déluge après des menaces continuées pendant un ſiecle, ni la maniere merveilleuſe dont elle en avoit été ſeule préſervée dans l'arche. Le feu deſcendu du ciel ſur les villes criminelles: tout le roiaume d'Egypte puni à diverſes repriſes par dix plaies accablantes: la mer ouverte pour donner paſſage aux Hébreux, & refermée pour ſubmerger Pharaon avec toute ſon armée: le peuple d'Iſrael pendant quarante ans nourri de la manne, abreuvé par des torrens tirés des rochers, couvert par une nuée contre l'ardeur du jour, & éclairé par une colonne de feu pendant la nuit: les habits & les ſouliers conſervés entiers ſans être uſés pendant un ſi long voiage: le cours du Jourdain ſuſpendu: le ſoleil arrêté dans ſa courſe pour aſſurer la victoire: une armée de Guêpes marchant devant le peuple de Dieu pour chaſſer les Cananéens de leurs terres: les nuées pluſieurs fois converties en une grêle de pierres pour écra-

écraſer les ennemis: les nations liguées contre Iſrael diſſipées par une vaine terreur, ou exterminées par un carnage mutuel en tournant leurs armes les unes contre les autres: cent quatre-vingt-cinq mille hommes foudroiés dans une nuit ſous les remparts de Jeruſalem: tous ces prodiges, & mille autres de cette nature, dont pluſieurs étoient atteſtés par des fêtes ſolennelle établies à deſſein d'en perpétuer la mémoire, & par des cantiques ſacrés qui étoient dans la bouche de tous les Iſraelites, ne pouvoient être ignorés par les plus ſtupides, ni révoqués en doute par les plus incrédules.

Il en eſt de même des prophéties. On eſt frapé d'étonnement, & l'on regarde comme le dernier effort de l'eſprit humain, qu'un Hiſtoiren célèbre ait pu par la force de ſon génie, par la ſupériorité de ſes lumieres, & par ſa profonde connoiſſance du caractere des hommes & des peuples, entrevoir & démêler dans les ténèbres de l'avenir un changement conſidérable qui devoit arriver dans la République Romaine. Et certainement une telle prévoiance eſt bien digne d'admiration, & il n'y a perſonne, pour peu de goût & de curioſité qu'il ait, qui ne ſoit bien aiſe d'examiner par lui-même s'il eſt bien vrai que cet Hiſtorien ait deviné auſſi juſte qu'on le dit. *Polybe.*

L'Hiſtoire Sainte nous préſente bien d'autres merveilles. On y voit une foule d'hommes inſpirés, qui ne parlent pas en doutant, en héſitant, en conjecturant; mais

qui d'un ton affirmatif déclarent hautement & en public que tels & tels évenemens arriveront certainement dans le tems, dans le lieu, & avec toutes les circonſtances que ces Prophetes le marquent. Mais quels évenemens! Les plus détaillés, les plus perſonnels, les plus intereſſans pour la nation, & en même tems les plus éloignés de toute vraiſemblance. Sous les regnes floriſſans d'Ozias & de Joathan, où l'Etat étoit dans la paix, dans l'abondance, & où le luxe des tables, des bâtimens, des ameublemens étoit porté à l'excès, quelle apparence y avoit-il à l'affreuſe diſette & à la honteuſe captivité dont Iſaïe menaçoit alors les Dames les plus qualifiées, & aux malheurs extrêmes qui arriverent effectivement ſous le regne ſuivant?

c. 3. v. 26. &c.

Lorſque, quelque tems après, Jéruſalem, bloquée par la nombreuſe armée de Sennacherib, étoit réduite à la derniere extrémité, ſans troupes, ſans vivres, ſans aucune eſpérance de ſecours humain, ſur-tout depuis que l'armée des Egyptiens eut été taillée en pieces; ce qu'Iſaïe prédiſoit étoit-il croiable, que la ville ne ſeroit point priſe, qu'elle ne ſeroit pas même aſſiegée dans les formes, que l'ennemi ne lanceroit pas contre elle un ſeul trait, & que bien-tôt cette armée ſi formidable ſeroit exterminée tout d'un coup, & ſans le concours d'aucun homme, & ſon Roi mis en fuite?

La deſtruction entiere du roiaume des dix

dix tribus, l'enlevement de celle de Juda à Babylone après la priſe & la ruïne de Jeruſalem, le terme précis de ſoixante & dix ans marqué pour la durée de ſa captivité, ſon retour glorieux dans ſa patrie, ſon libérateur déſigné & appellé par ſon nom plus de deux cens ans avant ſa naiſſance, la maniere ſurprenante, & inouïe juſqu'alors, dont cet illuſtre Conquérant devoit prendre Babylone: tout cela étoit-il du reſſort de la prévoiance humaine, & y voioit-on quelque apparence quand les Prophetes le prédiſoient?

Ces prédictions néanmoins, quelque éclatantes qu'elles fuſſent, ne ſervoient que de voile ou de préparation à d'autres infiniment plus importantes, auxquelles l'accompliſſement des premieres devoit donner un degré d'autorité & de crédit qui fût au deſſus de tout ce que l'eſprit humain peut imaginer ou ſouhaiter de plus fort pour établir une pleine conviction, & une croiance inébranlable. On ſent bien que je veux parler des prédictions qui regardent le Meſſie, & l'établiſſement de l'Egliſe chrétienne. Elles ſont d'une évidence, & deſcendent dans un détail, qui paſſe toute admiration. Non ſeulement les Prophetes ont marqué le tems, le lieu, la maniere de la naiſſance du Meſſie, les principales actions de ſa vie, les effets de ſa prédication: mais ils ont vu & prédit les circonſtances les plus particulieres de ſa mort & de ſa réſurrection, & les ont raportées preſque avec autant d'ex-

actitude que les Evangeliſtes mêmes, qui en avoient été les témoins oculaires.

Mais que dire de ces grands évenemens, qui font la deſtinée du genre humain, qui embraſſent toute l'étendue des ſiecles, & qui vont enfin ſe perdre heureuſement dans l'éternité, qui étoit leur terme & leur but: l'établiſſement de l'Egliſe ſur la terre par la prédication de douze pêcheurs, la réprobation du corps entier de la nation Juive, la vocation des Gentils ſubſtitués à la place d'un peuple autrefois ſi chéri & ſi privilégié, la ruïne de l'idolatrie dans tout l'univers, la diſperſion des Juifs dans toutes les parties de la terre pour y ſervir de témoins à la vérité des livres ſaints & à l'accompliſſement des prophéties, leur retour futur à la foi de Jéſus-Chriſt qui ſera la reſſource & la conſolation de l'Egliſe dans les derniers tems, enfin cette Egliſe après bien des combats & des dangers, tranſportée de la terre dans le ciel pour y joüir d'une félicité & d'une paix éternelle? Voilà de quoi nous entretiennent les Prophetes, voilà pourquoi les livres ſaints ont été écrits.

JE DEMANDE en premier lieu ſi ce n'eſt pas manquer à la partie la plus eſſentielle de l'éducation de la jeuneſſe, que de lui laiſſer ignorer une hiſtoire ſi reſpectable & ſi intereſſante par ſon antiquité, par ſon autorité, par la grandeur & la variété des faits, & ſur-tout par l'union intime qu'elle a avec notre ſainte religion, dont elle eſt le fondement, dont elle renfer-

ferme toutes les preuves, dont elle nous marque tous les devoirs, pour laquelle elle eſt ſi propre à nous inſpirer dès l'âge le plus tendre un reſpect infini, capable de ſervir dans la ſuite de frein & de barriere contre la licence audacieuſe de l'incrédulité qui prend tous les jours de nouveaux accroiſſemens, & qui nous menace de la perte entiere de la foi.

Je demande en ſecond lieu ſi c'eſt étudier & enſeigner l'Hiſtoire Sainte comme on le doit, que d'en raporter les faits ſimplement comme des faits hiſtoriques; de ne les propoſer aux jeunes gens que comme des objets de leur curioſité ou de leur admiration, ſans les leur montrer comme les appuis les plus fermes de leur croiance, comme les titres domeſtiques de leur véritable nobleſſe, comme les gages certains de leur grandeur future; ſans leur apprendre à comparer ces évenemens *miraculeux & prophétiques* avec les *prodiges* & les *oracles* les plus vantés du paganiſme, & ſans leur faire ſentir combien ceux, ſur leſquels toute la religion des Romains par exemple étoit fondée, & que Ciceron dans de certains livres fait valoir avec toute ſon éloquence, quoique dans d'autres il les détruiſe abſolument; combien, dis-je, ces prodiges & ces oracles ſont vains & frivoles, & combien, quand on les lui paſſeroit tous pour vrais, ils ſont éloignés de la certitude, de la majeſté, & de la multitude de ceux que l'hiſtoire ſainte nous préſente à chaque page.

Lib. 1. nat. 1

Lib. 2 Divin

Je demande enfin ſi c'eſt rendre à l'Hiſtoire Sainte, dictée par le Saint Eſprit même, le reſpect qui lui eſt dû, que d'en examiner ſeulement la lettre, ſans pénétrer plus avant pour en découvrir l'eſprit & la véritable ſignification; ſur-tout après la vive lumiere que les écrits des Evangéliſtes & des Apôtres, & après eux la tradition conſtante & ſuivie des Peres, ont répandue ſur cette matiere. Nous liſons très ſouvent dans l'Evangile que les actions qui y ſont raportées étoient l'accompliſſement des figures & des prophéties de l'ancien Teſtament, & Jéſus-Chriſt lui-même nous aſſure que c'eſt de lui principalement que Moyſe a écrit: *ſi crederetis Moyſi, crederetis forſitan & mihi; de me enim ille ſcripſit.* S. Paul nous dit en termes clairs & précis que Jeſus-Chriſt étoit la fin de la Loi, & que ce qui arrivoit aux Juifs, leur arrivoit en figure. S. Auguſtin, qui n'eſt en cela que l'interprete & le canal de la tradition de l'Egliſe, nous déclare, en parlant des Saints de l'ancien Teſtament, que non ſeulement leurs paroles, mais leur vie, leurs mariages, leurs enfans, leurs actions, étoient une figure & une prédiction de ce qui devoit arriver longtems après dans l'Egliſe chrétienne: *Horum Sanctorum, qui præceſſerunt tempore nativitatem Domini, non ſolùm ſermo, ſed etiam vita, & conjugia, & filii, & facta, prophetia fuit hujus temporis, quo per fidem paſſionis Chriſti ex gentibus congregatur Eccleſia*; & que le peuple Hébreu, dans ſon tout,

Joan. 5. 46.

Rom. 10. 4. 1. Cor. 10. 11.

S. Aug. de catechiſ. tud. c. 19.

a été comme un grand Prophete de celui qui ſeul mérite d'être appellé grand: *Totumque illud regnum gentis Hebræorum, magnum quemdam, quia & magni cujuſdam, fuiſſe prophetam.* D'où il conclud qu'on doit chercher dans les actions de ce peuple une prophétie de Jéſus-Chriſt & de l'Egliſe: *In iis quæ in illis, vel de illis divinitus fiebant, prophetia venturi Chriſti & Eccleſiæ perſcrutanda eſt.* *Lib. 22. contra Fauſt. cap. 24.*

Dans ce qui eſt dit, par exemple, d'Abraham, qu'il chaſſa de ſa maiſon Agar, *qui étoit ſa* femme légitime, quoique d'un ſecond rang & eſclave, avec Iſmael ſon fils, ſans leur donner autre choſe pour leur ſubſiſtance qu'un peu de pain & d'eau: un homme de bon eſprit & de bon ſens, peut-il comprendre que ce Patriarche, ſi libéral & ſi plein d'humanité à l'égard des étrangers, ait traité avec une telle dureté ſa femme & ſon fils, ſi cette dureté ne cache quelque myſtere? *Gen. 21.*

Quand la tradition ne nous découvriroit pas ce que ſignifie l'action du même Patriarche prêt à immoler Iſaac, la raiſon ſeule, j'entens dans un homme éclairé de la foi, ne ſuffiroit-elle pas pour nous y faire reconnoître la charité du Pere éternel qui a aimé les hommes juſqu'à donner pour eux ſon Fils unique?

Peut-on raconter aux enfans l'hiſtoire du ſerpent d'airain, attaché & ſuſpendu à un bois dans le deſert pour la guériſon des Iſraelites que la morſure des ſerpens de feu faiſoit mourir, ſans leur expliquer en mê-

même tems de qui ce ſerpent étoit la figure?

Seroit-ce entendre comme il faut l'hiſtoire admirable de Jonas, ſi l'on ſe bornoit à ce que la lettre nous offre, & ſi l'on n'y voioit pas Jéſus-Chriſt ſortant plein de vie du tombeau le troiſieme jour, & la promte & miraculeuſe converſion des Gentils, qui a été le fruit de la mort & de la réſurrection du Sauveur?

Il en eſt ainſi de beaucoup d'autres endroits de l'Hiſtoire Sainte, qui ne ſont point entendus, s'ils ne ſont approfondis. C'eſt l'étudier en Juif, & non en Chrétien, que de ne pas lever le voile dont elle eſt couverte, & de ſe contenter d'une ſurface, riche à la vérité & précieuſe, mais qui cache d'autres richeſſes d'un prix infiniment plus eſtimable.

On expliquera ces figures aux jeunes gens avec plus ou moins d'étendue, ſelon qu'ils ſeront plus ou moins avancés, s'arrêtant ſur-tout à celles qui ſont dévelopées dans le Nouveau Teſtament, & dont par conſéquent le ſens ne peut pas être douteux: parmi celles-là même choiſiſſant les plus claires, & les plus proportionnées à leur âge. Il en eſt pourtant de ſi évidentes & de ſi ſenſibles par elles-mêmes, quoiqu'on n'en trouve point l'explication dans le Nouveau Teſtament, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre, comme l'hiſtoire de Joſeph dont nous parlerons bientôt, & d'autres pareilles.

AR-

ARTICLE SECOND.

Observations utiles pour l'étude de l'Hiſtoire Sainte.

I. Le premier ſoin que l'on doit apporter dans l'étude de l'hiſtoire en général, eſt d'y mettre beaucoup d'ordre & de méthode, afin de pouvoir diſtinguer nettement les faits, les perſonnes, les tems, les lieux: & c'eſt à quoi peuvent contribuer la Chronologie & la Géographie, qu'on a raiſon d'appeller les deux yeux de l'hiſtoire, puiſqu'elles y répandent beaucoup de lumiere, & qu'elles en écartent toute confuſion.

Quand je recommande l'étude de la chronologie, je ſuis bien éloigné de vouloir jetter les jeunes gens dans un examen de queſtions difficiles & épineuſes dont cette matiere eſt fort ſuſceptible, & dont la diſcuſſion ne convient qu'aux ſavans. Il ſuffit aux premiers d'avoir une idée nette & diſtincte, non de l'année préciſe de chaque fait particulier, ce qui iroit à l'infini, & cauſeroit un grand embarras; mais en gros & en général du ſiecle où ſont arrivés les événemens les plus conſiderables.

On a coutume de diviſer l'Hiſtoire Sainte depuis la création du monde juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt en ſix Ages ou ſix parties, qui renferment en tout l'eſpace de quatre mille ans. Cette diviſion n'eſt

n'eſt point difficile à retenir, & elle n'eſt point au deſſus de la portée des enfans. On marque enſuite combien chaque âge renferme d'années, en évitant autant qu'il eſt poſſible les fractions, c'eſt-à-dire les petits nombres, & en les réduiſant à un compte rond & plein. Ainſi le quatrieme âge qui s'étend depuis la ſortie de l'Egypte juſqu'au tems où l'on jetta les fondemens du Temple, à compter exactement renferme 479 ans & 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfans que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviſer cet eſpace en différentes parties; mais il ne faut pas trop les multiplier: 40 ans que le peuple paſſe dans le deſert ſous la conduite de Moyſe; plus de 350 depuis ſon entrée dans la terre ſainte, ſous la conduite de Joſué & des Juges; 40 ans ſous le regne de Saül; autant ſous celui de David; & quelques années de Salomon. Une pareille diviſion ne charge point la mémoire, & répand ce me ſemble beaucoup de clarté dans la connoiſſance des faits.

Entre les auteurs qui ont traité de la chronologie, Uſſerius & le P. Petau ſont les plus ſuivis. On peut choiſir pour guide l'un ou l'autre de ces deux ſavans hommes: mais il eſt bon que dans un Collège ce ſoit toujours le même dans toutes les claſſes.

Comme dans l'Hiſtoire Sainte il y a des faits raportés diverſement par les différens Auteurs qui en ont écrit, c'eſt au Maitre à réunir & à concilier ces différences, en choi-

choiſiſſant dans chaque livre les circonſtances les plus inſtructives & les plus intereſſantes. Quand on eſt arrivé au tems des Prophetes, leurs écrits répandent une grande lumiere ſur les livres hiſtoriques, qui omettent beaucoup de faits importans, ou ne les raportent ſouvent qu'en très peu de mots: on en verra quelque exemple dans la ſuite.

On a imprimé depuis peu un livre intitulé, *Abregé de l'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament*, qui peut être d'un grand uſage, *non-ſeulement* pour les jeunes gens, mais auſſi pour toutes les perſonnes qui n'ont pas ou aſſez de loiſir, ou aſſez de lumiere pour étudier l'Hiſtoire Sainte dans l'Ecriture même. On a fait entrer dans cet *Abregé* tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans l'Hiſtoire Sainte. On s'eſt fait un devoir d'y garder cette ſimplicité de ſtile, qui en fait le propre caractere. On a eu ſoin de mêler dans les récits hiſtoriques certaines paroles de l'Ecriture pleines de ſens, & qui donnent matiere à de grandes réflexions. Enfin pour rendre cet ouvrage plus complet & plus utile, on le termine par un extrait des Livres ſapientiaux & prophétiques. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on eût un pareil ſecours pour l'Hiſtoire profane.

II. Dans l'étude de l'Hiſtoire Sainte, il ne faut pas négliger les uſages & les coutumes particulieres au peuple de Dieu: ce qui regarde ſes loix, ſon gouvernement, ſa maniere de vivre. L'excellent livre de

M. l'Abbé Fleuri, qui a pour titre *Mœurs des Iſraelites*, renferme tout ce qu'on peut deſirer ſur ce ſujet, & me diſpenſe d'en parler avec plus d'étendue.

III. IL EST BON de faire obſerver aux jeunes gens les principaux caracteres des Juifs charnels, qui faiſoient le gros de la nation. L'honneur que Dieu leur avoit fait de les choiſir pour ſon peuple, les avoit remplis d'orgueil. Ils regardoient avec un ſouverain mépris toutes les autres nations. Ils croioient que tout leur étoit dû. Pleins de préſomption & d'eſtime pour eux-mêmes, ils n'attendoient la juſtice que de leurs propres efforts. Ils mettoient toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la Loi. Ils bornoient leurs vœux & leur eſpérance aux commodités temporelles, & aux biens de la terre. Dès qu'ils étoient mis à l'épreuve, & que quelque choſe venoit à leur manquer, oubliant tous les bienfaits de Dieu & tous les miracles qu'il avoit opérés en leur faveur, & toujours prêts à ſe révolter contre lui & contre leurs chefs, ils ſe livroient aux plaintes, au murmure, au deſeſpoir. Enfin, excepté les derniers tems, ils ont toujours eu pour l'idolatrie une pente que rien ne pouvoit arrêter.

C'eſt ce dernier trait qui contribue le plus, ce me ſemble, à faire connoitre parfaitement le caractere du peuple Juif, & l'un des principaux motifs du choix que Dieu en a fait: je veux dire la dureté de

cœur

cœur de ce peuple, & ſon panchant extrême au mal; par où Dieu a voulu montrer que les moiens purement extérieurs ne ſont point capables de corriger le cœur de l'homme, puiſque tous ſans exception ont été emploiés pendant pluſieurs ſiecles pour guérir les Juifs de l'idolatrie, & pour leur faire obſerver le premier précepte, & que tous ont été inutiles. Ni les longues & accablantes miſeres de la ſervitude de l'Egypte, ni la joie & la reconnoiſſance d'une délivrance miraculeuſe, & l'inſtruction de la Loi donnée au pié du mont Sinaï; ni la ſubſtitution d'une nouvelle race, née dans le deſert, élevée par Moyſe, formée par la Loi, intimidée par la punition de leurs peres; ni l'entrée dans la terre promiſe, & la jouïſſance actuelle de tous les effets de la promeſſe; ni les divers châtimens, ni les avertiſſemens & les exemples des Prophetes pendant le ſéjour en cette terre, n'ont pu arracher de leur cœur ce panchant impie. Devenus dans la terre promiſe beaucoup plus méchans, plus corrompus, plus idolatres, qu'ils ne l'avoient été en Egypte, Dieu enfin eſt obligé de les remettre aux fers à Ninive & à Babylone: mais ce châtiment ne ſert qu'à les endurcir; & livrés à toutes ſortes de crimes ils font blaſphemer le nom du Dieu d'Iſrael parmi les nations idolatres, qu'ils ſurpaſſent en méchanceté & en impiété.

C'eſt Dieu même qui nous déclare dans ſes Prophetes, & ſur-tout dans Ezéchiel, le 20. *Ezech.*

le deſſein qu'il a eu de faire connoitre aux hommes par la ſuite de tous les évenemens arrivés à ſon peuple, de leur faire connoitre, dis-je, la profonde corruption de leur cœur, & l'impuiſſance des remedes purement extérieurs pour guérir un mal ſi ancien & ſi deſeſpéré. Cette vue eſt une des grandes clés des Ecritures, & qui nous fait entrer le plus avant dans le ſecret & dans l'eſprit de l'Ancien Teſtament. Sans cette ouverture, l'Hiſtoire Sainte conſerve des obſcurités impénétrables, & demeure un livre fermé pour la plupart des lecteurs. En effet, pourquoi le choix d'un peuple ſi dur & ſi ingrat? Pourquoi tant de faveurs répandues ſur Iſrael par préférence à tant de nations meilleures que lui en apparence? Pourquoi une attache ſi perſévérante à ce peuple, malgré une ſi perſévérante ingratitude? Pourquoi le faire paſſer par tant d'états differens? Pourquoi cette alternative continuelle de promeſſes & de menaces, de conſolations & d'afflictions, de récompenſes & de châtimens? Pourquoi tant d'inſtructions, d'avertiſſemens, d'invitations, de réprimandes, de miracles, de prophetes, de ſaints conducteurs? Pourquoi tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, & qui n'en devient que plus méchant? Cette profondeur de la ſageſſe divine qui nous étonne, doit en même tems nous inſtruire: & c'eſt de cette obſcurité même répandue dans toute la conduite de Dieu ſur ſon peuple, que ſort une lumiere plus vive que celle du ſoleil,

qui

qui nous démontre l'insuffisance de tous les remedes extérieurs pour guérir la corruption du cœur humain.

IV. IL PAROIT visiblement, par la maniere même dont l'Ancien Testament est écrit, que le dessein de Dieu en le donnant aux hommes a été de les rendre extrêmement attentifs aux grands exemples de vertu qui s'y trouvent. L'Ecriture tranche en deux mots l'histoire des impies, quelque grands qu'ils soient selon le monde: & au contraire elle s'arrête longtems sur les *moindres* actions des justes. Le premier livre des Rois est l'histoire de Samuel: le second, celle de David: le troisieme & le quatrieme, celles de Salomon, de Josaphat, d'Ezéchias, d'Elie, d'Elisée, d'Isaïe. Elle semble ne parler des impies qu'à regret, par occasion, & seulement pour les condamner. Quand on compare ce qu'elle dit de Nemrod, qui bâtit les deux plus puissantes * villes du monde, & qui fonda le plus grand empire qui ait jamais été dans l'univers, avec ce qu'elle raporte des premiers Patriarches; on ne sait pourquoi elle passe si rapidement sur des choses très importantes, qui ont dû rendre la vie de ce fameux Conquérant très singuliere, & qui donneroient à l'histoire ancienne tant de lumiere & tant d'ornement, pour s'arrêter si longtems sur des détails, en apparence peu nécessaires, ou de la vie d'Abraham, ou de celle de Jacob, moins illustre encore que celle de son aieul. Dieu marque en cela com-

* *Ninive & Babylone.* Gen.

combien ſes penſées ſont differentes des nôtres, en nous faiſant voir dans le premier ce que les hommes admirent & ce qu'ils ſouhaitent, & dans les autres ce qu'il approuve & ce qu'il juge digne de ſa complaiſance & de notre attention.

L'Ecriture preſcrit des règles, & fournit des modèles pour toute ſorte d'états & de conditions. Rois, Juges, riches, pauvres, gens mariés, peres, enfans; tous y trouvent des inſtructions excellentes ſur tous leurs devoirs. C'eſt une pratique fort utile, & en même tems fort agréable, d'accoutumer les jeunes gens à réunir d'eux-mêmes & à raporter ſur le champ pluſieurs exemples ſur une même matiere.

LES ROIS dans l'Ecriture ſainte, j'entens ceux qui ſont ſelon le cœur de Dieu, ne ſe regardent que comme les miniſtres du Roi ſouverain, & n'uſent de leur autorité que pour rendre leurs ſujets heureux, en les rendant meilleurs. Ils ſont pleins de zèle pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Qu'on étudie avec quelque attention les ſentimens de piété que David fait paroitre dans le tranſport de l'Arche & dans les préparatifs pour la conſtruction du Temple, les miſſions que Joſaphat ordonne & fait lui-même en perſonne dans ſon roiaume, les ſoins d'Ezéchias pour la religion dès le commencement de ſon regne, le zèle infatigable de Joſias pour rétablir le véritable culte non-ſeulement dans Juda, mais encore dans les dix tribus; on verra que ces Princes ne ſe cro-

croioient aſſis ſur le trône que pour faire regner Dieu dans leurs Etats. Et pour montrer que la piété n'eſt point contraire à la vraie politique, l'Ecriture affecte quelquefois de raporter en détail les ſages précautions qu'ils prenoient pour la guerre & pour la paix : fortifications de villes, magaſins d'armes, troupes règlées ; ſoins de l'agriculture, de la nourriture & de la ſureté des troupeaux, ſources aſſurées & innocentes de l'abondance qui regnoit dans tout le pays, & qui mettoit le peuple en état de paier avec joie & facilité les impôts, toujours règlés ſur les véritables beſoins de l'Etat, & ſur les facultés de chaque particulier.

LES JUGES, les Magiſtrats, les Miniſtres, toutes les perſonnes conſtituées en autorité, trouvent des modèles parfaits dans Moyſe, dans Joſué, dans les Juges juſqu'à Samuel, dans Job, Néhémie, Eſdras, Eliacim. Toute leur conduite marque un deſintereſſement parfait. Ils ne penſent point à établir ou à élever leur famille. Ils ſont populaires, ſimples, modeſtes, ſans faſte, ſans diſtinctions, ſans gardes, ſans jalouſie dans le commandement, recevant avec joie les avis des inférieurs, & les aſſociant volontiers à leur autorité.

RICHES. Abraham. Job. Booz, &c.

On ſait combien ABRAHAM étoit riche, & combien en même tems il étoit libéral & généreux. Il auroit regardé comme

me une tache & comme une honte pour lui, ſi un autre que Dieu l'eût enrichi.

Gen. 14. 23. *Non accipiam ex omnibus quæ tua ſunt*, dit-il au Roi de Sodome qui par reconnoiſſance lui offroit tous les biens qu'Abraham avoit retirés des mains des ennemis, *dicas: Ego ditavi Abraham.* Sa maiſon étoit ouverte à tous les paſſans & à tous les voiageurs.

Gen. 18. 1. 2. L'Ecriture nous repréſente ce ſaint homme aſſis dans la plus grande chaleur du jour à l'entrée de ſon pavillon, & placé là comme en ſentinelle par la charité, pour y attendre, ou plutôt pour chercher les occaſions d'exercer l'hoſpitalité: car il eſt dit qu'il couroit au devant des paſſans: *Quos cùm vidiſſet, cucurrit in occurſum eorum.*

JOB étoit un prince puiſſant, & fort conſidéré. L'Ecriture nous trace en ſa perſonne un portrait magnifique d'un homme public, conſtitué en autorité, & comblé de richeſſes. Il ſentoit avec une vive

Job. ch. 31. v. 18. reconnoiſſance que la compaſſion l'avoit élevé & nourri dès ſon enfance, & qu'il l'avoit eue pour guide dès le ſein de ſa

Ch. 29. v. 12. 15. 16. mere. Il mettoit au deſſus de ſes plus glorieux titres d'être l'œil de l'aveugle, le pié du boiteux, le pere des pauvres, l'aſyle des étrangers, le conſolateur de la veuve, & le protecteur de l'orphelin deſtitué de tout ſecours. Il ne dédaignoit

Ch. 31. v. 13-15. point d'entrer en diſcuſſion avec ſon ſerviteur & avec ſa ſervante lorſqu'ils croioient avoir quelque ſujet de plainte contre lui, intimement convaincu qu'eux & lui

ni avoient un maitre commun, & que le même Dieu étoit leur créateur & le ſien.
Jamais il ne mit ſa confiance dans ſes grandes richeſſes, & les diſgraces de ſes ennemis ne lui cauſerent jamais de ſecrette joie. Acceſſible à tous ſans diſtinction, il s'inſtruiſoit des affaires avec une extrême ſoin. Revétu de la juſtice comme d'un vêtement roial, & orné de l'équité de ſes jugemens comme d'un diadême, il arrachoit à l'injuſte ſa proie d'entre les dents, & lui briſoit les mâchoires afin de le mettre *hors* d'état de nuire à l'avenir. Le plus doux fruit qu'il retiroit de ſon zèle, étoit la ſatisfaction d'avoir délivré celui qui étoit près de périr, & d'en être comblé de bénédictions: & dans le tems même qu'il étoit aſſis au milieu des Sénateurs & des Princes, & qu'il en étoit environné comme un Roi l'eſt de ſes gardes, il ne laiſſoit pas d'être le conſolateur des affligés.

v. 24. 25. *v.* 29. *Ch.* 29. *v.* 16. *v.* 14. *v.* 17. *v.* 11-13. *v.* 25.

Booz n'eſt pas moins admirable dans ſon genre. Au milieu des richeſſes il eſt laborieux, appliqué aux travaux de la campagne, ſimple, ſans luxe, ſans délicateſſe, ſans molleſſe, ſans hauteur. Quelle affabilité, quelle douceur, quelle bonté envers ſes domeſtiques! *Que le Seigneur ſoit avec vous*, dit-il à ſes moiſſonneurs. Et ils lui répondent: *Que le Seigneur vous béniſſe.* Beau langage de l'antiquité religieuſe, mais peu connu dans nos jours!

Ruth. ch. 2.

Quelle louange ne mérite point ce qu'il dit & ce qu'il fait à l'égard de Ruth, qu'il prie

prie de ne point aller dans un autre champ pour y glaner, mais de ſe joindre à ſes filles pour boire & manger avec elles; & l'ordre charitable qu'il donne à ſes gens de lui laiſſer couper de l'orge avec eux, & de jetter même exprès des épis dans le champ, afin qu'elle pût les ramaſſer ſans honte: nous apprenant par cette ſage conduite à épargner à ceux à qui nous faiſons des libéralités la confuſion de recevoir, & à nous-mêmes la tentation de la gloire, & même du plaiſir de donner! *De veſtris quoque manipulis projicite de induſtria, & remanere permittite, ut abſque rubore colligat.*

Tobie. Le Saint Eſprit nous donne dans ce ſaint homme un modèle parfait de la vie privée, & nous montre en lui l'aſſemblage de toutes les vertus & de tous les devoirs de cet état. On y voit une fermeté à ſe défendre dès le bas âge de la contagion du mauvais exemple; une égalité d'eſprit dans les differentes ſituations de la vie: une généroſité, dans ſon abondance, à ſoulager les malheureux, & à prêter même de groſſes ſommes ſans interêt: une patience à ſupporter une pauvreté extrême non ſeulement ſans murmure, mais avec action de graces: un courage invincible à exercer les œuvres de miſericorde: une douceur à ſouffrir les contradictions domeſtiques: une ferme confiance en Dieu dans les plus dures épreuves: une attention ſuivie à élever ſon fils, autant par ſes exemples que par ſes leçons, dans

la

la crainte du Seigneur, dans la juſtice pour le prochain, dans la compaſſion pour les pauvres: enfin une vive & ferme attente des biens futurs qui le ſoutenoit & le conſoloit au milieu des plus grandes afflictions. *Nous ſommes*, dit-il, *les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promiſe.* Tob. 2. 18

PAUVRES. Quel exemple que JOB pour ceux à qui des diſgraces imprévues enlevent tout d'un coup leur bien! *Le Seigneur me l'avoit donné: le Seigneur me l'a ôté. Que ſon nom ſoit béni!* Job. 1. 21

RUTH, étonnée de ce que Booz daigne jetter les yeux ſur une pauvre femme étrangere, apprend aux perſonnes réduites, comme elle, à la mendicité, combien elles doivent être humbles & reconnoiſſantes, en faiſant réflexion que rien ne leur eſt dû.

Que le ſort des pauvres ſeroit digne d'envie, s'ils avoient, comme TOBIE, cette belle maxime dans le cœur: *Ne craignez point, mon fils. Il eſt vrai que nous ſommes pauvres: mais nous aurons beaucoup de bien ſi nous craignons Dieu, ſi nous nous abſtenons de tout péché, & ſi nous faiſons de bonnes œuvres.* Tob. 4. 2

PERSONNES MARIE'ES. Les ſaintes femmes des patriarches. Sara, fille de Raguel. Ruth. Eſther. Judith. Tobie pere & fils. Job. Un ſeul mot de ce dernier nous montre juſqu'où ces anciens Juſtes portoient la chaſteté conjugale. Job étoit

étoit un prince riche & puiſſant, qui vivoit dans l'abondance, qui étoit environné d'une cour attentive à lui plaire. Cependant il nous apprend lui-même qu'il avoit fait un pacte avec ſes yeux, & s'étoit impoſé une loi ſévere, de ne jamais
Job. 31. 1. arrêter ſes regards ſur une vierge. *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.*

Ce que j'ai dit des differens états, pour leſquels on trouve des règles & des modèles dans l'Ecriture, doit s'entendre auſſi des differentes vertus, & de toutes les matieres de morale.

La vertu toujours exercée, purifiée, affermie par les maux. Abel. Abraham. Joſeph. Moyſe. David. Job. Daniel, &c.

Le crime malheureux. Caïn. Abimelec & les Sichemites. Abſalom. Achitophel. Jeroboam. Baaſa. Achab.

Pardon des injures. Abraham, à l'égard de Lot. Joſeph, à l'égard de ſes freres. David, à l'égard de Saül.

Oppreſſion des pauvres, des foibles, des veuves, orphelins, étrangers, crie vengeance & l'obtient. Abel contre Caïn. Jacob contre Laban & Eſaü. Iſrael contre les Egyptiens. Le ſang des enfans de Gédéon contre Abimelec. Urie contre David. Nabot contre Achab & Jézabel.

La pénitence couvre les plus grands crimes, & arrête les plus terribles menaces. Les Ninivites. Les Iſraelites très ſouvent. Achab. Manaſſé.

V. La connoissance de Dieu & de

de ſes attributs doit être un des plus grands fruits de l'étude de l'Hiſtoire Sainte.

UNITE' de Dieu. Cette vérité brille par-tout dans les Ecritures, où il ſemble que Dieu crie à haute voix qu'il n'y a point de Dieu, point de Seigneur que lui. *Ego Dominus, & non eſt alius. . . Ego Deus, & non eſt alius.* Iſai 45. 18. & 22.

LA TOUTE-PUISSANCE de Dieu, manifeſtée par la création, la conſervation, & le gouvernement de l'univers: Par la facilité avec laquelle il éleve ſur le trône & en précipite qui il veut; établit les empires, & les détruit; rend des nations floriſſantes & miſerables: Par l'empire ſouverain qu'il exerce, non ſeulement ſur tout ce qui eſt extérieur & viſible, mais ſur les eſprits & les cœurs, en les faiſant paſſer tout d'un coup d'une réſolution priſe à une autre toute contraire, ſelon ſes deſſeins. EXEMPLES. Laban & Eſaü marchant contre Jacob. Conſeil d'Achitophel diſſipé par celui de Chuſaï. Toute l'armée de Juda tranſportée de colere & du deſir de vengeance, marchant ſous Roboam contre Jeroboam, arrêtée & congédiée ſur le champ par une ſeule parole du Prophete. L'armée d'Iſrael retournant à Samarie chargée de dépouilles, renvoiant deux cens mille captifs ſur la ſimple remontrance de quelques grands Seigneurs de Samarie, &c.

BONTE' de Dieu, & ſes motifs. Elle ſe répand avec profuſion, & ſans s'épuiſer, en prodiguant le néceſſaire, le com-

mode, le délicieux, ſur des hommes qui ne le connoiſſent point, ou qui ne lui en rendent pas graces, ou qui l'offenſent & le blaſphement.

PATIENCE de Dieu. Il ſupporte les crimes & l'impénitence des hommes pendant pluſieurs ſiecles, depuis les prédications d'Henoch juſqu'au déluge. La meſure des Amorrhéens n'eſt comblée qu'après plus de quatre cens ans. Le peuple Juif en fournit pluſieurs exemples, ſur-tout la ruïne de Samarie & de Jeruſalem, & la captivité d'Iſrael & de Juda, dont ces deux roiaumes avoient été menacés pendant pluſieurs ſiecles.

JUSTICE de Dieu. Quand enfin elle éclate, elle eſt terrible, accablante, inexorable: rien ne la peut arrêter ni détourner. Déluge. Sodome. Ninive. Babylone, &c.

Le caractere de la punition eſt ordinairement proportionné à la nature du crime. Toute la terre infectée par les hommes, eſt toute ſubmergée par les eaux du déluge. Les villes malheureuſes brulant du feu impur, ſont conſumées par le feu. L'adultere & l'homicide de David, ſont vengés par les inceſtes & les meurtres de ſes enfans.

LA PROVIDENCE de Dieu, entre dans tout, préſide à tout juſques dans le moindre détail, règle & fait tout. Dieu appelle la famine, l'épée, la peſte, pour punir des ingrats, & humilier des ſuperbes. Il ſuſcite tout d'un coup l'eſprit des peu-

uples qui ne penſent point à la guerre,
les amène de loin pour ravager un au-
e peuple coupable. Il inſpire aux trou-
s l'ardeur, le courage, l'obéiſſance, le
épris des fatigues & des dangers. Il
nne aux chefs la vigilance, l'activité,
udace pour entreprendre les choſes les
us difficiles; la prévoiance, le diſcerne-
ent des expédiens les plus utiles; l'auto-
té, & l'art de ſe faire en même tems
aindre & aimer. Il leve les obſtacles,
cilite les entrepriſes, accorde le ſuccès.
u contraire il ôte à ceux qu'il veut per-
re le conſeil, la préſence d'eſprit, la for-
e, le courage. Il jette le deſordre & la
onſternation dans les armées, juſqu'à fai-
: tourner les épées des ſoldats contre leurs
ompagnons. Il parvient à ſes deſſeins par
s moiens les plus contraires, comme
hiſtoire de Joſeph le montre: & ſouvent
y parvient par des moiens qui paroiſſent
effet du pur hazard, quoiqu'ils ſoient
us concertés & préparés par une ſageſſe
ıfinie: comme l'hiſtoire de David depuis
n état de berger juſqu'à la mort de Saül
: fait voir clairement.

Les Maitres, en expliquant l'Hiſtoire
ainte aux jeunes gens, ne peuvent trop
ıſiſter ſur la Providence, qui eſt un at-
ibut de Dieu dont la connoiſſance eſt la
us intereſſante, la plus importante, la
ns néceſſaire; qui influe dans tous les
vénemens publics & particuliers; que
ut homme doit avoir préſente dans cha-
ıe circonſtance de la vie, dans chaque

action de la journée; qui eſt la plus ferme baſe de la religion; qui forme les liens les plus naturels & les plus étroits de la créature avec le Créateur; qui lui fait ſentir davantage ſa dépendance univerſelle, ſa foibleſſe, ſes beſoins; qui lui offre les occaſions des plus grandes vertus, de la confiance en Dieu, de la reconnoiſſance, du détachement, de l'humilité, de la réſignation, de la patience; & qui fournit à la piété & au culte religieux la matiere la plus ordinaire de ſes exercices par la priere, par les vœux, par les actions de graces, par les ſacrifices.

CONNOISSANCE DE L'AVENIR. Un des caracteres les plus incommunicables de la Divinité, eſt la connoiſſance de l'avenir. Souvent Dieu fait aux fauſſes divinités le défi de prédire ce qui doit arriver. *Annuntiate quæ ventura ſunt in futurum, & ſciemus quia dii eſtis vos.* Il faut, en enſeignant l'Hiſtoire Sainte, y faire ſoigneuſement remarquer aux jeunes gens les prédictions les plus célèbres, ſoit qu'elles regardent les évenemens temporels, ou qu'elles aient raport à la religion; & leur faire obſerver le caractere des Prophetes, leur miſſion, le but & les dangers de leur miniſtere. Ils ſont ſaints & irréprochables dans leurs mœurs, mènent une vie pauvre & obſcure, ſans ambition, ſans interêt, ſans tirer aucun avantage de leurs prédictions. Ils ſont envoiés à des incrédules, qui les contrediſent & les perſécutent, qui ne ſe rendent qu'après l'évi-

Iſai. 41. 23.

vidence de l'accompliſſement. Leurs prédictions regardent des évenemens publics, & annoncent la deſtinée des roiaumes. Elles ſont circonſtanciées, publiées longtems avant l'accompliſſement, connues de tous, à la portée des plus ſimples. Tous ces caracteres réunis enſemble ſont de puiſſans motifs de crédibilité.

VI. ENFIN, Jéſus-Chriſt étant la fin de la Loi, il faut, quand l'occaſion s'en préſente naturellement, le faire enviſager aux jeunes gens dans les hiſtoires qu'on leur explique; dans les ſacrifices; dans les cérémonies; dans les actions des Patriarches, des Juges, des Rois, des Prophetes, en un mot de tous ceux que Dieu a choiſis pour figurer par quelque endroit ou Jéſus Chriſt, ou l'Egliſe, qui eſt ſon épouſe & ſon ouvrage.

VII. A toutes ces obſervations je croi devoir en ajouter une derniere ſur les privileges de la PIETE', à laquelle il eſt très important de rendre la jeuneſſe attentive. En effet Dieu a voulu montrer par toute la ſuite de l'hiſtoire de l'Ancien Teſtament, que toutes les promeſſes & toutes les récompenſes, même pour la vie préſente, étoient attachées à la PIETE'; que tous les biens temporels viennent de Dieu comme de leur unique ſource, & qu'il ne les faut attendre que de lui ſeul, quoiqu'il en réſerve à ſes ſerviteurs dans l'éternité de plus dignes de ſa magnificence, & de plus proportionnés à la vertu. C'étoit cette piété, dont le pre-

pre caractere consistoit dans une ferme confiance en Dieu, qui règloit seule la destinée de son peuple, & qui décidoit absolument de la félicité publique, & du sort de l'Etat. Tout étoit mesuré sur elle, les saisons favorables, l'abondance, la fécondité, la victoire sur les ennemis, la délivrance des plus grands dangers, l'affranchissement de tout joug étranger, la jouïssance de tous les avantages qu'on peut gouter dans le sein d'une profonde paix. Elle obtenoit tout, & surmontoit tout. C'est par elle que Jonathas seul avec son écuier met en fuite une armée entiere; que David sans armes terrasse le géant, & se met à couvert des artifices & de la violence de Saül; que Josaphat, sans tirer l'épée, triomphe de trois peuples ligués contre lui; qu'Ezéchias sauve Jérusalem & le Roiaume de Juda, en voiant périr cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens. Au contraire l'impiété attiroit tous les fléaux de la colere de Dieu, la famine, la peste, la guerre, les défaites, la servitude, la ruïne entiere des plus puissantes maisons; & le crime conduisoit toujours à une fin malheureuse.

De pareilles observations peuvent beaucoup servir à inspirer des sentimens de piété insensiblement, agréablement, sans travail, sans affectation, sans paroitre prêcher, ni faire de longues moralités. C'est la principale fin que Dieu s'est proposée en liant tous les devoirs, toutes les vertus, tous les préceptes, toutes les vé-

vérités salutaires, tous les mysteres, en un mot toute la religion, à des faits dont les hommes de toute condition, de tout âge, de toute sorte de caracteres sont touchés, parce qu'ils sont à leur portée, & qu'ils n'ont pas moins d'agrément que d'utilité. Omettre de telles observations, seroit priver les jeunes gens des plus grands fruits que présentent les livres saints, & leur laisser ignorer ce qui fait l'ame des Ecritures.

Après avoir marqué les principales choses qu'on peut observer en lisant & en expliquant l'Histoire Sainte, & avoir comme posé les fondemens & les principes de cette étude, il me reste à en faire l'application à quelques histoires particulieres, afin de montrer comment on peut mettre en pratique les règles que j'ai données. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter avec le plus d'ordre & de clarté qu'il me sera possible.

CHAPITRE SECOND.

APPLICATION DES PRINCIPES

A QUELQUES EXEMPLES.

DEUX grands hommes, fort célèbres dans l'Ecriture Sainte, me fourniront les exemples auxquels j'appliquerai les règles que je viens de donner : Joseph, & Ezéchias. A ces histoires j'ajouterai un article sur les Prophéties.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Joseph.

COMME cette histoire est fort longue & fort connue, je serai obligé d'en omettre ou d'en abréger plusieurs circonstances quoique très interessantes, pour ne point trop allonger ce récit.

1. *Joseph vendu par ses freres : conduit en Egypte chez Putiphar : mis en prison.* Gen. chap. 37. 39. & 40.

JACOB avoit douze enfans, dont Joseph & Benjamin étoient les plus jeunes : il avoit eu ces deux derniers de Rachel.

L'a-

L'amour particulier que Jacob témoignoit à Joſeph, la liberté que celui-ci prit d'accuſer devant lui ſes freres d'un crime que l'Ecriture ne nomme point, & le récit qu'il leur fit de ſonges qui marquoient ſa future grandeur, exciterent leur jalouſie & leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils paiſſoient leurs troupeaux, ils ſe dirent l'un à l'autre : Voici notre ſongeur qui vient ; allons, tuons-le, & le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront ſervi ſes ſonges. Sur la remontrance de Ruben, ils ſe contenterent de le jetter dans la citerne, après lui avoir ôté ſa robe. Bientôt même ils l'en retirerent, pour le vendre à des marchands Iſmaelites qui alloient en Egypte, à qui en effet ils le vendirent vingt pieces d'argent. Après cela ils prirent ſa robe, & l'aiant trempée dans le ſang d'un chevreau, ils l'envoierent à Jacob, & lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voiez ſi ce n'eſt pas celle de votre fils. Il la reconnut, & dit : C'eſt la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré : une bête a dévoré Joſeph. Il déchira ſes vêtemens ; & s'étant couvert d'un cilice, il pleura ſon fils fort longtems.

Les Iſmaelites emmenerent Joſeph en Egypte, où ils le vendirent à un des premiers Officiers de la Cour de Pharaon, nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *étoit avec Joſeph, & tout lui réuſſiſ-*

ſoit heureuſement. Son maitre, qui voioit bien que Dieu étoit avec lui, le prit en affection. Il le fit Intendant de ſa maiſon, & il ſe repoſoit abſolument ſur lui du ſoin de toutes ſes affaires. Auſſi Dieu bénit la maiſon de Putiphar, & il multiplia ſes biens de tous côtés à cauſe de Joſeph.

Il y avoit déja longtems qu'il étoit dans cette maiſon, lorſque ſa maitreſſe l'aiant regardé avec un mauvais deſir, le ſollicita en l'abſence de ſon mari à commettre le crime. Mais Joſeph en eut horreur, & lui dit: Comment ſerois-je aſſez malheureux, pour abuſer de la confiance que mon maitre a en moi, & pour pécher contre mon Dieu? Elle continua ainſi pendant pluſieurs jours à le ſolliciter, ſans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Joſeph étoit ſeul, elle le prit par le manteau, & le preſſoit de conſentir à ſon mauvais deſir. Alors Joſeph, lui laiſſant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jetta un grand cri, & aiant appellé les gens de ſa maiſon, elle leur dit que Joſeph avoit voulu lui faire violence, & qu'il avoit pris la fuite auſſi-tôt qu'il l'avoit entendu crier. Lorſque ſon mari fut de retour, elle lui perſuada la même choſe, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle diſoit. Putiphar, trop crédule aux paroles de ſa femme, entra dans une grande colere, & le fit enfermer dans la priſon où étoient ceux que le Roi faiſoit arrêter. Mais le Seigneur fut avec

Jo-

Joseph: il en eut compassion, & il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Joseph étoit en prison, deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon, savoir le grand Echanson & le grand Pannetier, y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Joseph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque tems après ils eurent tous deux dans la même nuit un songe qui les jetta dans de grandes inquietudes. Joseph leur en donna l'explication. *Il prédit* à l'Echanson, que dans trois jours il seroit rétabli dans l'exercice de sa charge; & au grand Pannetier, que dans trois jours Pharaon le feroit attacher à une croix, où sa chair seroit déchirée par les oiseaux. Les choses arriverent comme il l'avoit dit. Le grand Pannetier fut mis à mort, & l'autre rétabli. Joseph avoit prié l'Echanson de se souvenir de lui, & d'obtenir du Roi son élargissement: car j'ai été enlevé, dit-il, par fraude & par violence du pays des Hébreux; & j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable. Mais cet Officier étant rentré en faveur, ne pensa plus à son Interprete.

REFLEXIONS.

DEMANDE. Que faut-il penser de la conduite de Dieu sur Joseph, à qui sa vertu n'attire que de mauvais traitemens, soit de la part de ses freres qui le haïs-

ſent & le traitent avec la derniere cruauté, ſoit du côté de la femme de Putiphar ſa maitreſſe, qui le calomnie impunément, & le fait renfermer dans un cachot comme un ſcélérat?

REPONSE. Dieu par cette conduite a voulu nous donner d'importantes inſtructions.

1°. Son deſſein eſt de détromper les hommes de la fauſſe idée qu'ils ont de la Providence, & de la fauſſe idée qu'ils ont de la vertu. Ils croient que Dieu néglige le ſoin des choſes humaines, lorsque ceux qui le craignent ſont dans l'oppreſſion & dans la miſere. Ils croient que la vertu doit toujours rendre heureux en cette vie ceux qui en ont une ſincere. L'Ecriture détruit ces faux préjugés par l'exemple de Joſeph, ſur qui les yeux de Dieu ſont très attentifs, & qui eſt néanmoins haï par ſes freres, vendu, exilé, calomnié, mis en priſon; qui a conſervé une vertu très pure, ſans en être plus heureux pendant pluſieurs années; & qui n'eſt même tombé dans la captivité & dans le danger de perdre la vie, que parce qu'il eſt demeuré fidèle à ſes devoirs. Il eſt vrai que Dieu rompit dans la ſuite ſes liens, & l'éleva à une ſuprême autorité. Mais Joſeph étoit préparé à ſouffrir l'oppreſſion jusqu'à la fin de ſa vie. Il conſentoit à mourir dans la priſon, ſi Dieu le vouloit: & il n'eût pas été moins précieux à ſes yeux, ni moins ſûr des biens éternels qu'il eſpéroit

eſpéroit de ſa miſericorde, quand il eût paru en être abandonné juſqu'au dernier moment.

D. Paroît-il effectivement que Dieu ait pris un ſoin particulier de Joſeph pendant ſes diſgraces?

R. L'Ecriture ſemble avoir pris à tâche de nous faire remarquer la protection de Dieu ſur ſon ſerviteur, en nous avertiſſant qu'il fut toujours avec, lui, & que par cette raiſon tout lui réuſſiſſoit heureuſement; qu'il lui fit trouver grace devant ſon maître, qui reconnut que le Seigneur étoit avec Joſeph, & qu'il le favoriſoit & le béniſſoit en toutes ſes actions; qu'il inſpira à Putiphar de lui donner, tout jeune qu'il étoit, l'autorité ſur toute ſa maiſon; que pour attacher le maître à ſon ſerviteur par une affection plus durable & plus forte, le Seigneur bénit la maiſon de l'Egyptien à cauſe de Joſeph, & multiplia ſes biens tant à la ville qu'à la campagne, enſorte que ſon maître n'avoit d'autre ſoin que de ſe mettre à table, & de manger. Que quand Joſeph fut mis en priſon, le Seigneur eut compaſſion, qu'il lui fit trouver grace auſſi devant le Gouverneur de la priſon; qu'il lui inſpira de remettre à Joſeph le ſoin de tous ceux qui y étoient renfermés, ſans prendre connoiſſance de quoi que ce fût, & de lui tout confier, enſorte qu'il ne ſe faiſoit rien ſans ſon ordre; qu'enfin le Seigneur le fit réuſſir en toutes choſes. *Gen. ch.* *v.* 2. *v.* 3. *v.* 4. *v.* 5. *v.* 21 *v.* 22. *v.* 23.

D. Malgré toutes ces faveurs, la priſon

n'étoit-elle pas un ſéjour bien triſte pour Joſeph?

R. Lorſqu'il fut mis en priſon, tout paroiſſoit l'avoir abandonné: mais Dieu étoit deſcendu avec lui dans l'obſcure retraite
39. où on l'avoit enfermé. *Fuit autem Dominus cum Joſeph*; & l'Ecriture ne craint point de dire que la Sageſſe éternelle ſe rendit com-
10. me priſonniere avec lui: *Hæc deſcendit cum*
4. *illo in foveam, & in vinculis non dereliquit illum.* Elle adouciſſoit ces longues nuits paſſées à ſouffrir & à veiller. Elle éclairoit ces ténèbres que la lumiere du ſoleil ne pouvoit percer Elle ôtoit à la ſolitude & à la captivité, dont les lectures & l'occupation ne pouvoient diminuer ni ſuſpendre le ſentiment, ce poids terrible de l'ennui qui renverſe les plus fermes. Enfin, elle faiſoit couler dans ſon cœur une paix, dont la ſource étoit inviſible & intariſſable. Lorſque Joſeph fut aſſocié au trône de Pharaon, il n'eſt point dit que la Sageſſe y monta avec lui, comme il eſt dit qu'elle deſcendit avec lui en priſon. Elle l'accompagna ſans doute dans le ſecond état: mais le premier étoit plus cher à Joſeph, & il doit l'être à quiconque a de la foi.

D. Quelle autre inſtruction Dieu a-t-il voulu nous donner dans la conduite qu'il a gardée à l'égard de Joſeph?

R. Il a voulu en ſecond lieu nous apprendre comment ſa providence conduit toutes choſes à l'exécution de ſes deſſeins, & comment elle y fait ſervir les obſtacles mêmes que les hommes s'efforcent d'y apporter.

porter. Le deſſein de Dieu étoit d'élever Joſeph à un point de grandeur & de puiſſance où ſes freres ſeroient réduits à ſe proſterner humblement devant lui. Les freres de Joſeph s'y oppoſent : mais *il n'y a*, dit l'Ecriture, *ni ſageſſe, ni prudence, ni conſeil contre le Seigneur.* Ce qu'ils font pour humilier Joſeph, eſt le premier degré par lequel Dieu le conduit à l'élévation & à la gloire: & l'horrible calomnie de ſon impudique maitreſſe, qui mettoit, ce ſemble, le comble a tous ſes malheurs, eſt ce qui le fera preſque monter ſur le trône. Prov. 30.

C'eſt ce que Joſeph lui-même fit remarquer à ſes freres dans la ſuite, en leur diſant que ce n'étoit pas eux qui l'avoient fait venir en Egypte, mais que c'étoit Dieu qui l'y avoit envoié: *Non veſtro conſilio, ſed Dei voluntate huc miſſus ſum.* Cette parole eſt un grand ſujet de conſolation pour ceux qui ont de la foi. Tout ce qu'on entreprendra contre eux, deviendra un moien pour aſſurer leur bonheur & leur ſalut. Les deſſeins ſecrets, les haines déclarées, la captivité, la calomnie, les feront arriver au terme que la grace leur a marqué. Après cela l'envie & l'injuſtice ſeront confondues; & lorſqu'elles auront porté Joſeph ſur le trône, elles paroîtront tremblantes devant lui. Gen. 4.

D. Quels moiens Joſeph emploie-t-il pour combattre la tentation qui lui eſt ſuſcitée par ſa maitreſſe ?

R. Nous trouvons dans ſa conduite un excellent modèle de ce que nous devons faire

faire quand nous ſommes tentés. Joſeph ſe défend d'abord par le ſouvenir de Dieu & de ſon devoir. Comment, dit-il à cette femme hardie & ſans pudeur, pourrois-je commettre une telle action, aiant Dieu pour témoin & pour juge? C'eſt à ſes yeux que nous deviendrions criminels vous & moi. C'eſt lui qui me commande de vous deſobéir en cette occaſion. Comment pourrois-je éviter ſes regards, ou corrompre ſa juſtice, ou me mette à couvert de ſon indignation? *Quomodo ergo poſſum hoc malum facere, & peccare in Deum meum?* Lorſque la tentation eſt devenue ſi forte, qu'il a tout à craindre de ſa foibleſſe, il prend la fuite, quitte tout, & s'expoſe à tout, plutôt que de demeurer dans l'occaſion prochaine d'offenſer Dieu.

Gen. 39. 9. * Heb. Hoc grande ſcelus.

D. N'y a-t-il point encore d'autre réfléxion à faire ſur les malheurs & les diſgraces de Joſeph?

R. Quelque durs & quelque injuſtes que fuſſent les traitemens que Joſeph eut à ſouffrir, jamais il ne lui échapa une ſeule parole de murmure. Il ne s'abandonna point au découragement dans ſa ſervitude, mais il ſe donna tout entier au ſervice de ſon maitre. Dans le grand loiſir qu'ont les priſonniers, & malgré le panchant naturel qu'ont les hommes à parler de leurs avantures, il n'avoit point fait le récit des ſiennes. Quand il eſt forcé de s'en ouvrir à l'Echanſon, il le fait avec une modération & une charité qu'on ne peut aſſez admirer. *J'ai été enlevé par fraude & par violence*, dit-il, *du pays des Hébreux*,

& j'ai été renfermé dans cette priſon ſans être coupable. Il ne nomme ni ſes freres qui l'ont vendu, ni ſa maîtreſſe qui l'a calomnié. Il dit ſeulement qu'il a été enlevé & fait eſclave, quoiqu'il fût libre; & condamné à une dure priſon, quoiqu'il fût innocent. Un autre, moins humble & moins prudent que lui, auroit raconté ſa vie, & inſiſté ſur les circonſtances qui lui auroient fait le plus d'honneur. S'il en eût uſé ainſi, le Saint Eſprit auroit laiſſé dans les ténèbres une vertu qui n'auroit pu les ſouffrir, & qui auroit voulu ſe conſoler de ſes malheurs par la vaine ſatisfaction de ſe faire admirer: au-lieu qu'il a pris ſoin d'apprendre à tous les ſiecles ce que Joſeph n'a pas voulu dire en ſecret, & dans l'obſcure caverne où il étoit enfermé.

2. *Elévation de Joſeph. Premier voiage de ſes freres en Egypte.* Gen. ch. 41. & 42.

DEUX ANS ſe paſſerent depuis que l'Echanſon eut été rétabli, après leſquels Pharaon eut deux ſonges en une même nuit. Dans l'un il vit ſept vaches graſſes qui ſortoient du Nil, & qui furent dévorées par ſept autres vaches maigres ſorties après elles du même fleuve. Dans le ſecond il vit ſept épis pleins, qui furent auſſi dévorés par ſept autres épis fort maigres. Aucun des Sages d'Egypte n'aiant pu expliquer ces ſonges, l'Echanſon ſe ſouvint de Joſeph, & en parla au Roi, qui le fit auſſitôt ſortir de priſon, & lui raconta ſes ſonges. Joſeph répondit que les ſept vaches graſſes & les ſept épis pleins ſi-

ſignifioient ſept années d'abondance ; & que les vaches & les épis maigres marquoient ſept années de ſtérilité & de famine qui viendroient enſuite. Il conſeilla au Roi d'établir un homme ſage & habile, qui eût ſoin, pendant les ſept années d'abondance, de faire ſerrer une partie des grains dans des greniers publics, afin que l'Egypte trouvât une reſſource pendant la ſtérilité. Ce conſeil plut à Pharaon, & il dit à Joſeph: C'eſt vous-même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Egypte: tout le monde vous obéira, & il n'y aura que moi au-deſſus de vous. En même tems il ôta ſon anneau * de ſon doigt, & le mit au doigt de Joſeph; il le fit monter ſur ſon ſecond char, & fit crier par un héraut que tout le monde fléchît le genou devant lui. Il changea auſſi ſon nom, & lui en donna un qui ſignifioit *Sauveur du monde.*

Le Sceau du Prince voit à cet anneau.

Les ſept années d'abondance arriverent comme Joſeph l'avoit prédit. Pendant ce tems, il fit mettre en réſerve une grande quantité de blé dans les greniers du Roi. La ſtérilité vint enſuite, & la famine étoit dans tous les pays: mais il y avoit du blé en Egypte. Le peuple preſſé de la faim, demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit: Allez à Joſeph, & faites tout ce qu'il vous dira. Joſeph donc, ouvrant tous les greniers, vendoit du blé aux Egyptiens & aux autres peuples.

Jacob l'aiant appris, commanda à ſes enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix:

dix: car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte, ils parurent devant Joseph, & l'adorerent. Joseph les reconnut d'abord, & en les voiant prosternés devant lui, il se souvint des songes qu'il avoit eus autrefois: mais il ne se fit point connoitre à eux. Il leur parla même fort durement, & les traita d'espions qui venoient pour examiner le pays. Ils lui repartirent: Seigneur, nous sommes venus ici pour acheter du blé. Nous sommes douze freres, tous enfans d'un même homme, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous est demeuré avec notre pere, & l'autre n'est plus au monde. Hé bien, reprit Joseph, je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Envoiez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos freres: & cependant les autres demeureront en prison. Il se contenta néanmoins d'en retenir un seul. Pénétrés de fraieur & de regret, ils se disoient l'un à l'autre en leur langue: C'est avec justice que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frere. Nous le voyions accablé de douleur, lorsqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui: mais nous ne voulumes pas l'écouter. C'est pour cela que ce malheur nous est arrivé. Ruben, l'un d'entre eux, leur disoit: Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un si grand crime contre cet enfant? cependant vous ne m'écoutates point. C'est son sang maintenant que

Dieu

Dieu vous redemande. Joſeph, c
entendoit ſans qu'ils le ſûſſent, ne
tenir ſes larmes. Il ſe retira pour
ment, & revint enſuite leur parler.
il fit prendre Simeon, & le fit lier
eux: puis il commanda ſecretement
Officiers de remettre leur argent dar
ſacs. Ils partirent donc avec leur
chargés de blé.

REFLEXIONS.

D. Pourquoi Dieu laiſſa-t-il Joſe
priſon pendant pluſieurs années, ſa
roître ſe ſouvenir de lui?

R. Ce terme, ſi long quand on eſt
étoit néceſſaire pour affermir Joſep
l'humilité, dans la ſoumiſſion aux ord
Dieu, & dans la patience. Il nous
tendris, ſi nous l'euſſions vu dans le
& que nous euſſions connu ſon inno
Mais Dieu, qui avoit pour lui une
paſſion infiniment plus indulgente &
tendre, le laiſſoit dans un état d'où
aurions voulu le tirer. Il connoiſſ
qui manquoit à ſa vertu. Il ſavoit co
devoient durer les remedes néceſſa
ſa ſanté. Il découvroit dans l'ave
tentations & ſes périls, & lui préparo
les liens le ſecours & la force dont
roit beſoin dans ſon élévation. C'e
ſi qu'il en uſe pour les Elus, dont i
avant tout affermir la patience & l'hu
& qu'il n'expoſe à la tentation qu'ap
y avoir longtems préparés.

D. Comment Pharaon ſe détermine-t-il ſi aiſément à choiſir pour premier Miniſtre Joſeph, & à revêtir de l'autorité ſouveraine un étranger & un inconnu?

R. C'eſt une grace pour toute une nation, qu'une ſalutaire penſée inſpirée à un Prince. Lorſque Joſeph parloit aux oreilles de Pharaon, Dieu l'inſtruiſoit en ſecret. Il le rendoit attentif aux ſages avis & à la rare prudence d'un étranger & d'un captif; & il le délivroit de tous les préjugés qui empêchent ſi ſouvent les perſonnes conſtituées en dignité de ſe rendre dociles à la lumiere, & d'avouer qu'on en peut avoir une ſupérieure à la leur. Il lui faiſoit comprendre qu'une ſageſſe purement humaine exécuteroit mal ce qui lui étoit conſeillé par une ſageſſe divine; & qu'il chercheroit inutilement un autre Miniſtre que celui que Dieu avoit choiſi. *Où pourrions-nous*, dit ce Prince ſenſé, *trouver un homme comme celui-ci, qui fût auſſi rempli, qu'il l'eſt, de l'Eſprit de Dieu?* Gen. 41. 38.

En parlant ainſi, il ruinoit par le fondement toutes les erreurs d'une fauſſe politique, qui regarde la vertu & la religion comme peu propres au gouvernement des Etats, & qui ſe trouve perpétuellement gênée dans ſes vues & ſes projets par une exacte probité. Un Roi Infidèle couvre d'une éternelle honte cette folle impiété. Il eſt perſuadé que plus on a l'eſprit de Dieu, plus on eſt capable de conduire un roiaume. Et la moindre attention ſuffit pour découvrir que la maxime oppoſée eſt l'ef-

l'effet du renverſement de l'eſprit humain.

D. Que faut-il penſer de la gloire de Joſeph élevé preſque juſques ſur le trône?

R. Le Saint Eſprit nous apprend, dans un autre livre, que les calomnies, dont on avoit noirci la réputation de Joſeph, furent alors pleinement diſſipées, & que la honte du menſonge retomba ſur ceux qui en avoient été les auteurs. *Mendaces oſtendit qui maculáverunt illum, & dedit illi claritatem æternam.* Ainſi toute la pompe dont il étoit environné, étoit le triomphe de la vertu. C'étoit elle qui étoit montrée à tous les peuples. C'étoit elle qui étoit élevée ſur un char magnifique, d'où elle apprenoit aux Juſtes de tous les ſiecles, à ne tomber jamais dans le découragement, & à conſerver une patience invincible. C'étoit devant elle que tout le monde fléchiſſoit le genou: & Joſeph étoit le Héraut qui y exhortoit tous les hommes, dans le tems que le Héraut qui marchoit devant lui exigeoit cette marque extérieure de reſpect pour le premier Miniſtre de Pharaon. 10.14.

D. Les ſonges de Joſeph à l'égard de ſes freres, furent-ils accomplis?

R. On le reconnoit clairement, quand on les voit tous proſternés aux piés de Joſeph: *Cùmque adoraſſent eum fratres ſui.* Voilà ce qu'ils avoient tant appréhendé, ne ſachant pas l'interêt qu'ils avoient à le reconnoitre pour maitre. Plus ils ſe ſont efforcés de l'éloigner, & de s'en rendre indépen- 42.6.

dépendans, plus ils ont contribué à l'établir ſur leurs têtes. Ils n'ont pas voulu l'adorer, quand ils l'avoient dans leur famille: ils le vont chercher en Egypte pour ſe proſterner à ſes piés. Ils l'ont renoncé, & lui ont voulu ôter la vie, quand ſon pere l'a envoié vers eux: ils ſont contraints de paroître devant lui, après une eſpece de réſurrection, pleins de crainte & de tremblement. Ils l'adorent après l'Egypte & les autres nations, dont ils ſuivent enfin l'exemple: & ils ne craignent que d'en être *rejettés*, parce qu'ils le regardent comme le Sauveur du monde; au-lieu qu'ils avoient appréhendé de lui être ſoumis, parce qu'ils ne conſidéroient dans ſon élévation que leur propre abaiſſement.

D. Que nous apprennent les remords des freres de Joſeph au ſujet du traitement qu'ils lui avoient fait ſouffrir?

R. On voit dans les reproches qu'ils ſe font à eux-mêmes, & la force de la conſcience, & le fruit de la ſainte éducation donnée par Jacob à ſa famille, qui n'a pas toujous été fidèle à la lumiere, mais qui ne s'eſt point efforcée de l'éteindre, & qui a reſpecté la loi qui condamnoit ſes actions. C'*eſt juſtement*, ſe diſent-ils l'un à l'autre, *que nous ſouffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frere.* Les hommes n'effaceront jamais de leur cœur le ſentiment que Dieu y a imprimé de ſa préſence & de ſa juſtice. Ils ne réuſſiront jamais à ſe perſuader que le crime n'eſt rien, ou qu'il n'a pas été vu, ou qu'il demeurera impuni. Ils ſe- Gen. 42. 21.

ſeront quelquefois raſſurés par la patience & par le ſilence de leur juge, ou par la multitude de leurs complices : mais lorſque la vengeance commencera à éclater, ils ſeront les premiers à avouer qu'ils l'ont méritée; & leurs complices ne leur paroîtront que comme des témoins préparés pour les accuſer & les confondre.

3. *Second voyage des enfans de Jacob en Egypte. Joſeph reconnu par ſes freres.* Gen. ch. 43. 44. 45.

Lorsque les enfans de Jacob, au retour de leur voiage, lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé, l'empriſonnement de Simeon, & l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte, cette triſte nouvelle le perça de douleur, & renouvella celle que la perte de Joſeph lui avoit cauſée. Il refuſa longtems de laiſſer partir ſon cher Benjamin, qui ſeul faiſoit toute ſa conſolation. Mais enfin, voiant que c'étoit une néceſſité, & qu'autrement il le verroit périr de faim avec lui, il conſentit à ſon départ ſur les aſſurances réitérées que lui donnerent ſes autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous enſemble avec des préſens pour Joſeph, & le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs ſacs.

Etant arrivés en Egypte, ils ſe préſenterent devant Joſeph. Lorſqu'il les eut aperçus, & Benjamin avec eux, il dit à ſon Intendant : Faites entrer ces gens-là chez moi, & préparez un feſtin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'Inten-

tendant exécuta l'ordre, & les fit entrer. Eux, tout ſurpris d'un tel traitement, s'imaginoient qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs ſacs. Ils commencerent donc par ſe juſtifier auprès de l'Intendant, diſant qu'ils ne ſavoient pas comment cela étoit arrivé; & que, pour preuve de leur bonne-foi, ils raportoient cet argent. L'Intendant les raſſura, en leur diſant: Ne craignez rien: c'eſt votre Dieu & le Dieu de votre pere qui vous a fait trouver de l'argent dans vos ſacs: car pour moi j'ai reçu celui que vous avez donné. Auſſitôt après, il leur amena Simeon leur frere. On leur apporta de l'eau: ils ſe laverent les piés, & attendirent l'arrivée de Joſeph.

Dès qu'il parut, ils ſe proſternerent devant lui, & lui offrirent leurs préſens. Joſeph, après les avoir ſalués avec bonté, leur dit: Votre pere, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore; comment ſe porte-t-il? Ils répondirent: Notre pere, votre ſerviteur, eſt encore en vie, & il ſe porte bien. En même tems ils ſe proſternerent de nouveau. Joſeph aiant aperçu Benjamin: Eſt-ce là, leur dit-il, votre jeune frere, dont vous m'aviez parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous béniſſe. Et il ſe hâta de ſortir, parce que la vue de ſon frere l'attendriſſoit ſi fort, qu'il ne pouvoit plus retenir ſes larmes. Quelques momens après il vint retrouver ſes freres, & aiant commandé qu'on

ſervît à manger, il ſe mit à table avec eux.

Après que Joſeph eut mangé avec ſes freres, il donna ſecrettement cet ordre à ſon Intendant : Mettez du blé dans les ſacs de ces gens-là, & l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs ſacs ; & mettez ma coupe d'argent dans le ſac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui étoit ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étoient-ils ſortis de la ville, que Joſeph envoia ſon Intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient volé ſa coupe. Ils furent fort ſurpris de ſe voir accuſés d'une action ſi lâche, à laquelle ils n'avoient pas ſeulement penſé. Nous vous avons raporté, dirent-ils, l'argent que nous avions trouvé à l'entrée de nos ſacs : comment ſe pourroit-il faire que nous euſſions dérobé dans la maiſon de votre maitre de l'or ou de l'argent ? Que celui qui ſe trouvera coupable de ce vol, meure ; & nous demeurerons tous eſclaves de Joſeph notre maitre. L'Intendant les prit au mot. On les fouilla tous en commençant par les plus âgés ; & enfin la coupe fut trouvée dans le ſac de Benjamin.

Ils retournerent à la ville fort affligés & allerent ſe jetter aux piés de Joſeph. Après quelques reproches, il leur déclara que celui, dans le ſac duquel on avoit trouvé la coupe, demeureroit ſon eſclave. Alors Juda, aiant demandé permiſſion de parler, re-

repréſenta à Joſeph que s'ils retournoient vers leur pere ſans ramener avec eux ce fils qu'il aimoit tendrement, ils le feroient mourir de chagrin. C'eſt moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui à mon pere: que ce ſoit moi, s'il vous plait, qui demeure eſclave en ſa place. Car je ne puis retourner ſans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre pere.

A ces paroles, Joſeph ne put plus ſe retenir. Il commanda qu'on fît ſortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jetta un grand cri, & dit à ſes freres: Je ſuis Joſeph. Mon pere vit-il encore? Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étoient ſaiſis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur, & leur dit: Approchez-vous de moi. Lorſqu'ils ſe furent approchés, il dit: Je ſuis Joſeph votre frere, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, & ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainſi: car c'eſt Dieu qui m'a envoié ici devant vous pour vous conſerver la vie. Ce n'eſt point par votre conſeil que cela eſt arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon pere que Dieu m'a établi ſur toute l'Egypte. Qu'il ſe hâte de venir. Il demeurera près de moi; & je le nourrirai, lui & toute ſa famille: car il reſte encore cinq années de famine. Vous voiez de vos yeux que c'eſt moi qui vous parle. Annoncez à mon pere le haut rang où je ſuis élevé, & tout ce que vous avez vu dans l'Egypte. Hâtez-vous de

me l'amener. Après leur avoir parlé ainſi, il ſe jetta au cou de Benjamin, & l'embraſſa en pleurant: il embraſſa de même tous ſes autres freres; & après cela ils ſe raſſurerent pour lui parler.

Cette nouvelle ſe répandit auſſitôt dans la Cour. Pharaon en témoigna ſa joie à Joſeph, & lui dit de faire venir au plutôt toute ſa famille en Egypte. Joſeph fit partir ſes freres avec des vivres pour le voiage, & des voitures pour tranſporter leur pere, leurs femmes, & leurs enfans. Lorſqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob: Votre fils Joſeph eſt vivant, & il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob ſe réveilla comme d'un profond ſommeil, & il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, aiant entendu le récit de tout ce qui s'étoit paſſé, & voiant les chariots & les autres choſes que ſon fils lui envoioit, il dit: Je n'ai plus rien à ſouhaiter, puiſque mon fils Joſeph vit encore: j'irai, & je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute ſa famille, & arriva en Egypte. Après qu'il eut ſalué le Roi, Joſeph l'établit dans le pays de Geſſen le plus fertile de l'Egypte, où Jacob vécut encore dix-ſept ans.

REFLEXIONS.

D. Le moment où Joſeph ſe fait connoître à ſes freres, eſt l'endroit de ſon hiſtoire le plus touchant & le plus intereſſant:

ſant: mais il eſt précédé de circonſtances bien étranges. Comment en effet concilier ſon indifférence & ſon oubli à l'égard de ſon pere & de ſes freres qu'il laiſſe expoſés aux ſuites funeſtes d'une cruelle famine, & l'extrême dureté qu'il exerce ſur eux en les calomniant & les empriſonnant; comment, dis-je, concilier tout cela avec cette bonté & cette tendreſſe qu'il laiſſe entrevoir dans le tems même qu'il les traite ſi durement?

R. C'eſt cette contradiction apparente qui doit nous avertir qu'il y a quelque myſtere caché ſous la ſurface d'une action, qui ſans cela pourroit choquer la raiſon, & paroîtroit contraire aux ſentimens que la nature a imprimés dans le cœur de tous les hommes.

Joſeph vendu par ſes freres aux Egyptiens, regardé par Jacob comme mort, oublié par toute ſa famille, honoré pendant cet intervalle & regnant en Egypte, eſt inconteſtablement la figure de Jéſus-Chriſt, livré aux Gentils par les Juifs, renoncé généralement par ſa nation, mis à mort par leur cruelle envie, reconnu & adoré par les Gentils comme leur Sauveur & leur Roi.

Dans le premier voiage que les enfans de Jacob firent en Egypte, il eſt dit que *Joſeph connut bien ſes freres, mais qu'il ne fut point connu d'eux.* C'eſt l'état des Juifs. En refuſant de ſe ſoumettre à Jéſus-Chriſt, ils ont ceſſé de le voir, mais ils n'ont pu s'affranchir de ſon empire. Ils liſent les Gen. 4:

Ecritures, & rencontrent par-tout leur Seigneur ſans le connoître. Ils l'ont vu, & ne l'ont pas reçu. Il leur a parlé en énigmes & en paraboles, parce qu'ils étoient indignes d'entendre des myſteres qu'ils refuſoient de croire. Mais le voile ne demeurera pas toujours ſur leur cœur.

Pendant le long intervalle que dure leur aveuglement, ils ſouffrent une cruelle famine, non du pain matériel, mais, comme l'avoit prédit un Prophete, de la parole de Dieu, dont l'intelligence leur eſt refuſée. *Mittam famen in terram: non famen panis, neque ſitim aquæ, ſed audiendi verbum Domini.* La terre de Chanaan eſt condamnée à une entiere ſtérilité. Le véritable pain de vie ne ſe trouve que dans l'Egypte. Pour vivre, il faut néceſſairement y aller: & juſqu'à ce que Benjamin le dernier des enfans de Jacob, figure des derniers Juifs, y paroiſſe en perſonne, la famine affligera toujours cette malheureuſe nation.

Amos 8. 11.

Juſques-là Joſeph paroîtra n'avoir que de la dureté pour ſes freres. Il leur parlera comme à des inconnus d'un ton propre à les intimider, & avec un viſage ſévère: *Quaſi ad alienos duriùs loquebatur.* C'eſt ainſi que Jéſus-Chriſt traite depuis longtems un peuple ingrat & aveugle. Il paroît ne connoître plus ſes freres ſelon la chair. Il ſemble avoir oublié ſes peres d'une poſtérité infidele & ſanguinaire.

Gen. 42. 7.

Cependant Joſeph ſe faiſoit violence pour ne point laiſſer paroître ſa tendreſſe.

Il

Il ne pouvoit retenir ſes larmes : il étoit obligé de ſe détourner, de ſe cacher le viſage, de ſortir même de tems en tems pour eſſuier ſes pleurs. L'effort qu'il faiſoit pour les cacher, étoit la figure de cette miſéricorde ſecrette cachée dans le ſein de Dieu, & réſervée pour les momens marqués dans ſon conſeil éternel. Les promeſſes de Dieu s'accompliront ſur Iſrael, car ſes dons ſont ſans repentir, & ſa vérité ſera immuable dans tous les ſiecles. Mais une juſte ſévérité ſuſpend les effets d'une clémence, que nos gémiſſemens, unis à ceux des Prophetes, doivent hâter.

D. Joſeph peut-il être regardé par d'autres circonſtances de ſa vie comme figure de Jeſus-Chriſt ?

R. Il y a peu de Saints de l'ancien Teſtament en qui Dieu ait pris plaiſir de marquer autant de traits de reſſemblance avec ſon Fils, que dans Joſeph. Le ſimple expoſé en ſera une preuve bien évidente.

RAPORTS

ENTRE JOSEPH ET JESUS-CHRIST.

JOSEPH.	JESUS-CHRIST.
Il eſt haï de ſes freres,	*Il eſt haï des Juifs,*
1. Parce qu'il les accuſe d'un grand crime.	*1. Parce qu'il leur reproche leurs vices.*
2. Parce qu'il eſt tendrement aimé de ſon pere.	*2. Parce qu'il déclare qu'il eſt le Fils de Dieu; & que Dieu lui-même l'appelle ſon Fils bien-aimé.*
3. Parce qu'il leur prédit ſa gloire future.	*3. Parce qu'il leur prédit qu'ils le verront aſſis à la droite de Dieu.*
Il eſt envoié par ſon pere vers ſes freres qui étoient éloignés.	*Il eſt envoié de Dieu ſon Pere vers les brebis perdues de la maiſon d'Iſrael.*
Ses freres conſpirent contre ſa vie.	*Les Juifs forment le deſſein de le mettre à mort.*
Il eſt vendu vingt pieces d'argent.	*Il eſt vendu trente pieces d'argent.*
Il eſt livré à des étrangers par ſes propres freres.	*Il eſt livré aux Romains par les Juifs.*
Sa robe eſt teinte de ſang.	*L'humanité dont il eſt revétu ſouffre une mort ſanglante.*
Il eſt condamné par Putiphar, ſans que perſonne parle pour lui.	*Il eſt condamné ſans que perſonne prenne ſa défenſe.*
Il ſouffre en ſilence.	*Il ſouffre toutes ſortes d'injures & de ſupplí-*

JOSEPH.	JESUS-CHRIST.
	plices, ſans ſe plaindre.
Placé entre deux criminels, il prédit à l'un ſon élévation, & à l'autre ſa mort prochaine.	*Placé entre deux voleurs, il prédit à l'un qu'il iroit en paradis, & laiſſe mourir l'autre dans ſon impénitence.*
Il eſt trois ans en priſon.	*Il eſt trois jours dans le tombeau.*
Il arrive à la gloire par les ſouffrances & par les humiliations.	*Il faloit que le Chriſt ſouffrît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire.*
Il eſt établi ſur la maiſon de Pharaon, & ſur toute l'Egypte.	*Il eſt établi Chef de toute l'Egliſe & toute créature lui eſt ſoumiſe.*
Pharaon ſeul eſt au deſſus de lui.	*Il eſt au deſſus de toute créature, mais ſoumis à Dieu comme homme.*
Il eſt appellé Sauveur du monde.	*Son nom de* Jesus *ſignifie Sauveur : & il eſt en effet le ſeul par qui nous puiſſions être ſauvés.*
Tous fléchiſſent le genou devant lui.	*Toute créature doit fléchir le genou au nom de Jéſus-Chriſt.*
La famine eſt partout : il n'y a du pain qu'en Egypte, où Joſeph gouverne.	*Il n'y a par-tout que pauvreté & qu'égarement : la vérité & la grace ne ſe trouvent que dans l'Egliſe où regne Jeſus-Chriſt.*
Tous ſont renvoiés à Joſeph par Pharaon.	*Point de ſalut, point de grace, que par Jéſus-Chriſt.*
Toutes les provinces viennent en Egypte pour	*Toutes les nations entrent dans l'Egliſe pour*

JOSEPH.	JESUS-CHRIST.
y chercher du blé.	*y trouver le ſalut.*
Les freres de Joſeph viennent à lui, le reconnoiſſent, l'adorent, s'établiſſent en Egypte.	*Les Juifs reviendront un jour à Jéſus-Chriſt, le reconnoîtront, l'adoreront, & entreront dans l'Egliſe.*

Y a t-il dans toutes ces applications, & j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres, quelque choſe de forcé & de contraint ? Seroit-il poſſible que le pur hazard eût ramaſſé enſemble tant de traits de reſſemblance, ſi différens, & en même tems ſi naturels? J'aimerois autant dire que le portrait le plus achevé & le plus reſſemblant ne ſeroit auſſi que l'effet du hazard. Il eſt viſible qu'une main intelligente a répandu & apliqué à propos toutes ces couleurs pour en faire un tableau parfait, & que le deſſein de Dieu, en réuniſſant dans la ſeule vie de Joſeph tant de circonſtances ſingulieres, a été d'y peindre les principaux traits de celle de ſon Fils. Ce ſeroit donc ne connoître qu'à demi l'hiſtoire de Joſeph, que de s'arrêter à la ſimple ſurface qu'elle préſente, ſans en approfondir le ſens caché & myſtérieux, qui en fait la partie la plus eſſentielle, puiſque Jéſus-Chriſt eſt la fin de la Loi & de toutes les Ecritures.

Je prie le Lecteur d'obſerver, que, quelque reſſemblans & quelque naturels que ſoient les raports de Joſeph avec Jéſus-Chriſt, il n'en eſt point parlé ni dans l'E-

l'Evangile, ni dans les écrits des Apôtres: ce qui montre, qu'outre les figures dont on trouve l'explication dans le Nouveau Teſtament, il y en a de ſi claires & de ſi évidentes, qu'on ne peut pas raiſonnablement douter qu'elles ne renferment auſſi quelque myſtere. Mais il faut, ſur-tout quand on parle aux jeunes gens, être ſobre & retenu ſur celles du dernier genre, & inſiſter principalement ſur les figures dont Jéſus-Chriſt ou les Apôtres ont fait l'application.

ARTICLE SECOND.

Délivrance miraculeuſe de Jeruſalem ſous Ezéchias.

JE NE prens dans la vie du ſaint Roi Ezéchias que ce fait, l'un des plus éclatans qui ſoient dans l'Hiſtoire Sainte, & des plus propres à rendre ſenſible la toute-puiſſance de Dieu, & ſon attention ſur ceux qui mettent en lui leur confiance. Je ne ferai preſque qu'en indiquer les principales circonſtances, que le Lecteur pourra voir dans toute leur étendue en conſultant les livres hiſtoriques qui en font le récit, & ſur-tout les prophéties d'Iſaïe qui en renferment une prédiction très claire & très détaillée.

Sennacherib Roi des Aſſyriens étoit parti de Ninive avec une armée formidable, dans le deſſein d'exterminer la ville de Jéruſalem avec ſon Roi & ſes habitans. Il ſe promettoit une victoire aſſurée, & in-

4. Reg. 13. Iſai. 7. 15.

ſultoit déja d'avance au Dieu de Jéruſalem, diſant qu'il le traiteroit comme il avoit traité tous les dieux des autres villes & des autres roiaumes dont il avoit fait la conquête. Il ne ſavoit pas qu'il n'étoit qu'un inſtrument dans la main de Dieu, qu'il l'avoit appellé d'un coup de ſifflet, (c'eſt l'expreſſion de l'Ecriture) & l'avoit fait venir des extrémités de la terre, non pour exterminer mais pour corriger ſon peuple.

Iſ. 5. 26. 7. 18. 10. 5. & 6.

Tout cèda aux armes victorieuſes de ce Prince, & en peu de tems il ſe rendit maitre de toutes les places fortes qui étoient dans le pays de Juda. L'allarme fut grande dans Jeruſalem. Ezéchias avoit pris toutes les meſures néceſſaires pour mettre la ville en état de faire une vigoureuſe réſiſtance: mais il n'attendoit ſa délivrance que du ſecours divin. Dieu s'étoit engagé par une promeſſe ſolennelle & pluſieurs fois réitérée à défendre la ville contre l'attaque du Roi d'Aſſyrie, mais à condition que ſes habitans ne compteroient que ſur lui, ſe tiendroient en repos, & n'auroient point recours au Roi d'Egypte. *Si vous demeurez en paix*, leur avoit-il dit, *vous ſerez ſauvés: votre force ſera dans le ſilence & dans l'eſpérance.* Il leur avoit déclaré pluſieurs fois que le ſecours d'Egypte tourneroit à leur honte & à leur perte. Pour leur rendre cette prédiction plus ſenſible, il avoit obligé le prophete Iſaïe de marcher nuds piés & ſans habits au milieu de

2. Paral. 32. 2-8.

Iſ. 30.

v. 15.

v. 1-5.

Iſ. 20. 1 6.

la

la ville, en déclarant que tel seroit le sort des Egyptiens & des Ethiopiens.

Les Grands, les politiques, ne purent se résoudre à demeurer dans l'inaction, & à compter sur la promesse de Dieu. Ils *Is.* 31 amassèrent une somme considérable d'argent, & ils envoierent des députés au Roi d'Egypte pour implorer son secours. Plusieurs même prirent le parti de se retirer dans ce pays-là, espérant y trouver un asyle assuré contre les maux dont ils étoient menacés. Dieu leur en fit plusieurs fois des reproches par son prophete; mais toujours en vain. Le saint Roi Ezéchias leur répétoit sans cesse; *Le Seigneur nous délivrera; Jérusalem ne sera pas livrée entre les Assyriens.* On ne l'écoutoit point. *4. Reg* 33. & 10.

Ce saint Roi, craignant d'avoir commis quelque faute en rompant le traité qu'il avoit fait avec le Roi des Assyriens, résolut, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre tout le bon droit de son côté, de lui en faire satisfaction. Il lui envoia donc des ambassadeurs à Lachis, & lui dit: J'ai fait une faute: mais retirez-vous de mes terres, & je souffrirai tout ce que vous m'imposerez. Le Roi des Assyriens ordonna à Ezéchias de lui donner trois cens talens d'argent, & trente talens d'or. Il ramassa cette somme avec beaucoup de peine, & la lui envoia. Il y avoit lieu d'espérer qu'une telle démarche desarmeroit la colere de Sennacherib: mais il n'en devint que plus fier; & ajoutant la perfidie à l'injustice, il envoia sur le *4. Reg* & 19

champ un gros détachement de ſon armée contre Jéruſalem, avec ordre à Rabſacès, qui commandoit ce détachement, de ſommer Ezéchias & les habitans de la part du grand Roi, du Roi des Aſſyriens, de ſe rendre. Cet Officier s'acquitta de ſa commiſſion en des termes pleins de mépris pour le Roi de Juda, & d'inſultes contre le Dieu d'Iſrael. Ezéchias l'aiant appris, déchira ſes vétemens, ſe couvrit d'un ſac, & entra dans la maiſon du Seigneur; d'où il envoia ſes principaux Officiers vers Iſaïe, pour lui raporter les paroles inſolentes de Rabſacès. Le prophete leur répondit: Vous direz ceci à votre maitre: Voici ce que dit le Seigneur: Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues, par leſquelles les ſerviteurs du Roi des Aſſyriens m'ont blasphémé. Je vais lui envoier un ſouffle: il entendra un bruit: il retournera en ſon pays, & je l'y ferai périr par l'épée.

v. 8. Pendant cet intervalle, Tharaca Roi d'Ethiopie avoit envoié des couriers à Jéruſalem, pour aſſurer ſes habitans qu'il marchoit à leur ſecours. Lui-même arriva bientôt après avec ſon armée, & celle des v. 19. Egyptiens. A la premiere nouvelle qu'en reçut Sennacherib, il réſolut de marcher contre lui. Mais auparavant il envoia ſes ambaſſadeurs à Ezéchias, pour lui remettre en main une lettre qui étoit pleine de blasphemes contre le Dieu d'Iſrael. Ce ſaint Roi, pénétré de douleur, alla auſſitôt au temple, étendit cette lettre impie de-

devant le Seigneur, & lui repréſenta par une priere vive & touchante que c'étoit lui-même qu'on attaquoit, qu'il s'agiſſoit de la gloire de ſon nom, & qu'il oſoit, par cette raiſon, lui demander un miracle, afin, dit-il, que tous les Roiaumes de la terre ſachent que c'eſt vous ſeul qui êtes le Seigneur & le vrai Dieu. Dans le moment même, Iſaïe envoia dire à Ezéchias, que Dieu avoit exaucé ſa priere, & que la ville ne ſeroit pas même aſſiegée. A qui, dit Dieu en s'adreſſant à Sennacherib, penſes-tu avoir blaſphémé? Contre qui as-tu hauſſé la voix, & élevé tes yeux inſolens? C'eſt contre le Saint d'Iſrael. Tu m'as attaqué par tes inſultes pleines d'impiété, & le bruit de ton orgueil eſt monté jusqu'à mes oreilles. Je te mettrai donc un anneau au nez, & un mors à la bouche; & je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu ès venu.

Le Roi d'Ethiopie, plein de confiance dans les troupes innombrables qu'il amenoit, avoit cru qu'il n'auroit qu'à ſe montrer pour mettre en fuite les Aſſyriens, & pour rendre la liberté à Jéruſalem. Il ne ſavoit pas l'anathême que Dieu avoit prononcé contre lui, parce qu'il avoit oſé ſe déclarer le protecteur & le libérateur de Jéruſalem & du peuple de Dieu, comme ſi l'un & l'autre euſſent été ſans eſpérance & ſans reſſource s'il ne ſe hâtoit d'en prendre la défenſe. Son armée fut taillée en pieces. Le carnage fut ſi grand, & la fuite ſi prompte, qu'il ne reſta perſonne pour enter- *If.* cc. & 19.

terrer les morts. Après le gain de la bataille, le Roi d'Assyrie porta la guerre dans l'Egypte même. Le trouble & la confusion s'y répandirent par-tout. Dieu enleva aux sages si renommés de l'Egypte le conseil & la prudence, & répandit parmi eux un esprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force & tout courage. On ne fit aucune résistance, & tout le pays fut à la discrétion d'un prince également avare & cruel, qui emmena un nombre infini de
2. c. 20. captifs, comme Isaïe l'avoit prédit.

Quand Sennacherib eut ramené ses trou-
2. 22. 1. pes victorieuses devant Jérusalem, on s'i-
7. magine aisément quelle fut la consternation des habitans de cette ville. Ils voioient une armée innombrable campée à leurs portes, & toutes les campagnes voisines couvertes de chariots de guerre. L'ennemi se préparoit à assieger la ville, & poussoit des cris contre la montagne de Sion. Le moment de leur perte paroissoit venu: mais c'étoit celui de la miséricorde
Reg. 19. divine, & de leur délivrance. La nuit
v. 37. même, (qui sans doute précéda le jour où se devoit faire l'attaque générale) l'Ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, & tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennacherib s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, & s'en retourna aussi-tôt à Ninive, où peu de tems après il fut tué par ses propres enfans dans le temple & sous les yeux de son Dieu.

R. E-

REFLEXIONS.

1. *Sennacherib inſtrument de la colere de Dieu.*

Iſaïe, en prédiſant le départ de Sennacherib & de ſes armées, parle de Dieu d'une maniere digne de la grandeur & de la majeſté du Tout-puiſſant. Il n'a qu'à donner un ſignal, à lever un étendart; & tous les princes accourent. * Tous les Rois de la terre ne ſont à ſon égard que comme des moucherons. Toute leur puiſſance n'eſt devant lui que foibleſſe. D'un ſeul coup de ſifflet ils les fait marcher. C'étoit une grande conſolation pour ceux qui avoient alors de la foi, de ſavoir certainement que tous les maux qui leur arrivoient étoient ordonnés par la divine providence; qu'ils étoient du côté de Dieu des remedes, & non de purs ſupplices; que les hommes n'étoient que les miniſtres de ſa juſtice; & qu'ils étoient conduits par ſa ſageſſe, quoiqu'ils ne penſaſſent qu'à ſatisfaire leurs paſſions. *Iſ.* 7. 18. & 10. 5.

C'eſt Dieu même qui nous découvre les penſées extravagantes de Sennacherib, qui n'étant qu'un ſimple ſerviteur croit être le maître; & qui, ne voiant pas la main qui l'emploie, attribue tout à la ſienne, & ne craint point de ſe mettre à la place de Dieu. *Iſ.* 10. 7-15.

* Sibilabit Dominus in terra Aſſur. *Iſ.* 7. 18. muſca.... & api, quæ eſt

Dieu. Un inſtrument, dit Dieu, a-t-il quelque vertu qui ne vienne pas de l'artiſan qui l'emploie? Eſt-ce à l'inſtrument, & non à l'ouvrier, qu'il faut attribuer l'ouvrage? Quelle folie ſeroit comparable à celle qui porteroit l'inſtrument à s'élever contre la main & contre l'intelligence qui l'appliquent à certains uſages? Voilà pourtant ce que penſoit & ce que faiſoit le Roi d'Aſſyrie.

2. *Les Grands ont recours aux Rois d'Ethiopie & d'Egypte.*

On voit ici combien il eſt dangereux de préférer les vues de la prudence humaine à celles de la foi. Dieu avoit promis de délivrer Jéruſalem, pourvu que ſes habitans ſe tinſſent en repos, & miſſent en lui uniquement leur confiance: voilà le point fixe auquel il faloit ſe tenir. Mais le ſecours de Dieu étoit inviſible, & paroiſſoit éloigné. Le péril étoit préſent, & augmentoit tous les jours. La reſſource du côté d'Egypte étoit prochaine, & ſembloit aſſurée. Selon toutes les règles de la politique humaine, il faloit mettre tout en uſage pour obtenir la protection de deux Rois auſſi puiſſans que ceux d'Egypte & d'Ethiopie. D'ailleurs n'étoit-ce pas tenter Dieu, que d'attendre un miracle? & dans l'extrême danger où l'on étoit, n'y avoit-il pas une eſpece de folie à demeurer dans l'inaction? L'évenement fera voir qui de

de ces politiques ou d'Ezéchias raiſonnoit le plus juſte.

3. *Diſcours impies & lettre blaſphématoire de Sennacherib.*

Le diſcours & la lettre de Sennacherib nous paroiſſent avec raiſon impies, inſenſés, déteſtables, dans la bouche d'un ver de terre contre la Majeſté divine. Ce Roi, aveuglé par ſes heureux ſuccès dont il ignoroit la véritable cauſe, penſoit du Dieu de Juda ce qu'il croioit de tous les autres dieux, dont la puiſſance, ſelon lui, étoit bornée à certaines régions, & à certains effets particuliers; & qu'on ne laiſſoit pas de bien battre malgré leur divinité. Il ne voioit rien dans le Dieu d'Iſrael qui le diſtinguât de la foule des dieux vaincus. Son empire étoit renfermé dans les bornes étroites d'un petit pays, & relégué dans des montagnes. Son nom n'étoit gueres connu que parmi les peuples voiſins. Ce Dieu avoit déja laiſſé enlever dix tribus par les Rois de Ninive. Il venoit de perdre toutes les villes fortes de la tribu de Juda qui ſeule lui reſtoit; & toute ſa domination, tout ſon peuple, tous ſes adorateurs, & toute ſa religion étoient réduits à une ſeule ville ſur la terre, ſans qu'il parût qu'il eût la penſée ou le pouvoir de la garantir d'une ruïne que Sennacherib regardoit comme aſſurée. 4. *Reg.* 19.

Il eſt beau de voir comment Dieu s'applique à confondre l'orgueil inſolent de ce Prin-

Prince, qui se faisoit appeller le grand Roi, le Roi par excellence; qui se considéroit comme un Conquérant invincible, comme le maitre de la terre, comme le vainqueur des hommes & des dieux. Ce Prince si fier & si orgueilleux, le Dieu d'Israel le traitera comme une bête féroce, & en lui mettant un cercle au nez, & un mors à la bouche, il le remenera couvert de honte & d'infamie par le même chemin par lequel il étoit venu plein de gloire & triomphant. Voilà où se termine l'orgueil des hommes.

4. *Défaite du Roi d'Ethiopie.*

Il est aisé de reconnoitre dans la punition du Roi d'Ethiopie la jalousie du Dieu des armées contre quiconque prétend être son rival, ou partager sa gloire, en osant venir à son secours pour lui conserver son héritage, ou pour le tirer d'un pas difficile dans lequel ses promesses l'auroient trop engagé; & dans le triste sort des Israelites qui avoient eu recours à l'Egypte, la condamnation de tous ceux ou qui doutent des promesses faites à l'Eglise, dont Jérusalem est certainement la figure, ou qui pensent que dans certaines occasions dangereuses & difficiles elles ont besoin de la force & de la sagesse humaine.

5. *Armée des Aſſyriens détruite par l'Ange exterminateur.*

La maniere courte & ſimple dont les livres hiſtoriques racontent un évenement ſi merveilleux, eſt véritablement digne de la grandeur de Dieu: *Cette même nuit l'Ange du Seigneur vint dans le camp des Aſſyriens, & y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes.* Qu'en coute-t-il à Dieu pour abbattre l'orgueil d'un Prince ſi fier, pour faire périr tant d'Officiers ſi braves, pour exterminer une armée ſi nombreuſe & ſi formidable? Un ſouffle. Et il l'avoit dit lui-même: *Je lui envoierai un ſouffle, & il retournera dans ſon pays.*

Mais la ſublime grandeur qui paroît dans le ſtile du prophete qui a prédit toutes les circonſtances de ce grand évenement, n'eſt pas moins digne de la majeſté du Dieu qui fait ici éclater ſa toute-puiſſance d'une maniere ſi merveilleuſe. Que de nobles idées ne nous préſentent point les expreſſions d'Iſaïe! Lorſque tout paroît deſeſpéré: Je changerai en un inſtant la face de toutes choſes, dit le Seigneur: *Eritque repente confeſtim.* Quand les ennemis de Jéruſalem, qui ignorent que c'eſt moi qui les ai mandés, s'en regarderont comme les maitres, je les réduirai en poudre dans une ſeule nuit. J'écarterai le reſte, comme un tourbillon diſſipe une pouſſiere légere. Au réveil on ne trouvera pas un ſeul Général, ni un ſeul Officier qui

Iſ. 29. 5.

qui paroiſſe avec ſa troupe : & la confiance qu'ils avoient que Jéruſalem étoit à eux, ſera ſemblable à l'imagination d'un homme affamé qui ſonge en dormant qu'il mange, & qui en s'éveillant ne trouve rien. *Sicut ſomniat eſuriens, & comedit : cùm autem fuerit expergefactus, vacua eſt anima ejus.*

C'eſt l'orgueil inſenſé de Sennacherib, ce ſont ſes blaſphèmes impies, qui réveillent le Seigneur qui paroiſſoit comme endormi. Et l'on comprend alors toute la force & toute l'énergie de ces paroles :

Iſ. 33. 10. *Nunc* * *conſurgam : nunc exaltabor : nunc ſublevabor.* C'eſt du trône & du ſanctuaire que Dieu a ſur la montagne de Sion, que ſortent les éclairs & le bruit effraiant du tonnerre : c'eſt de l'autel même qu'il a dans Jéruſalem, de ce braſier ſacré où brûle à ſa gloire un feu perpétuel, que ſortent les flammes vengereſſes qui dévorent ſes ennemis. *Hæc dicit Dominus, cujus ignis eſt in Sion, & caminus ejus in Jeruſalem.*

Iſ. 31. 8. & 9.

Iſ. 30. 30-32. En effet, ſelon Iſaïe, le maſſacre étonnant d'une armée entiere immolée à la juſte vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avoit outragé ſi indignement, fut pour lui comme un ſacrifice public & ſolennel. La main de Dieu, dit ce prophete, frapera

* *La traduction Françoiſe diminue beaucoup la vivacité de cet endroit, & ne rend pas la répétition du* nunc. „ *Je me leverai* „ *maintenant, je ſignale-* „ *rai ma grandeur, je fe-* „ *rai éclater ma puiſſance.*

ra tout, écrasera tout, n'épargnera rien. e bruit effroiable de son tonnerre sera ur lui, & pour ses serviteurs dont il pren- a la défense, comme un concert agréa- e de tambours, de harpes, & d'autres ıstrumens de musique qui accompagnent ans les grandes fêtes l'oblation des sacrifi- es; & les Assyriens sacrifiés à sa ven- eance seront pour lui comme une victime olennelle. *Auditam faciet Dominus glo- iam vocis suæ, & terrorem brachii sui ostен- et in comminatione furoris, & flamma ignis evorantis : allidet in turbine & in lapide randinis. A voce enim Domini pavebit As- ur, virgâ percussus. Et erit transitus vir- æ fundatus, quam requiescere facit Dominus uper eum in tympanis, & citharis; & in ellis præcipuis expugnabit eos.* Le terme riginal est propre aux sacrifices. On peut traduire ainsi : *& bellis*, ou, *certamine, quod sacrificio solenni simile erit, expugnabit eos.*

6. *Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennacherib, & de sa lenteur à délivrer Jérusalem.*

Personne ne connoit les desseins de Dieu avant qu'ils soient exécutés; & lorsqu'ils s'accomplissent, on ne sait où se termine- ront mille évenemens dont on ne voit ni les liaisons, ni les usages, ni les motifs, & qui paroissent devoir entrainer une ruï- ne universelle.

Dès que les maux publics commence- rent

rent à ſe faire ſentir au tems d'Ezéchias, ils parurent extrêmes. Lorſque toute la campagne fut ruïnée, & toutes les villes détruites, on regarda ces malheurs comme ne laiſſant plus aucune reſſource, & comme n'étant plus capables de remedes. Mais quand Jéruſalem vit la formidable armée des Aſſyriens à ſes portes, qu'elle ſe vit déſolée au dedans par la famine & la peſte, & ſans eſpérance du côté des hommes après l'entiere défaite des Egyptiens venus à ſon ſecours: alors il parut de la folie à attendre quelque protection miraculeuſe, puisque Dieu lui-même s'oppoſoit à tous les moiens, & ſe déclaroit en tout pour les ennemis.

Une foible foi ne peut ſoutenir une ſi longue épreuve; & ceux qui en eurent une plus ferme & plus perſévérante, s'étonnerent de la lenteur avec laquelle Dieu accompliſſoit ſes promeſſes, & de la patience avec laquelle il ſouffroit que tout périt, & ne fût preſque plus en état de profiter de ſon ſecours. Mais ce n'eſt point à l'argile à juger du tems qu'on emploie à la figurer. Ce ne ſont point les premiers coups de ciſeau qui poliſſent une pierre, ou qui en forment une belle ſtatue: & ce n'eſt point un feu médiocre ou pour la durée ou pour l'activité, qui fond l'or, & qui le purifie. Dieu eſt attentif à ſa ſageſſe & à ſa miſéricorde, & non aux penſées des hommes, quand il fait ſon ouvrage. Il ne le laiſſe point imparfait, pour ſe meſurer ſur leurs vues bornées, ou ſur leur impatience

ce: & il continue dans son dessein, sans mépriser néanmoins les gémissemens & les larmes de ses serviteurs, jusqu'à ce que tout ce qu'il a résolu soit accompli.

Alors il fait cesser tout l'appareil, tous les mouvemens, tous les ressorts dont il s'étoit servi pour achever son ouvrage. Il arrête les mains qu'il conduisoit: il suspend l'action des instrumens devenus inutiles: il ne permet plus que le ciseau entame une figure dont tous les traits sont finis: & il brise beaucoup de choses qui n'ont été emploiées que pour un tems.

C'est ainsi que Dieu en usa à l'égard de Sennacherib. Il s'étoit servi de lui comme d'un instrument pour corriger son peuple, & pour purifier Jérusalem. Après qu'il eut réduit cette ville à un petit nombre de justes profondément humiliés sous sa main, pour-lors il songea à punir les blasphêmes de ce Prince, que l'orgueil avoit conduit à l'impiété. *Lorsque le Seigneur aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion & dans Jérusalem; je visiterai*, dit-il, *cette fierté du cœur insolent du Roi d'Assur, & cette gloire de ses yeux altiers.* Is. 10.

7. *Confiance en Dieu, caractere dominant d'Ezéchias.*

Il est remarquable que le Saint Esprit, seul bon juge du véritable mérite des hommes, pour faire l'éloge d'un Prince aussi saint qu'Ezéchias, se contente de dire qu'il

a mis ſa confiance dans le Seigneur le Dieu d'Iſrael: *In Domino Deo Iſrael ſperavit.* L'Ecriture ajoute qu'il porta cette vertu plus loin qu'aucun des Rois de Juda qui l'ont ſuivi & qui l'ont précédé. En effet jamais foi ne fut miſe à une ſi dure & ſi longue épreuve. Tout étoit contre lui. Il paroiſſoit de la folie à attendre encore le ſecours du ciel, lorſque tout étoit deſeſpéré, & à refuſer ſur la parole d'un ſeul homme ou de ſe rendre aux Aſſyriens, ou d'implorer un ſecours étranger. Mais fortement appuié ſur la parole de Dieu, il demeura ferme comme s'il eût vu l'inviſible, & il s'attacha à la promeſſe par l'immobilité d'une eſpérance invariable, ſans ſe laiſſer affoiblir par aucun des motifs les plus preſſans. L'évenement juſtifia ſa conduite. Quand la protection de Dieu eut enfin éclaté par la deſtruction entiere de l'armée des Aſſyriens, celui qui la veille étoit regardé de tous comme un inſenſé & un imbécille, devint tout d'un coup aux yeux de ces mêmes cenſeurs l'homme du monde le plus ſage, de s'être fié au Tout-puiſſant. Il en ſera toujours ainſi, & quiconque eſpérera en Dieu, ne ſera jamais confondu.

4. *Reg.* 18. 5.

8. *Jéruſalem délivrée, figure de l'Egliſe.*

Le principal fruit qu'on doit tirer de cette hiſtoire, eſt de comparer ce qui arrive ici à Jéruſalem avec ce qui eſt arrivé à l'Egliſe dans tous les tems: d'y voir

ſes

ſes périls, ſes reſſources, & la promeſſe d'une victoire aſſurée ſur tous ſes ennemis. Un verſet du Pſeaume 47, qui certainement eſt prophétique, & regarde cet événement, peut nous aider à faire cette comparaiſon: *Faites le tour de Sion, examinez ſon enceinte: faites le dénombrement de ſes tours.* C'eſt le prophete qui parle au nom du Prince & des chefs du peuple, qui après une délivrance ſi ſubite & ſi miraculeuſe exhortent ce qui reſte de citoiens à faire le tour au dehors & au dedans de Jéruſalem, pour être témoins eux-mêmes du bon état où ſont ſes fortifications. Voiez, leur diſent-ils, ſi les ennemis y ont fait une ſeule breche, s'ils en ont abbattu une ſeule tour, s'ils peuvent ſe vanter d'avoir prévalu en quelque choſe ſur la vigilance & ſur la force de celui qui en eſt le protecteur: *Circumdate * Sion, & circuite eam: numerate turres ejus.* v. 13.

* C'eſt ainſi que S. Jérome a traduit ce verſet.

L'Egliſe, depuis ſa naiſſance, a été ſouvent attaquée, aſſiegée de toutes parts, près de périr ſelon les apparences. Mais tous ſes ennemis ont eu le ſort de Sennacherib: & après beaucoup d'agitations & de craintes, ſa foi eſt demeurée toujours pure, ſa doctrine a prévalu ſur toutes les erreurs; ſes fondemens n'ont pas été ébranlés; & l'on n'a pu remarquer qu'elle ait fait aucune perte, ni qu'on l'ait obligée d'abandonner aucun de ſes dogmes, ou de ſe départir de l'ancienne tradition qui lui ſert de rempart contre les nouveaux ennemis qui ſe ſuccedent les uns aux autres.

Il en ſera ainſi dans tous les ſiecles, & ce ſera un égal malheur, ou d'attaquer l'Egliſe, ou de deſeſpérer de la protection de Dieu ſur elle, & de croire qu'il ait beſoin du ſecours des hommes pour la défendre. Tous ceux qui penſerent ainſi de Jéruſalem, périrent : mais la foi de ceux qui attendirent le ſecours de Dieu, & qui ne douterent point de ſes promeſſes, les ſauva, & les enrichit des dépouilles de leurs ennemis.

ARTICLE QUATRIEME.

Prophéties.

On peut diſtinguer deux ſortes de Prophéties.

Les unes ſont purement ſpirituelles, & ne regardent que Jéſus-Chriſt, ou l'Egliſe. Telle eſt la premiere & la plus ancienne de toutes, où Dieu, après le péché du premier homme, maudit le ſerpent, & déclara que de la femme naîtroit celui qui lui écraſeroit la tête ; c'eſt-à-dire le Sauveur du monde, qui viendroit un jour détruire la puiſſance du Démon. Telles ſont auſſi celle de Jacob, qui déſigne le tems où le Meſſie doit venir ; & celle de Daniel, qui marque dans un détail merveilleux le tems où ce même Meſſie ſera mis à mort, & les ſuites de cette mort.

Gen. 3. 15.

Gen. 49. 10.

Dan. 9. 4-27.

Il y a une autre eſpece de Prophéties, qu'on peut appeller hiſtoriques, qui pré-

di-

diſent des évenemens temporels; lesquels, pour l'ordinaire, ſont eux-mêmes une prédiction & une figure d'autres évenemens plus importans & ſpirituels. On en a vu pluſieurs de cette ſorte dans l'hiſtoire de Sennacherib, dont le prophete Iſaïe avoit marqué longtems auparavant un grand nombre de circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les livres hiſtoriques. On a dans le même prophete une autre prophétie fort célèbre, qui regarde la priſe de Babylone par Cyrus déſigné par ſon nom deux cens ans avant ſa naiſſance, & qui prédit la délivrance du peuple juif. Il eſt aiſé de voir que ces deux grands évenemens, qui renferment preſque toutes les prophéties d'Iſaïe, la délivrance miraculeuſe de Jéruſalem ſous le ſaint Roi Ezéchias, & la priſe de Babylone ſuivie de la liberté des Juifs qui y étoient retenus captifs, étoient la figure & le gage d'autres évenemens qui ont raport à la religion.

On pourroit raporter à une troiſieme eſpece de prophéties celle que je vais expoſer, dont une partie eſt purement hiſtorique, & l'autre purement ſpirituelle. C'eſt la célèbre prédiction de Daniel au ſujet de la ſtatue compoſée de differens métaux. Je la choiſis préférablement aux autres, parce qu'elle a un raport particulier à l'hiſtoire profane dont je dois bientôt parler.

PROPHÉTIE DE DANIEL

** Au ſujet de la Statue compoſée de differens métaux.*

Dan. ch. 2. LORSQUE Daniel étoit encore fort jeune, le Roi de Babylone eut un ſonge myſtérieux dont il perdit l'idée diſtincte, & conſerva néanmoins un ſouvenir confus qui l'inquiétoit. Il voulut que tous ceux qui paſſoient pour habiles lui diſſent ce qu'il avoit oublié, & lui en donnaſſent l'explication, les condamnant tous à mourir s'il ne le faiſoient. Daniel, qui étoit compris dans cet ordre général, ſe mit en priere avec trois jeunes Hébreux qui couroient avec lui le même danger; * & il apprit par une révélation divine ce qu'il ne pouvoit ſavoir par aucune voie naturelle: † & tous les ſages de Babylone étoient convenus que tout autre moien étoit impoſſible.

„ Voici donc, ô Roi, lui dit Daniel, „ ce que vous avez vu. Il vous a paru „ comme une grande ſtatue. Cette ſta„ tue grande & haute extraordinairement „ ſe tenoit debout devant vous, & ſon „ regard étoit effroiable. La tête en étoit

* Tunc Danieli myſterium per viſionem nocte revelatum eſt. *Dan.* c. 2. v. 19.

Eſt Deus in cœlo revelans myſteria. v. 28.

† Nec reperietur quiſquam qui indicet ſermonem in conſpectu regis, exceptis diis, quorum non eſt cum hominibus converſatio. v. 11.

„ toit d'un or très pur: la poitrine & les „ bras étoient d'argent: le ventre & „ les cuiſſes étoient d'airain: les jambes „ étoient de fer, & une partie des piés „ étoit de fer, & l'autre d'argile. Vous „ étiez attentif à cette viſion, lorsqu'une „ pierre d'elle-même, & ſans la main „ d'aucun homme, ſe détacha de la mon„ tagne, & que frapant la ſtatue dans ſes „ piés de fer & d'argile, elle les mit en „ pieces. Alors, le fer, l'argile, l'airain, „ l'argent, & l'or ſe briſerent tout enſem„ ble, & devinrent comme la paille me„ nue & légere que le vent emporte hors „ de l'aire pendant l'Eté, & ils diſpara„ rent ſans qu'il s'en trouvât plus rien „ en aucun lieu: mais la pierre qui avoit „ frapé la ſtatue, devint une grande mon„ tagne qui remplit toute la terre. "

A cette premiere révélation Daniel ajouta l'explication du ſonge. „ C'eſt vous, „ dit-il au Roi, qui êtes la tête d'or. Il „ s'élevera après vous un autre roiaume „ moindre que le vôtre, qui ſera d'argent: „ & enſuite un troiſieme roiaume qui „ ſera d'airain, & qui commandera à tou„ te la terre. Le quatrieme roiaume ſera „ comme le fer: il briſera & réduira tout „ en poudre, comme le fer briſe & dom„ te toutes choſes. " Il explique enſuite ce que ſignifioient les piés partie de fer & partie d'argile, & continue ainſi: „ Dans „ le tems de ces roiaumes le Dieu du ciel „ ſuſcitera un roiaume qui ne ſera jamais

„ détruit, un roiaume qui ne paſſera point
„ dans un autre peuple; qui renverſera,
„ & qui réduira en poudre tous ces roiau-
„ mes, & qui ſubſiſtera éternellement.

Cette prophétie de Daniel renferme deux parties, & peut paroître mêlée d'hiſtorique & de ſpirituel. Dans la premiere il déſigne clairement les quatre grandes monarchies, ſavoir des Babyloniens, dont Nabuchodonoſor étoit actuellement le Roi; des Perſes & Medes; des Grecs & Macédoniens; des Romains: & l'ordre ſeul de leur ſucceſſion en eſt une preuve. Dans la ſeconde il décrit en termes magnifiques le regne de Jéſus-Chriſt, c'eſt-à-dire de l'Egliſe, qui doit ſurvivre à la ruïne de tous les autres, & ſubſiſter pendant toute l'éternité.

Combien un maitre chrétien eſt-il attentif à faire ſentir aux jeunes gens dans ces ſortes de prophéties la preuve évidente de la vérité de la religion! Car où Daniel voioit-il cette ſucceſſion & cet ordre des differentes monarchies? * Qui lui découvroit le changement des empires, ſinon celui qui en eſt le maitre auſſi-bien que des tems, qui a tout règlé par ſes décrets, & qui en donne la connoiſſance à qui il lui plait par une lumiere ſurnaturelle?

Comme on ſe propoſe d'inſtruire auſſi les jeunes gens de l'hiſtoire profane, on ne

* Ipſe mutat tempora & ætates: transfert regna atque conſtituit. Ipſe revelat profunda & abſcondita: & lux cum eo eſt. *Dan.* 2. 21. 22.

ne manque pas, à l'occaſion de la prophétie dont je viens de parler, de leur faire obſerver que le même prophete déſigne encore dans un autre endroit les quatre grands empires ſous la figure de quatre bêtes: & l'on inſiſte beaucoup ſur une autre prédiction raportée dans le chapitre ſuivant, qui regarde Alexandre le Grand, & qui eſt l'une des plus claires & des plus circonſtanciées qui ſe trouvent dans l'Ecriture Sainte. *Ch.* 7. *Ch.* 8.

Le prophete, * après avoir marqué la monarchie des Perſes, & celle des Macédoniens, ſous la figure de deux bêtes, s'explique ainſi clairement: † „ Le bélier, qui a deux cornes inégales, repréſente le Roi des Medes & des Perſes. Le bouc qui le renverſe & le foule aux piés, eſt le Roi des Grecs; & „ la grande corne que cet animal a ſur le „ front, repréſente le premier auteur de „ cette monarchie.

Que peut oppoſer l'incrédulité la plus opiniâtre à une prophétie ſi expreſſe & ſi évidente? Par quel moien Daniel a-t-il vu que l'empire des Perſes ſeroit détruit par ce-

* Ecce aries unus habens cornua excelſa, & unum excelſius altero. . . . Ecce autem hircus caprarum veniebat ab occidente ſuper faciem totius terræ, & non tangebat terram... Cumque appropinquaſſet prope arietem, efferatus eſt in eum, Cumque miſſet in terram, conculcavit. *Dan.* 8. 3. *&c.*

† Aries quem vidiſti habere cornua, rex Medorum eſt atque Perſarum. Hircus caprarum, rex Græcorum eſt; & cornu grande, ipſe eſt rex primus. *Ibid. v.* 20, *&* 21.

celui des Grecs: ce qui étoit contre toute vraiſemblance ? Comment a-t-il vu la rapidité des conquêtes d'Alexandre qu'il marque ſi dignement, en diſant qu'il ne touchoit pas la terre? *non tangebat terram.* * Comment a-t-il vu qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui ſuccedât· que ſon empire ſe démembreroit en quatre principaux roiaumes: que ſes ſucceſſeurs ſeroient de ſa nation & non de ſon ſang: & qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en ſi peu de tems, de quoi compoſer des Etats, dont les uns ſeroient à l'orient, les autres au couchant; les uns au midi, & les autres au ſeptentrion?

En expliquant cette prophétie aux jeunes gens, on ne doit pas oublier de leur faire remarquer ce que dit l'hiſtorien Joſeph à l'occaſion de l'entrée d'Alexandre à Jéruſalem. Ce Prince s'avançoit vers cette ville plein de colere contre les Juifs, qui s'étoient déclarés en faveur de Darius, & l'avoient aidé de leurs troupes. Le Grand-Prêtre Jaddus, en conſéquence d'une révélation qu'il avoit eue, s'étoit avancé revétu de ſes habits pontificaux au devant d'Alexandre, avec tous les autres prêtres revétus auſſi de leurs habits de cérémonie, & tous les Lévites vétus de blanc. Dès

Joſeph, hiſt des Juifs, liv. 11. ch. 8.

* Surget rex fortis, & dominabitur poteſtate multa... & regnum ejus dividetur in quatuor ventos cœli, ſed non in poſteros ejus, neque ſecundùm potentiam illius qui dominatus eſt *Dan.* 11. 3. 4 &c.

Quatuor reges de gente ejus conſurgent, ſed non in fortitudine ejus, *Dan.* 8, 22.

Dès qu'Alexandre l'eut apperçu, il ſe proſterna devant lui, & adora le Dieu dont il étoit le miniſtre, & dont il portoit le nom reſpectable ſur ſon front. Et comme un ſpectacle ſi inopiné avoit jetté tout le monde dans l'étonnement, le Roi déclara, que le Dieu des Juifs s'étoit apparu à lui en Macédoine ſous le même habit que portoit ſon Grand-Prêtre, lui avoit dit de paſſer hardiment le détroit de l'Helleſpont, & l'avoit aſſuré qu'il ſeroit à la tête de ſon armée, & lui feroit conquérir l'empire des Perſes. Alexandre, environné des Prêtres, entra à Jéruſalem, monta au temple, & offrit des ſacrifices à Dieu en la maniere que le Grand-Sacrificateur lui dit qu'il le devoit faire. Ce Souverain-Pontiſe lui fit voir enſuite le livre de Daniel dans lequel il étoit écrit qu'un prince Grec détruiroit l'empire des Perſes; ce qui cauſa une joie infinie à Alexandre.

Quand il n'y auroit qu'un ſimple motif de curioſité, une hiſtoire ſi agréable & ſi variée, des prophéties ſi évidentes & ſi ſurprenantes, ne méritent-elles pas bien d'être raportées aux jeunes gens? Mais quel fruit ne leur en peut-on pas faire recueillir par raport à la religion, en leur faiſant obſerver l'enchainement merveilleux que Dieu a mis entre les differentes prédictions des prophetes, dont les unes, comme je l'ai déja remarqué, ſervoient à autoriſer les autres, & formoient toutes enſemble un degré d'évidence & de conviction, auquel on ne peut rien ajouter? C'eſt

la réflexion par où je terminerai cet article qui regarde les Prophéties.

REFLEXIONS

Sur les Prophéties.

Si les prophetes n'avoient prédit que des évenemens fort éloignes, il auroit falu attendre longtems pour ſavoir s'ils étoient prophetes, & ils n'auroient pu avoir aucune autorité pendant leur vie.

Si d'un autre côté ils n'avoient prédit que des évenemens fort prochains, on auroit pu les ſoupçonner d'en être inſtruits par des voies naturelles; & la perſuaſion qu'ils ne parloient que par l'Eſprit de Dieu auroit paru moins fondée.

Et s'ils n'avoient mis une liaiſon entre les évenemens prochains, & les évenemens éloignés, par des prédictions qui devoient s'accomplir dans l'intervalle; la distance entre les deux extrémités auroit fait perdre le fruit de leurs prophéties, les premieres étant oubliées, & les dernieres n'étant pas attendues.

Par l'accompliſſement des premieres le prophete acqueroit une autorité légitime, & faiſoit eſpérer l'accompliſſement des ſuivantes. Celles-ci ajoutoient à ſon autorité une certitude entiere que ſa lumiere venoit de Dieu, & que tout ce qui lui étoit révélé pour des tems plus reculés, s'accompliroit auſſi infailliblement qne ce qu'il avoit prédit pour un tems plus voiſin. Les mo-

monumens publics atteſtoient ce qui étoit accompli: l'inſtruction en faiſoit paſſer la mémoire aux enfans: & ceux-ci joignant ce qui arrivoit de leurs jours, à ce qui étoit arrivé au tems de leurs peres, laiſſoient à leur poſtérité un profond reſpect pour les prophetes qui l'avoient prédit, & une ferme eſpérance que tout ce qui étoit contenu dans leurs autres prédictions s'accompliroit.

C'eſt ainſi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve étoit ſûre & à la portée de tout le monde. On croioit l'avenir, parce qu'on voioit le préſent. On étoit perſuadé que la révélation étoit divine, parce qu'elle étoit infaillible, & au-deſſus de toute connoiſſance humaine: & l'on auroit conclu tout le contraire, ſi quelques évenemens n'avoient pas répondu à la prédiction. „ Ecoutez-moi, diſoit le prophete Jérémie à un homme qui ſe prétendoit envoié de Dieu, „ & que tout le peuple „ m'écoute auſſi. Les Prophetes qui ont „ été avant nous, ont prédit à divers pays, „ & à de grands roiaumes, la guerre, la „ famine, & d'autres calamités. Il y en „ a eu au contraire qui ont prédit la paix: „ ç'a toujours été par l'évenement qu'on „ a diſcerné quels étoient ceux que Dieu „ envoioit. " *Jerem. 28. 7-9.*

Voilà l'unique règle qu'on obſervoit. Elle étoit ſimple & facile. Le petit peuple en faiſoit l'application auſſi ſûrement que les plus habiles, & il n'étoit pas poſſible de s'y méprendre.

Le peu de tems que laiſſent aux jeunes gens les études ordinaires des claſſes, ne permet pas de leur expliquer avec beaucoup d'étendue un grand nombre d'hiſtoires ou de prophéties. Mais ſi l'on en fait un choix judicieux, & que tous les ans on trouve le moien de leur en faire lire quelques-unes, en les accompagnant de réflexions qui ſoient à leur portée, ce petit nombre pourra, ce me ſemble, beaucoup contribuer à leur inſpirer un grand reſpect pour la Religion, à leur donner beaucoup de goût pour l'Ecriture Sainte, & à leur apprendre dans quel eſprit & avec quels principes ils devront un jour la lire quand ils en auront le loiſir.

TROISIEME PARTIE.

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

JE SUIVRAI ici le même ordre que j'ai gardé en parlant de l'Hiſtoire Sainte: c'eſt-à-dire, que j'établirai d'abord quelques principes, utiles pour conduire les jeunes gens dans l'étude de l'Hiſtoire Profane; & j'en ferai enſuite l'application à quelques faits particuliers par les réflexions que j'y joindrai.

CHAPITRE PREMIER.

REGLES ET PRINCIPES

POUR L'ETUDE

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

ON PEUT réduire ces principes à ſix ou ſept: Apporter beaucoup d'ordre dans cette étude; Obſerver ce qui regarde

les

les uſages & les coutumes ; Chercher ſur-tout & avant tout la vérité ; S'appliquer à découvrir les cauſes de l'aggrandiſſement & de la chute des Empires, du gain ou de la perte des batailles, & de pareils évenemens ; Etudier le caractere des peuples & des grands hommes dont parle l'Hiſtoire ; Etre attentif aux inſtructions qui regardent les mœurs & la conduite de la vie ; Enfin remarquer avec ſoin tout ce qui a raport à la Religion.

§. I.

Ordre & clarté néceſſaires pour bien étudier l'Hiſtoire.

UNE des choſes qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre & de la clarté dans cette étude, eſt de diſtribuer tout le corps d'une hiſtoire en certaines parties & certains intervalles, qui préſentent d'abord à l'eſprit comme un plan général de toute cette Hiſtoire, qui en montrent les principaux évenemens, & qui en faſſent connoître la ſuite & la durée. Ces diviſions ne doivent pas être trop multipliées ; autrement elles pourroient cauſer de l'embarras & de l'obſcurité.

de la lation Rome.

Ainſi tout le tems de l'Hiſtoire Romaine depuis Romulus juſqu'à Auguſte, qui eſt de 723 ans, peut ſe diviſer en cinq parties.

LA PREMIERE eſt ſous les ſept Rois de Rome, & elle dure 244 ans.

LA

LA SECONDE eſt depuis l'établiſſement des Conſuls juſqu'à la priſe de Rome, & elle dure 120 ans. Elle renferme l'établiſſement des Conſuls, des Tribuns du peuple, des Décemvirs, des Tribuns militaires avec la puiſſance de Conſuls: le ſiege & la priſe de Veies. 245.

LA TROISIEME eſt depuis la priſe de Rome juſqu'à la premiere guerre Punique, & elle dure 124 ans. Elle renferme la priſe de Rome par les Gaulois, la guerre contre les Samnites, & celle contre Pyrrhus. 364.

LA QUATRIEME eſt depuis le commencement de la premiere guerre Punique juſqu'à la fin de la troiſieme, & elle dure 120 ans. Elle renferme la premiere & la ſeconde guerre Punique, les guerres contre Philippe Roi de Macédoine, contre Antiochus Roi d'Aſie, contre Perſée dernier Roi de Macédoine, contre les Numantins en Eſpagne, & enfin la derniere guerre Punique, terminée par la priſe & la ruïne de Carthage. 488.

LA CINQUIEME eſt depuis la ruïne de Carthage juſqu'au changement de la République Romaine en Monarchie ſous Auguſte, & elle dure 115 ans. Elle renferme la guerre d'Achaïe, & la ruïne de Corinthe: les troubles domeſtiques excités par les Gracques: les guerres contre Jugurtha, contre les Alliés, contre Mithridate: les guerres civiles entre Marius & Sylla, entre Céſar & Pompée, entre Antoine & le jeune Céſar. Cette derniere guerre ſe ter- 603.

732. termina par la bataille d'Actium, & par l'autorié ſouveraine du jeune Céſar, ſurnommé depuis Auguſte.

J'ai déja obſervé, en parlant de l'Hiſtoire Sainte, l'uſage qu'on devoit faire de la Chronologie. Je ne répete point ici ce que j'ai dit ſur ce ſujet.

La Géographie eſt auſſi d'une néceſſité abſolue pour les jeunes gens; &, faute de l'avoir appriſe dans ces premieres années, beaucoup de gens l'ignorent tout le reſte de leur vie, & s'expoſent à tomber ſur ce point dans des bévues, qui les rendent ridicules. Un quart d'heure emploié régulierement tous les jours à cette étude, mettra les enfans en état d'en être parfaitement inſtruits. Après qu'on leur en aura expliqué les principes les plus généraux, il ne faudra jamais laiſſer paſſer aucune ville un peu conſiderable, ni aucune riviere, dont il ſera parlé dans leurs auteurs, ſans les leur faire voir dans les Cartes géographiques. Il faut qu'ils ſachent orienter chaque ville, c'eſt-à-dire en marquer la ſituation par raport aux différens endroits dont il ſera queſtion. Ainſi ils diront qu'Evreux eſt au couchant de Paris, Châlons ſur Marne au levant, Amiens au nort, Orleans au midi. Ils ſuivront les rivieres depuis leur ſource juſqu'à l'endroit où elles ſe jettent dans la mer, ou dans quelque fleuve, & marqueront les villes conſiderables qui ſe rencontrent ſur leur paſſage. On peut, lorſqu'ils ſont ſuffiſamment inſtruits, les faire voiager ſur la Carte, ou même de vive voix,

voix, en leur demandant par exemple quelle route ils tiendroient pour aller de Paris à Conſtantinople, & ainſi des autres provinces. Pour rendre cette étude moins ſeche & moins deſagréable, il eſt bon d'y joindre de courtes hiſtoires, qui ſervent à fixer davantage dans l'eſprit des enfans l'idée des villes, & qui en chemin faiſant leur apprennent mille choſes curieuſes. Elles ſe trouvent dans pluſieurs traités de Géographie que nous avons en notre langue, dont les maitres peuvent facilement extraire celles qu'ils jugeront les plus convenables à la jeuneſſe.

§. II.

Obſerver ce qui regarde les loix, les uſages, les coutumes des peuples.

CE N'EST PAS une choſe indifférente, en étudiant l'hiſtoire, que d'obſerver les divers uſages des peuples, l'invention des arts, les différentes manieres de vivre, de bâtir, de faire la guerre, de former ou de ſoutenir des ſieges, de conſtruire des vaiſſeaux, de naviger; les cérémonies pour les mariages, pour les funerailles, pour les ſacrifices; en un mot tout ce qui regarde les coutumes & les antiquités. J'aurai lieu d'en dire quelque choſe dans la ſuite.

Ce que j'ai marqué juſqu'ici n'eſt encore, pour ainſi dire, que le ſquelete de l'hiſtoire: les obſervations ſuivantes en ſont com-

comme l'ame, & renferment ce qu'il y a de plus utile dans cette étude.

§. III.

Chercher ſur-tout la vérité.

Ce qui fait la qualité la plus eſſentielle & le devoir le plus indiſpenſable de l'hiſtorien, marque en même tems ce qui doit faire la principale attention de celui qui s'applique à l'étude de l'hiſtoire. * Or perſonne n'ignore que ce qu'on exige d'un hiſtorien avant toutes & ſur toutes choſes, eſt que libre de toute prévention, il n'ait jamais la témérité de rien avancer de faux, & qu'il ait toujours le courage de dire ce qui eſt vrai. On peut lui paſſer les négligences dans le ſtile, mais on ne lui pardonne point le défaut de ſincérité; † & c'eſt la différence qui ſe trouve entre le poëme & l'hiſtoire. Le poëme aiant pour prin-

* Quis neſcit primam eſſe hiſtoriæ legem, ne quid falſi dicere audeat; deinde, ne quid veri non audeat: ne qua ſuſpicio gratiæ ſit in ſcribendo, ne qua ſimultatis. *Lib.* 2. *de Orat. n.* 62.

† Intelligo te, frater, alias in hiſtoria leges obſervandas putare, alias in poëmate: quippe cùm in illa ad veritatem cuncta referantur, in hac ad delectationem plèraque. *Cic. lib.* 1. *de leg. n.* 4. *&* 5.

Orationi & carmini eſt parva gratia, niſi eloquentia ſit ſumma: hiſtoria quoquomodo ſcripta delectat. Sunt enim homines natura curioſi, & qualibet nuda rerum cognitione capiuntur, ut qui ſermunculis etiam fabelliſque ducantur. *Plin. Epiſt.* 8. *lib.* 5.

principal but le divertiſſement du lecteur, bleſſe & choque néceſſairement s'il eſt ſans art & ſans grace; au-lieu que l'hiſtoire, de quelque maniere qu'elle ſoit écrit, fait toujours plaiſir ſi elle eſt vraie, parce qu'elle ſatisfait un deſir naturel à l'homme, qui eſt avide de ſavoir, & toujours curieux d'apprendre quelque choſe de nouveau, mais qui ne peut ſouffrir qu'on le trompe en ſubſtituant le menſonge à la vérité, & des imaginations creuſes à la réalité des faits. Auſſi voit-on qu'ordinairement les hiſtoriens, pour mériter la créance du lecteur, commencent par faire profeſſion d'une exacte & ſcrupuleuſe ſincérité, également exemte d'amour & de hane, d'eſpérance & de crainte, comme on le peut remarquer dans Salluſte & dans Tacite.

Ce qu'on doit donc chercher dans l'hiſtoire préférablement à tout le reſte, c'eſt la vérité. Les bons écrivains ont raiſon de tâcher de la rendre plus aimable, en s'appliquant à l'orner & à la parer; & un habile maitre ne manque pas de faire ſentir toutes les graces & toutes les beautés qui ſe rencontrent dans un hiſtorien: mais il ne ſouffre pas que ſes diſciples ſe laiſſent ébloüir par un vain éclat de paroles, qu'ils préferent des fleurs aux fruits, qu'ils ſoient moins attentifs à la vérité même qu'à ſa parure, ni qu'ils faſſent plus de cas de l'éloquence d'un hiſtorien, que de ſon exactude & de ſa fidélité à raporter les faits. Quintilien, dans le portrait qu'il nous tra-

trace en deux mots d'un hiſtorien Grec, nous apprend à faire ce diſcernement. „ L'hiſtoire, dit-il, que Clitarque a écrite, eſt admirée pour le ſtile, „ mais décriée par le défaut de ſincérité. *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.*

On doit donc avertir les jeunes gens d'être ſur leurs gardes quand ils liſent des hiſtoires écrites du vivant des Princes dont il y eſt parlé, parce qu'il eſt rare que ce ſoit la vérité ſeule qui les ait dictées, & que l'envie de plaire à celui qui diſtribue les graces & les faveurs n'y ait influé en rien. Les meilleurs Princes même ne ſont pas toujours inſenſibles à la flaterie, & il y a dans tous les hommes un ſecret deſir de gloire & de louange qui doit rendre ſuſpectes de telles hiſtoires. Si la flaterie rend mépriſable un hiſtorien, * la médiſance doit le rendre haïſſable. L'une & l'autre, dit Tacite, déguiſent & alterent également la vérité; avec cette différence, qu'il eſt aiſé de ſe défendre de l'une, qui eſt odieuſe à tout le monde, & reſſent l'eſclavage; au-lieu qu'on ſe prête volontiers à l'autre, qui nous ſéduit par une fauſſe image de liberté, & s'inſinue agréablement dans les eſprits.

Il y a des hiſtoriens, très eſtimables d'ail-

* Veritas pluribus modis infracta .... libidine aſſentandi, aut rurſus odio adverſùs dominantes..... Sed ambitionem ſcriptoris facilè averſeris: obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur, quippe adulationi fœdum crimen ſervitutis, malignitati falſæ ſpecies libertatis ineſt. *Tacit. Annal. lib.* 1. *cap.* 1.

d'ailleurs, qui par le mauvais goût de leur ſiecle, ou par une trop grande crédulité, ont mêlé beaucoup de fables dans leurs écrits, comme Ciceron le remarque d'Hérodote & de Théopompe. *Lib. 1. de leg. n. 5.*

Tel eſt, par exemple, ce que dit le premier de la naiſſance de Cyrus, dont j'aurai lieu de parler dans la ſuite. On pardonne à l'antiquité, dit Tite-Live, d'avoir plus cherché le merveilleux que le vrai dans ſes récits, & d'avoir voulu embellir & orner l'origine des grandes villes & des grands empires, par des fictions plus convenables à la fable qu'à l'hiſtoire. Mais on doit accoutumer les jeunes gens, quand on leur fait lire ces ſortes d'auteurs, à faire le diſcernement du vrai & du faux; & il faut auſſi les avertir que la raiſon & l'équité demandent qu'on ne rejette pas tout dans un écrivain, parce qu'il s'y trouve quelque choſe de faux; & qu'on n'ajoute pas foi à tout auſſi, parce qu'il s'y rencontre pluſieurs choſes vraies.

Cet amour pour la vérité, qu'on tâchera de leur inſpirer en tout, peut contribuer beaucoup à les garantir d'un mauvais goût, qui autrefois étoit ſi commun; je veux dire la lecture des romans & des hiſtoires fabuleuſes, qui étouffent peu à peu l'amour & le goût du vrai, & rendent l'eſprit incapable des lectures utiles & ſérieuſes, qui parlent plus à la raiſon qu'à l'imagination.

On ne peut trop féliciter notre ſiecle, de ce que dès qu'on lui a fourni ou des tra-

duc-

ductions des célèbres auteurs de l'antiquité, ou des ouvrages modernes dignes de son application, il a abandonné aussitôt, & même rejetté avec mépris, toutes ces fictions; & de ce qu'il a reconnu que rien en effet ne dégradoit davantage l'éminence de la raison humaine, qui est destinée à se nourrir * de la vérité, que de se repaitre des chimeres d'une imagination dérèglée, & de s'en rendre le jouet en la suivant dans tous ses égaremens. Que si quelquefois on hazarde encore quelques ouvrages de cette nature, on voit, à la gloire de notre tems, qu'ils tombent aussitôt dans l'oubli, qu'ils sont négligés de tous les gens sensés, & qu'ils ne deviennent le partage que de quelques esprits frivoles.

§. IV.

S'appliquer à découvrir les causes des évenemens.

Polyb. hist. lib. 3. Polybe, qui manioit la plume aussi habilement que l'épée, & qui n'étoit pas moins bon écrivain qu'excellent capitaine, marque en plusieurs endroits de ses livres que la meilleure maniere de composer & d'étudier l'histoire est de ne se pas borner au simple récit des faits, du gain ou de la perte d'une bataille, de l'aggrandissement

† Naturâ ineſt mentibus noſtris inſatiabilis quædam cupiditas veri videndi. *Tusc. quæst. lib.* 1. *n.* 44.

Nihil eſt hominis mente veritatis luce dulcius. *Acad. quæst. lib.* 4. *n.* 31.

ment ou de la chute des empires; mais d'en approfondir les raiſons, & d'en lier enſemble toutes les circonſtances & les ſuites; de démêler, s'il ſe peut, dans chaque évenement les deſſeins ſecrets & les reſſorts cachés; de remonter juſqu'à l'origine des choſes, & aux préparations les plus éloignées; de bien diſcerner les cauſes véritables d'une guerre d'avec les prétextes ſpécieux dont on les couvre; & ſur-tout d'être attentif à ce qui a décidé du ſort d'une bataille, de la ruïne d'un Etat. * Sans cela, dit-il, l'hiſtoire fournit au lecteur un ſpectacle agréable, mais non une inſtruction utile; elle ſert à contenter la curioſité dans le moment, mais elle n'eſt de nul uſage dans la ſuite pour la conduite de la vie.

Il remarque que la guerre des Romains en Aſie contre Antiochus étoit une ſuite de celle qu'ils avoient faite auparavant contre Philippe roi de Macédoine; que ce qui avoit donné occaſion à celle-ci, étoit l'heureux ſuccès de la ſeconde guerre Punique; dont la principale cauſe, du côté des Carthaginois, avoit été la perte de la Sicile & de la Sardaigne: qu'ainſi pour ſe former une juſte idée des divers évenemens de ces guerres, il ne faut pas les conſidérer ſéparément ni par parties, mais embraſſer le tout

* Ἀγάπισμα μὲν, μάθημα δὲ οὐ γίγνεται· καὶ λεῖ τὸ παράπαν παραυτίκα μὲν τέρπει, εἶτα πρὸς δὲ τὸ μὴ πολυωφελὲς ἀφέλιμον δὲ οὐ γίγνεται· καὶ λεῖ τὸ παράπαν παραυτίκα μὲν τέρπει, εἶτα

tout enſemble, & en bien étudier les liaiſons, les ſuites, & les dépendances.

Il obſerve au même endroit, que ce ſeroit ſe tromper groſſierement, que de regarder la priſe de Sagonte par Annibal comme la véritable cauſe de la ſeconde guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cedé trop facilement la Sicile par le traité qui termina la premiere guerre Punique; l'injuſtice & la violence des Romains, qui profiterent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois, & pour leur impoſer un nouveau tribut; les heureux ſuccès & les conquêtes de ces derniers dans l'Eſpagne: voilà quelles furent les véritables cauſes de la rupture du traité; comme Tite-Live, ſuivant en cela le plan de Polybe, l'inſinue en peu de mots dès le commencement de ſon hiſtoire de la ſeconde guerre Punique.

). lib. 21. 1.

Polybe prend de-là occaſion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'hiſtoire, qui eſt qu'on doit y diſtinguer exactement trois choſes: les commencemens, les cauſes, les prétextes d'une guerre. Les commencemens ſont les premieres entrepriſes qui éclatent au dehors, & qui ſont les ſuites des réſolutions formées en ſecret: tel étoit le ſiege de Sagonte. Les cauſes ſont les différentes diſpoſitions des eſprits, les mécontentemens particuliers, les injures qu'on a reçues, l'eſpérance de réuſſir dans ſes entrepriſes: telles étoient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Si-

cile & de la Sardaigne jointe à l'impo-
ion d'un nouveau tribut, & l'occaſion
vorable d'un chef auſſi habile & auſſi a-
ierri qu'étoit Annibal. Les prétextes ne
nt qu'un voile qui ſert à cacher les vé-
tables cauſes.

Il éclaircit encore ce principe par d'au-
es exemples. Croit-on, dit-il, que l'ir-
ption d'Alexandre dans l'Aſie fut la pre-
iere cauſe de la guerre contre les Per-
s? Il s'en faut bien que cela ne fût ainſi:
pour s'en convaincre, il ne faut que jet-
r les yeux ſur les longs préparatifs qui
oient précédé cette irruption, laquelle
t le commencement & le ſignal, non la
uſe de la guerre. Deux grands évene-
ens avoient fait conjecturer à Philippe
ue la puiſſance des Perſes, autrefois ſi
rmidable, commençoit à pancher vers ſa
ine: le retour glorieux & triomphant
s dix mille Grecs ſous la conduite de
énophon à travers les villes ennemies,
ns qu'Artaxerxe victorieux eût oſé s'op-
oſer à la réſolution hardie qu'ils forme-
nt de traverſer en corps d'armée tout ſon
mpire pour retourner en leur pays; & la
néreuſe entrepriſe d'Agéſilas Roi de La-
démone, qui avec une poignée de mon-
porta la guerre & la terreur juſques
ns le ſein de l'Aſie mineure ſans trou-
er aucun obſtacle à ſes deſſeins, & qui
e fut arrêté dans ſes conquêtes que par
s diviſions de la Grece. Philippe com-
arant cette lâcheté & cette nonchalance
es Perſes avec l'activité & le courage de

ſes Macédoniens, animé par l'eſperance de la gloire & des avantages qui devoient être le fruit certain de cette guerre, après avoir ſu par une habileté incroiable réunir en ſa faveur tous les eſprits & tous les ſuffrages de la Grece, prit pour prétexte de la guerre qu'il méditoit contre les Perſes les anciennes injures que les Grecs en avoient reçues, & travailla avec un ſoin infatigable aux préparatifs de la guerre, dont Alexandre ſon fils, qui ſuccéda à ſes deſſeins auſſi-bien qu'à ſon roiaume, profita ſagement pour les mettre en exécution. La foibleſſe & la nonchalance des Perſes, furent donc la véritable cauſe de cette guerre: leurs anciennes entrepriſes contre la Grece, en furent le prétexte: & l'entrée d'Alexandre dans l'Aſie, en fut le commencement.

Il dévelope de la même maniere les prétextes apparens & les véritables cauſes de la guerre des Romains contre Antiochus.

Dionyſ. Halicarn. l. 5. antiq. Rom.

Denys d'Halicarnaſſe poſe les mêmes principes que Polybe. Il déclare en pluſieurs endroits que pour tirer de la lecture des hiſtoires le profit qu'on en doit eſpérer, & pour la rendre utile au maniement des affaires publiques, il ne faut pas borner ſa curioſité aux faits & aux évenemens, mais qu'il en faut pénétrer les raiſons, étudier les moiens qui les ont fait réuſſir, entrer dans les vues & dans les deſſeins de ceux qui les ont conduits, examiner avec attention le ſuccès que Dieu leur a donné, (ces paroles ſont remarquables dans un

in payen) & n'ignorer aucune des circonſtances qui ont donné le branle & le nouvement aux entrepriſes dont il s'agit.

Un homme d'eſprit & de ſens, dit-il ailleurs, ſe contente-t-il de ſavoir que dans a guerre contre les Perſes, les Athéniens & les Lacédémoniens remporterent contre eux trois victoires, deux ſur mer, & l'autre ſur terre ; & qu'avec une armée compoſée au plus de cent dix mille ſoldats ils battirent celle du Roi des Perſes qui trainoit après lui plus de trois cens mille hommes? Ne ſouhaite t-il pas, outre cela, d'être inſtruit des endroits où ces batailles ſe donnerent; des cauſes qui firent pancher la victoire du côté du petit nombre, & qui donnerent lieu à un évenement ſi ſurprenant; du nom & du caractere des chefs qui ſe ſignalerent de part & d'autre; en un mot de toutes les circonſtances mémorables & de toutes les ſuites d'une action ſi importante? Car, ajoute-t-il, c'eſt un grand plaiſir pour un homme ſenſé & judicieux, qui lit une hiſtoire écrite de cette ſorte, d'être conduit comme par la main au début & au terme de chaque action, & au lieu de ſimple lecteur qu'il ſeroit, de devenir comme le témoin & le ſpectateur de tout ce qui lui eſt raconté. *Lib. 11. de tiquit. Rom.*

M. Boſſuet, Evêque de Meaux, remarque de même dans ſon Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle, qu'il ne faut pas conſidérer ſeulement l'élévation & la chute des empires, mais qu'il faut encore plus s'arrêter ſur les cauſes de leurs progrès, & *Ch. 2.*

ſur celles de leur décadence. „ Car, dit-il, „ ce même Dieu qui a fait l'enchainement „ de l'univers, & qui, tout-puiſſant par „ lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, „ que les parties d'un ſi grand tout dépen- „ diſſent les unes des autres : ce même „ Dieu a voulu auſſi que le cours des cho- „ ſes humaines eût ſa ſuite & ſes propor- „ tions. Je veux dire, que les hommes „ & les nations ont eu des qualités pro- „ portionnées à l'élévation à laquelle ils „ étoient deſtinés; &, qu'à la réſerve de „ certains coups extraordinaires où Dieu „ vouloit que ſa main parût toute ſeule, il „ n'eſt point arrivé de grands changemens „ qui n'aient eu leurs cauſes dans les ſie- „ cles précédens. Et comme dans toutes „ les affaires il y a ce qui les prépare, ce „ qui détermine à les entreprendre, & ce qui „ les fait réuſſir : la vraie ſcience de l'hiſtoire „ eſt de remarquer dans chaque tems ces ſe- „ crettes diſpoſitions qui ont préparé les „ grands changemens, & les conjonctures „ importantes qui les ont fait arriver. En „ effet, il ne ſuffit pas de regarder ſeule- „ ment devant ſes yeux, c'eſt-à-dire de „ conſidérer ces grands évenemens qui „ décident tout-à-coup de la fortune des „ empires. Qui veut entendre à fond „ les choſes humaines, doit les reprendre „ de plus haut; & il lui faut obſerver les „ inclinations & les mœurs, ou, pour di- „ re tout en un mot, le caractere, tant „ des peuples dominans en général, que

„ des

„ des Princes en particulier, & enfin de
„ tous les hommes extraordinaires, qui
„ par l'importance du perſonnage qu'ils
„ ont eu à faire dans le monde, ont con-
„ tribué en bien ou en mal aux change-
„ mens des Etats & à la fortune publi-
„ que. "

Cette derniere réflexion nous conduit naturellement à ce que j'ai dit qu'il faloit en cinquieme lieu remarquer dans l'étude de l'hiſtoire.

§. V.

Etudier le caractere des peuples & des grands hommes dont parle l'hiſtoire.

Pour ce qui regarde le caractere des peuples, je ne puis rien faire de mieux que de renvoier le lecteur aux remarques que M. Boſſuet a faites ſur ce ſujet dans la ſeconde partie de ſon Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle. Cet ouvrage eſt l'un des plus admirables qui aient paru de notre tems, je ne dis pas ſeulement par la beauté & par la ſublimité du ſtile, mais encore plus par la grandeur des choſes mêmes, par la ſolidité des réflexions, par la profonde connoiſſance du cœur humain, & par cette vaſte étendue qui embraſſe tous les empires. On y voit avec un plaiſir infini paſſer comme en revue tous les peuples & toutes les nations du monde, avec leurs bonnes & mauvaiſes qualités; avec

leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes: Egyptiens, Aſſyriens, Perſes, Medes, Grecs, Romains. On y voit tous les roiaumes du monde ſortir comme de terre, s'élever peu à peu par des accroiſſemens inſenſibles, étendre enſuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différens moiens au faîte de la grandeur humaine, & par des révolutions ſubites tomber tout d'un coup de cette élévation, & aller, pour ainſi dire, ſe perdre & s'abîmer dans le même néant d'où ils étoient ſortis. Mais, ce qui eſt bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs mêmes des peuples, dans leurs vertus & dans leurs vices, la cauſe de leur aggrandiſſement & de leur chûte: on y apprend, non-ſeulement à démêler ces reſſorts ſecrets & cachés de la politique humaine, qui donnent le mouvement à toutes les actions & à toutes les entrepriſes; mais à y reconnoître par-tout un Etre ſouverain, qui veille & préſide à tout, qui règle & conduit tous les évenemens, qui diſpoſe & décide en maitre du ſort de tous les roiaumes & de tous les empires du monde. Je ne puis donc trop exhorter ceux qui ſont chargés de l'éducation de la jeuneſſe, à lire & à étudier avec attention cet excellent livre, ſi capable de former en même tems & l'eſprit & le cœur; &, après l'avoir bien étudié eux-mêmes, à tâcher d'en inſpirer le gout à leurs éleves.

Ce que j'ai dit des peuples, on doit l'entendre

tendre auſſi des grands hommes, des perſonnages célèbres, qui ſe ſont diſtingués en bien ou en mal dans chaque nation; dont il faut s'appliquer avec ſoin à étudier le génie, le naturel, les vertus, les défauts, les qualités particulieres & perſonnelles, en un mot un certain fond d'eſprit & de conduite qui domine en eux, & qui les caractériſe: car c'eſt-là proprement les connoitre. Autrement on n'en voit que la ſurface & le dehors: & ce n'eſt pas par l'habillement, ni même par le viſage ſeul, qu'on diſcerne les hommes, & qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce ſoit principalement par les actions d'éclat qu'on les puiſſe connoitre. Quand ils ſe donnent en ſpectacle au public, ils peuvent ſe contrefaire & ſe contraindre, en prenant pour un tems le viſage & le maſque qui convient au perſonnage qu'ils ont à ſoutenir. C'eſt dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domeſtique, qu'ils ſe montrent tels qu'ils ſont, ſans déguiſement & ſans apprêt. C'eſt là qu'ils agiſſent & qu'ils parlent d'après nature. Auſſi c'eſt ſurtout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes, pour en porter un jugement certain: & c'eſt l'avantage ineſtimable qu'on trouve dans Plutarque, & par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment ſur tous les autres hiſtoriens. Dans les Vies qu'il nous a laiſſées des grands hommes célèbres parmi les Grecs & les Romains, il deſcend dans un détail

tail qui fait un plaiſir infini. Il ne ſe contente pas de montrer le capitaine, le conquérant, le politique, le magiſtrat, l'orateur: il ouvre à ſes lecteurs l'intérieur de la maiſon, ou plutôt le fond du cœur de ceux dont il parle, & il leur y fait voir le pere, le mari, le maitre, l'ami. On croit vivre & s'entretenir avec eux, être de leurs parties & de leurs promenades, aſſiſter à leurs repas & à leurs converſations. * Ciceron dit quelque part qu'en marchant dans Athenes & dans les lieux circonvoiſins, on ne pouvoit faire un pas ſans rencontrer quelque ancien monument d'hiſtoire, qui rappelloit dans l'eſprit le ſouvenir des grands hommes qui y avoient autrefois vécu, & qui les rendoit en quelque ſorte préſens. Ici, c'étoit un jardin, où l'on s'imaginoit voir encore les traces de Platon qui s'y promenoit en traitant des plus graves matieres de philoſophie: là, c'étoit le lieu des aſſemblées publiques où Eſchine & Démoſthene ſembloient encore plaider l'un contre l'autre: on croioit en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'Orateur Grec qui apprenoit à vaincre le bruit tumultueux des aſſemblées en ſurmontant celui

* Quacumque ingredimur, in aliquam hiſtoriam veſtigium ponimus. Uſu autem evenit, ut acriùs aliquanto & attentiùs de claris viris, locorum admonitu, cogitemus..... velut ego nunc moveor. Venit enim mihi Platonis in mentem, quem accepimus primùm hic (in Academia) diſputare ſolitum: cujus etiam illi horti tuli propinqui non memoriam ſolùm mihi aſſerunt, ſed ipſum videntur in conſpectu meo his ponere, &c.

lui des flots. Il me ſemble que la lecture des Vies de Plutarque produit un effet à peu près ſemblable, en nous rendant comme préſens les grands hommes dont il parle, & en nous donnant de leurs mœurs & de leurs manieres une idée auſſi vive & auſſi animée que ſi nous avions vécu & converſé avec eux. On connoit plus parfaitement le fond du génie, de l'eſprit, du caractere d'Alexandre par la vie aſſez courte & aſſez abrégée qu'en a fait Plutarque, que par l'hiſtoire fort détaillée & fort circonſtanciée qu'en ont écrit Quinte-Curce & Arrien.

Cette connoiſſance exacte du caractere des grands hommes fait une partie eſſentielle de l'hiſtoire: & c'eſt pour cela qu'ordinairement les bons hiſtoriens ont ſoin de donner un précis & une idée générale des bonnes & des mauvaiſes qualités de ceux qui ont eu le plus de part aux évenemens dont ils entreprennent de faire le récit. Tels ſont dans Salluſte les portraits de Catilina, de Marius, de Sylla: tels dans Tite-Live ceux de Furius Camillus, d'Annibal, & de tant d'autres.

C'eſt en étudiant avec attention les qualités dominantes & des peuples en général, & des grands capitaines en particulier, qu'on ſe met en état de bien juger de leurs deſſeins, de leurs actions, de leurs entrepriſes, & qu'on peut même prévoir quelle en ſera la ſuite. Philopœmen, ce Capitaine ſi ſenſé, voiant d'un côté la molleſſe & la nonchalance d'Antiochus, qui

[illegible] à des fêtes & à des noces, & [illegible] & l'activité infatigable des Romains. n'eut pas de peine à deviner de quel côté tourneroit la victoire. Polybe, en plusieurs endroits de son histoire, a fait par de sages réflexions de rendre ses lecteurs attentifs aux qualités personnelles des grands hommes dont il parle, & de leur remarquer que les conquêtes des Romains étoient l'effet d'un plan concerté de suite, & conduit à son exécution par des voies, dont l'habileté des capitaines rendoit le succès presque immanquable. C'est par cette étude profonde du génie & du caractère des hommes: c'est en examinant à fond la nature & la constitution des différentes sortes de gouvernemens, & des causes morales qui par la suite des tems en changent la forme: enfin, c'est en faisant de sérieuses réflexions sur la disposition présente des affaires & des esprits, que ce même historien, dans le sixième livre de ses histoires, montre la sagacité de la conjecture & la prévoyance de l'avenir jusqu'à découvrir nettement que tôt ou tard l'État de Rome tomberoit dans la monarchie. Lorsque je parlerai de l'histoire Romaine, je donnerai un extrait & un précis de cet endroit de Polybe, l'un des plus curieux & des plus remarquables que nous fournisse l'antiquité.

§. VI.

§. VI.

Observer dans l'hiſtoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie.

Les obſervations dont j'ai parlé juſqu'ici ne ſont pas les ſeules, ni les plus eſſentielles : celles qui regardent le règlement des mœurs, ſont encore plus importantes. „ Ce qu'il y a, dit Tite-Live dans la bel„ le préface de ſon ouvrage, ce qu'il y a „ de plus avantageux dans la connoiſſance „ de l'hiſtoire, c'eſt que l'on y peut enviſager des exemples de toute eſpece placés dans un grand jour. Vous y trou„ vez des modèles à ſuivre, tant pour vo„ tre conduite particulere, que pour l'ad„ miniſtration des affaires publiques: vous „ y trouvez auſſi des actions vicieuſes dans „ le projet, funeſtes pour le ſuccès, qui „ avertiſſent d'éviter d'en faire de ſembla„ bles. " *Hoc illud eſt præcipuè in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumento intueri : inde tibi tuæque reipublicæ, quod imitere, capias; inde fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites.*

Il en eſt à peu près de l'étude de l'hiſtoire, comme des voiages. S'ils ſe bornent à parcourir beaucoup de pays, à voir beaucoup de villes, à examiner la beauté & la magnificence des édifices & des monumens publics, ſeront-ils d'un grand uſage? rendront-il quelqu'un plus ſage, plus *Senec. Epiſt.* 410

règlé, plus tempérant? lui ôteront-ils ſes préjugés & ſes erreurs? Ils l'amuſeront pour un tems comme un enfant par la nouveauté & la variété des objets, qui lui cauſeront une ſtupide admiration. En uſer ainſi, ce n'eſt pas voiager, mais s'égarer, & perdre ſon tems & ſa peine: *Non eſt hoc peregrinari, ſed errare.* Il eſt dit d'Ulyſſe qu'il parcourut beaucoup de villes; mais ce n'eſt qu'après qu'on a remarqué qu'il s'appliquoit à étudier les mœurs & le génie des peuples.

Horat. in Arte poët. Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.

Les anciens entreprenoient de longs & fréquens voiages, mais c'étoit pour s'inſtruire, pour voir des hommes, pour profiter de leurs lumieres.

Tel eſt l'uſage que nous devons faire de l'hiſtoire. Nous avons beſoin d'inſtructions & de modèles pour embraſſer la vertu malgré tous les périls & tous les obſtacles dont elle eſt environnée: l'hiſtoire nous en fournit de toutes ſortes. C'eſt là qu'on puiſe des ſentimens de probité & d'honneur: *Hinc mihi ille juſtitiæ hauſtus bibat.* Il faut étudier avec ſoin les actions & les paroles des grands hommes de l'antiquité, & s'en occuper ſérieuſement.

Quintil. lib. 12. cap. 2.

Epiſt. 2. ad Quint. Ciceron voulant porter ſon frere Quintus à la douceur & à la modération, le fait ſouvenir de ce qu'il avoit lu dans Xé-

Xénophon ſur Cyrus & ſur Agéſilas. Il nous marque que c'étoit là l'uſage que lui-même faiſoit des lectures de ſa jeuneſſe, & qu'il avoit appris dans l'hiſtoire à tout ſouffrir, à tout mépriſer pour ſa patrie. „ Combien, dit-il, les écrivains Grecs & *Pro Arch.* „ Latins nous ont-ils laiſſé de modèles *poet. n.* „ de vertus, qu'ils ne nous propoſent pas „ pour les regarder ſeulement, mais pour „ les imiter? Et c'eſt en les étudiant ſans „ ceſſe, & en tâchant de les copier dans „ le maniement des affaires publiques, „ que je me ſuis formé l'eſprit & le cœur „ par l'idée des grands hommes dont ces „ écrivains nous ont tracé de ſi admira- „ bles portraits. " *Quàm multas nobis imagines, non ſolùm ad intuendum, verùm etiam ad imitandum, fortiſſimorum virorum expreſſas ſcriptores & Græci & Latini reliquerunt? quas ego mihi ſemper in adminiſtranda rep. proponens, animum & mentem meam ipſa cogitatione hominum excellentium conformabam.*

Il faut donc, en apprenant l'hiſtoire aux jeunes gens, être fort attentif à leur en faire tirer un des principaux fruits, qui eſt le règlement des mœurs: y mêler pour cela de tems en tems de courtes réflexions: leur demander à eux-mêmes le jugement qu'ils forment des actions qui y ſont rapportées, les accoutumer ſur-tout à ne ſe point laiſſer éblouïr à un vain éclat extérieur, mais à juger de tout ſelon les principes de l'équité, de la vérité, de la juſtice: leur faire admirer la modeſtie, la frugalité, la généroſité, le deſintéreſſement, l'a-

l'amour du bien public, qui regnoient dans les bons tems des Républiques Grecques, & de celle de Rome. Quand de jeunes gens ſont ainſi formés de bonne heure, & qu'ils ſont accoutumés dès le plus bas âge par l'étude de l'hiſtoire à admirer les exemples de vertu, & à déteſter les vices, on peut eſpérer que ces premieres ſemences, aidées d'un ſecours ſupérieur, ſans lequel elles avorteroient bien-tôt, porteront leur fruit dans le tems: & qu'il leur arrivera quelque choſe de pareil à ce qu'on raporte d'un diſciple de Platon, que ce ſage philoſophe avoit élevé avec grand ſoin dans ſa maiſon. Quand il fut retourné dans celle de ſes parens, étonné de la maniere violente & emportée dont ſon pere parloit: „ Jamais, dit-il, je n'ai rien vu de „ tel chez Platon. “ *Apud Platonem educatus puer, cùm ad parentes relatus, vociferantem videret patrem: Nunquam, inquit, hoc apud Platonem vidi.*

Senec. de ira, lib. 2. cap. 22.

§. VII.

Remarquer avec ſoin tout ce qui a rapoit à la Religion.

Il reſte une derniere obſervation à faire en étudiant l'hiſtoire, qui conſiſte à remarquer ſoigneuſement tout ce qui regarde la religion, & les grandes vérités qui en ſont une dépendance néceſſaire. Car à travers ce cachos confus d'opinions ridicules, de cérémonies abſurdes, de ſacri-

crifices impies, de principes déteſtables, que l'idolatrie, fille & mere de l'ignorance & de la corruption du cœur, a enfantés à la honte de l'eſprit humain & de la raiſon, on ne laiſſe pas d'entrevoir des traces précieuſes de preſque toutes les verités fondamentales de notre ſainte religion. On y reconnoit ſur-tout l'exiſtence d'un Etre ſouverainement puiſſant, ſouverainement juſte, maitre abſolu des rois & des roiaumes, dont la providence règle tous les évenemens de cette vie, dont la juſtice prépare pour l'autre vie des récompenſes & des châtimens aux bons & aux méchans, enfin dont la lumiere pénetre dans les replis les plus cachés des conſciences, & y porte malgré nous le trouble & la confuſion. Comme j'ai déja traité cette matiere avec quelque étendue dans le diſcours préliminaire qui eſt à la tête du premier volume, je ne croi pas devoir ici m'y arrêter plus longtems.

Voilà, ce me ſemble, les principales obſervations auxquelles on doit rendre attentifs les jeunes gens qui étudient l'hiſtoire, en ſe proportionnant néanmoins toujours à leur âge & à leur portée, & en ne leur propoſant jamais des réflexions qui ſoient au deſſus de leurs forces. Il s'agit maintenant de faire l'application de ces principes généraux à des exemples particuliers: & c'eſt ce que je vais eſſaier de faire de la maniere la plus intelligible qu'il me ſera poſſible.

CHA-

CHAPITRE SECOND.

Application des règles précédentes à quelques faits d'hiſtoire particuliers.

POUR faire l'application des principes que j'ai poſés juſqu'ici, je choiſirai, d'abord dans l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, & enſuite dans celle des Romains, quelques morceaux & quelques faits particuliers, auxquels je joindrai quelques réflexions.

ARTICLE PREMIER.

De l'hiſtoire des Perſes & des Grecs.

PREMIER MORCEAU tiré de l'hiſtoire des Perſes.

CYRUS.

Je diviſe en trois parties ce que j'ai à dire ſur Cyrus: ſon éducation; ſes premieres campagnes; la priſe de Babylone par ce Prince, & ſes dernieres conquêtes. Je ne raporterai que les circonſtances les plus importantes de ces évenemens, & celles qui me paroîtront les plus propres à l'inſtruction de la jeuneſſe. Je les tirerai de Xénophon, que je prens ici pour mon guide,

de, comme l'auteur le plus digne de foi sur cette matiere.

1. *Education de Cyrus.* Cyrop. lib. 1.

Cyrus étoit fils de Cambyſe Roi de Perſe, & de Mandane fille d'Aſtyage Roi des Medes. * Il étoit bien fait de corps, & encore plus eſtimable par les qualités de l'eſprit: plein de douceur & d'humanité, de deſir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effraié d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agiſſoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé ſelon la coutume des Perſes, qui pour-lors étoit excellente.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus eſſentielle du gouvernement. On ne s'en repoſoit pas ſur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendreſſe rend ſouvent incapables de ce ſoin: l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniere uniforme. Tout y étoit règlé: le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maitres, les differentes ſortes de châtimens. Toute leur nourriture, auſſi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens

* Εἶδος μὲν κάλλιστος, ψυχὴν δὲ φιλανθρωπότατος, καὶ φιλομαθέστατος, καὶ φιλοτιμότατος.

gens, étoit du pain, du creſſon, & de l'eau: car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la ſobriété; & d'ailleurs cette ſorte de nourriture ſimple & frugale, ſans aucun mêlange de ſauces ni de ragoûts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fond de ſanté capable de ſoutenir les plus dures fatigues de la guerre juſques dans l'âge le plus avancé, comme on le remarque de Cyrus, * qui dans la vieilleſſe ſe trouva auſſi fort & auſſi robuſte qu'il l'avoit été dans ſes premieres années. Ils alloient aux écoles pour y apprendre la juſtice, comme ailleurs on y va pour y apprendre les lettres: & le crime qu'on y puniſſoit le plus ſévérement étoit l'ingratitude.

La vue des Perſes, dans tous ces ſages établiſſemens, étoit d'aller au devant du mal, perſuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir: & au-lieu que dans les autres Etats on ſe contente d'établir des punitions contre les méchans, ils tâchoient de faire en ſorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la claſſe des enfans juſqu'à 16 ou 17 ans: après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'eſt alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge en a plus de beſoin. Ils étoient dix années dans cette claſſe. Pendant ce tems

* Cyrus non fuit imbecillior in ſenectute, quàm in juventa. *Cic. de ſenect. n.* 30.

tems ils paſſoient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la ſûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chaſſe, ou ſe perfectionnoient dans les exercices.

La troiſieme claſſe étoit compoſée des hommes faits; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'eſt de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les differens poſtes de l'Etat, les charges, les dignités. Enfin ils paſſoient dans la derniere claſſe, où l'on choiſiſſoit les plus ſages & les plus expérimentés pour former le Conſeil public.

Par-là tous les citoiens pouvoient aſpirer aux premieres charges de l'Etat: mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir paſſé par ces differentes claſſes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la ſorte juſqu'à l'âge de 12 ans, & ſurpaſſa toujours ſes égaux, ſoit par la facilité à apprendre, ſoit par le courage, ou par l'adreſſe à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Alors ſa mere Mandane le mena en Médie chez Aſtyage ſon grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien differentes de celles de ſon pays. Le faſte, le luxe, la magnificence y regnoient par-

par-tout. Il n'en fut point ébloui, & ſans rien critiquer ni condamner, il ſut ſe maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès ſon enfance. Il charmoit ſon grand-pere par des ſaillies pleines d'eſprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ſes manieres nobles & engageantes. J'en raporterai un ſeul trait qui pourra faire juger du reſte.

Aſtyage, voulant faire perdre à ſon petit-fils l'envie de retourner en ſon pays, fit préparer un repas ſomptueux, dans lequel tout fut prodigué, ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité & la délicateſſe des mets. Cyrus regardoit avec des yeux aſſez indifferens tout ce faſtueux appareil. Et comme Aſtyage en paroiſſoit ſurpris: Les Perſes, dit-il, au-lieu de tant de détours & de circuits pour appaiſer la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but: un peu de pain & de creſſon les y conduiſent. Son grand-pere lui aiant permis de diſpoſer à ſon gré de tous les mets qu'on avoit ſervis, il les diſtribua ſur le champ aux Officiers du Roi qui ſe trouverent préſens: à l'un parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il ſervoit bien Aſtyage; à un autre, parce qu'il prenoit grand ſoin de ſa mere. Sacas, Echanſon d'Aſtyage, fut le ſeul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre ſa charge d'échanſon, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à ſon audience: & comme il ne lui étoit pas poſſible d'accorder

cette

cette faveur à Cyrus auſſi ſouvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui en marqua dans cette occaſion ſon reſſentiment. Aſtyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une conſidération particuliere, & qui la méritoit par l'adreſſe merveilleuſe avec laquelle il lui ſervoit à boire: Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes graces? je les aurai bien-tôt gagnées: car je me fais fort de vous ſervir mieux que lui. Auſſi-tôt on équipe le petit Cyrus en échanſon. Il s'avance gravement d'un air ſérieux, la ſerviette ſur l'épaule, & tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la préſenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmerent Aſtyage & Mandane. Quand cela fut fait, il ſe jetta au cou de ſon grand-pere, & en le baiſant il s'écria plein de joie: * O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu: j'aurai ta charge. Aſtyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je ſuis très content, mon fils, lui dit-il: on ne peut pas mieux ſervir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui eſt eſſentielle: c'eſt de faire l'eſſai. En effet l'échanſon avoit coutume de verſer de la liqueur dans ſa main gauche, & d'en gouter avant que de préſenter la coupe au Prince. Ce n'eſt point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai uſé ainſi. Et pourquoi donc, dit Aſtya-

* Ω Σάκα, ἀπόλωλας· ἐμβαλῶ σε τῇς τιμῆς.

Aſtyage ? C'eſt que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poiſon. Du poiſon ? & comment cela ? Oui, mon papa. Car il n'y a pas longtems que dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de votre Cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort & à travers. Vous paroiſſiez avoir oublié, vous que vous étiez Roi, & eux qu'ils étoient vos ſujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danſer, vous ne pouviez pas vous ſoutenir. Comment, reprit Aſtyage, n'arrive-t-il pas la même choſe à votre pere ? Jamais, répondit Cyrus. Et quoi donc ? Quand il a bu, il ceſſe d'avoir ſoif; & voilà tout ce qui lui en arrive.

Sa mere Mandane étant ſur le point de retourner en Perſe, il ſe rendit avec joie aux inſtances réitérées que lui fit ſon grand-pere de reſter en Médie; afin, diſoit-il, que ne ſachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de ſe perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perſe, où la ſechereſſe & la ſituation du pays coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'il paſſa à la Cour, il s'y fit infiniment eſtimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaiſant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la ſollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quel-

quelque ſujet de plainte, il ſe rendoit leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenoient les ſiennes, & il s'y prenoit toujours ſi bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Cambyſe aiant rappellé Cyrus pour lui faire achever ſon tems dans les exercices des Perſes, il partit ſur le champ, pour ne donner par ſon retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à ſon pere, ni à ſa patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il étoit tendrement aimé. A ſon départ tout le monde l'accompagna, ceux de ſon âge, les jeunes gens, les vieillards: Aſtyage même le conduiſit à cheval aſſez loin; & quand il falut ſe ſéparer, il n'y eut perſonne qui ne verſât des larmes.

Ainſi Cyrus repaſſa en Perſe, où il demeura encore un an au nombre des enfans. Ses compagnons, après le ſéjour qu'il avoit fait dans une Cour auſſi voluptueuſe & remplie de faſte qu'étoit celle des Medes, s'attendoient à voir un grand changement dans ſes mœurs. Mais quand ils virent qu'il ſe contentoit de leur table ordinaire, & que s'il ſe rencontroit dans quelque feſtin, il étoit plus ſobre & plus retenu que les autres, ils le regarderent avec une nouvelle admiration.

Il paſſa de cette premiere claſſe dans la ſeconde, qui eſt celle des jeunes gens; où il fit voir, qu'il n'avoit point ſon pareil en adreſſe, en patience, en obéiſſance.

RE'FLEXIONS.

Je n'entreprens point d'en faire ſur le récit qui précede: elles ſe préſentent d'elles-mêmes en foule au lecteur, & ne peuvent échaper aux yeux meme les moins perçans. On y voit combien une éducation mâle, robuſte, vigoureuſe, eſt propre en même tems à fortifier le corps, & à perfectionner l'eſprit; & que ce n'eſt point par des airs de grandeur, mais par des manieres douces & honnêtes, que les jeunes gens de qualité peuvent ſe rendre eſtimables & aimables. Je me contente de faire remarquer l'habileté de l'hiſtorien dans l'excellente leçon qu'il donne ſur la ſobriété. Il pouvoit la faire d'une maniere grave & ſérieuſe, & prendre le ton de philoſophe: car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philoſophe que Socrate ſon maitre. Au-lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguiſe ſous le voile d'une petite hiſtoire, racontée dans l'original avec tout l'eſprit & toute la gentilleſſe poſſible. Je ne doute point qu'elle ne ſoit entierement de ſon invention, & c'eſt en ce ſens que je croi qu'il faut entendre ce que dit Ciceron de cet admirable ouvrage, Que l'Auteur n'a point prétendu y ſuivre les loix rigoureuſes de la vérité & de l'hiſtoire, mais qu'il a voulu donner aux Princes dans la perſonne de Cyrus un modèle parfait de la maniere dont ils doivent gouverner les peu-

Ad Qu. Frat. lib. 1. epiſt. 1.

peuples. *Cyrus ille à Xenophonte non ad fidem historiæ scriptus, sed ad effigiem justi imperii.* C'eſt-à-dire qu'il a ajouté au fond de l'hiſtoire, très véritable en ſoi-même, comme j'aurai bien-tôt lieu de le faire remarquer, quelques circonſtances particulieres, pour en relever la beauté, & pour ſervir à l'inſtruction des hommes. Telle eſt, à ce que je penſe, l'hiſtoire du petit Cyrus devenu échanſon: infiniment plus propre à montrer combien l'excès du vin deshonore les Princes, que tous les préceptes des philoſophes.

2. *Premieres campagnes & conquêtes de Cyrus.* Cyrop. lib. I. &c.

Aſtyage Roi des Medes étant mort, Cyaxare ſon fils, frere de la mere de Cyrus, lui ſucceda. A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il eut une rude guerre à ſoutenir. Il apprit que le Roi des Aſſyriens armoit puiſſamment contre lui, & qu'il avoit déja déja engagé dans ſa querelle pluſieurs Princes, entre autres Crœſus Roi de Lydie. Auſſi-tôt il dépêcha vers Cambyſe pour lui demander du ſecours, & chargea ſes députés de faire en ſorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir paſſé dix années dans la ſeconde claſſe. La joie fut univerſelle quand on ſut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée.

mée. Elle étoit de trente mille hommes, d'infanterie ſeulement: car les Perſes n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jeunes Officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une maniere particuliere.

Il partit, ſans perdre de tems: mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les dieux. Car ſa grande maxime, & il la tenoit de ſon pere, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entrepriſe ſoit grande ſoit petite, ſans conſulter les dieux. Cambyſe lui avoit ſouvent repréſenté que la prudence des hommes eſt fort courte, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que ſouvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cauſe de leur ruïne: au lieu que les dieux étant éternels ſavent tout, l'avenir comme le paſſé, & * inſpirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il eſt à propos d'entreprendre: protection qu'ils ne doivent à perſonne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les conſultent.

Cambyſe voulut accompagner ſon fils juſques aux frontieres de la Perſe. Dans le chemin il lui donna d'excellentes inſtructions ſur les devoirs d'un Général d'armée. J'ai déja remarqué ailleurs que Cyrus,

* *On attribuoit à la divine Providence tout ſuccès, même celui de la chaſſe.* Venatio nobis hæc, amici, *dit Cyrus*, volente Deo proſpera futura eſt. *Cyrop. lib.* 2.

rus, qui croioit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maitres les plus habiles qui fuſſent de ſon tems, reconnut pour-lors qu'il ignoroit abſolument tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans l'art militaire, mais qu'il en fut parfaitement inſtruit dans cet entretien familier, qui mérite bien d'être lu avec ſoin & d'être ſérieuſement médité par quiconque eſt deſtiné à la profeſſion des armes. Je n'en raporterai qu'un ſeul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agiſſoit de ſavoir comment on pouvoit rendre les ſoldats ſoumis & obéiſſans. Le moien m'en paroit bien facile & bien ſûr, dit Cyrus: il ne faut que louer & récompenſer ceux qui obéiſſent, punir & noter d'infamie ceux qui refuſent de le faire. Cela eſt bon, reprit Cambyſe, pour ſe faire obéir par force: mais l'important eſt de ſe faire obéir volontairement. Or le moien le plus ſûr d'y réuſſir, c'eſt de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on ſait mieux ce qui leur eſt utile qu'eux-mêmes: car tous les hommes obéiſſent ſans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'eſt de ce principe que part la ſoumiſſion aveugle des malades pour le médecin, des voiageurs pour un guide, de ceux qui ſont dans un vaiſſeau pour le pilote. Leur obéiſſance n'eſt fondée que ſur la perſuaſion où ils ſont que le médecin, le guide, le pilote ſont plus habiles & plus prudens qu'eux. Mais que faut-il faire,

demanda Cyrus à ſon pere, pour paroître plus habile & plus prudent que les autres? Il faut, reprit Cambyſe, l'être effectivement: & pour l'être, il faut ſe bien appliquer à ſa profeſſion, en étudier ſérieuſement toutes les règles, conſulter avec ſoin & avec docilité les plus habiles maitres, ne rien négliger de ce qui peut faire réuſſir nos entrepriſes, & ſur-tout implorer le ſecours des dieux, qui ſeuls donnent la prudence & le ſuccès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la premiere choſe qu'il fit, après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il ſe trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à ſoixante mille chevaux, & à deux cens mille hommes de pié; & que par conſéquent il s'en faloit plus des deux tiers que les Medes & les Perſes joints enſemble n'euſſent autant de cavalerie qu'eux, & qu'à peine avoient-ils la moitié d'infanterie. Une ſi grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras & une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perſe, en plus grand nombre encore que les premieres. Mais, outre que le remede auroit été fort lent, il paroiſſoit impraticable. Cyrus ſur le champ propoſa un moien plus ſûr & plus court: ce fut de faire changer d'armes aux Perſes; & au-lieu que la plupart ne ſe ſervoient preſque que

de

de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conſéquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement ſur le petit, il fut d'avis de les armer de telle ſorte qu'ils puſſent tout d'un coup combattre de près & en venir aux mains avec les ennemis, & rendre ainſi inutile la multitude de leurs troupes. On gouta fort cet avis, & il fut exécuté ſur le champ.

Un jour que Cyrus faiſoit la revue de ſon armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des ambaſſadeurs du Roi des Indes, & qu'il le prioit de le venir trouver promtement. Pour ce ſujet, dit-il, je vous apporte un riche vêtement: car il ſouhaite que vous paroiſſiez ſuperbement vétu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems: il partit ſur le champ avec ſes troupes pour aller trouver le Roi, * ſans avoir d'autre habit que le ſien, qui étoit fort ſimple à la maniere des Perſes. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent: Vous auriez-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, ſi je m'étois habillé de pourpre, ſi je m'étois chargé de braſſelets & de chaines d'or, & qu'avec tout cela j'euſſe tardé plus longtems à venir; que je ne vous en fais maintenant par la ſueur de mon viſage & par ma

* Ἐν τῇ περσικῇ στολῇ indutus, ornatu alieno minimè contaminato. *Belle expreſſion!* Perſica veſte

ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promtitude on exécute vos ordres?

La grande attention de Cyrus étoit de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des Officiers, de ſe faire aimer & eſtimer des ſoldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté & douceur, ſe rendoit populaire & affable, les invitoit ſouvent à manger avec lui, ſur-tout ceux qui ſe diſtinguoient parmi leurs égaux. Il ne faiſoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il diſtribuoit avec largeſſe des préſens à chacun ſelon ſon mérite & ſa condition. A l'un c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque choſe de pareil. C'étoit par cette grandeur d'ame, cette généroſité, & ce panchant à faire du bien, qu'il croioit qu'un Général devoit ſe diſtinguer, & non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits & des équipages, & encore moins par la hauteur & la fierté.

Voiant toutes les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, il propoſa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On ſe mit donc en marche, après avoir offert des ſacrifices aux dieux. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on ſe prépara au combat. Les Aſſyriens s'étoient campés en raſe campagne: Cyrus au contraire s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à ſe regarder. Enfin, les Aſſyriens étant for-

ſortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ſes troupes. Avant qu'elles fuſſent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut, *Jupiter ſecourable & conducteur*. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Caſtor & de Pollux, & les ſoldats pleins d'une religieuſe ardeur (θεοσεβῶς) y répondirent à haute voix. * Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégreſſe, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéiſſance, ce qui jettoit une étrange fraieur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'hiſtorien, on a remarqué qu'en ces occaſions ceux qui craignent plus les dieux, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Aſſyriens les archers, les frondeurs, & ceux qui lançoient des javelots firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perſes, animés par la préſence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncerent les premiers bataillons. Les Aſſyriens ne purent ſoutenir un choc ſi rude, & prirent tous la fuite. La cavalerie des Medes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut auſſi bien-tôt miſe en déroute. Ils furent vivement pourſuivis juſques dans leur camp. Il s'en fit un effroiable

* Ἦν δὲ μετὰ τοῦ σφέτερου θράσους; πυθέσθε... ἐν τῷ τοῦτο τῷ Κύρῳ προθυμίας, φιλοτιμίας, ῥώμης, θάρσους, παρακελευσμοῦ, σωφροσύνης; πυθέσθε... ἐν τῷ τοιούτῳ γὰρ δὴ οἱ δεισιδαίμονες ἥττους τοὺς ἀνθρώπους φοβοῦνται.

ble carnage, & le Roi des Aſſyriens y perdit la vie. Cyrus ne ſe crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, & il fit ſonner la retraite.

Cependant les Aſſyriens après la mort de leur Roi, & la perte des plus braves gens de l'armée, étoient dans une étrange conſternation. Crœſus, & tous les autres alliés, perdirent auſſi toute eſpérance. Ainſi ils ne penſerent plus qu'à ſe ſauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu, & il ſe préparoit à les pourſuivre vivement. Mais il avoit beſoin pour cela de cavalerie, &, comme on l'a déja remarqué, les Perſes n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, & lui propoſa ſon deſſein. Cyaxare l'improuva fort, & lui repréſenta le danger qu'il y avoit de pouſſer à bout des ennemis ſi puiſſans, à qui l'on inſpireroit peut-être du courage en les réduiſant au deſeſpoir: qu'il étoit de la ſageſſe d'uſer moderément de la fortune, & de pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité: que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Medes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient ſi juſtement mérité. Cyrus ſe réduiſit à lui demander la permiſſion d'emmener ceux qui voudroient bien le ſuivre, à quoi Cyaxare conſentit ſans peine: & il ne ſongea plus qu'à paſſer le tems en feſtin & en joie avec les Officiers, & à jouïr de la victoire qu'il venoit de remporter.

Preſque tous les Medes ſuivirent Cyrus, qui

qui ſe mit en marche pour pourſuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des Hyrcaniens lui déclarer que dès qu'il paroitroit ils ſe rendroient à lui, & en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, & aiant marché toute la nuit, il arriva près des Aſſyriens. Crœſus avoit fait partir ſes femmes durant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en Eté, & il les ſuivoit avec quelque cavalerie. La déſolation fut extrême parmi les Aſſyriens quand ils virent l'ennemi ſi près d'eux. Pluſieurs furent tués dans la fuite: tous ceux qui étoient demeurés dans le camp ſe rendirent: la victoire fut complette, & le butin immenſe. Cyrus ſe réſerva tous les chevaux qui ſe trouverent dans le camp, ſongeant dès-lors à former parmi les Perſes un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué juſques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Medes & les Hyrcaniens furent revenus de la pourſuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertiſſant d'envoier ſeulement du pain aux Perſes, qui avoient d'ailleurs, ſoit pour les ragoûts, ſoit pour la boiſſon, tout ce qui leur étoit néceſſaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boiſſon l'eau de la riviere. C'étoit la maniere de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la pourſuite des ennemis, Cyaxare

l'avoit paſſée dans la joie & dans les feſtins, & s'étoit enivré avec ſes principaux Officiers. Le lendemain à ſon réveil il fut étrangement étonné de ſe voir preſque ſeul. Plein de colere & de fureur il dépêcha ſur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Medes ſans aucun délai. Cyrus ne s'effraia point d'un commandement ſi injuſte. Il lui écrivit une lettre reſpectueuſe, mais pleine d'une généreuſe liberté, où il juſtifioit ſa conduite, & le faiſoit reſſouvenir de la permiſſion qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Medes qui voudroient bien le ſuivre. Il envoia en même tems en Perſe pour faire venir de nouvelles troupes, dans le deſſein qu'il avoit de pouſſer plus loin ſes conquêtes.

Parmi les priſonniers de guerre qu'on avoit faits, ils ſe trouva une jeune Princeſſe d'une rare beauté, qu'on avoit réſervée pour Cyrus. Elle ſe nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate Roi de la Suſiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de ſa beauté, il refuſa de la voir; dans la crainte, diſoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournât des grands deſſeins qu'il avoit formés. Araſpe, jeune Seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne ſe défioit pas tant de ſa foibleſſe, & prétendoit qu'on eſt toujours maitre de ſoi-même. Cyrus lui donna de ſages avis, en lui confiant de nouveau le ſoin de cette Princeſſe. Ne crai-

craignez rien, reprit Araſpe ; je ſuis ſûr de moi, & je vous réponds ſur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant ſa paſſion pour cette jeune Princeſſe s'alluma peu à peu juſqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement oppoſée à ſes deſirs, il étoit près de lui faire violence. La Princeſſe enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea auſſitôt Artabaze d'aller trouver Araſpe de ſa part. Cet Officier lui parla avec la derniere dureté, & lui reprocha ſa faute d'une maniere propre à le jetter dans le deſeſpoir. Araſpe, outré de douleur, ne put retenir ſes larmes, & demeura interdit de honte & de crainte. Quelques jours après, Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au-lieu des violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec la derniere douceur, reconnoiſſant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi ſi redoutable. Une bonté ſi ineſperée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confuſion, la joie, la reconnoiſſance, firent couler de ſes yeux une abondance de larmes. Ah! je me connois maintenant, dit-il, & j'éprouve ſenſiblement que j'ai deux ames, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraine vers le mal. La premiere l'emporte quand vous venez à mon ſecours, & que vous me parlez: je cède à l'autre, & je ſuis vaincu, quand je ſuis ſeul. Il répara avantageuſement ſa faute, & rendit un ſervice conſidérable à Cyrus en ſe retirant

tirant comme eſpion chez les Aſſyriens, ſous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus ſe préparoit à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Medes ne voulut le quitter, ni retourner ſans lui vers Cyaxare, dont ils craignoient la colere & la cruauté. L'armée ſe mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux priſonniers de guerre, en les renvoiant libres chacun dans leur pays, avoit répandu par-tout le bruit de ſa clémence. Beaucoup de peuples ſe rendirent à lui, & groſſirent le nombre de ſes troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Aſſyriens un défi de terminer leur querelle par un combat ſingulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ſes alliés en ſureté pendant ſon abſence, il fit avec lui une eſpece de trève & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquieter les laboureurs, & de leur laiſſer cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la ſituation de Babylone, & s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontiere, il députa auſſi-tôt vers Cyaxare, pour lui donner avis de ſon arrivée, & pour recevoir ſes ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans ſon pays une armée ſi conſiderable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perſe. Le lendemain il

ſe-

ſe mit en chemin avec ce qui lui étoit reſté de cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la ſienne, qui étoit fort nombreuſe & fort leſte. A cette vue la jalouſie & le mécontentement de Cyaxare ſe réveillerent. Il fit un accueil très froid à ſon neveu, détourna ſon viſage pour ne point recevoir ſon baiſer, & laiſſa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclairciſſement. Il lui parla avec tant de douceur, de ſoumiſſion, de raiſon; lui donna de ſi fortes preuves de la droiture de ſon cœur, de ſon reſpect, & d'un inviolable attachement à ſa perſonne & à ſes interêts, qu'il diſſipa en un moment tous ſes ſoupçons, & rentra parfaitement dans ſes bonnes graces. Ils s'embraſſerent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perſes & de Medes, qui attendoient avec inquietude & tremblement de quelle façon ſe termineroit cette entrevue. A l'inſtant Cyaxare & Cyrus remonterent à cheval: & alors tous les Medes ſe rangerent à la ſuite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait ſigne. Les Perſes ſuivirent Cyrus, & les autres nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduiſirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dreſſée. Il fut auſſi-tôt viſité de la plupart des Medes, qui vinrent le ſaluer, & lui faire des préſens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre

dre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ſes ſujets, & que les Medes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

REFLEXIONS.

Tout eſt plein d'inſtructions dans le récit que nous venons de faire. On voit dans Cyrus toutes les qualités qui forment les grands hommes, & dans ſes troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune Prince, infiniment élevé au deſſus des ſentimens ordinaires à ceux de ſon rang & de ſon âge, ne met point ſa gloire dans la magnificence des repas, des vêtemens, des équipages. Il ne ſait ce que c'eſt que ces airs de hauteur & de fierté par leſquels ſouvent les jeunes gens de qualité croient devoir ſe diſtinguer. Il n'eſtime dans les richeſſes que le plaiſir de les diſtribuer, & la facilité qu'elles donnent de ſe faire des amis. Il poſſede merveilleuſement l'art * important de gagner les cœurs, plus encore par ſes manieres honnêtes & prévenantes, que par ſes libéralités. Inſtruit à fond de la ſcience militaire, il eſt fécond en reſſources & en expédiens, témoin le changement d'armes qu'il introduiſit parmi les Perſes, & l'établiſſement de la cavalerie qu'il y fit. Il eſt ſobre, vigilant,

* Artificium benevolentiæ colligendæ, *dit Ciceron, en parlant de Cyrus.* Ep. 1. ad Quint. frat.

fant, endurci au travail, inſenſible aux attraits de la volupté; & le contraſte de lui & de Cyaxare ſert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

Dans un âge où les paſſions ſont ordinairement ſi vives, dans l'ardeur même de la victoire où tout ſemble permis, au milieu des louanges & des applaudiſſemens qu'il reçoit de toutes parts, il demeure toujours maitre abſolu de lui-même & donne à un jeune Seigneur, qui lui reſſembloit peu, des leçons de continence & de vertu, qui nous étonnent tout chrétiens que nous ſommes, & qui nous paroiſſent à peine croiables, tant elles ſont éloignées de nos mœurs.

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage, c'eſt ſon reſpect infini pour les dieux, ſon exactitude à ne rien entreprendre ſans les conſulter & ſans implorer leur ſecours, ſa religieuſe reconnoiſſance à leur égard en leur attribuant tous ſes heureux ſuccès, & la profeſſion ouverte qu'il ne rougiſſoit point de faire en tout tems & en toute rencontre de piété & de religion, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces termes à l'égard d'un Prince qui ignoroit le vrai Dieu.

Voilà ce que les jeunes gens doivent étudier dans Cyrus; & l'on ne manque pas de leur faire obſerver que c'eſt ſur ce modèle que ſe forma un des plus grands Capitaines qu'ait porté la République Romaine, je veux dire Scipion l'Africain le ſecond, qui avoit toujours en main les livres

Cic. Ep. 1. ad Quint. frat.

vres admirables de la Cyropédie: *Quos quidem libros non ſine cauſa noſter ille Africanus de manibus ponere non ſolebat. Nullum eſt enim prætermiſſum in his officium diligentiæ & moderati imperii.*

3. *Continuation de la guerre. Priſe de Babylone. Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus.* Cyrop. lib. 6. &c.

Dans le conſeil qui ſe tint en préſence de Cyaxare, il fut réſolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis étoit encore plus nombreuſe qu'elle ne l'avoit été dans la premiere campagne, & l'Egypte ſeule leur avoit fourni plus de ſix vint mille hommes. Leur rendez-vous étoit à Tybarra, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour que ſon armée ne manquât de rien, & après être deſcendu dans un détail ſurprenant, que Xénophon raporte fort au long, ſongea à ſe mettre en marche. Cyaxare ne le ſuivit point, & demeura avec la troiſieme partie des Medes ſeulement, pour ne pas laiſſer ſon pays entierement dégarni.

Abradate, Roi de la Suſiane, ſe préparant à prendre ſon armure, Panthée ſa femme lui vint préſenter un caſque, des braſſars, & des braſſelets, tout cela d'or maſſif, avec une cotte d'armes de ſa hauteur pliſſée par enbas, & un grand pannache de couleur de pourpre. Elle avoit fait la plupart

part de ces ouvrages elle-même à l'insû de ſon mari, pour lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe. Quelque tendreſſe qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas ſe ſignaler d'une maniere digne de leur naiſſance, & digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été ſa priſonniere, & comme telle, deſtinée pour lui: mais je ne me ſuis point trouvé eſclave entre ſes mains, ni ne me ſuis point vu libre à des conditions honteuſes. Il m'a gardée, comme il auroit gardé la femme de ſon propre frere; & je lui ai bien promis que vous ſauriez reconnoître une telle grace. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abradate en levant les yeux vers le ciel, fai que je paroiſſe aujoud'hui digne mari de Panthée, & digne ami d'un ſi généreux bienfaiteur. Cela dit, il monta ſur ſon char. Panthée ne pouvant plus l'embraſſer, voulut encore baiſer le char où il étoit, & le ſuivit quelque tems à pié; après quoi elle ſe retira.

Quand les armées furent en préſence, tout ſe prépara au combat. Après les prieres publiques & générales, Cyrus fit des libations en particulier, & pria encore de nouveau le dieu de ſes peres de vouloir être ſon guide, & de venir à ſon ſecours. Aiant entendu un coup de tonnerre, *Nous te ſuivons*, * *ſouverain Jupiter*, s'écria-t-il; &

à

* *Il avoit effectivement un Dieu bien différent de pour guide un Dieu, mais Jupiter.*

à l'inſtant même il s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille ſurpaſſoit de beaucoup celle des Perſes, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux ailes s'avancerent en ſe courbant à droit & gauche dans le deſſein d'envelopper l'armée de Cyrus, & de l'aſſaillir en même tems par pluſieurs endroits. Il s'y attendoit, & n'en fut pas ſurpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ſes troupes; & lui qui en toute autre occaſion étoit ſi modeſte & ſi éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parloit d'un ton ferme & déciſif: Suivez-moi, leur diſoit-il, à une victoire aſſurée; les dieux ſont pour nous. Après avoir donné tous les ordres néceſſaires, & fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat, il donna le ſignal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'étoit avancée ſur le flanc droit de ſon armée, & l'aiant priſe elle-même en flanc, la mit en deſordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'eſcadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & de ſi loin que les chevaux l'aperçurent, ils ſe renverſerent les uns ſur les autres, & pluſieurs ſe cabrant jetterent par terre ceux qui les montoient. Les chariots armés de faux acheverent d'y mettre la confuſion. Cependant Abradate qui commandoit les chariots placés à la tête de l'armée, les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent ſoutenir un choc ſi rude, & fu-

furent mis en desordre. Abradate les aiant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, & les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là les Egyptiens se trouverent fort incommodés des fleches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes, & les bataillons de l'arriere-garde des Perses s'avançant l'épée à la main, empêcherent les gens de trait de passer plus avant, & les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive, après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avoient lâché le pié, & jugeant bien que les Egyptiens ne cesseroient de gagner toujours le terrein, il résolut de les aller prendre par derriere, & en un instant aiant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons, il les chargea rudement. La cavalerie survint en même tems, & poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés faisoient face par-tout, & se défendoient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus admirant leur valeur, & aiant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur représentant que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les accep-

cepterent, & ſervirent depuis dans ſes troupes avec une fidelité inviolable.

Après la bataille perdue, Crœſus s'enfuit en diligence avec ſes troupes à Sardes, où Cyrus le ſuivit dès le lendemain, & ſe rendit maitre de la ville ſans y trouver aucune réſiſtance.

De là il marcha droit vers Babylone, & ſubjugua en paſſant la grande Phrygie & la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, & qu'il en eut examiné avec ſoin la ſituation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il étoit impoſſible de s'en rendre maitre par la force. Il parut donc ſe déterminer au deſſein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuſer tout autour de la ville des foſſés fort larges & fort profonds, pour empêcher, diſoit-il, que rien ne pût y entrer ou ſortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du deſſein qu'il avoit pris de les aſſieger, & comme ils ſe voioient des vivres pour plus de vingt ans, ils ſe mocquoient de toute la peine qu'il ſe donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande ſolennité, dans laquelle tous les Babyloniens paſſoient la nuit entiere à boire & à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, & la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutiſſoit au fleuve, & à l'inſtant même l'eau entra avec impétuoſité dans ce nouveau canal, & laiſſant à ſec ſon ancien lit ouvrit à Cyrus un paſ-

paſſage libre dans la ville. Ses troupes y entrerent donc ſans trouver aucun obſtacle. Elles pénétrerent juſques dans le palais, où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle ſe rendit ſur les nouvelles de la priſe de la ville, & de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudroient avoir la vie ſauve demeuraſſent dans leurs maiſons, & lui envoiaſſent leurs armes: ce qui fut fait ſur le champ. Voilà ce que coûta à ce Prince la priſe de la ville la plus riche & la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux ſuccès qu'ils venoient de lui accorder: il aſſembla les principaux Officiers, dont il loua publiquement le courage, la ſageſſe, le zèle & l'attachement pour ſa perſonne, & diſtribua des récompenſes dans toute l'armée. Il leur remontra enſuite que l'unique moin de conſerver ce qu'ils avoient acquis, étoit de perſévérer dans leur ancienne vertu: Que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices & à l'oiſiveté: Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il ſeroit honteux de ſe laiſſer vaincre par la volupté: Qu'enfin, pour conſerver leur ancienne gloire, il faloit maintenir à Babylone parmi les Perſes la même diſcipline qui étoit obſervée dans leur pays, & pour cela donner leurs principaux ſoins à la bonne éducation des enfans. Par-là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de

de leur donner de bons exemples, & il ſera bien difficile qu'ils ſe corrompent, lorſque parmi nous ils ne verront & n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, & qu'ils ſeront continuellement dans une pratique d'exercices louables & honnêtes.

Cyrus confia à différentes perſonnes, ſelon les talens qu'il leur connoiſſoit, différentes parties & différens ſoins du gouvernement: mais il ſe réſerva à lui ſeul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des miniſtres, des ambaſſadeurs, perſuadé que c'étoit proprement le devoir & l'occupation d'un Roi, & que de là dépendoit ſa gloire, le ſuccès de toutes les affaires, le repos & le bonheur de l'empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des perſonnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y paſſoit: on les appelloit les yeux & les oreilles du Prince. Il étoit attentif à honorer & à récompenſer tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur mérite, & qui excelloient en quelque choſe que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne ſouvent la ruïne & la déſolation des peuples, au-lieu que l'autre eſt toujours bienfaiſante & ſalutaire. Il ſavoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au règlement des mœurs: mais, ſelon lui, le Prince devoit être par ſon exemple une loi vivante; & il ne croioit pas qu'il fût digne de com-

commander aux autres, s'il n'avoit plus de vertu que ſes ſujets. La libéralité lui paroiſſoit une vertu véritablement roiale; mais il faiſoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs & à ſe faire aimer des peuples, ce qui eſt proprement regner: outre que, d'aimer plus que les autres à donner quand on eſt infiniment plus riche qu'eux, eſt une choſe moins ſurprenante, que de deſcendre en quelque ſorte du trône pour s'égaler à ſes ſujets. Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des dieux, & le reſpect pour la religion; perſuadé que quiconque étoit ſincerement religieux & craignant Dieu, étoit en même tems bon & fidele ſerviteur des Rois, & inviolablement attaché à leur perſonne & au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir ſuffiſamment donné ordre aux affaires de Babylone, il ſongea à faire un voiage en Perſe. Il paſſa par la Médie pour y ſaluer Cyaxare, à qui il fit de grands préſens, & lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais magnifique tout préparé quand il voudroit y aller, & qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare, qui n'avoit point d'enfant mâle, lui offrit ſa fille en mariage, & la Médie pour dot. Il fut fort ſenſible à une offre ſi avantageuſe, mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le conſentement de ſon pere & de ſa mere; laiſſant pour tous les ſiecles un rare exemple de la

reſpectueuſe ſoumiſſion, & de l'entiere dépendance que doivent montrer en pareille occaſion à l'égard de pere & de mere tous les enfans, quelque âge qu'ils puiſſent avoir, & à quelque degré de puiſſance & de grandeur qu'ils ſoient parvenus. Cyrus épouſa donc cette Princeſſe à ſon retour de Perſe, & la mena avec lui à Babylone, où il avoit établi le ſiege de ſon empire.

Il y aſſembla ſes troupes. On dit qu'il s'y trouva ſix-vingts mille chevaux, deux mille chariots armés de faux, & ſix cens mille hommes de pié. Il ſe mit en campagne avec cette nombreuſe armée, & ſubjugua toutes les nations qui ſont depuis la Syrie juſqu'a la mer des Indes: après quoi il tourna vers l'Egypte, & la rangea pareillement ſous ſa domination.

Il établit ſa demeure au milieu de tous ces pays, paſſant ordinairement ſept mois à Babylone pendant l'Hiver, parce que le climat y eſt chaud; trois mois à Suſes, pendant le Printems; & deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'Eté.

Pluſieurs années s'étant ainſi écoulées, Cyrus vint en Perſe pour la ſeptieme fois depuis l'établiſſement de ſa monarchie. Cambyſe & Mandane étoient morts il y avoit déja long-tems, & lui-même étoit fort vieux. Sentant approcher ſa fin, il aſſembla ſes enfans, & les Grands de l'Empire; & après avoir remercié les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant ſa vie, & leur avoir demandé une pareille protection pour ſes enfans,

pour

pour ſes amis, & pour ſa patrie, il déclara Cambyſe ſon fils ainé ſon ſucceſſeur, & laiſſa à l'autre pluſieurs gouvernemens fort conſiderables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellens avis, en leur faiſant entendre que le plus ferme appui des trônes étoit le reſpect pour les dieux, la bonne intelligence entre les freres, & le ſoin de ſe faire & de ſe conſerver de fideles amis. Il mourut, également regretté de tous les peuples.

REFLEXIONS.

J'EN ferai deux: dont l'une regardera le caractere & les qualités perſonnelles de Cyrus; l'autre, la vérité de ſon hiſtoire écrite par Xénophon.

PREMIERE REFLEXION.

ON PEUT regarder Cyrus comme le conquérant le plus ſage & le héros le plus accompli dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire profane. Aucune des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit: ſageſſe, modération, courage, grandeur d'ame, nobleſſe de ſentimens, merveilleuſe dextérité pour manier les eſprits & gagner les cœurs, profonde connoiſſance de toutes les parties de l'art militaire, vaſte étendue d'eſprit, ſoutenue d'une prudente fermeté, pour former & pour exécuter de grands projets.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand & de plus véritablement roial, * c'eſt l'intime conviction où il étoit que tous ſes ſoins & toute ſon attention devoient tendre à rendre les peuples heureux; & que ce n'étoit point par l'éclat des richeſſes, par le faſte des équipages, par le luxe & les dépenſes de la table qu'un Roi devoit ſe diſtinguer de ſes ſujets, mais par la ſupériorité de mérite en tout genre, & ſurtout par une application infatigable à veiller ſur leurs interêts, & à leur procurer le repos & l'abondance. En effet c'eſt le fondement & comme la baſe de l'état des Princes, de n'être pas à eux. C'eſt le caractere même de leur grandeur, d'être conſacrés au bien public. Il en eſt d'eux comme de la lumiere, qui n'eſt placée dans un lieu éminent que pour ſe répandre partout. Ce ſeroit leur faire injure que de les renfermer dans les bornes étroites d'un interêt perſonnel. Ils rentreroient dans l'obſcurité d'une condition privée, s'ils avoient des vues moins étendues que tous leurs Etats. Ils ſont à tous, parce que tout leur eſt confié.

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en aſſez peu de tems un empire qui embraſ-

* Ἐγὼ μὲν οἶμαι δεῖν τὴν ἀρχικωτάτην ἀρχομένων διαφέρειν, ἐν τῷ πολυτελίστερον διαιτᾶσθαι, καὶ πλέον ἔχειν ἔχειν χρυσίῳ, ἀλλὰ τῷ πρόσοιν τε καὶ φιλοπονεῖν προθυμέμενον. *Cyrop. lib.* 1.

Ac mihi quidem videtur huc omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperio erunt, sint quàm beatissimi. *Cic. epist.* 1. *lib.* 1. *ad Quint. frat.*

braſſoit preſque toutes les parties du monde; qu'il jouït paiſiblement pendant pluſieurs années du fruit de ſes conquêtes; qu'il ſut ſe faire tellement eſtimer & aimer, non-ſeulement par ſes ſujets naturels, mais par toutes les nations qu'il avoit conquiſes, qu'après ſa mort il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été ſi accompli en tout genre, nous qui ſavons que c'eſt Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'inſtrument & l'exécuteur des deſſeins de miſéricorde qu'il avoit ſur ſon peuple, & pour donner au monde en ſa perſonne un modèle parfait de la maniere dont les Princes doivent gouverner les peuples, & du véritable uſage qu'ils doivent faire de la ſouveraine puiſſance.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce Prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle ſenſible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'hiſtoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans ſon eſprit les ſemences de toutes les plus grandes qualités, & dans ſon cœur des diſpoſitions aux plus rares vertus. Il eut ſoin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, & qu'on le préparât ainſi aux grands deſſeins qu'il avoit ſur lui. Comme il eſt la lumiere des eſprits, il diſſipoit tous ſes doutes, lui ſuggéroit les expédiens les plus convenables,

venables, le rendoit attentif aux meilleurs conſeils, étendoit ſes vues, & les rendoit plus nettes & plus diſtinctes. * Ainſi Dieu préſida à toutes ſes entrepriſes, le conduiſit comme par la main dans toutes ſes conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les remparts les plus forts, & humilia en ſa préſence les Princes les plus puiſſans de la terre.

Pour mieux ſentir le mérite de Cyrus, il ne faut que le comparer à un autre Roi de Perſe, je veux dire à Xerxès ſon petit-fils, qui pouſſé par un motif abſurde de vengeance, entreprit de ſubjuguer la Grece. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant ſelon les hommes; le plus vaſte empire qui fût alors ſur la terre, des richeſſes immenſes, des armées de terre & de mer dont le nombre paroît incroiable. Tout cela eſt autour de lui, mais non en lui, & n'ajoute rien à ſes qualités naturelles. Mais par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puiſſance ſans bornes, dans une gloire qui ne lui avoit rien coûté, il s'étoit accoutumé à juger de ſes talens & de ſon mérite perſonnel par les dehors de ſa

* Hæc dicit Dominus chriſto meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut ſubjiciam ante faciem ejus gentes, & dorſa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo: portas æreas conteram, & vectes ferreos confringam. Iſai. 45. 1. 2.

place & de ſon rang. Il mépriſe les ſa-
s conſeils d'Artabane ſon oncle & de
émarate, pour n'écouter que les fla-
urs de ſa vanité. Il meſure le ſuccès de
s entrepriſes ſur l'étendue de ſon pou-
ir. La ſoumiſſion ſervile de tant de peu-
es ne pique plus ſon ambition, & deve-
t dédaigneux pour une obéiſſance trop
omte & trop facile, il ſe plait à exer-
r ſa domination ſur les élémens, à per-
r les montagnes & à les rendre naviga-
es, à châtier la mer pour avoir rompu
n pont, à captiver ſes flots par des chai-
s qu'il y fait jetter. Plein d'une vanité
iérile & d'un orgueil ridicule, il ſe re-
ırde comme le maitre de la nature & des
émens: il croit qu'aucun peuple n'oſera
tendre ſon arrivée: il compte avec une
éſomptueuſe & folle aſſurance ſur les
illions d'hommes & de vaiſſeaux qu'il
aine après lui. Mais, quand après la ba-
ille de Salamine il vit les triſtes reſtes &
s honteux débris de ſes troupes innom-
ables répandus dans toute la Grece, il
connut quelle différence il y avoit en-
e une armée & une foule d'hommes:
ratuſque per totam paſſim Græciam Xerxes tellexit, quantum ab exercitu turba diſta-t. Senec. lib 6 de benef cap. 32.

Je ne puis m'empêcher d'appliquer ici
eux vers d'Horace, qui ſemblent faits pour Od. 4. lib
: double évenement dont je viens de par-
:r.

Vis consilî expers mole ruit sua:
Vim temperatam Dii quoque provehunt
In majus.

En effet est-il possible de mieux définir l'armée de Xerxès que par ces mots, *vis consilî expers*, une puissance destituée de conseil & de prudence: ou d'en mieux exprimer le succès que par ces autres termes, *mole ruit sua*, qui marquent que cet énorme colosse tomba par son propre poids & par sa propre grandeur? au-lieu, dit Horace, que les dieux se plaisent à élever une puissance fondée sur la justice, & guidée par la raison, telle que fut celle de Cyrus: *Vim temperatam dii quoque provehunt In majus.*

SECONDE RE'FLEXION.

UNE des règles que j'ai proposées pour conduire & former les jeunes gens dans l'étude des historiens, a été d'y chercher avant tout & sur-tout la vérité, & de s'accoutumer de bonne heure à en connoître & à en discerner les caracteres. C'est ici le lieu naturel de faire l'application de cette règle. Hérodote & Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce que je considere comme l'essentiel & le fond de l'histoire de Cyrus, je veux dire son expédition contre Babylone, & ses autres conquêtes; suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très importans, tels que sont par exemple

la

la naiſſance & la mort de ce Prince, & l'établiſſement de l'empire des Perſes.

On ne doit pas laiſſer ignorer aux jeunes gens ces différences. Hérodote, & après lui Juſtin, racontent qu'Aſtyage Roi des Medes, ſur un ſonge effraiant qu'il eut, donna ſa fille Mandane en mariage à un homme de Perſe d'une naiſſance & d'une condition obſcure, nommé Cambyſe. Un fils étant né de ce mariage, le Roi chargea Harpagus, l'un de ſes principaux Officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à un des bergers du Roi pour l'expoſer dans une forêt : mais l'enfant aiant été ſauvé miraculeuſement, & nourri en ſecret par la femme du berger, fut dans la ſuite reconnu par ſon grand-pere, qui ſe contenta de le reléguer dans le fond de la Perſe, & fit tomber toute ſa colere ſur le malheureux Harpagus, à qui il donna ſon propre fils à manger dans un feſtin. Le jeune Cyrus, pluſieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il étoit, & animé par ſes conſeils & ſes remontrances, leva une armée en Perſe, marcha contre Aſtyage, le défit dans un combat, & fit ainſi paſſer l'empire des Medes aux Perſes.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une maniere peu digne d'un grand conquérant. Ce Prince, ſelon lui, aiant porté la guerre contre les Scythes, & les aiant attaqués dans un premier combat, fit ſemblant de prendre la fuite, après avoir laiſſé dans la campagne une grande quantité de

vin & de viandes. Les Scythes ne manquerent pas de ſe jetter deſſus. Cyrus revint contre eux, & les aiant trouvé tous endormis & enivrés, les défit ſans peine, & fit un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le fils de la Reine, nommée Tomyris, qui commandoit elle-même ſon armée. Ce jeune Prince, que Cyrus avoit refuſé de rendre à ſa mere, étant revenu de ſon ivreſſe, & ne pouvant ſouffrir de ſe voir captif, ſe donna la mort. Tomyris, animée par le deſir de la vengeance, préſenta un ſecond combat aux Perſes, & les aiant attirés à ſon tour dans des embuches par une fuite ſimulée, en tua plus de deux cens mille avec leur Roi Cyrus. Puis, aiant fait couper la tête de Cyrus, elle la mit dans un outre plein de ſang, en lui inſultant par ces paroles: „ Cruel que tu ès, raſſaſie-„ toi après ta mort du ſang, dont tu as „ eu ſoif pendant ta vie, & dont tu as „ toujours été inſatiable.“ *Satia te, inquit, ſanguine, quem ſitiſti, cujuſque inſatiabilis ſemper fuiſti.*

Juſtin. lib. 1. cap. 8.

Il s'agit de ſavoir lequel des deux hiſtoriens, qui raportent la même hiſtoire d'une maniere ſi différente, eſt le plus digne de foi. De jeunes gens même, conduits par les interrogations d'un habile maitre, peuvent aiſément prendre leur parti. Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable, que d'une hiſtoire. Pour ce qui regarde ſa mort, quelle apparence

rence qu'un Prince ſi expérimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par ſa prudence que par ſon courage, eût donné ainſi tête baiſſée dans des embuches qu'une femme lui auroit préparées? Ce que le même hiſtorien raporte du bruſque emportement & de la puérile vengeance de Cyrus contre un fleuve où l'un de ſes chevaux ſacrés s'étoit noié, & qu'il fit couper ſur le champ par ſon armée en trois cens ſoixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce Prince, dont le * caractere étoit la douceur & la modération. † D'ailleurs eſt-il vraiſemblable que Cyrus marchant à la conquête de Babylone, perdît ainſi un tems qui lui étoit ſi précieux, conſumât l'ardeur de ſes troupes dans un travail ſi inutile, & manquât l'occaſion de ſurprendre les Babyloniens en s'amuſant à faire la guerre à un fleuve, au-lieu de la porter contre les ennemis?

Mais ce qui décide ſans replique en faveur de Xénophon, eſt la conformité de ſon récit avec l'Ecriture ſainte, où l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perſes ſur

* *Ciceron remarque que pendant tout ſon gouvernement il ne lui échapa jamais une parole de colere & d'emportement:* cujus ſummo in imperio nemo unquam verbum ullum aſperius audivit. *Epiſt.* 2. *ad Quint. frat.*

† Cùm Babylonem oppugnaturus feſtinaret ad bellum, cujus maxima momenta in occaſionibus ſunt .... huc omnem tranſtulit belli apparatum... Periit itaque & tempus, magna in magnis rebus jactura; & militum ardor, quem inutilis labor fregit; & occaſio aggrediendi imparatos, dum ille bellum indictum hoſti cum flumine gerit. *Sen. lib.* 3. *de Ira, cap.* 21.

ſur la ruïne de celui des Medes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples de concert attaquerent Babylone, & joignirent leurs forces pour abbattre cette redoutable puiſſance.

D'où peut donc venir une ſi grande différence entre ces deux hiſtoriens? Hérodote nous l'explique. *Dans l'endroit* même où il raporte la naiſſance de *Cyrus*, & dans celui où il parle de ſa mort, il avertit que dès-lors il y avoit différentes manieres de raconter ces deux grands évenemens. Hérodote a ſuivi celle qui étoit plus de ſon goût, & l'on voit qu'il aimoit les choſes extraordinaires & merveilleuſes, & qu'il y ajoutoit foi très facilement. Xénophon étoit plus ſérieux, & moins crédule; & il nous avertit dès le commencement de ſon hiſtoire qu'il s'étoit informé avec grand ſoin de la naiſſance de Cyrus, de ſon caractere, & de ſon éducation.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire, qu'Hérodote ne ſoit croiable en rien, parce qu'il ſe trompe quelquefois; la règle ſeroit fauſſe, & contraire à l'équité: comme il y auroit de la témérité auſſi à croire en tout un auteur, parce qu'il diroit quelquefois ce qui eſt vrai. La vérité & le menſonge peuvent ſe trouver enſemble: mais l'habileté & la prudence du lecteur conſiſtent à ſavoir les démêler, à les reconnoitre à certains traits qui leur ſont propres, & à en faire le triage & la ſéparation. Et c'eſt

à

à ce discernement du vrai & du faux qu'il faut accoutumer de bonne heure les jeunes gens.

SECOND MORCEAU,

tiré de l'Histoire Grecque.

De la grandeur & de l'empire d'Athenes.

MON DESSEIN, dans ce second morceau d'histoire, est de donner quelque idée de l'empire que les Athéniens ont eu pendant plusieurs années sur la Grece, & d'exposer par quels degrés & par quels moiens Athenes parvint à une si haute élévation. Les Chefs qui, dans l'espace du tems dont nous parlons, contribuerent le plus à établir & à maintenir la grandeur & la puissance de cette République par des qualités toutes differentes, furent Thémistocle, Aristide, Cimon, Periclès.

En effet Thémistocle jetta les fondemens de cette nouvelle puissance par un seul conseil, en tournant toutes les forces & toutes les vues des Athéniens vers la mer. Cimon mit ces forces navales en usage par ses expéditions maritimes, qui mirent l'empire des Perses à deux doigts de sa perte. Aristide fournit aux dépenses de la guerre par la sage économie avec laquelle il administra les deniers publics. Enfin Periclès maintint & augmenta par sa prudence ce que les autres avoient acquis, en mêlant les doux exercices de la

paix aux tumultueuſes expéditions de la guerre. Ainſi ce qui fit l'élévation des Athéniens fut l'heureux concours & le mêlange de la politique de Thémiſtocle, de l'activité de Cimon, du deſintereſſement d'Ariſtide, & de la ſageſſe de Periclès: enſorte que ſi l'une de ces cauſes eût manqué, Athenes ne ſeroit pas parvenue au Commandement.

L'HEUREUX ſuccès de la bataille de Marathon où Thémiſtocle s'étoit trouvé, commença d'allumer dans ſon cœur cette ardeur pour la gloire qui le ſuivit toujours, & qui le porta quelquefois trop loin. Les trophées de Miltiade, diſoit-il, ne lui laiſſoient de repos ni jour ni nuit. Il ſongea dès-lors à illuſtrer ſon nom & ſa patrie par quelque grande entrepriſe, & à la rendre ſupérieure à Lacédémone, qui depuis longtems dominoit ſur toute la Grece. Dans cette vue il crut devoir tourner toutes les forces d'Athenes du côté de la mer, voiant bien que foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce ſeul moien de ſe rendre néceſſaire aux alliés, & formidable aux ennemis. Couvrant donc ſon deſſein du prétexte plauſible de la guerre contre les Eginetes, il fit conſtruire une flotte de cent vaiſſeaux, qui peu de tems après contribua beaucoup au ſalut de la Grece.

L'attachement inviolable d'Ariſtide à la juſtice l'obligea en pluſieurs occaſions de s'oppoſer à Thémiſtocle, qui ne ſe piquoit pas de délicateſſe ſur ce point, & qui par

ſes

ſes intrigues & ſes cabales vint à bout de le faire exiler. Dans cette ſorte de jugement les citoiens donnoient leurs ſuffrages en écrivant le nom du particulier ſur une coquille, appellée en Grec ὄστρακον, d'où eſt venu le nom d'Oſtraciſme. Ici un payſan, qui ne ſavoit pas écrire, & qui ne connoiſſoit pas Ariſtide, s'adreſſa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Ariſtide ſur ſa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Ariſtide, pour le condamner ainſi ? Non, repliqua l'autre, je ne le connois pas même: mais je ſuis fatigué & bleſſé de l'entendre partout appeller *le Juſte*. Ariſtide, ſans répondre une ſeule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit ſon nom, & la lui rendit. Il partit pour ſon exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à ſa patrie aucun accident qui le fît regretter. Le grand Camille, en un cas tout ſemblable, n'imita point ſa généroſité, & fit une priere toute contraire: *In exilium abiit, precatus ab diis immortalibus, ſi innoxio ſibi ea injuria fieret, primo quoque tempore deſiderium ſui civitati ingratæ facerent.* J'examinerai dans la ſuite ce qu'on doit penſer de l'Oſtraciſme. Ariſtide fut bien-tôt rappellé. *Liv. Li num. 3*

Ce fut l'expédition de Xerxès contre la Grece qui hâta ſon retour. Tous les alliés réunirent leurs forces pour repouſſer l'ennemi commun. On ſentit pour-lors tout le prix de la ſage prévoiance de Thémiſtocle, qui ſous un autre prétexte avoit fait

fait bâtir cent galeres. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès. Quand il fut question de nommer un Généraliſſime pour commander la flotte, les Athéniens, qui eux ſeuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien n'étoit plus juſte que leur prétention. Cependant tous les ſuffrages des alliés ſe réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémiſtocle, quoique jeune & fort avide de gloire, crut que dans cette occaſion il devoit oublier ſes propres interêts pour le bien commun de la patrie; & aiant fait entendre aux Athéniens que pourvu qu'ils ſe conduiſiſſent en gens de courage, bien-tôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur perſuada de cèder auſſi-bien que lui aux Lacédémoniens. J'ai raporté ailleurs avec quelle modération & quelle prudence ce jeune Athénien ſe conduiſit & dans le conſeil de guerre, & dans la journée de Salamine, dont il eut tout l'honneur, quoiqu'il n'y eût pas commandé en Chef.

Diſcours préliminaire.

Depuis cette glorieuſe bataille, la réputation & le crédit des Athéniens étoient beaucoup augmentés. Ils n'en devinrent point plus fiers, & ils ne ſongerent à accroitre leur puiſſance que par les voies de l'honneur & de la juſtice. Mardonius qui étoit reſté en Grece avec un corps d'armée de trois cens mille hommes, leur fit, de la part de ſon maitre, des offres très avantageuſes, pour les détacher du reſte

des

des alliés. Il leur promettoit de rétablir entierement leur ville qui avoit été brûlée, de leur fournir de grandes ſommes d'argent, & de leur donner le commandement ſur toute la Grece. Les Lacédémoniens effraiés de cette nouvelle avoient envoié des députés à Athenes, pour en détourner l'effet, & s'offroient de recevoir & de nourrir chez eux leurs femmes, leurs enfans, & leurs vieillards, & de leur fournir tout ce qui leur ſeroit néceſſaire. Ariſtide étoit pour-lors en charge. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares, qui n'eſtimoient que l'or & l'argent, d'avoir eſpéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promeſſes: mais qu'il ne pouvoit voir ſans ſurpriſe & ſans indignation que les Lacédémoniens, n'enviſageant que la pauvreté & la miſere préſente des Athéniens, & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame, vinſſent les exhorter à combattre généreuſement pour le ſalut commun de la Grece par la vue de quelques récompenſes & de quelques nourritures qu'ils leur offroient: Qu'ils déclaraſſent à leur République que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défenſe de la liberté commune: Qu'ils étoient ſenſibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone; mais qu'ils feroient en ſorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis ſe tournant vers les députés de Mardonius, & leur montrant de ſa main le ſoleil:

Sa-

„ Sachez, leur dit-il, que tant que cet
„ astre continuera sa course, les Athé-
„ niens seront mortels ennemis des Perses,
„ & qu'ils ne cesseront de venger sur eux
„ le ravage de leurs terres, & l'incen-
„ die de leurs maisons & de leurs tem-
„ ples.

Cependant Thémistocle ne perdoit point de vue le grand projet qu'il avoit formé de supplanter les Lacédémoniens, en substituant les Athéniens à leur place ; & peu délicat sur le choix des moiens, il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour en pleine assemblée il déclara qu'il avoit un dessein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que pour le faire réussir il avoit besoin d'un profond secret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommerent Aristide, & s'en raporterent entierement à son avis. Thémistocle l'aiant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à brûler la flotte des Grecs qui étoit dans un port voisin, moiennant quoi Athenes deviendroit certainement maitresse de toute la Grece. Aristide retourna à l'assemblée, & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même tems rien n'étoit plus injuste. Tout le peuple d'une commune voix défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par-là que ce fut avec raison qu'on accorda à Aristide, de son vivant mê-

même, le ſurnom de Juſte : ſurnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les Conquérans recherchent avec tant d'ardeur, & qui approche en quelque ſorte l'homme de la divinité. Un jour que l'on prononçoit ſur le théatre un vers d'Eſchile, où ce poëte, en parlant d'Amphiaraüs, dit qu'*il cherchoit, non à paroître juſte, mais à l'être*; tout le peuple auſſi-tôt jetta les yeux ſur Ariſtide, & lui appliqua cet éloge ſi magnifique.

L'armée des Perſes reçut un terrible échec dans la fameuſe bataille de Platée. A peine Mardonius, de trois cens mille hommes qu'il avoit, en put-il ſauver quarante mille. Pauſanias, l'un des Rois de Sparte, commandoit l'armée des Grecs. Il fit paroître pour-lors beaucoup d'équité & de modération, comme on le peut voir par deux traits qu'en raporte Hérodote, qui ſont très particuliers. *Lib. 9.*

Après la victoire de Platée, un des premiers citoiens d'Egine l'exhorta à venger ſur le cadavre de Mardonius la mort de tant de braves Spartiates qui avoient péri aux Thermopyles, & la maniere indigne dont Xerxès & Mardonius lui-même avoient traité ſon oncle Léonidas en faiſant attacher ſon corps à une potence. „ Quel conſeil me donnes-tu, lui dit-il, „ d'imiter dans les Barbares une conduite „ que nous déteſtons? Si c'eſt à ce prix „ qu'on achete l'eſtime des Eginetes, je „ me contente de plaire aux Lacédémo„ niens, qui n'accordent la leur qu'à la ver-

„ vertu & au mérite. Pour Léonidas & „ ſes compagnons, ils ſe tiennent ſans „ doute aſſez vengés par le ſang de tant „ de milliers de Perſes qui ont été tués „ dans le combat.

Le ſecond trait n'eſt pas moins remarquable. Pauſanias, qui avoit trouvé un butin immenſe dans le camp des ennemis, fit préparer dans une même ſalle deux repas d'une eſpece bien differente. Dans l'un on voioit étalée toute la magnificence des Perſes; des lits ſuperbes, des tapis d'un très grand prix, des vaſes d'or & d'argent ſans nombre, une prodigieuſe variété de mets apprêtés avec toute la délicateſſe poſſible, des vins & des liqueurs de toutes ſortes. L'autre repas n'avoit rien que de ſimple, à la maniere de Sparte; c'eſt-à-dire apparemment du pain, de l'eau, & tout au plus du brouet noir. * Alors Pauſanias, s'adreſſant aux Officiers Grecs qu'il avoit mandés exprès, & leur montrant ces deux tables ſi differemment ſervies: „ Voiez, leur dit-il, la folie du Chef des „ Medes, qui accoutumé à de tels repas, „ a cru pouvoir nous domter, nous qui „ menons une vie ſi dure.

L'avantage que venoient de remporter les Grecs, les mit en état d'envoier une flotte pour délivrer les alliés qui étoient encore

* Ἄνδρες Ἕλληνες, μάτην τὴν ἀφροσύνην δεῦξαι τῶν δὲ εἵνεκα ἐγὼ ὑμέας ὃς τοιῇδε δίαιταν ἔχων, συνήγαγον, βουλόμενος ἦλθε ἐς ὑμέας ὅτεω ἰζοῦρῳ ὑμῖν τῷδε τῷ Μήδων ἡγεμόνι ἔχοντας ἀπαιρησόμενος.

core ſous le pouvoir des Perſes. Elle étoit commandée par Pauſanias Lacédémonien. Ariſtide & Cimon y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'Ile de Chypre, puis vers Byzance, qu'elle prit; & par-tout les alliés furent rétablis dans leur liberté. Mais ils tomberent bien-tôt dans une nouvelle eſpece de ſervitude. Pauſanias, dont l'orgueil s'étoit beaucoup accru depuis les victoires qu'il avoit remportées, quitta les manieres & les mœurs de ſon pays, prit l'habillement & la fierté des Perſes, imita leur ſomptuoſité & leur magnificence. Il traitoit les alliés avec une dureté inſupportable; ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces; ſe faiſoit rendre des honneurs extraordinaires, & par cette conduite rendoit odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les manieres douces, honnêtes, & prévenantes d'Ariſtide & de Cimon; l'humanité & la juſtice qui paroiſſoient dans toutes leurs actions; l'attention qu'ils avoient à n'offenſer perſonne, & à faire du bien à tout le monde: tout cela contribuoit à faire encore ſentir davantage la difference des caracteres, & à augmenter le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, & tous les alliés paſſerent ſous le commandement des Athéniens, & ſe mirent ſous leur protection. Ainſi, dit Plutarque, Ariſtide en oppoſant à la dureté & à la hauteur de Pauſanias beaucoup de douceur & d'humanité, & inſpirant à Cimon ſon collegue les mêmes ſentimens, détа-

tacha des Lacédémoniens insensiblement & sans qu'ils s'en aperçussent l'esprit des alliés, & leur enleva enfin le commandement, non de vive force en emploiant des armées & des flottes, & encore moins en usant de ruse & de perfidie; mais en rendant aimable par une conduite sage & douce le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens dans cette occasion firent paroitre une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez admirer. Car s'apercevant que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolens, ils renoncerent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusques-là sur les autres Grecs, & cesserent d'envoier de leurs Chefs pour avoir le commandement des armées, * aimant mieux avoir des citoiens sages, modestes, & parfaitement soumis à la discipline & aux loix du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

Jusques-là les villes & les peuples de la Grece avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour subvenir aux fraix de la guerre contre les Barbares: mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, d'établir un nouvel ordre pour les finances

* Μᾶλλον αἱρούμενοι σωφρονοῦντας ἔχειν καὶ τοὺς ὑφ' ἑαυτὴν ἐμμένοντας τοῖς πολίταις, ἢ τῆς Ἑλλάδος ἔχειν τὴν ἀρχὴν ἀκράτους. *Plut. in vit. Ariſtid.*

ces, & de fixer une taxe qui ſeroit règlée ſur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges de l'Etat étant également réparties ſur tous les membres qui le compoſoient, perſonne n'eût ſujet de ſe plaindre. Il s'agiſſoit de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction ſi importante pour le bien public, ſi délicate, & ſi pleine de dangers & d'inconvéniens. Tous les alliés jetterent les yeux ſur Ariſtide. Ils lui donnerent un plein pouvoir, & s'en raporterent entierement à ſa prudence & à ſa juſtice pour impoſer à chacun ſa taxe. On n'eut pas lieu de ſe repentir d'un tel choix. Il adminiſtra les finances avec la fidélité & le deſintereſſement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui, avec l'attention & l'activité d'un pere de famille qui gouverne ſon propre revenu, avec la réſerve & la religion d'une perſonne qui reſpecte les deniers publics comme ſacrés. Enfin, choſe très difficile & très rare, il vint à bout de ſe faire aimer dans un emploi, où c'eſt beaucoup que de ne ſe pas rendre odieux. C'eſt le glorieux témoignage que Séneque rend à une perſonne chargée à peu près d'un pareil emploi, & le plus bel éloge que l'on puiſſe faire d'un Surintendant ou Controlleur Général des Finances. Je raporterai ſes paroles mêmes en Latin, n'aiant pu rendre dans notre langue, comme je l'aurois ſouhaité, l'énergique & élégante briéveté de Séneque. *Tu quidem orbis terrarum rationes ad-* *Senec. li de Brev vit. cap.*

adminiſtras, tam abſtinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem conſequeris, in quo odium vitare difficile eſt. C'eſt à la lettre ce que fit Ariſtide. Il montra tant d'équité & de ſageſſe dans l'exercice de ce miniſtere, que perſonne ne ſe plaignit: & dans la ſuite on regarda toujours ce tems, comme le ſiecle d'or, c'eſt-à-dire, comme le bon & l'heureux *tems* de la Grece. En effet la taxe qu'il avoit fixée à quatre cens ſoixante talens, fut portée par Périclès à ſix cens, & bien-tôt après juſqu'à treize cens talens; non que les fraix de la guerre montaſſent plus haut, mais parce qu'on faiſoit beaucoup de dépenſes inutiles en diſtributions manuelles au peuple d'Athenes, en célébrations de jeux & de fêtes, en conſtructions de temples & d'édifices publics; & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours ſi pures & ſi nettes que celles d'Ariſtide.

Car il eſt remarquable que ce grand homme ſortit d'un miniſtere, où l'on a coutume de s'enrichir, encore plus pauvre qu'il n'y étoit entré; de ſorte qu'après ſa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les fraix de ſes funerailles. Le peuple s'en chargea, ainſi que du ſoin de nourrir & de marier ſe filles. * Ariſtide avoit

* Αὐτὸς ἐνέμεινε τῇ πενίᾳ, καὶ τὴν ἀπὸ τῶν πόνων ἀγαπῶν τῆς ἀπὸ τῶν τραπαίων διετέλεσε. *Plut.* εἶναι δόξαν ἄδην ἔτ7ον

voit embraſſé cet état ſi vil aux yeux de la plupart des hommes, & s'y étoit toujours maintenu par goût & par eſtime; & loin de rougir de ſa pauvreté, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ſes trophées & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. Plutarque en cite une preuve que je ne puis m'empêcher de raporter ici.

Callias, très-proche parent d'Ariſtide, & le plus opulent citoien d'Athenes, fut appellé en jugement. Son accuſateur, inſiſtant peu ſur le fond de la cauſe, lui faiſoit ſurtout un crime de ce que, riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de voir Ariſtide, ſa femme, & ſes enfans dans l'indigence, & de les laiſſer manquer du néceſſaire. Callias, voiant que ces reproches faiſoient beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des Juges, ſomma Ariſtide de venir déclarer devant eux s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit pluſieurs fois préſenté de groſſes ſommes d'argent, & l'avoit preſſé avec inſtance de vouloir les accepter; & s'il ne les avoit pas toujours conſtamment refuſées, en lui répondant qu'il ſe pouvoit vanter à meilleur titre de ſa pauvreté, que lui ſe ſon opulence: Que l'on pouvoit trouver aſſez de gens qui uſoient bien ou mal de leurs richeſſes, mais qu'il n'étoit pas aiſé d'en rencontrer un ſeul qui portât la pauvreté avec courage & généroſité: & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, qui puſſent rougir de l'é-

tre. Ariſtide avoua que tout ce que ſon parent venoit de dire, étoit vrai, & il n'y eut perſonne dans l'aſſemblée qui n'en ſortît avec cette penſée & ce ſentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être pauvre comme Ariſtide, que riche comme Callias. Auſſi Platon, en parcourant ceux qui ont été le plus renommés à Athenes, ne fait cas que d'Ariſtide. * Car les autres, dit-il, comme Thémiſtocle, Cimon, Périclès, ont à la vérité embelli la ville de portiques, de bâtimens ſuperbes; l'ont remplie d'or & d'argent, & d'autres pareilles ſuperfluités & curioſités: mais celui-ci a laiſſé le modèle d'un gouvernement parfait, en ne ſe propoſant pour but dans toutes ſes actions que de rendre ſes citoiens plus vertueux.

Plut. in vit. Cim.

Cimon avoit auſſi de grandes qualités, qui ſervirent beaucoup à établir & à affermir la puiſſance des Athéniens. Outre les ſommes d'argent auxquelles chacun des alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaiſſeaux. Pluſieurs d'entre eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne reſpiroient plus que le repos, & ne ſongeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour ſe délivrer des fatigues & des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que des

* Θεμιστοκλέα μὲν γὰρ, καὶ τὴν πόλιν Ἀριστείδου καὶ Κίμωνα, καὶ Περικλέα, ἢ πολιτεύσασθαι φασὶν ἐγκωμιῶν, καὶ χρημάτων, καὶ γῆς. *Plut. in vit. Ariſt.*

; hommes, & laiſſoient aux Athéniens ſoin de remplir de ſoldats & de rameurs vaiſſeaux qu'ils étoient obligés de don-r. D'abord on les chagrina fort, & on uloit les réduire à l'exécution literale traité. Cimon garda une conduite tou-oppoſée. Il les laiſſa joüir tranquille-:nt de la paix, ſentant bien que les al-s, de braves guerriers qu'ils étoient au-ravant, ne ſeroient plus propres qu'au ›ourage & au trafic; pendant que les A-éniens, qui auroient toujours la rame ou ; armes à la main, s'aguerriroient de ıs en plus, & deviendroient de jour en ır plus puiſſans. Cela ne manqua pas ırriver, & ce furent ces peuples mêmes, i à leurs propres fraix & dépens ſe don-rent des maitres, & de compagnons & ılliés qu'ils étoient, devinrent en quel-e ſorte ſujets & tributaires des Athé-ens.

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec qui baiſſât la fierté ni la puiſſance du grand ›i de Perſe, comme le fit Cimon. Après ıe les Barbares eurent été chaſſés de la rece, il ne leur laiſſa pas le tems de ſpirer, mais il les pourſuivit vivement ec une flotte de plus de deux cens voi-s, leur enleva leurs plus fortes places, leur débaucha tous leurs alliés, en ſor-qu'il ne demeura pas un homme de ierre pour le Roi de Perſe dans toute Aſie depuis le pays d'Ionie juſqu'en Pam-hilie. Pouſſant toujours ſa pointe, il eut ı hardieſſe d'aller attaquer la flotte enne-

Ibid.

mie, quoique beaucoup plus nombreuſe que la ſienne. Elle étoit à l'embouchure du fleuve Eurymedon. Il la défit entierement, & prit plus de deux cens vaiſſeaux, ſans compter ceux qui furent coulés à fond. Les Perſes étoient ſortis de leurs vaiſſeaux, pour aller joindre leur armée de terre qui étoit près de là, & cotoioit les rivages. Cimon, profitant de l'ardeur de ſes ſoldats que ce premier ſuccès avoit extrêmement animés, les fit auſſi deſcendre de leurs vaiſſeaux, les mena droit contre les Barbares, qui les attendirent de pié ferme, & ſoutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand: on fit un nombre infini de priſonniers, & un butin immenſe. Cimon aiant dans un ſeul jour remporté deux victoires, qui égaloient la gloire des deux journées de Salamine & de Platée, ſi elles ne la ſurpaſſoient pas, alla, pour y mettre le comble, au devant d'un renfort de quatre-vingts vaiſſeaux Phéniciens qui venoient pour joindre la flotte des Perſes, & ne ſavoient rien de ce qui s'étoit paſſé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & preſque tous les ſoldats tués ou noiés. Cet exploit d'armes domta tellement l'orgueil du Roi de Perſe, qu'il fit ce traité de paix qui eſt ſi célèbre dans les anciennes hiſtoires, par lequel il promit que deſormais ſes armées de terre n'approcheroient point plus près de la mer de Grece que de 400 ſtades, qui ſont à peu près

vingt

vingt lieues, & que ſes galeres ni autres vaiſſeaux de guerre ne pourroient avancer au delà des Iles Chelidoniennes & Cyanées.

Cimon plein de gloire revint à Athenes, & emploia une partie des dépouilles à fortifier le port, & à embellir la ville. Pendant ſon abſence Périclès s'étoit rendu fort puiſſant auprès du peuple. Il n'étoit pas naturellement populaire, mais il l'étoit devenu par politique, pour écarter les ſoupçons qu'on auroit pu avoir qu'il ſongeât à la tyrannie, & auſſi pour contrebalancer l'autorité & le crédit de Cimon qui étoit ſoutenu par la faction des riches & des puiſſans. Périclès avoit eu une excellente éducation, & avoit été inſtruit & formé par les plus habiles philoſophes de ſon tems. Anaxagore, qui le premier attribua les évenemens humains & le gouvernement du monde, non à une aveugle fortune ni à une fatale néceſſité, mais à une Intelligence * ſupérieure qui règloit & conduiſoit tout avec ſageſſe, l'inſtruiſit à fond de cette partie de la philoſophie qui regarde les choſes naturelles, & qui pour cela eſt appellée Phyſique. Cette étude lui donna une force & une élévation d'eſprit extraordinaire; & au-lieu des baſſes & timides ſuperſtitions qu'engendre l'ignorance, lui inſpira, dit Plutarque, une piété ſolide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame aſſurée, & d'une tranquille

Plut. in vit. Peric

* *C'eſt pour cela qu'Anaxagore fut ſurnommé* Nous, *c'eſt-à dire, Intelligence.*

quille eſpérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Il fit uſage de cette ſcience dans la guerre même. Car dans le tems que la flotte des Athéniens ſe préparoit à partir pour aller contre le Péloponneſe, une éclipſe de ſoleil étant ſurvenue, & voiant le pilote de la galere qu'il montoit tout effraié par cette ſubite obſcurité, il lui jetta ſon manteau ſur les yeux, & lui fit entendre qu'une pareille cauſe l'empêchoit de voir le ſoleil. Il s'étoit auſſi fort exercé dans l'éloquence, qu'il regardoit comme un inſtrument néceſſaire à quiconque vouloit conduire & manier le peuple. * Les poëtes diſoient de lui qu'il foudroioit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Grece en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. Il n'étoit pas moins prudent & réſervé dans ſes diſcours, que fort & véhément; & l'on remarque qu'il ne parla jamais en public ſans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échapât aucune expreſſion qui ne fût propre à ſon ſujet. Eupolis diſoit de lui que la déeſſe de la perſuaſion réſidoit ſur ſes levres: & comme un jour on demandoit à Thucydide *, ſon adverſaire & ſon rival, qui de lui ou de Périclès lutoit le mieux: Quand je l'ai renverſé par terre en lutant, repliqua-t-il, il aſſure le contraire avec tant de force, qu'il perſuade en effet à tous les aſſiſtans, contre le témoignage de

* *Ce n'eſt pas l'hiſtorien.*

* Ab Ariſtophane poëta miſcere Græciam dictus fulgurare, tonare, peſtilentia. *Orat. n.* 29.

de leurs propres yeux, qu'il n'eſt point tombé.

Tel étoit l'adverſaire avec qui Cimon fut obligé d'en venir ſouvent aux mains au retour de ſes glorieuſes campagnes. Mais comme Périclès, par ſes manieres flateuſes & par la force de ſon éloquence, s'étoit rendu maitre du peuple, il l'emporta enfin ſur Cimon, & le fit condanner à l'exil par l'Oſtraciſme. Au bout de cinq ans il en fut rapellé à cauſe du mauvais état des affaires d'Athenes par raport aux Lacédémoniens: & Periclès, ſacrifiant ſa jalouſie au bien public, ne rougit point d'écrire & de porter lui-même le decret du rappel de ſon adverſaire. Dès qu'il fut revenu, il rétablit la paix, & réconcilia les deux peuples. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par l'heureux ſuccès de tant de victoires, l'envie & l'occaſion d'attaquer leurs voiſins & leurs alliés, il jugea néceſſaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même tems & à enrichir ſes citoiens. Il mit donc en mer une flotte de deux cens vaiſſeaux. Il en envoia ſoixante contre l'Egypte, & alla avec le reſte contre l'Ile de Chypre. Il battit la flotte ennemie; & dans le tems qu'il méditoit la perte entiere de l'empire des Perſes, il fut bleſſé au ſiege d'une ville qu'il attaquoit en Chypre, & mourut de ſa bleſſure. Il avoit ſagement averti les Athéniens de ſe retirer en bon ordre en cachant ſa mort: ce qui fut exécuté, &

ils retournerent chez eux en toute ſureté ſous la conduite encore & ſous les auſpices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. Depuis ce tems-là les Grecs ne firent plus rien de conſidérable contre les Barbares: la diviſion ſe mit parmi eux: ils donnerent à l'ennemi commun le tems de reſpirer, & ils ſe détruiſirent eux-mêmes par leurs propres forces.

Ibid. Cimon fut généralement regretté, & la ſuite fit encore mieux connoître quelle perte la Grece avoit faite en ſa perſonne. Il étoit riche & opulent: mais, dit * Plutarque, en citant les propres paroles de Gorgias, il poſſedoit de grands biens pour en uſer, & il en uſoit pour ſe faire aimer & honorer. L'hiſtoire raconte de lui au ſujet de ſa libéralité des choſes, qui à peine nous paroiſſent croiables, tant elles ſont éloignées de nos mœurs. Il vouloit que ſes vergers & ſes jardins fuſſent ouverts en tout tems aux citoiens, afin qu'ils puſſent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table ſervie frugalement, mais où il y avoit à manger pour beaucoup de perſonnes; & tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient reçus. Il ſe faiſoit toujours ſuivre de quelques domeſtiques, qui avoient ordre de gliſſer ſecrettement quelque piece d'argent dans la main des pauvres

Cornel. Nep. & Plut. in vita Cim.

* Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κτᾶσθαι μὲν ὡς χρῆτο, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῶτο.

es qu'on rencontroit, & de donner des
bits à ceux qui en manquoient. Sou-
nt auſſi il pourvut à la ſepulture de
ux qui étoient morts ſans avoir de quoi
faire inhumer. Et il ne faiſoit point
it cela pour ſe rendre puiſſant parmi
peuple, & pour acheter ſes ſuffrages:
nous avons déja remarqué qu'il s'étoit
laré pour la faction contraire, c'eſt-à-
e des riches & des nobles. Il n'eſt pas
nnant qu'un homme de ce caractere ait
ſi fort honoré pendant ſa vie, & ſi re-
tté après ſa mort.

Depuis ce tems-là, & ſur-tout après que
cydide beau-pere de Cimon eut été
ni par l'Ostraciſme, perſonne ne balan-
it plus l'autorité de Périclès, il eut un
verain pouvoir à Athenes, diſpoſant
des finances, des troupes, des vaiſ-
ux, & du maniement de toutes les af-
es publiques. Il commença alors à chan-
de conduite, ne cèdant plus, comme
aravant, aux caprices & aux fantaiſies
peuple, mais ſubſtituant aux manieres
molles & trop complaiſantes qu'il a-
t eues juſques-là, un gouvernement
ferme & plus indépendant, ſans pour-
ſe départir jamais en rien de la droite
on, & de l'amour du bien public. Il
ageoit ſouvent par remontrances & par
ons le peuple à faire volontairement ce
l propoſoit: mais quelquefois auſſi par
ſalutaire contrainte, il le menoit mal-
lui à ce qui étoit le meilleur: imitant
cela la conduite d'un ſage médecin, qui

dans le cours d'une longue maladie, accorde de tems en tems quelque choſe au goût du malade, mais ſouvent ordonne des remedes qui le travaillent & le tourmentent pour le guérir. Se trouvant donc chargé ſeul du gouvernement d'une populace devenue extrêmement fiere, comme il avoit une grande habileté & une dextérité merveilleuſe à manier les eſprits, il emploioit ſelon les differentes conjonctures tantôt la crainte pour réprimer la fierté que lui inſpiroient les heureux ſuccès, tantôt l'eſpérance pour ranimer ſon courage abbattu par l'adverſité; montrant que la Rhétorique, comme dit Platon, n'eſt autre choſe que l'art de manier & de maitriſer les eſprits & les cœurs, & que le plus ſûr moien pour y réuſſir eſt de ſavoir faire uſage des paſſions ſoit douces, ſoit violentes, dont le ſuccès eſt preſque toujours immanquable.

Ce qui donnoit un ſi grand crédit à Périclès parmi le peuple, n'étoit pas ſeulement la force victorieuſe de ſon éloquence, mais la grande idée qu'on avoit de ſon mérite, de ſa prudence, de ſon habileté dans les affaires, & ſur-tout de ſon deſintereſſement: car il étoit regardé comme un homme * incapable de ſe laiſſer corrompre par des préſens, & gouverner par l'avarice. En effet s'étant vu longtems ſeul maître de la République, aiant porté la grandeur

* Ἀ δωροτάτου περιφανῶς γενομένου, καὶ χρημάτων κρείττονος.

deur d'Athenes au plus haut point où elle pût arriver, & amaſſé dans la ville des tréſors immenſes, il n'augmenta pas d'une ſeule drachme le bien que ſon pere lui avoit laiſſé. Il gouverna toujours ſon patrimoine avec économie, ſe faiſant rendre un compte exact de l'emploi de ſes revenus, & retranchant toute dépenſe folle & ſuperflue, ce qui déplut beaucoup à ſa femme & à ſes enfans, qui auroient voulu plus d'éclat & de magnificence: mais il préféra à cette vaine & frivole gloire, * la ſolide joie d'aider un grand nombre de pauvres citoiens.

Il n'étoit pas moins bon Capitaine, qu'excellent politique. Les troupes avoient une pleine confiance en lui, & le ſuivoient avec une entiere aſſurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hazarder un combat ſans être preſque aſſuré du ſuccès, & de ménager le ſang des citoiens. Il avoit coutume de dire que s'il ne tenoit qu'à lui, ils ſeroient immortels: que les arbres coupés & abbattus revenoient en peu de tems, mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire, qui n'auroit été l'effet que d'une heureuſe témérité, lui paroiſſoit peu digne de louange, quoique ſouvent elle fût fort admirée. Fortement attaché à cette maxime, il la ſuivit toujours avec une conſtance que rien ne put jamais ébranler, ce qui parut ſurtout lorſque les Lacédémoniens firent une irruption dans l'Attique. Semblable, dit Plu-

* Βουλῶν πολλαῖς τῶν πονηρῶν.

Plutarque, à un Pilote, qui après avoir donné ordre à tout dans une tempête, mépriſe les prieres & les larmes de l'équipage; Périclès, aiant pris de ſages meſures pour la ſureté de ſa patrie, & étant réſolu de ne point ſortir de la ville pour aller à la rencontre des ennemis, * demeura ferme & inébranlable dans ſa réſolution, quoique pluſieurs de ſes amis le conjuraſſent par les prieres les plus preſſantes; que ſes ennemis cherchaſſent à le troubler par leurs menaces & leurs accuſations; que la plupart le décriaſſent par des chanſons & des railleries, comme un homme ſans cœur, & un traitre qui livoit ſa patrie aux ennemis. Cette conſtance & cette grandeur d'ame eſt une qualité bien néceſſaire pour quiconque eſt chargé du gouvernement des affaires.

Auſſi toutes les expéditions militaires de Périclès, & elles furent en grand nombre, réuſſirent toujours parfaitement, & lui acquirent à juſte titre la réputation d'un Général conſommé dans l'art de la guerre.

Il ne s'en laiſſa pas éblouïr, & ne ſuivit pas l'ardeur aveugle du peuple, qui enflé par tant d'heureux ſuccès, & fier de ſa puiſſance qui s'accroiſſoit de jour en jour, méditoit de nouvelles conquêtes, formoit de grands projets, ſongeoit de nouveau à attaquer l'Égypte, & à ſe ſoumettre les provinces

* Ἔχρητο τοῖς ἀυτῷ λογισμοῖς, βραχέα φροντίζειν τῶν καταβοώντων καὶ διαχειμαζόντων.

ces maritimes de l'empire des Perſes. Pluſieurs même dès-lors commençoient à jetter les yeux ſur la Sicile, & à ſe livrer au malheureux & fatal deſir d'y envoier une flotte: deſir qu'Alcibiade ralluma bientôt après, & qui cauſa la perte entiere d'Athenes. Périclès employoit tout ſon crédit & toute ſa ſageſſe à réprimer ces fougueuſes ſaillies, & cette avidité inquiette. Il vouloit qu'on ſe bornât à conſerver & à aſſurer les anciennes conquêtes, eſtimant que c'étoit beaucoup faire que de contenir & d'arrêter les Lacédémoniens, qui regardoient d'un œil jaloux la grandeur & la puiſſance d'Athenes.

Cette grandeur n'éclatoit pas ſeulement au dehors par les victoires remportées ſur les ennemis, mais brilloit encore plus au dedans par la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont Périclès avoit orné & embelli la ville, qui jettoit les étrangers dans l'admiration & le raviſſement, & leur donnoit une grande idée de la puiſſance des Athéniens.

C'eſt une choſe étonnante de voir en combien peu de tems furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de ſculpture, de gravure, de peinture; & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promtitude n'ont point une grace ſolide & durable, ni l'exactitude réguliere d'une beauté parfaite. Il n'y a que la longueur du tems jointe à

l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver, & de les faire triompher des siecles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, & qui ont pourtant duré si long-tems. Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé avoit une beauté qui sentoit déja son antique: & aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cens ans après, ils ont une certaine fraicheur de jeunesse, comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier; tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que le tems n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant & une ame exemte de vieillesse étoit répandue dans tous ces ouvrages.

Phidias, ce célèbre sculpteur, présidoit à tout le travail, & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue d'or de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs. Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroiable. Tous s'efforçoient à l'envi de se surpasser les uns les autres, & d'immortaliser leur nom par des chef-d'œuvres de l'art.

Ce qui faisoit l'admiration de toute la terre, excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessoient de crier dans les assemblées que le peuple se deshonoroit en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece, qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt: que les Alliés ne pouvoient

voient regarder une telle entrepriſe que comme une tyrannie manifeſte, en voiant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre étoient emploiés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des ſtatues magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des millions.

Périclès au contraire remontroit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs Alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu: que c'étoit aſſez qu'ils les défendiſſent, & qu'ils éloignaſſent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne fourniſſoient ni ſoldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques ſommes d'argent, qui, dès qu'elles ſont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais ſont à ceux qui les ont reçues, pourvu qu'ils exécutent les conditions dont ils ſont convenus, & pour leſquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit que la ville étant ſuffiſamment pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour la guerre, il étoit convenable d'emploier le reſte de ſes richeſſes à des ouvrages, qui étant achevés produiroient une gloire immortelle; & qui dans le tems qu'on y travailloit, répandoient par-tout l'abondance, & faiſoient ſubſiſter un grand nombre de citoiens. Un jour même, comme les plaintes s'échauffoient, il s'offrit de prendre tous les fraix ſur lui, pourvu que les inſcriptions publiques marquaſſent que lui ſeul avoit fait cette dépenſe. A ces paroles le peuple, ſoit qu'il ad-

admirât ſa magnanimité, ou que piqué d'émulation il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au tréſor de quoi fournir à tous les fraix néceſſaires ſans rien épargner.

Les ennemis de Périclès, n'oſant pas encore l'attaquer directement, firent appeller en jugement devant le peuple les perſonnes qui lui étoient le plus attachées: Phidias, Aſpaſie, Anaxagore. Périclès, qui connoiſſoit la légereté & l'inconſtance des Athéniens, craignit de ſuccomber enfin aux complots & aux efforts de ſes envieux. Pour conjurer donc cet orage, il alluma la guerre du Péloponneſe qui depuis long-tems ſe préparoit, perſuadé que par ce moien il diſſiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiſeroit l'envie, parce que dans un danger ſi preſſant la ville ne manqueroit jamais de ſe jetter entre ſes bras, & de s'abandonner à ſa conduite, à cauſe de ſa grande réputation.

REFLEXIONS.

J'en ferai trois. La premiere regarde le caractere de ceux dont il a été parlé dans ce morceau d'hiſtoire: la ſeconde ſera ſur l'Oſtraciſme: & dans la derniere je dirai quelque choſe de l'émulation qui regnoit dans la Grece, & ſur-tout à Athenes, par raport aux beaux arts.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

1. CARACTERES *de Thémiſtocle, d'Ariſtide, de Cimon, & de Périclès.*

On ne doit point, ce me ſemble, paſſer ce morceau d'hiſtoire, ſans demander aux jeunes gens lequel de ces quatre illuſtres chefs ils trouvent le plus eſtimable, & quelles ſont leurs qualités bonnes ou mauvaiſes qui ont fait plus d'impreſſion ſur eux, & ſans leur faire remarquer les principaux traits qui caractériſent ces grands hommes.

IL Y A dans THE'MISTOCLE quelque choſe qui frape extrêmement, & la ſeule bataille de Salamine, dont il eut tout l'honneur, lui donne droit de diſputer de la gloire avec les plus grands hommes. Il y fit paroître un courage invincible, une connoiſſance parfaite de l'art militaire, une grandeur d'ame extraordinaire, accompagnées d'une ſageſſe & d'une modération qui en relevent beaucoup le mérite: comme on le vit ſur-tout lorſque pour le bien commun il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flotte à ceux de Lacédémone, & lorſque lui-même ſouffrit avec une patience & un ſang-froid qui étoient au deſſus de ſon âge le traitement injurieux d'Eurybiade.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Thémiſtocle, & qui forme ſon principal caractere, c'eſt une pénétration & une préſence d'eſprit, à qui rien n'échapoit. Après une courte & rapide délibération, il pre- *Cornel. Nepos, & Plut.*

prenoit ſur le champ le meilleur parti. Il avoit une extrême habileté pour diſcerner dans l'occaſion ce qui étoit le plus convenable; & il prévoioit par des conjectures preſque ſûres ce qui devoit arriver. Le deſſein qu'il forma & qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athenes du côté de la mer, marquoit en lui un génie ſupérieur, capable des plus grandes vues, pénétrant dans l'avenir, & ſaiſiſſant dans les affaires le point déciſif. Il comprit qu'Athenes, ne poſſédant qu'un territoire ſtérile & peu étendu, n'avoit que ce ſeul moien pour s'enrichir & s'aggrandir, & pour ſe rendre néceſſaire aux alliés, & formidable aux ennemis. On peut regarder ce projet comme la ſource & la cauſe de tous les grands évenemens qui rendirent dans la ſuite la république d'Athenes ſi floriſſante.

Mais il faut avouer que le deſſein noir & perfide que Thémiſtocle propoſa, de brûler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puiſſance des Athéniens, oblige de rabbattre infiniment de l'idée qu'on a de lui: car, comme nous l'avons ſouvent obſervé, c'eſt le cœur, c'eſt-à-dire la probité & la droiture, qui décide du vrai mérite. Et c'eſt ainſi que le peuple d'Athenes en jugea. Je ne ſai ſi dans toute l'hiſtoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne ſont point des philoſophes, à qui il ne coute rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de ſublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter

porter ſur l'honnête. C'eſt un peuple entier, intereſſé dans la propoſition qu'on lui fait, qui la regarde comme très importante pour le bien de l'Etat; & qui néanmoins, ſans héſiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raiſon, qu'elle eſt contraire à la juſtice.

Les grandes qualités de Thémiſtocle furent auſſi beaucoup ternies par un deſir de gloire exceſſif, & par une ambition démeſurée, qu'il ne put jamais contenir dans de juſtes bornes, qui le rendit ennemi de tout mérite qui pouvoit diſputer de la gloire avec lui, qui le porta à faire exiler Ariſtide, c'eſt-à-dire la vertu même, & qui lui fit terminer ſes jours d'une maniere peu honorable dans un pays étranger & parmi les ennemis de ſa patrie.

PERICLES, lorſqu'il fut chargé du maniement des affaires publiques, trouva ſa ville dans le plus haut point de grandeur où elle eût jamais été, & dans la fleur de ſa puiſſance, au-lieu que ceux qui l'avoient précédé l'avoient rendu telle. Si cela diminue quelque choſe de ſa gloire, en ce qu'il n'eut qu'à maintenir ce que d'autres avoient établi; on peut dire auſſi d'un autre côté que cela l'augmente, par la difficulté qu'il y a de maîtriſer & de contenir dans le devoir des citoiens fiers, & devenus preſque intraitables par la proſpérité.

Il ſe maintint à la tête des affaires & dans un pouvoir preſque abſolu, non peu de tems, & par une faveur de peu de durée, mais pendant l'eſpace de quarante ans,

ans, quoiqu'il eût à ſe ſoutenir contre un grand nombre d'illuſtres adverſaires; ce qui eſt preſque ſans exemple. Rien ne fait ſentir plus vivement l'étendue, la ſupériorité, la force de ſon génie, la ſolidité de ſa vertu, la variété de ſes talens, que ce ſeul fait, ſur-tout dans une démocratie ſi jalouſe, ſi remuante, & ſi remplie de mérite. Plutarque ſemble en montrer la cauſe, & faire ſon caractere en un mot, lorſqu'il dit que Périclès, auſſi-bien que Fabius, ſe rendit très utile à ſa patrie par ſa douceur, par ſa juſtice, & par la force & la patience qu'il eut de ſouffrir les imprudences & les injuſtices de ſes collegues & de ſes citoiens. Ses ennemis, qui pendant ſa vie avoient été bleſſés de l'exceſſif crédit qu'il s'étoit acquis, furent obligés après ſa mort * de convenir que jamais homme n'avoit mieux ſu tempérer la force du commandement par la modération, ni relever la bonté & la douceur de ſon caractere par une majeſtueuſe gravité; & ſa puiſſance, qui avoit excité l'envie contre lui, & à qui l'on donnoit le nom odieux de tyrannie, parut alors avoir été la plus ſûre défenſe & le plus fort rempart de l'Etat, tant il ſe gliſſa depuis dans le gouvernement de méchanceté & de corruption, qui n'avoient oſé éclater pendant ſa vie, ou qu'il avoit toujours contenues en les tenant foibles & baſſes, & en les empê-

* Ὁμολόγουν τὸ μετριώτερον τῇ ὀργῇ, καὶ σωφρονέστερον τῇ πραότητι, καὶ φύσει τρόπον.

pêchant de croître & de monter à un excès ſans remede, par la licence & par l'impunité.

Périclès, par la force de ſon éloquence, & par l'aſcendant qu'il avoit pris ſur les eſprits, déconcerta pluſieurs fois les projets du peuple qui ne reſpiroit que la guerre. Il rendit par-là un grand ſervice à ſa patrie, & il lui auroit épargné bien des malheurs, s'il avoit juſqu'à la fin tenu la même conduite. Il avoit de bonnes vues en dominant, mais il vouloit dominer ſeul; & c'eſt ce qui le porta à faire exiler les meilleurs ſujets, & les plus capables de ſervir la République, parce qu'ils balançoient ſon autorité. Enfin craignant pour lui-même un pareil ſort, & ſentant que ſon crédit diminuoit tous les jours, pour ſe mettre en ſûreté il alluma une guerre, dont les ſuites furent très funeſtes à ſa patrie.

On vante beaucoup les ouvrages magnifiques dont il embellit Athenes: mais je ne ſai ſi c'eſt à juſte tire. Etoit-il donc raiſonnable d'emploier en bâtimens ſuperflus, & en vaines décorations, des ſommes * immenſes, qui étoient deſtinées pour le fonds de la guerre; & n'auroit-il pas mieux valu ſoulager les alliés d'une partie des contributions, qui ſous le gouvernement de Périclès furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant?

CIMON s'appliqua auſſi à orner la ville

* *Elles montoient à plus de dix millions.*

le. Mais outre que l'argent qu'il y employa faiſoit partie du butin qu'il avoit pris ſur les ennemis, & n'étoit point le plus pur ſang & la ſubſtance des peuples; la dépenſe fut très médiocre, & il ne s'attacha qu'à des ouvrages, ou abſolument néceſſaires, comme étoient le port, les murailles, & les fortifications de la ville, ou d'une grande commodité pour les citoiens, telles qu'étoient les galleries & les promenades publiques, les grandes places de la ville, les lieux d'exercice, comme l'Académie, ſéjour ordinaire des beaux eſprits, & retraite célèbre des philoſophes. Ce fut particulierement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode & plus agréable; & par cette légere dépenſe il donna occaſion à ces entretiens ſavans, véritablement dignes d'hommes libres, & qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athenes dans tous les ſiecles.

Il avoit amaſſé de grands biens, mais il en faiſoit un uſage capable de faire rougir des chrétiens, donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontroit, faiſant diſtribuer des habits à ceux qui en manquoient, invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athenes qui étoient dans le beſoin. Quelle comparaiſon, dit Plutarque, entre la table de Cimon, ſimple, frugale, populaire, & qui avec une dépenſe médiocre nourriſſoit tous les jours un grand nombre de citoiens; & celle de Lucullus, magnifiquement ſervie, plus digne d'un Satrape Perſan que d'un citoien Romain,

main, & deſtinée à ſatisfaire à grands frais la ſenſualité de quelques débauchés de profeſſion, dont tout le mérite étoit de ſavoir goûter les morceaux friands, & ſans doute de bien louer le maitre de la maiſon!

Cimon égala, par ſes expéditions militaires, la gloire des plus grands Capitaines Grecs; car aucun avant lui n'avoit porté ſi loin ſes armes & ſes conquêtes: & il joignit à la bravoure & au courage des autres, une prudence & une modération, qui ne furent pas moins utiles à la patrie.

Sa jeuneſſe ne fut pas ſans reproche: mais tout le reſte de ſa vie en couvrit & en effaça parfaitement les fautes: & où trouve-t-on une vertu ſans tache?

S'IL POUVOIT y en avoir quelqu'une parmi les paiens, ce ſeroit celle d'ARISTIDE. Une grandeur d'ame extraordinaire le rendoit ſupérieur à toutes les paſſions. Interêt, plaiſir, ambition, reſſentiment, jalouſie; l'amour de la vertu & de la patrie étouffoit en lui tous ces ſentimens. C'étoit l'homme de la République. Pourvu qu'elle fût bien ſervie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le bleſſer, devenoit le ſien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Grece remporta de ſon tems, mais ſans s'en élever. Il ne ſongeoit point à dominer dans Athenes, mais à rendre Athenes dominante: & il en vint à bout, non, comme on l'a déja remarqué, en équipant

de

de groſſes flottes, ou en mettant ſur pié de nombreuſes armées, mais en rendant aimable aux alliés le gouvernement des Athéniens par ſa douceur, ſa bonté, ſon humanité, ſa juſtice. Le deſintereſſement qu'il fit paroître dans le maniement des deniers publics, & l'amour de la pauvreté porté, ſi on oſoit le dire, preſque juſqu'à l'excès, ſont des vertus tellement au deſſus de notre ſiecle, qu'à peine pouvons-nous les croire. En un mot, & c'eſt par où l'on peut juger de la ſolide grandeur d'Ariſtide, ſi Athenes avoit toujours eu des chefs qui lui euſſent reſſemblé, maitreſſe de la Grece, & contente d'en faire le bonheur & d'y maintenir la paix, elle auroit été en même tems la terreur des ennemis, l'amour des alliés, & l'admiration de tout l'univers.

Thémiſtocle ne faiſoit point difficulté d'emploier les ruſes & les fineſſes pour arriver à ſes fins, & ne montroit pas beaucoup de fermeté ni de conſtance dans ſes entrepriſes. Mais pour Ariſtide, il étoit ferme & conſtant dans ſa conduite & dans ſes principes, inébranlable dans tout ce qui lui paroiſſoit juſte, & incapable d'uſer du moindre menſonge & de la moindre ombre de flaterie, de déguiſement, & de fraude, non pas même par maniere de jeu.

Plut. Il avoit une maxime bien importante pour ceux qui veulent entrer dans les charges publiques, & dans le maniement des affaires, & qui ſouvent ne comptent que ſur leurs patrons & ſur l'intrigue. Cette

te maxime étoit, que le véritable citoien, l'homme de bien, devoit faire conſiſter tout ſon crédit à faire & à conſeiller en tout & par-tout ce qui étoit honnête & juſte. Il parloit ainſi, parce qu'il voioit que le grand crédit des amis portoit la plupart de ceux qui étoient en place à abuſer de leur pouvoir pour commettre des injuſtices.

Rien n'eſt plus admirable ni plus au deſſus de notre ſiecle, au deſſus de nos mœurs & de notre maniere d'agir & de penſer, que ce que fit Ariſtide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix Généraux Athéniens, Ariſtide fut le premier à cèder le commandement à Miltiade comme au plus habile, & engagea ſes collegues à faire de même, en leur montrant qu'il n'eſt point honteux, mais grand & ſalutaire, de cèder & de ſe ſoumettre à ceux qui ont un mérite ſupérieur. Et par cette réunion de toute l'autorité en un ſeul Chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire ſur les Perſes.

Il y a une qualité infiniment rare, qui convient aux quatre grands hommes dont je viens de parler, & qui mérite bien qu'un maitre y inſiſte avec ſoin, & la faſſe remarquer à ſes diſciples: c'eſt la facilité avec laquelle ils ſacrifient au bien de la patrie leurs querelles particulieres. Leur haine n'a rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains. Le ſalut de l'Etat les réconcilie, ſans qu'ils gardent de

jalouſie ni de rancune : & bien loin de traverſer ſecrettement ſon ancien rival, chacun concourt avec zèle au ſuccès de ſes entrepriſes, & à ſa gloire.

Ce trait, ce caractere, eſt ce que l'hiſtoire nous montre de plus au deſſus de l'homme, & je puis le dire, de plus important & de plus néceſſaire pour ceux qui occupent les grandes places ; en qui il n'eſt que trop ordinaire de voir une petiteſſe d'eſprit, qu'il leur plait d'appeller grandeur & nobleſſe, qui les rend pointilleux, délicats, & jaloux ſur ce qui regarde le commandement, incompatibles avec leurs collegues, uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout, toujours prêts à ſacrifier les interêts publics à leur interêt particulier, & à laiſſer faire des fautes à leurs rivaux pour en profiter.

On voit une conduite toute contaire, dans ceux dont j'examine ici le caractere.

Thémiſtocle, peu de tems avant la bataille de Salamine, ſentant que les Athéniens regrettoient Ariſtide, & deſiroient ſa préſence, n'héſita point, quoiqu'il fût le principal auteur de ſon exil, à le rappeller par un decret commun à tous les bannis, qui leur permettoit de revenir dans leur patrie pour l'aider de leurs bons conſeils, & la défendre par leur courage.

Herod. lib. 8. Plut. in vit Themiſt. & Ariſt.

Ariſtide ainſi rappellé, vint quelque tems après trouver Thémiſtocle dans ſa tente, pour lui donner un avis important, d'où dépendoit le ſuccès de la guerre, & le ſalut de la Grece. Le diſcours qu'il lui tint,

tint, mériteroit d'être gravé en caracteres d'or. „ Thémiſtocle, lui dit-il, ſi nous ſommes ſages, nous renoncerons deſormais „ à cette vaine & puérile diſſenſion qui „ nous a agités juſqu'ici; & par une plus „ noble & plus ſalutaire émulation nous „ combattrons à l'envi à qui ſervira mieux „ la patrie, vous en commandant & en „ faiſant le devoir d'un bon & ſage capitaine, & moi en vous obéiſſant, & „ en vous aidant de ma perſonne & de „ mes conſeils." Il lui communiqua enſuite ce qu'il jugeoit néceſſaire dans la conjoncture préſente. Thémiſtocle, étonné juſqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame, & d'une ſi noble franchiſe, eut quelque honte de s'être laiſſé vaincre par ſon rival, & ne rougiſſant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter ſa généroſité, & même, s'il ſe pouvoit, de la ſurpaſſer par tout le reſte de ſa conduite. Toutes ces proteſtations ne ſe terminerent point à de vains complimens, mais elles furent ſoutenues par des effets conſtans: & Plutarque obſerve que pendant tout le tems du commandement de Thémiſtocle, *Ariſtide l'aida en toute occaſion de ſes conſeils & de ſon crédit, travaillant avec joie à la gloire de ſon plus grand ennemi par le motif du bien public. Et lorſque dans la ſuite la diſgrace de Thémiſtocle lui eut donné u-

* Πάντα συνέπραττε καὶ τὸν ἔχθιστον συνεβούλευεν, ἐνδοξότατον ἐπὶ σωτηρίᾳ κοινῇ ποιῶν. *Plut. in vita Ariſt.*

une belle occaſion de ſe venger, * au-lieu de ſe reſſentir des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus, il refuſa conſtamment de ſe joindre à ſes ennemis, auſſi éloigné de jouïr avec une ſecrette joie de l'infortune de ſon adverſaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ſes heureux ſuccès.

L'hiſtoire a-t-elle rien de plus achevé en tout genre, que ce que nous venons de raporter? & trouve-t-on même ailleurs quelque choſe qu'on puiſſe comparer à cette noble & généreuſe conduite d'Ariſtide? † On admire avec raiſon, comme un des plus beaux traits de la vie d'Agricola, de ce qu'il emploia tous ſes talens & tous ſes ſoins pour augmenter la gloire de ſes Généraux: ici c'eſt pour augmenter celle de ſon plus grand ennemi. Quelle ſupériorité de mérite!

On a encore un grand exemple de la vertu dont je parle, dans Cimon, qui étant actuellement banni par l'Oſtraciſme, vint néanmoins ſe placer à ſon rang dans ſa tribu pour combattre contre les Lacédémoniens, qui avoient toujours été juſqu'à ce tems de ſes amis, & avec qui on l'accuſoit d'avoir des intelligences ſecrettes. Mais ſur l'ordre que ſes ennemis tirerent du,

* Οὐκ ἐμνησικάκησεν... ἀλλ' ἀπέλαυσεν ἐχθρὰν δυσυχοῦντος, ὥσπερ οὐδ' ἐυμαρῶντι πρότερον ἐφθόνησε. *Ibid.*

† Nec Agricola unquam in ſuam famam geſtis exultavit: ad auctorem & ducem, ut miniſter, fortunam referebat. Ita virtute in obſequendo, verecundia in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat. *Tacit. in vit. Agric. cap.* 8.

du Conſeil public pour lui défendre de ſe trouver à la bataille, il ſe retira en conjurant ſes amis de prouver ſon innocence & la leur par des effets. Ils prirent l'armure de Cimon, la placerent dans le poſte qu'il devoit occuper, & combattirent avec tant de valeur qu'ils ſe firent preſque tous tuer, laiſſant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accuſés ſi injuſtement.

Les Athéniens aiant perdu une grande bataille, rappellerent Cimon; & ce fut, comme on l'a déja remarqué, Périclès lui-même qui dreſſa & propoſa le decret de ſon rappel, quoiqu'il eût auparavant contribué plus que tout autre à le faire bannir. Sur quoi Plutarque fait une très belle réflexion, & qui confirme tout ce que j'ai dit juſqu'ici. Periclès, dit-il, emploia tout ſon crédit pour faire revenir ſon rival: „ tant les querelles même des citoiens „ étoient tempérées par le motif de l'utilité publique, & leurs animoſités toujours „ prêtes à s'appaiſer dès que le bien de „ l'Etat le demandoit; & tant l'ambition, „ qui eſt la plus vive & la plus forte „ des paſſions, cèdoit & ſe conformoit „ aux beſoins & aux interêts de la patrie. " Cimon après ſon retour, ſans ſe faire prier, ſans ſe plaindre ni faire l'important, & ſans chercher à faire durer une guerre qui le rendoit néceſſaire à ſa patrie, lui rendit promtement le ſervice qu'on attendoit de lui, & lui procura ſans délai la paix dont elle avoit beſoin.

Mais rien ne découvre plus clairement le fond du cœur de Périclès, ſa douceur, ſon éloignement de toute haine & de toute vengeance, qu'une parole qu'il dit peu avant ſa mort. Ses amis, qui ne croioient pas être entendus du malade, louant entre eux ſon gouvernement & ſes neuf trophées, il les interrompit en leur diſant qu'il s'étonnoit qu'ils s'arrêtaſſent à des choſes qui dépendoient beaucoup de la fortune, & qui lui étoient communes avec beaucoup d'autres Généraux; & qu'ils paſſaſſent ſous ſilence ce qui étoit le plus beau & le plus grand, de n'avoir jamais fait porter le deuil à aucun Athénien.

Les différens traits que j'ai raportés juſqu'ici en parlant des quatre grands hommes qui ont le plus illuſtré la République d'Athenes, peuvent être, ce me ſemble, d'une grande utilité, non-ſeulement pour les jeunes gens qui doivent occuper des places conſidérables dans l'Etat, mais pour toutes ſortes de perſonnes de quelque condition qu'elles ſoient. Car ils nous montrent quelle petiteſſe d'eſprit & quelle baſſeſſe il y a à être envieux & jaloux de la vertu & de la réputation des autres; & au contraire combien il y a de nobleſſe & de grandeur d'ame à eſtimer, à aimer, à faire valoir le mérite de ſes égaux, de ſes collegues, de ſes concurrens, & même de ſes ennemis, ſi l'on en a. Tous ces traits d'hiſtoire doivent faire d'autant plus d'impreſſion ſur les eſprits, que ce ne ſont point

des

des leçons ſpéculatives de philoſophes, mais des devoirs réduits en pratique.

2. DE L'OSTRACISME.

L'Oſtraciſme, chez les Athéniens, étoit un jugement par lequel on condamnoit un homme à une ſorte d'exil qui duroit dix ans, à moins que le peuple n'en abregeât le tems. Il faloit qu'il y eût au moins ſix mille citoiens qui condamnaſſent à cette peine. Ils donnoient leur ſuffrage en écrivant le nom du particulier ſur une coquille, appellée en Grec ὄστρακον, d'où eſt venu le nom d'Oſtraciſme. Cette ſorte de banniſſement n'étoit point une punition ordonnée pour aucun crime, ni une peine infamante; & * c'étoient les plus illuſtres citoiens, & ſouvent même les plus gens de bien, qui y étoient expoſés. C'eſt ce qui fait que Valere Maxime taxe de folie & d'extravagance publique cette coutume & cette loi, qui puniſſoit les plus grandes vertus comme on punit ailleurs les crimes, & qui paioit par l'exil les ſervices rendus à l'Etat. *Quid obeſt quin publica dementia ſit exiſtimanda, ſummo conſenſu maximas virtutes quaſi graviſſima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere?* Val. lib. 5

Je ne prétends point me déclarer ici l'avocat ou l'apologiſte de l'Oſtraciſme, ni me charger d'une cauſe ſi anciennement & ſi généralement décriée. Cette loi, qui ſem-

* *Miltiade. Cimon. Ariſtide. Thémiſtocle, &c.*

ſembloit n'attaquer que la vertu, & n'en vouloir qu'au mérite, a quelque choſe d'extrêmement odieux, & qui révolte tout eſprit raiſonnable. Je demande ſeulement qu'il me ſoit permis d'en approfondir les raiſons, & d'en examiner les avantages. Car je ne puis m'imaginer qu'une République, auſſi ſage que celle d'Athenes, eût ſouffert ſi long-tems & même autoriſé une coutume, qui n'auroit été fondée que ſur l'injuſtice & ſur la violence. Et ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt que quand on abrogea cette loi à Athenes, ce ne fut point à titre d'injuſtice, mais parce qu'aiant eu lieu par raport à un citoien mépriſé de toute la ville, (il ſe nommoit Hyperbolus, & vivoit du tems de Nicias & d'Alcibiade) * on crut que deſormais l'Oſtraciſme, flétri & dégradé par cet exemple, deshonoreroit un honnête homme, & ſeroit injurieux à ſa réputation.

† Auſſi voions-nous que Ciceron ne condamne pas cette loi avec autant de ſévérité que Valere Maxime, & qu'en plaidant pour Sextius que l'on vouloit faire bannir, quoiqu'il eût interêt de décrier les banniſſemens, il ſe contente de taxer les Athéniens de légereté & de témérité. Plu-

* Ἐκ τούτου δυσχεράνας ὁ δῆμος ὡς καθυβρισμένον τὸ πρᾶγμα καὶ προπεπηλακισμένον, ἀφῆκε πάντελῶς, καὶ κατέλυσεν. *Plut. in Ariſt.*

† Apud Athenienſes homines græcos, longè à noſtrorum hominum gravitate disjunctos, non deerant qui remp. contra populi temeritatem defenderent, cùm omnes, qui ita fecerant, è civitate expellerentur. *Pro Sext. n.* 141.

Plutarque s'en explique en pluſieurs endroits d'une maniere aſſez favorable, ou du moins qui n'eſt pas dure ni injurieuſe, comme on le verra dans la ſuite. C'eſt ce qui me porteroit à croire que Valere Maxime a jugé de cette loi trop ſuperficiellement, & qu'il s'eſt trop laiſſé fraper de quelques inconvéniens, ſans approfondir ce qu'elle pouvoit avoir d'avantageux. Examinons donc quels pouvoient être ces avantages.

1. C'étoit une barriere très-utile contre la tyrannie dans un Etat purement démocratique, dont la liberté, qui en eſt l'ame & la loi ſouveraine, ne pouvoit ſubſiſter que par l'égalité. Il étoit difficile que le peuple ne prît ombrage de la puiſſance des citoiens qui s'élevoient au deſſus des autres, * & dont l'ambition, ſi naturelle au cœur de l'homme, donnoit de juſtes allarmes à une République extrêmement jalouſe de ſon indépendance. Il convenoit de prendre de loin des meſures pour les faire rentrer dans l'ordre, d'où leurs grands talens ou leurs grands ſervices ſembloient les avoir tirés. † Ils ſe ſouvenoient encore de la tyrannie de Piſiſtrate & de ſes enfans, qui n'avoient été que de ſimples citoiens comme les autres. Ils avoient devant

* Τῇ δυνάμει βαρεῖς, καὶ φοβεροὶ ἰσότητα δημοκρατικὴν δυναστεύοντες. *Plut. in vit. Themiſt.*

Piſiſtrati tyrannidem, quæ paucis annis antè fuerat, omnium civium ſuorum potentiam extimeſcebant.

† Athenienſes, propter *Corn. Nep. in Milt. cap. 1.*

vant les yeux Epheſe, Thebes, Corinthe, Syracuſe, & preſque toutes les villes Grecques, dont des tyrans s'étoient emparé dans le tems que leurs citoiens ne craignoient rien pour leur liberté. Et qui oſeroit aſſurer que Thémiſtocle, Ephialte, l'ancien Démoſthene, Alcibiade, & même Cimon & Périclès, euſſent refuſé de regner à Athenes, s'ils avoient pu l'entreprendre, comme Pauſanias & Lyſandre le tenterent à Lacédémone, & tant d'autres dans leurs Républiques; & comme Céſar le fit à Rome?

2. Cette ſorte de banniſſement n'avoit rien de honteux & d'infamant. Ce n'étoit point, dit Plutarque, une punition de crime ou de malverſation, mais une précaution jugée néceſſaire contre un orgueil & une puiſſance qui devenoient à charge: c'étoit un remede doux & humain contre l'envie, à qui un trop grand mérite faiſoit ombrage, & donnoit de violens ſoupçons: en un mot c'étoit un moien ſûr de mettre l'eſprit du peuple en repos, ſans ſe porter à aucune violence contre le banni. Car il conſervoit la jouïſſance & la diſpoſition de ſon bien: il poſſédoit tous les droits & tous les privileges de citoien, avec l'eſpérance d'être rétabli dans un tems fixe, qui pouvoit être abrégé par une infinité d'incidens. Ainſi on ne rompoit point par l'Oſtraciſme tous les liens qui attachoient l'exilé à ſa patrie: on ne le pouſſoit point au déſeſpoir: on ne le forçoit pas à prendre des par-

In vit. Ariſt.

partis extrêmes. Auſſi voions-nous par l'évenement que ni Ariſtide, ni Cimon, ni Thémiſtocle même, ni les autres, n'ont point pris des engagemens contre leur patrie, & qu'au contraire ils ont toujours conſervé pour elle beaucoup de fidélité & de zèle. Au-lieu que les Romains, faute d'avoir une loi pareille, ont forcé Camille à faire des imprécations contre ſa patrie, ont engagé Coriolan à prendre les armes contre elle, comme le fit auſſi depuis Sertorius contre ſon inclination. On en venoit d'abord à faire déclarer un citoien ennemi de l'Etat, comme Céſar, Marc-Antoine, & pluſieurs autres: après quoi il ne reſtoit plus de reſſource que dans le deſeſpoir, ni d'aſſurance pour ſa propre conſervation que dans les violences & les guerres ouvertes.

3. C'eſt auſſi par cette loi que les Athéniens ſe ſont préſervés des guerres civiles, qui ont ſi fort troublé & ébranlé la République Romaine. Avec une ſemblable loi on n'en ſeroit pas venu à aſſaſſiner les Gracques. On ſe ſeroit peut-être épargné la guerre de Marius & de Sylla, celle de Céſar & de Pompée, & les funeſtes ſuites du Triumvirat. Mais Rome n'aiant point ce remede doux * & humain, comme parle Plutarque, propre à calmer, à adoucir, à conſoler l'envie; quand les deux factions du Sénat & du peu-

* παραμυθία φιλάνθρωπος φθόνε καὶ κενοφιλονεικίας.

peuple étoient un peu échauffées, il ne reſtoit plus d'autre parti ni d'autre iſſue, que de décider la querelle par les armes & par la violence. Et c'eſt ce qui a enfin attiré à Rome la perte de ſa liberté.

Peut-être donc pourroit-on croire qu'il ne faut pas juger de cette loi de l'Oſtracisme comme Valere-Maxime & pluſieurs autres, qui ne ſont frapés que de l'abus de la loi, ſans examiner à fond les véritables motifs de ſon établiſſement & ſes utilités, & ſans conſiderer qu'il n'y a point de ſi bonne loi qui n'ait ſes inconvéniens dans l'application.

3. EMULATION *pour les Arts & pour les Sciences.*

DIODORE de Sicile, dans la préface du douzieme livre de ſes hiſtoires, fait une réflexion fort ſenſée ſur les tems & ſur les évenemens dont je viens de parler. Il remarque que jamais la Grece ne fut menacée d'un plus grand danger, que lorſque Xerxès, après s'être aſſujetti tous les Grecs Aſiatiques, vint l'attaquer avec une armée formidable, qui ſembloit devoir infailliblement lui faire ſubir le même ſort. Cependant elle ne fut jamais plus glorieuſe ni plus triomphante que depuis cette expédition de Xerxès, qui eſt à proprement parler l'époque où commence le beau

tems

tems de la Grece, & qui fut en particulier pour Athenes l'occaſion & la ſource de cette gloire qui a rendu ſon nom ſi célèbre. Pendant les cinquante années qui ſuivirent, on vit ſortir du ſein de cette ville une foule de grands hommes en tout genre, pour les arts, pour les ſciences, pour la guerre, pour le gouvernement & la politique.

Ponr me borner ici à ce qui regarde les beaux arts & les ſciences, ce qui les porta en ſi peu de tems à un ſi haut degré de perfection, furent les récompenſes & les diſtinctions propoſées à ceux qui y excelloient, qui allumerent parmi les beaux eſprits & les habiles ouvriers une émulation incroiable.

Cimon, au retour d'une glorieuſe campagne, aiant raporté à Athenes les os de Theſée, le peuple, pour conſerver la mémoire de cet évenement, établit une diſpute entre les poëtes tragiques, qui devint fort célèbre. Des Juges, tirés au ſort, décidoient du mérite des pieces, & ajugeoient la couronne au vainqueur au milieu des louanges & des applaudiſſemens de toute l'aſſemblée. Dans celle-ci, l'Archonte voiant parmi les ſpectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, nomma pour Juges Cimon lui-même, & neuf autres Généraux. Sophocle, encore tout jeune, donna pour-lors ſa premiere piece, & il l'emporta ſur Eſchile, qui juſques-là avoit fait l'honneur du théatre, & y avoit toujours primé ſans conteſtation. Ce der-

mer ne put survivre à sa gloire. Il sortit d'Athenes, & se retira en Sicile, où bientôt après il mourut de chagrin. Pour Sophocle, sa gloire alla toujours en croissant, & ne l'abandonna pas, même dans son extrême vieillesse. Ses enfans l'aiant appellé en jugement pour le faire interdire, sous prétexte que son esprit s'affoiblissoit de jour en jour; pour toute apologie il lut devant les Juges une piece, intitulée *Oedipus Coloneus*, qu'il venoit tout récemment d'achever, & d'une commune voix il gagna son procès.

La gloire de remporter le prix dans ces disputes, où toutes sortes de personnes s'empressoient de produire des ouvrages d'esprit, étoit regardée comme un honneur si distingué, qu'elle faisoit même l'objet de l'ambition des Princes; comme l'histoire nous l'apprend des deux Denys de Syracuse.

Lucian. in Herodot. Ce fut pour Hérodote une journée bien glorieuse, & un plaisir bien flateur, lorsque toute la Grece assemblée aux Jeux Olympiques crut, en lui entendant faire la lecture de ses histoires, entendre les Muses mêmes parler par la bouche de cet historien, ce qui fit qu'on donna aux neuf livres qui composent son ouvrage le nom des neuf Muses. Il en étoit de même des orateurs & des poëtes qui y prononçoient en public leurs discours, & y lisoient leurs poësies. Quel éguillon de gloire n'excitoient point dans les esprits des applaudissemens reçus sous les yeux &

par

par les acclamations de preſque tous les peuples de la Grece!

L'émulation n'étoit pas moindre parmi les habiles ouvriers, & ce fut par-là que ſous Périclès, dans un eſpace de tems aſſez court, tous les arts furent portés à une ſouveraine perfection.

Ce fut lui qui bâtit l'Odeon, ou Théatre de Muſique, & qui fit le decret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux & des combats de muſique à la fête des Panathénées; & aiant été élu juge & diſtributeur des prix, il ne crut pas ſe deshonorer en règlant & marquant dans un grand détail les loix & les conditions de ces ſortes de diſputes. *Plut. Pericl.*

A qui le nom de Phidias, & la réputation de ſes ouvrages, ne ſont-ils point connus? Ce célèbre Sculpteur, infiniment plus ſenſible à la gloire qu'à l'interêt, ſe hazarda, malgré l'extrême délicateſſe qu'il connoiſſoit au peuple d'Athenes ſur ce point, d'inférer ſon nom, ou du moins la reſſemblance de ſon viſage, dans une fameuſe ſtatue, ne croiant pas qu'il pût y avoir pour lui de plus précieuſe récompenſe de ſon travail, que de partager avec ſon ouvrage une immortalité dont lui-même étoit l'auteur & la cauſe. *Ibid.*

On ſait avec quelle ardeur les Peintres entroient en lice l'un contre l'autre, & avec quelle vivacité ils ſe diſputoient la palme. Leurs ouvrages étoient expoſés en public, & des juges également habiles & in-

incorruptibles ajugeoient la victoire à celui qui avoit le mieux réuſſi.

Parrhaſius & Zeuxis diſputerent ainſi enſemble. Celui-ci avoit repréſenté dans un tableau des raiſins qui étoient ſi reſſemblans, que les oiſeaux vinrent les becqueter. L'autre dans le ſien avoit peint un rideau. Zeuxis, fier du puiſſant ſuffrage des oiſeaux, le preſſa comme en inſultant de tirer le rideau afin qu'on vît ſon ouvrage. * Il connut bien tôt ſon erreur, & céda la palme à ſon émule, avouant ingénuement qu'il étoit vaincu, puiſque, s'il avoit trompé les oiſeaux, Parrhaſius l'avoit trompé lui-même tout maitre en l'art qu'il étoit.

Ce que j'ai dit de l'ardeur qu'un ſeul homme excita à Athenes par raport aux arts & aux ſciences, nous montre combien l'émulation pourroit faire de bien dans un Etat, ſi elle étoit appliquée à des choſes utiles au public, & ſi elle étoit retenue & renfermée dans de juſtes bornes. Quel honneur n'ont point fait à la Grece les habiles ouvriers & les ſavans hommes qu'elle a produits en ſi grand nombre, & dont les ouvrages, ſupérieurs à l'injure des tems & à la malignité de l'envie, ſont encore aujourd'hui regardés, & le ſeront toujours, comme la règle du bon goût, & le modèle de la perfection! Des marques d'honneur

* Intellecto errore conceſſit palmam ingenuo pudore, quoniam ipſe voluceres fefelliſſet, Parrhaſius autem ſe artificem. *Plin. lib. 35. cap. 10.*

r, & de juſtes récompenſes, attachées
nérite, piquent & réveillent l'induſtrie,
nent les eſprits, les tirent d'une eſpe-
l'engourdiſſement & de léthargie, &
pliſſent en peu de tems un roiaume
ommes illuſtres en tout genre. Feu M.
ert Miniſtre d'Etat, avoit deſtiné par
quarante mille écus pour ceux qui ſe
ngueroient dans quelque genre que ce
ou dans les arts, où dans les ſciences;
l diſoit ſouvent à des perſonnes * de
fiance qu'il avoit chargées du ſoin de
faire connoitre les habiles gens, que
y avoit dans le roiaume quelque hom-
de mérite qui ſouffrît & fût dans le be-
, il en chargeoit leur conſcience, &
en rendoit reſponſables. Ce ne ſont
nt ces ſortes de dépenſes qui ruïnent
Etat; & un Miniſtre qui aime véritablement ſon Prince & ſa patrie, ne peut
res mieux les ſervir, qu'en leur pro-
nt par d'aſſez modiques ſommes des
ntages ſi précieux, & une gloire ſi du-
e. Car pour appliquer ici ce que dit
:ace ſur un autre ſujet, quand il man-
quelque choſe aux gens de bien, on
t acheter des amis à bon prix:

* *M. Perrault, & M. l'Abbé Gallois.*

Horat. Epiſt. 12. lib. 1.

: amicorum eſt annona, bonis ubi quid deeſt.

TROI-

Troisieme Morceau

tiré de l'Hiſtoire Grecque.

Du gouvernement de Lacédémone.

Il n'y a peut-être rien dans toute l'hiſtoire profane de plus atteſté, ni en même tems de plus incroiable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, & la diſcipline que Lycurgue y avoit établie. Ce ſage Légiſlateur étoit fils de l'un des deux Rois qui commandoient enſemble à Sparte; & il lui eût été facile de monter ſur le trône, après la mort de ſon frere ainé qui n'avoit point laiſſé d'enfant mâle. Mais il ſe crut obligé d'attendre les couches de la Reine ſa belle-ſœur, qui pour-lors étoit groſſe; & après l'heureux accouchement de cette Princeſſe, il ſe rendit lui-même le tuteur & le protecteur de l'enfant contre les attentats de ſa propre mere, qui avoit offert de faire mourir ſon fils, ſi Lycurgue vouloit l'épouſer.

Il conçut le hardi deſſein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone: & pour être en état d'y établir de plus ſages règlemens, il jugea à propos de faire pluſieurs voiages, afin de connoître par lui-même les differentes mœurs des peuples, & de conſulter ce qu'il y avoit de perſonnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'Ile de Crete, dont les loix dures & auſte-

teres étoient fort célèbres: il passa de là en Asie, où regnoit une conduite toute opposée: & enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sagesse, & des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer de ses citoiens; & les Rois mêmes pressèrent son retour, sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques loix particulieres ne produiroient pas un grand effet. Il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vues; & s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeller à trois principaux établissemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

1. ETABLISSEMENT. *Sénat.*

De tous les nouveaux établissemens de Lycurgue le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des Rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet Etat. Car au-lieu qu'auparavant il étoit tou-

toujours chancelant, & qu'il panchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des Rois, tantôt vers la Démocratie par le pouvoir trop absolu du peuple: ce Sénat lui servit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & assurée; les vingt-huit * Sénateurs qui le composoient se rangeant du côté des Rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue aiant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouverent la puissance des Trente, qui composoient le Sénat, encore trop forte & trop absolue: c'est pourquoi ils lui donnerent un frein en lui opposant l'autorité des Ephores † environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils avoient droit de faire arrêter les Rois, & de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le Roi Théopompe que commencerent les Ephores. Sa femme lui aiant reproché qu'il laisseroit à ses enfans la roiauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, il lui répondit: ‡ *Au con-*

* *Ce Conseil étoit composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.*

† *Ephore signifie* Controlleur, Inspecteur.

‡ Μείζω μὲν ἔν (εἶπεν) ἴσω χρονιώτερον.

contraire, je la leur laiſſerai plus grande, parce qu'elle ſera plus durable.

2. ETABLISSEMENT. *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

Le ſecond établiſſement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea abſolument néceſſaire pour rétablir dans la République la paix & le bon ordre. La plupart des habitans du pays étoient ſi pauvres, qu'ils n'avoient pas un ſeul pouce de terre, & tout le bien ſe trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'inſolence, l'envie, la fraude, le luxe; & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence & les exceſſives richeſſes: il perſuada à tous les citoiens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage, pour vivre enſemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite.

Cela fut auſſi-tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il diſtribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte qu'il diſtribua à autant de citoiens. On dit que quelques années après Lycurgue, au retour d'un long voiage, traverſant les terres de la Laconie qui

tre eux toute ſorte d'*inégalité* voiant qu'ils le ſupporteroient de peine s'il s'y prenoit ouv il y procéda par une autre voie l'avarice par les fondemens. C rement il décria toutes les moi & d'argent, & ordonna qu'on viroit que de monnoie de fer d'un ſi grand poids & d'un ſi qu'il faloit une charrette à c pour porter une ſomme de di & une chambre entiere pour l

* *Cinq cens livres.*

De plus, il chaſſa de Spar arts inutiles & ſuperflus : mai ne les auroit pas chaſſés, la roient tombés d'eux-mêmes, diſparu avec l'ancienne monn que les artiſans ne trouvoient p faire de leurs ouvrages, & que noie de fer n'avoit point de cou autres Grecs, qui bien loin d s'en mocquoient, & en faiſoien leries.

3. ETABLISSEMENT. *Repas publics.*

Lycurgue, voulant encore faire plus vivement la guerre à la molleſſe & au luxe, & achever de déraciner l'amour des richeſſes, fit un troiſieme établiſſement: ce fut celui des repas. Pour en écarter toute ſomptuoſité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoiens mangeroient enſemble des mêmes viandes qui étoient règlées par la Loi, & il leur défendit expreſſément de manger chez eux en particulier.

Par cet établiſſement des repas communs, & par cette frugale ſimplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque ſorte de nature aux richeſſes, * en les mettant hors d'état d'être deſirées, d'être volées, & d'enrichir leurs poſſeſſeurs: car il n'y avoit plus aucun moien d'uſer ni de jouïr de ſon opulence, non pas même d'en faire parade, puiſque le pauvre & le riche mangeoient enſemble en même lieu; & il n'étoit pas permis de venir ſe préſenter aux ſalles publiques, après avoir pris la précaution de ſe remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives obſervoient avec grand ſoin celui qui ne buvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient ſon intempérance, ou ſa

* Τὸν πλοῦτον ἄσυλον, μᾶλλον ἢ ἄζηλον, καὶ ἄπλουτον ἀπειργάσατο. *Plut.*

ſa trop grande délicateſſe, qui lui faiſoient mépriſer ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance ; & ce fut à cette occaſion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui ſut bien s'en venger ; car par les manieres pleines de bonté & de douceur avec leſquelles il le traita, de violent & d'emporté qu'il étoit, il le rendit en aſſez peu de tems très modéré & très ſage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze perſonnes ; & pour y être reçu, il faloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boiſſeau de farine, huit meſures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt & l'aſſaiſonnement des vivres. On étoit obligé de ſe trouver au repas public ; & longtems après, le Roi Agis, au retour d'une expédition glorieuſe, aiant voulu s'en diſpenſer pour manger avec la Reine ſa femme, fut réprimandé & puni.

Les enfans même ſe trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de ſageſſe & de tempérance. Là ils entendoient de graves diſcours ſur le gouvernement, & ne voioient rien qui ne les inſtruiſît. La converſation s'égaioit ſouvent par des railleries fines & ſpirituelles,

les, mais qui n'étoient jamais baſſes ni choquantes; & dès qu'on s'apercevoit qu'elles faiſoient peine à quelqu'un, on s'arrêtoit tout court. On les accoutumoit auſſi au ſecret; & quand un jeune homme entroit dans la ſalle, le plus vieux lui diſoit, en lui montrant la porte: *Rien de tout ce qui ſe dit ici, ne ſort par-là.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la ſauce noire*, & les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur ſervoit ſur la table. * Denys le Tyran s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même, & ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit préparé: l'aſſaiſonnement y a manqué. Et quel aſſaiſonnement, reprit le Tyran? La courſe, la ſueur, la fatigue, la faim, la ſoif. Car c'eſt-là, ajouta le Cuiſinier, ce qui aſſaiſonne ici tous nos mets.

4. AUTRES ORDONNANCES.

Lycurgue regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Légiſlateur. Son grand principe étoit, qu'ils appartenoient en-

* Ubi cùm tyrannus cenaviſſet Dionyſius, negavit ſe jure illo nigro, quod cœnæ caput erat, delectatum. Tum is, qui illa coxerat: Minimè mirum, inquit; condimenta enim defuerunt. Quæ tandem, inquit ille? Labor in venatu, ſudor, curſus ab Eurota, fames, ſitis. His enim rebus Lacedæmoniorum epulæ condiuntur. *Tuſcul.* 5. n. 98.

encore plus à l'Etat qu'à leurs peres : & c'eſt pour cela qu'il ne laiſſa pas ceux-ci maitres de les élever à leur gré, & qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former ſur des principes conſtans & uniformes, qui leur inſpiraſſent de bonne heure l'amour de la patrie & de la vertu.

Si-tôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le viſitoient ; & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui aſſignoient une des neuf mille portions pour ſon héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni ſanté, ils le condamnoient à périr, & le faiſoient expoſer.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger ; à n'avoir point de peur dans les ténèbres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laiſſoit ſeuls ; à ne point ſe livrer à la mauvaiſe humeur, ni à la criaillerie, ni aux pleurs ; à marcher nuds piés pour ſe faire à la fatigue ; à coucher durement ; à porter le même habit en Hiver & en Eté, pour s'endurcir contre le froid & le chaud.

Xenoph. de Lacæd. rep.

A l'âge de ſept ans on les diſtribuoit dans les claſſes, où ils étoient élevés tous enſemble ſous la même diſcipline. * Leur éducation n'étoit à proprement parler, qu'un ap-

* Ὅτι γὰρ παιδίων ἦσαι μελέτη ἀνυπεύθυνος.

apprentiſſage d'obéiſſance, le Légiſlateur aiant bien compris que le moien le plus ſûr d'avoir des citoiens ſoumis à la Loi & aux Magiſtrats, ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat, étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement ſoumis aux Maitres.

Pendant qu'on étoit à table, le Maitre propoſoit des queſtions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple: *Qui eſt le plus homme de bien de la Ville? Que dites-vous d'une telle action?* Il faloit que la réponſe fût promte, & accompagnée d'une raiſon & d'une preuve conçue en peu de mots: car on les accoutumoit de bonne heure au ſtile laconique, c'eſt-à-dire à un ſtile concis & ſerré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort peſante & de peu de valeur; & au contraire, que le diſcours comprît en peu de paroles beaucoup de ſens.

Pour ce qui eſt des lettres, ils n'en apprenoient que pour le beſoin. Toutes les ſciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à ſavoir obéir, à ſupporter les travaux, & à vaincre dans les combats. Ils avoient pour Surintendant de leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiés, qui établiſſoit ſur chaque troupe des maitres d'une ſageſſe & d'une probité généralement reconnues.

Le vol, non-ſeulement n'étoit point interdit parmi ces jeunes gens, mais leur étoit commandé: j'entends le vol d'une certaine eſpece, & j'expliquerai dans mes

réflexions les raiſons & les vues de Lycurgue pour le permettre. Ils ſe gliſſoient le plus finement & le plus ſubtilement qu'ils pouvoient dans les jardins & dans les ſalles à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande : & s'ils étoient découverts, on les puniſſoit pour avoir manqué d'adreſſe. On raconte qu'un d'eux aiant pris un petit renard, le cacha ſous ſa robe, & ſouffrit, ſans jetter un ſeul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, juſqu'à ce qu'il tomba mort ſur la place.

La patience & la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient ſur-tout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane ſurnommée *Orthia*, où les * enfans, ſous les yeux de leurs parens, & en préſence de toute la Ville, ſe laiſſoient fouetter juſqu'au ſang ſur l'autel de cette inhumaine déeſſe, & quelquefois même expiroient ſous les coups, ſans pouſſer aucun cri, ni même aucun ſoupir. † Et c'étoient leurs peres mêmes, qui les voiant tout couverts de ſang & de bleſſures, & près d'expirer, les exhortoient à perſévérer conſtamment juſqu'à la fin. Plutarque nous aſſure qu'il avoit

* Spartæ pueri ad aram ſic verberibus accipiuntur, ut multus è viſceribus ſanguis exeat, nonnunquam etiam, ut cùm ibi eſſem audiebam, ad necem : quorum non modò nemo exclamavit unquam, ſed ne ingemuit quidem. *Cic. lib.* 2. *Tuſc. quæſt. n.* 34.

† Ipſi illos patres adhortantur, ut ictus flagellorum fortiter perferant, & laceros ac ſemianimes rogant, perſeverent vulnera præbere vulneribus. *Senec. de Provid. cap.* 4.

voit vu de ſes propres yeux pluſieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De-là vient qu'Horace donne l'épithete de patiente à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon*; & qu'un autre Auteur fait dire à un homme, qui avoit ſouffert trois bons coups de bâton ſans ſe plaindre: *Tres plagas Spartana nobilitate concoxi.* Od. 7. lib 1.

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chaſſe, & les différens exercices du corps. Il leur étoit défendu d'exercer aucun art méchanique. Les Ilotes, qui étoient une eſpece d'eſclaves, cultivoient leurs terres, & leur en rendoient un certain revenu.

Lycurgue vouloit que ſes citoiens jouïſſent d'un grand loiſir. Il y avoit des ſalles communes où l'on s'aſſembloit pour la converſation. Quoiqu'elle roulât aſſez ſouvent ſur des matieres graves & ſérieuſes, elle étoit aſſaiſonnée d'un ſel & d'un agrément qui inſtruiſoit & corrigeoit en divertiſſant. Ils étoient rarement ſeuls: on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours enſemble, toujours autour de leurs Chefs. * L'amour de la patrie & du bien commun, étoit leur paſſion dominante. Ils ne croioient point être à eux, mais à leur pays. Pédarete n'aiant pas eu l'honneur d'être choiſi pour un des trois cens

* Ἐιδιζὴν τὰς πολίτας, λοιμὰς, ἴλως εἶναι τῆς μητρὸς ἀλλ' ἐξεσῶντας ἑαυτῶν ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ ἢ φι- πατριδος.

cens qui avoient un certain rang diſtingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content & fort gai, diſant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.*

Tout inſpiroit, à Sparte, l'amour de la vertu, & la haine du vice: les actions des citoiens, leurs converſations, & même les inſcriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans, ne deviſſent vertueux. Ce fut pour conſerver en eux cette heureuſe habitude que Lycurgue ne permit pas à toutes ſortes de perſonnes de voiager, de peur qu'ils ne raportaſſent des mœurs étrangeres, & des coutumes licentieuſes, qui leur auroient bien-tôt inſpiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chaſſa auſſi de ſa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curioſité ſeule y attiroit; craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts & les vices de ſon pays, & perſuadé qu'il étoit plus important & plus néceſſaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux peſtiférés.

A proprement parler, le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux: tout reſpiroit les armes. Leur vie étoit bien plus douce à l'armée qu'à la ville; & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & de rafraichiſſement, parce

e qu'alors les liens de cette diſcipline du-
e & auſtere qui regnoit à Sparte étoient
n peu relâchés, & qu'on leur laiſſoit plus
le liberté. Chez eux la premiere loi de
a guerre & la plus inviolable, comme Dé-
marate le déclara à Xerxès, étoit de ne ja-
mais prendre la fuite, quelque ſupérieure
en nombre que pût être l'armée des en-
nemis; de ne jamais quitter ſon poſte; de
ne point livrer ſes armes; en un mot, de
vaincre ou de mourir. * De-là vient qu'u-
ne mere recommandoit à ſon fils qui par-
toit pour une campagne, de revenir avec
ſon bouclier, ou ſur ſon bouclier; & qu'u-
ne autre apprenant que ſon fils étoit mort
dans le combat en défendant ſa patrie, ré-
pondit froidement: *Je ne l'avois mis au monde que pour cela.* Cette diſpoſition étoit
commune parmi les Lacédémoniens. A-
près la fameuſe bataille de Leuctres qui
leur fut ſi funeſte, les peres & les meres de
ceux qui étoient morts en combattant ſe
félicitoient les uns les autres, & alloient
dans les temples remercier les dieux de ce
que leurs enfans avoient fait leur devoir;
au-lieu que les parens de ceux qui avoient
ſurvécu à cette défaite étoient inconſola-
bles. A Sparte, ceux qui avoient pris la
fuite dans un combat, étoient diffamés pour
toujours. Non-ſeulement on les excluoit
de

Herod. l. 7.

Cic. lib. 1. Tuſc. Quæſt. n. 102.

Plut. in vit. Agſ.

* Ἔλεγον προστάττοντα τῇ μητρὶ τὸν ἀσπίδα, ἢ ἐπὶ ταύτης τὸν ἀποθανόντα. Τίνιον, (ἔφη) ἢ τὸν, ἢ ἐπὶ τῆς. Plut. de virtut. mulier. *On rapportoit quelquefois ſur leurs boucliers ceux qui avoient été tués.*

de toutes ſortes de charges & d'emplois, des aſſemblées, des ſpectacles; mais c'étoit encore une honte de leur donner ſa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux; & on leur faiſoit impunément mille outrages en public.

Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le ſecours des dieux par des ſacrifices & des prieres publiques: & pourlors ils marchoient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant aſſurés de la protection divine, &, pour me ſervir de l'expreſſion de Plutarque, comme ſi Dieu étoit préſent, & combattoit avec eux: ὡς τῶν θεῶν συμπαρόντων.

Quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les pourſuivoient qu'autant qu'il le faloit pour s'aſſurer la victoire: après quoi ils ſe retiroient, eſtimant qu'il n'étoit ni glorieux, ni digne de la Grece, de tailler en pieces des gens qui cèdent & qui ſe retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable: car leurs ennemis, ſachant que tout ce qui réſiſtoit étoit paſſé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuiards, préféroient ordinairement la fuite à la réſiſtance.

Quand les premiers établiſſemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'uſage, & que la forme de gouvernement qu'il avoit établie parut aſſez forte & aſſez vigoureuſe pour ſe maintenir d'elle-même & pour ſe conſerver: comme Pla-

ton

ton * dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il ſe réjouït lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie; ainſi ce ſage Légiſlateur, charmé de la grandeur & de la beauté de ſes loix, ſentit un redoublement de plaiſir quand il les vit, pour ainſi dire, marcher ſeules & cheminer ſi heureuſement.

Mais deſirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de les rendre immortelles & immuables, il fit entendre au peuple qu'il lui reſtoit encore un point le plus important & le plus eſſentiel de tous, ſur lequel il vouloit conſulter l'oracle d'Apollon; & en attendant, il les fit tous jurer que juſqu'à ce qu'il fût de retour ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il conſulta le dieu pour ſavoir ſi ſes loix étoient bonnes & ſuffiſantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ſes loix, & que tant que Sparte les obſerveroit, elle ſeroit la plus glorieuſe ville du monde, & jouïroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoia cette réponſe à Sparte, & croiant ſon miniſtere conſommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abſtenant de manger. Il é-

* *Ce paſſage de Platon eſt dans le Timée, & donne lieu de croire que ce Philoſophe avoit lu ce que Moyſe dit de Dieu quand il créa le monde:* Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. Gen. 1. 31.

étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'Etat ne doit pas être oisive ni inutile à la République, mais une suite de leur ministere, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettoit le sceau & le comble à tous les services qu'il avoit rendus pendant sa vie à ses citoiens, puisque sa mort les obligeroit à garder toujours ses ordonnances, qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

REFLEXIONS *sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.*

I. *Choses louables dans les loix de Lycurgue.*

IL FAUT bien, à n'en juger même que par l'évenement, qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fonds de sagesse & de prudence, puisque tant qu'elles furent observées à Sparte, & elles le furent pendant plus de cinq cens ans, cette ville fut si puissante & si florissante. * C'étoit moins, dit Plutarque en parlant des loix de Sparte, le gouvernement & la police d'une ville ordinaire, que la conduite & le règlement d'un homme sage qui passe tou-

* Οὐ πόλεως ἐοικὸς Σπάρτη πολιτεῖαν, ἀλλ' ἀνδρὸς σοφοῦ καλῶς ἐσχολακυῖα.

toute ſa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt, continue ce même auteur, comme les poëtes feignent qu'Hercule, avec ſa peau de lion & ſa maſſue ſeulement, parcouroit le monde, & le purgeoit de voleurs & de tyrans: Sparte de même, avec une ſimple bande * de parchemin & une méchante cape, donnoit la loi à toute la Grece volontairement ſoumiſe à ſon empire, étouffoit les tyrannies & les injuſtes dominations dans les cités, terminoit à ſon gré les guerres, & calmoit les ſéditions, le plus ſouvent ſans remuer un ſeul bouclier, & en envoiant un ſeul Ambaſſadeur, qui ne paroiſſoit pas plutôt, que tous les peuples ſoumis ſe rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur Roi, tant la juſtice de cette ville & ſon bon gouvernement imprimoient de reſpect à tous les hommes.

11. *Nature du gouvernement de Sparte.*

ON TROUVE à la fin de la Vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui ſeule ſeroit un grand éloge de ce ſage Légiſlateur. Il dit que Platon, Diogene, Zénon, & tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établiſſement d'un Etat politique, ont pris pour modèle la république de Lycurgue: avec cette difference, qu'ils ſe ſont bornés à des paroles & à des diſcours, mais que Lycurgue, ſans s'arrêter à

* *C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient Scytale, une bande de cuir ou de parchemin roulée autour d'un bâton, où les ordres que la République envoioit aux Généraux étoient écrits comme en chiffre.*

à des idées & à des projets, a mis en œuvre & produit au grand jour une police inimitable, & a formé une ville entiere de philoſophes.

Pour y réuſſir, & pour établir une forme de république la plus parfaite qui fût poſſible, il avoit comme fondu & mêlé enſemble ce que chaque eſpece de gouvernement paroiſſoit avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, & balançant les inconvéniens de chacune en particulier par les avantages que procuroit la réunion de toutes enſemble. Sparte tenoit quelque choſe de l'Etat monarchique par l'autorité de ſes Rois: Le Conſeil des Trente, autrement dit le Sénat, étoit une véritable ariſtocratie: & le pouvoir qu'avoit le peuple de nommer les Sénateurs, & de donner force aux loix, étoit un crayon du gouvernement démocratique. L'établiſſement des Ephores corrigea dans la ſuite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers règlemens, & ſuppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la ſageſſe de Lycurgue dans l'établiſſement du Sénat, qui fût également ſalutaire aux Rois & au peuple:* parce que par ce moien la loi devint l'unique maitreſſe des Rois, & que les Rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

Le

* Νόμῳ ὑποδὺς κύριος τύραννον νόμον. Plat. Εἰ ἦρχεν βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀπ' ἂν ἄρξαντος

LE DESSEIN que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoiens, & de bannir entierement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les diſſenſions, en même tems qu'il en banniroit l'uſage de l'or & de l'argent, nous paroîtroit un plan de république ſagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, ſi l'hiſtoire ne nous apprenoit que Sparte a ſubſiſté dans cet état pendant pluſieurs ſiecles. Concevons-nous qu'on ait pu perſuader à des citoiens, auparavant riches & opulens, de renoncer à tous leurs biens & à tous leurs revenus, de ſe confondre en tout avec les plus pauvres, de s'aſſujettir à un régime de vivre très dur & très gênant, de s'interdire en un mot l'uſage de tout ce qui eſt regardé ailleurs comme faiſant la douceur & la félicité de la vie? Voilà pourtant de quoi Lycurgue eſt venu à bout.

2. *Partage égal des terres: or & argent bannis de Sparte.*

Un tel établiſſement ſeroit moins merveilleux, s'il n'avoit ſubſiſté que pendant la vie du Légiſlateur: mais on ſait qu'il lui ſurvécut de pluſieurs ſiecles. Xénophon dans l'éloge qu'il nous a laiſſé d'Agéſilas, & Cicéron dans l'une de ſes harangues, remarquent que Lacédémone étoit la ſeule ville du monde qui eût conſervé immuablement ſa diſcipline & ſes loix pendant un ſi grand nombre d'années. *Soli*, dit le dernier en parlant des Lacédémoniens, *toto orbe terrarum ſeptingentos jam annos ampliùs unis moribus & nunquam mutatis legibus vivunt.* Je croi

Pro Flacco num. 63.

observé Polybe & Plutarque, de réprimer & de réfréner l'ambition de ses citoiens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, & de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vues ni leurs prétentions. En effet le gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontieres de Sparte ; *mais il* ne suffisoit pas pour la rendre maitresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérans. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoiens, * il leur défendit expressément, quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flottes, & de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant près de cinq siecles, & jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion ils songerent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt aperçu que ces commandemens éloignés & maritimes corrompoient les mœurs de leurs Généraux, ils y renoncerent sans peine, comme nous l'avons remarqué à l'occasion du Roi Pausanias.

Plut. in vit. Lycurg. Quand Lycurgue avoit armé ses citoiens de boucliers & de lances, ce n'avoit point été pour les mettre en état de commettre plus

* Κ'τείνειν δὲ δυνοῖς τοῖνυν εἶναι καὶ ναυμαχεῖν. *Plut. in moribus Lacæd.*

plus impunément des injuſtices, mais pour s'en défendre. * Il en avoit fait un peuple de ſoldats & de guerriers, afin qu'à l'ombre des armes ils vécuſſent dans la liberté, dans la modération, dans la juſtice, dans l'union, dans la paix, en ſe contentant de leur terrein ſans uſurper celui des autres, & en ſe perſuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut eſpérer un bonheur ſolide & durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richeſſes, & qu'une domination puiſſante & étendue, peuvent donner la préférence à ces vaſtes Empires qui ont aſſujetti l'univers par la violence: mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit beſoin de rien de tout cela pour être heureuſe. Sa politique, qui a fait avec juſtice l'admiration de tous les ſiecles, avoit pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix; & elle étoit ennemie de l'injuſtice, de la violence, de l'ambition, de la paſſion de dominer & d'étendre les bornes de la république de Sparte. Ces ſortes de réflexions que Plutarque ſeme de tems en tems dans ſes Vies, & qui en font la plus grande & la

Plut. ibi & in Ageſil.

* Ὁ γὰρ τοῦτο Λυκοῦργος τῆς πρὸς αὐτὸν, πρὸς τοῦτο συνέταξε καὶ συνήρμοσεν, ὅπως εὐανδρίοις καὶ πολίταις ἀπράκτοις γενόμενοι καὶ σωφρονοῦντες ἐπὶ πλείστον χρόνον διατελῶσι. *Plut. in vit. Lyc.*

la plus ſolide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner aux jeunes gens une véritable notion de ce qui fait la ſolide gloire d'un Etat réellement heureux, & à les détromper de bonne heure de l'idée qu'on ſe forme de la vaine grandeur de ces Empires qui ont englouti les Roiaumes, & de ces fameux Conquérans qui ne doivent ce qu'ils ſont qu'à la violence & à l'uſurpation.

2. Excellente éducation de la jeuneſſe.

LA LONGUE durée des Loix établies par Lycurgue, eſt certainement une choſe bien merveilleuſe: mais le moien qu'il emploia pour y réuſſir, n'eſt pas moins digne d'admiration. Ce moien fut le ſoin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfans des Lacédémoniens dans une exacte & ſévère diſcipline. Car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du ſerment auroit été un foible lien, ſi par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait ſucer preſque avec le lait l'amour de ſa police. Auſſi vit-on que ſes principales ordonnances ſe conſerverent plus de cinq cens ans, * comme une bonne & forte teinture qui a pénétré juſqu'au fond. Et Ciceron fait la même remarque, attribuant le courage & la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excellente éducation qu'on recevoit à Sparte: *Cujus civitatis ſpectata ac nobilitata virtus, non ſolùm naturâ corroborata, verùm etiam diſ-*

Orat. pro Flacco. n. 63.

* Ὥσπερ βαφῆς ἀκράτου καὶ ἰσχυρᾶς πολυχρόνιος

disciplinâ putatur. Ce qui fait voir de quelle importance il eſt pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens ſoient élevés d'une maniere propre à leur inſpirer l'amour des Loix de la patrie.

Le grand principe de Lycurge, & * Ariſtote le répete en termes formels, étoit que, comme les enfans ſont à l'Etat, il faut qu'ils ſoient élevés par l'Etat, & ſelon les vues de l'Etat. C'eſt pour cela qu'il vouloit qu'ils fuſſent élevés en public & en commun, & non abandonnés au caprice des parens, † qui pour l'ordinaire par une indulgence molle & aveugle, & par une tendreſſe mal entendue, énervent en même tems & le corps & l'eſprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurciſſoit au travail & à la fatigue par les exercices de la chaſſe & de la courſe: on les accoutumoit à ſupporter la faim & la ſoif, le chaud & le froid. Et, ce que les meres auront bien de la peine à ſe perſuader, c'eſt que tous ces exercices durs & pénibles tendoient à leur procurer une forte & robuſte ſanté, capable de ſoutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous deſtinés, & la leur procuroient en effet.

MAIS ce qu'il y avoit de plus excellent Obſſan

* Οὐ χρὴ νομίζειν ἀυτὸν ἀυτοῦ τινα εἶναι τῶν πολιτῶν, ἀλλὰ πάντας τῆς πόλεως. δεῖ δ' τῶν ζώντων τοιοῦτον τρόπον ἕκαστον καὶ τὸν ἀκμαῖον. *Ariſt. lib. 8. Polit.*

† Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes & mentis & corporis frangit. *Quintil. lib. 1. cap. 2.*

lent dans l'éducation de Sparte, c'eſt qu'elle enſeignoit parfaitement aux jeunes gens à obéir. De-là vient que le poëte Simonide donne à cette ville une épithete* bien magnifique, qui marque qu'elle ſeule ſavoit domter les eſprits, & rendre les hommes ſouples & ſoumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dreſſe dès leurs plus tendres années. C'eſt pour cela qu'Agéſilas conſeilla à Xénophon de faire venir ſes enfans à Sparte, † afin qu'ils y appriſſent la plus belle & la plus grande de toutes les ſciences, qui eſt celle de commander & d'obéir. Il l'avoit bien appriſe lui-même, & il en ſentoit toute l'importance. Plutraque obſerve qu'il ne parvint pas, comme les autres ‡ Rois, à commander, ſans avoir auparavant parfaitementment appris à obéir; & ‖ que ce fut pour cela que de tous les Rois de Lacédémone il fut celui qui fut le mieux s'accorder avec ſes ſujets, aiant ajouté à la grandeur véritablement roiale, & aux manieres nobles qui lui étoient naturelles, un air de bonté, d'humanité, d'affabilité populaire, qu'il tenoit de l'éducation.

Il donna dans la ſuite le plus mémorable

* Δαμασίμβροτος, c'eſt-à-dire, *domieuſe d'hommes.*

† Μαθησόμενος τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἀρχεσθαι καὶ ἄρχειν.

‡ *A Sparte, les enfans deſtinés au trône, étoient diſpenſés de la ſévérité de la diſcipline.*

‖ Διὸ καὶ πολὺ τῶν βασιλέων εὐαρμέστατον αὐτὸν τοῖς ὑπηκόοις παρέχε, τῇ φύσει ἡγεμονικῷ καὶ βασιλικῷ προσπεπαιδάμενος ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δημότικον & φιλάνθρωπον.

ble exemple de ſoumiſſion à la Loi & à l'autorité publique qui ſoit dans l'hiſtoire; & ce n'eſt pas ſans raiſon que Xénophon & Plutarque mettent cette action au deſſus de tout ce qu'il a fait de plus glorieux. Après les grandes victoires qu'il avoit remportées contre les Perſes, toute l'Aſie étant déja émue, & la plupart des provinces prêtes à ſe révolter, il ſongeoit à aller attaquer le Roi de Perſe dans le cœur de ſes Etats, & il ſe préparoit à partir pour cette grande expédition. Sur ces entrefaites arrive un courier, qui lui annonce que Sparte eſt menacée d'une furieuſe guerre, & que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au ſecours de ſa patrie. Agéſilas, ſans déliberer un moment, partit, en s'écriant: *O malheureux Grecs, plus ennemis de vous-mêmes que les Barbares!* Il faut être bien maitre de ſoi, & bien reſpecter l'autorité publique, pour renoncer avec une ſi promte obéiſſance à toutes les conquêtes qu'il avoit déja faites, & aux magnifiques eſpérances qu'un avenir preſque aſſuré lui préſentoit.

Les Princes, dit Plutarque, ſont conſiſter ordinairement leur grandeur en ce qu'ils commandent à tous, & n'obéiſſent à perſonne. Souvent même, dans la crainte qu'une raiſon trop éclairée ne vienne à les maitriſer, & n'émouſſe, pour ainſi dire, la pointe & la force d'une autorité à laquelle ils ne veulent point mettre de bornes, ils affectent de demeurer dans l'ignorance de leurs devoirs. Qui ſera donc, ajoute

Plut. ad Principem indoctum.

ajoute Plutarque, le maître des Rois qui n'en ont point? Ce ſera la Loi, cette reine ſouveraine des dieux & des hommes, comme l'appelle Pindare: mais une Loi, non écrite dans les livres, mais gravée dans le cœur; qui les ſuivra par-tout, qui ne les abandonnera jamais, & qui exercera ſur leur eſprit un doux mais ſouverain empire. Un Officier diſoit tous les matins au Roi des Perſes en l'éveillant: Souvenez-vous, Seigneur, d'accomplir les ordonnances d'Oromaſde: c'étoit le Légiſlateur des Perſes. L'amour du bien public & de la juſtice en dit autant à un Prince bien ſenſé & bien inſtruit.

POUR mieux faire connoître le caractere des Lacédémoniens, & leur parfaite ſoumiſſion aux Loix, je rapporterai ici un endroit d'Hérodote bien digne d'être remarqué. Xerxès, près d'entrer dans la Grece, demanda à Démarate l'un des Rois de Sparte qui s'étoit réfugié auprès de lui, s'il croioit que les Grecs oſaſſent l'attendre, & il lui recommanda ſur-tout de lui parler avec ſincérité. „ Puiſque vous me l'or-
„ donnez, lui répondit Démarate, la vé-
„ rité va vous parler par ma bouche. * Il
„ eſt vrai que de tout tems la Grece a
„ été nourrie dans la pauvreté: mais on a
„ introduit chez elle la vertu, que la ſa-
„ geſſe cultive, & que la vigueur des
„ Loix

* *J'inſererai à la fin de cet article le texte Grec de ce paſſage d'Herodote, avec quelques remarques ſur une expreſſion de ce paſſage qui n'eſt point ſans difficulté.*

„ Loix maintient. C'eſt par l'uſage que „ la Grece ſait faire de cette vertu, qu'el„ le ſe défend également des incommodi„ tés de la pauvreté, & du joug de la „ domination. Mais pour ne vous par„ ler que de mes Lacédémoniens, ſoiez „ ſûr que nés & nourris dans la liberté, ils „ ne prêteront jamais l'oreille à aucune „ propoſition qui tende à la ſervitude. „ Fuſſent-ils abandonnés par tous les au„ tres Grecs, & réduits à une troupe de „ mille ſoldats, ou à un nombre en„ core moindre, ils viendront au devant „ de vous, & ne refuſeront point le com„ bat. " Le Roi, entendant un tel diſcours, ſe mit à rire: & comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres & indépendans, tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoinens, qui n'avoient point de maitres qui puſſent les contraindre, fuſſent capables de s'expoſer ainſi aux dangers & à la mort: * „ Ils ſont libres & „ indépendans de tout homme, reprit Dé„ marate; mais ils ont au deſſus d'eux la „ Loi qui les domine, & ils la craignent „ plus, que vous-même n'êtes craint de „ vos Sujets. Or cette Loi leur défend de „ fuir jamais dans le combat, quelque „ grand

* Ἐλεύθεροι γὰρ ἐόντες, οὐ πάντα ἐλεύθεροί εἰσι· ἔστι γάρ σφι δεσπότης, νόμος, τὸν ὑποδεδιμαίνουσι πολλῷ ἔτι μᾶλλον, ἤ σοὶ σὲ ποιεῦσι γῶν τὰ ἂν ἐκεῖνος ἀνώγῃ· ἀνώγει δὲ τ' αὐτὸ αἰεὶ, οὐκ ἐῶν φεύγειν οὐδὲν πλῆθος ἀνδρῶν ἐκ μάχης, ἀλλὰ μένοντας ἐν τῇ τάξει, ἐπικρατέειν ἢ ἀπόλλυσθαι.

„ grand que ſoit le nombre des ennemis; „ & elle leur commande, en demeurant „ fermes dans leur poſte, ou de vaincre, „ ou de mourir. " La choſe arriva comme Démarate l'avoit prédit. Trois cens Lacédémoniens, aiant à leur tête Léonidas l'un des Rois de Sparte, oſerent diſputer le paſſage des Thermopyles à l'armée innombrable des Perſes. Enfin, après des efforts incroiables de courage, accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous avec leur Chef, excepté un ſeul qui ſe ſauva à Lacédémone, où il fut traité comme un lâche, & comme un traitre à la patrie. On éleva dans la ſuite un ſuperbe tombeau dans ce lieu-là même à ces braves défenſeurs de la Grece, * avec cette inſcription, qui étoit du Poëte Simonide:

Ὦ ξεῖν', ἀγγέλλειν Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇδε
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

c'eſt-à-dire: *Paſſant, va annoncer à Lacédémone que nous ſommes morts ici, pour obéir à ſes ſaintes Loix.* Il eſt bon de faire ici remarquer aux jeunes gens la ſimplicité des inſcriptions antiques.

Ob-

* Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis occidèrunt, in quos Simonides:

Dic, hoſpes, Spartæ, nos te hic vidiſſe jacentes,
Dum ſanctis patriæ legibus obſequimur.

Cic. lib. 1. Tuſc. Quæſt. n. 101.

OBSERVATIONS CRITIQUES

ſur un paſſage d'Hérodote.

Τῇ Ἑλλάδι πενίη μὲν ἀεί ποτε συντροφός ἐστι· ἀρετὴ δὲ ἔπακτός ἐστι, ἀπότε σοφίῃ κατεργασμένη καὶ νόμῳ ἰσχυρῷ τῇ διαχρεωμένη ἡ Ἑλλὰς, τότε πενίην ἀπαμύνεται, καὶ τὴν δεσποσύνην. *Herod. l. 7. pag. 47 edit. Henr. Steph. an 1491.*

Valla traduit ainſi ce paſſage : *Græcia ſemper quidem alumna fuit paupertatis, hoſpes virtutis, quam à ſapientia accivit & à ſevera diſciplina: quam uſurpans Græcia, & paupertatem tuetur, & dominatum.* Henri Etienne, au-lieu de *paupertatem tuetur*, a ſubſtitué à la marge, *paupertatem propulſat*; ce qui eſt conforme au texte Grec, τὴν πενίην ἀπαμύνεται.

Ce paſſage m'a embarraſſé : & certainement il n'eſt point ſans difficulté. Il ſemble préſenter une contradiction évidente, en diſant d'abord que la pauvreté a toujours été en honneur dans la Grece ; & enſuite que la même Grece rejette & écarte loin d'elle la pauvreté. C'eſt pourquoi la traduction de Valla me plaiſoit aſſez, & en la ſuivant je trouvois un fort beau ſens dans ce paſſage: „ La Gre„ ce, diſoit Démarate à Xerxès, juſqu'ici „ a toujours été le domicile de la pauvreté, „ & l'école de la vertu. Inſtruite par les „ leçons de ſes Sages, & ſoutenue par une „ ri-

„ rigide obſervation de ſes Loix, elle s'eſt „ toujours conſervée juſqu'ici & dans l'a- „ mour de la pauvreté, & dans l'honneur „ du commandement, *& paupertatem tuetur, „ & dominatum.*" Mais pour donner ce ſens au paſſage d'Hérodote, il faloit changer le texte, & ſuppoſer qu'il y avoit ἐπαμύνεται au-lieu de ἀπαμύνεται, comme apparemment Valla l'avoit ſuppoſé.

Me trouvant dans cet embarras, je propoſai ma difficulté à un ami abſent, fort verſé dans la connoiſſance des Auteurs Grecs & Latins, & dont les obſervations & les conſeils m'ont été d'un grand ſecours dans l'ouvrage que j'ai donné au Public. J'inférerai ici ſa réponſe, qui pourra être utile aux jeunes maitres, en leur montrant comment il faut s'y prendre pour expliquer des endroits obſcurs & difficiles.

Je croi, m'écrit cet ami, avoir rencontré le vrai ſens du paſſage d'Herodote. J'en donnerai la traduction Françoiſe, après avoir établi les fondemens qui la juſtifient.

La principale difficulté conſiſte dans le ſens qu'on doit donner à ἀπαμύνεται. Si l'on y trouve de l'équivoque en le conſtruiſant avec τιμὴν, cette équivoque eſt levée par διοικούσῃ, que le même verbe gouverne également. Or διοικούσῃ ne ſignifie point ici *l'honneur du commadement*, comme vous le traduiſez.

Car 1°. pour ſoutenir cette verſion, il faudroit changer ἀπαμύνεται en ἐπαμύνεται de

ſon

ſon autorité, & contre la foi des manuſcrits & des imprimés, qu'il n'eſt jamais permis d'abandonner, à moins que d'y être forcé par l'évidence du ſens que forme le texte.

2. Le caractere propre des Grecs, ſurtout dans ces premiers tems, étoit l'amour de la liberté, de l'indépendance, de l'affranchiſſement de tout joug, l'*ἀυτονομία*; & non pas le deſir de la domination, l'ambition du commandement, la gloire des conquêtes.

3. Que l'on nomme, ſi l'on peut, non un peuple, mais une ſeule ville, ſur laquelle les Grecs euſſent alors étendu leur empire, & ſur laquelle ils affectaſſent *l'honneur du commandement*. Démarate ſe ſeroit donc rendu ridicule de vanter à Xerxès le commandement des Grecs, pendant qu'il ne pouvoit montrer un village ſur lequel ils l'exerçaſſent.

4. Quand on accorderoit pour un moment que ce Lacédémonien auroit voulu exagérer la jalouſie des Grecs pour l'honneur du commandement, capable de leur faire tout ſacrifier pour ſe conſerver cette glorieuſe poſſeſſion, jamais il ne ſe ſeroit ſervi du mot *δεσποσύνη* pour exprimer cette penſée. Il lui auroit préféré certainement *ἡγεμονία*, *ἀρχὴ*, *δυνάστεια*, *κράτος*, & peut-être *κοιρανίη*, s'il avoit voulu parler comme Homere. Car *δεσποσύνη* ne ſignifie que la domination d'un maitre ſur ſes eſclaves: *dominatio herilis in ſervos*. C'eſt un

terme odieux, qui emporte l'idée de ſervitude dans celui qui y eſt ſoumis, & qui donne une idée entierement oppoſée au génie des Grecs, leſquel dans la ſuite, quoique leur ambition eût été allumée par leurs grandes victoires ſur les Perſes, ne penſerent néanmoins jamais à établir nulle part cet empire deſpotique, δεσποσύνη. Les Athéniens & les Lacédémoniens, qui partagerent tour à tour l'honneur du commandement, affecterent dans leurs conquêtes, les premiers d'introduire dans toutes les villes la *Démocratie*, & les autres l'*Ariſtocratie*, & à les animer contre la ſervitude des Perſes par cette image flateuſe de la liberté. Je ne m'arrête point à le prouver: toute l'hiſtoire y eſt formelle.

5. Ce que Démarate ajoute immédiatement des Lacédémoniens, pour prouver par cet exemple particulier ſa theſe générale, montre clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une δεσποσύνη active qu'ils veuillent ſe conſerver ſur les autres, mais d'une δεσποσύνη paſſive que Xerxès exigeoit d'eux, mais à laquelle jamais les Spartiates ne pourroient ſe réſoudre, quand ils ſeroient abandonnés de tous les Grecs, & qu'ils reſteroient ſeuls livrés à une mort certaine. C'eſt le but du raiſonnement: c'eſt ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Je ne voi donc pas comment on peut recevoir une traduction, qui combat en même tems le texte formel de l'original, la propriété des termes, le vrai caracte-

re

re des peuples, l'évidence des faits, & la ſuite du raiſonnement de celui qui parle.

Voici la traduction que j'oſe ſubſtituer.

„ Il eſt vrai que de tout tems la Grece „ a été nourrie dans la pauvreté. Mais „ on a introduit chez elle la vertu, que „ la ſageſſe cultive, & que la vigueur des „ loix maintient. C'eſt par l'uſage que la „ Grece ſait faire de cette vertu, qu'elle „ ſe défend également des incommodités „ de la pauvreté, & du joug de la domination. "

2. *Choſes blâmables dans les Loix de Lycurgue.*

SANS ENTRER ici dans un détail exact de tout ce qui pourroit être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue, je me contenterai de quelques légeres réflexions, que le Lecteur ſans doute, juſtement bleſſé & révolté par le ſimple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déja faites avant moi.

EN EFFET, pour commencer par la naiſſance des enfans, qui ne ſeroit choqué de l'injuſte & barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naitre avec une complexion trop foible & trop délicate pour pouvoir ſoutenir les fatigues & les exercices auxquels la République deſtinoit tous ſes Sujets? Eſt-il donc impoſſible, & cela eſt-il ſans exemple, que des enfans, foibles d'abord & délicats, ſe for- 1. *Sur la naiſſance des enfans.*

tifient dans la ſuite de l'âge, & deviennent même très robuſtes? Quand cela ſeroit, n'eſt-on en état de ſervir ſa patrie que par les forces du corps? & compte-t-on pour rien la ſageſſe, la prudence, le conſeil, la généroſité, le courage, la grandeur d'ame, toutes les qualités qui dépendent de l'eſprit? *Omnino illud honeſtum, quod ex animo excelſo magnificoque quærimus, animi efficitur non corporis viribus.* Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de ſervice & fait moins d'honneur à Sparte par l'établiſſement de ſes loix, que les plus grands Capitaines par leurs victoires? Agéſilas étoit d'une taille ſi petite, & d'une mine ſi peu avantageuſe, qu'à ſa premiere vue les Egyptiens ne purent s'empêcher de rire: & cependant il avoit fait trembler le grand Roi de Perſe juſques dans le fond de ſon palais.

Cic. lib. 1. offic. n. 79.

Ibid. n. 76.

2. *Soin unique des corps.*

Le grand défaut des loix de Lycurgue, comme Platon & Ariſtote l'ont remarqué, c'eſt qu'elles ne tendoient qu'à former un peuple de ſoldats. Ce Légiſlateur paroît en tout occupé du ſoin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les eſprits. Pourquoi bannir de ſa République tous les arts & toutes les ſciences, * dont un des fruits le plus avantageux eſt d'adoucir les mœurs, de polir l'eſprit, de perfectionner le cœur, & d'inſpirer des ma-

* Omnes artes, quibus ætatem informari ſolet. *Pro Archi.* n. 4.

manieres douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, & à rendre le commerce de la vie agréable? De-là vient que le caractere des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austere, & souvent même de féroce: défaut, qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

3. *Cruauté barbare à l'égard des enfans.*

C'ETOIT une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif; & * d'assujettir par différens exercices durs & pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais faloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? & n'étoit-ce pas une brutalité & une barbarie dans des peres & des meres de voir de sang froid couler le sang des plaies de leurs enfans, & de les voir même souvent expirer sous les coups de verges?

4. *Fermeté peu humaine dans les meres.*

ON ADMIRE le courage des meres Spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non seulement n'arrachoit aucunes larmes, mais causoit une sorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la nature se fît en-

* Exercendum corpus, & ita afficiendum est, ut possit in exequendis negotiis & labore tolerando, obedire consilio rationique. *Lib.* 1. *de off.* n. 79.

entrevoir davantage, & que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à-fait les ſentimens de la tendreſſe maternelle. Un de nos Généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que ſon fils venoit d'être tué, parla bien plus ſagement. „ Son„ geons, dit-il, maintenant à vaincre l'en„ nemi, demain je pleurerai mon fils.

Excuſer. Je ne voi pas comment on peut excuſer la loi qu'impoſa Lycurgue aux Lacédémoniens de paſſer dans l'oiſiveté tout le tems de leur vie, excepté celui où ils faiſoient la guerre. Il laiſſa tous les arts & tous les métiers aux eſclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ſes citoiens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de ſouffrir que le nombre des eſclaves, néceſſaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il paſſât de beaucoup celui des maitres, ce qui fut ſouvent parmi eux une ſource de ſéditions: dans combien de deſordres un tel loiſir devoit-il plonger des hommes toujours deſœuvrés, ſans occupation journaliere, & ſans travail règlé? C'eſt un inconvénient qui n'eſt encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la Nobleſſe, & qui eſt une ſuite naturelle de la mauvaiſe éducation qu'on lui donne. Excepté le tems de la guerre, la plupart de nos Gentilshommes paſſent leur vie dans une entiere inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au deſſous d'eux, & ils s'en croiroient deshonorés. Ils ne ſavent

ſou-

ſouvent manier que les armes. Ils ne prennent des ſciences qu'une légere teinture, & ſeulement pour le beſoin: encore pluſieurs d'entre eux n'en ont aucune connoiſſance, & ſe trouvent ſans aucun goût pour la lecture. Ainſi il n'eſt pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chaſſe, les viſites réciproques, des converſations pour l'ordinaire aſſez frivoles, faſſent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque eſprit!

6. Pudeur & modeſtie abſolument négligées.

MAIS ce qui rend Lycurgue plus condamnable, & ce qui fait mieux connoître dans quelles ténèbres & dans quels déſordres le paganiſme étoit plongé, c'eſt de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modeſtie. Un maître chrétien ne manque pas d'oppoſer à cette licence effrénée la ſainteté & la pureté des loix de l'Evangile; & par ce contraſte il leur fait ſentir quelle eſt la dignité & l'excellence du chriſtianiſme.

Il le fait encore d'une maniere qui n'eſt pas moins avantageuſe, par la comparaiſon même de ce que les loix de Lycurgue ont de plus louable, avec celles de l'Evangile. C'eſt une choſe bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait conſenti à un partage de terres qui égaloit les pauvres aux riches, & que par le changement de monnoie il ſe ſoit réduit à une eſpece de pauvreté. Mais le Légiſlateur de Sparte, en établiſſant ces loix, avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot, *Bienheureux les pauvres*

d'eſprit; & des milliers de fideles dans la ſuite de tous les ſiecles renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour ſuivre Jeſus-Chriſt pauvre.

Sur le vol permis chez les Lacédémoniens.

J'AI CRU devoir traiter cet article ſéparément & avec quelque étendue, parce que le jugement qu'on en porte eſt aſſez ſouvent fondé ſur l'erreur, & n'a d'autre principe qu'une prévention indiſcrette, & peu attentive à examiner le fond des choſes. On condamne durement cette coutume des Lacédémoniens, comme pouvant porter les jeunes gens à peu reſpecter en d'autres occaſions le bien d'autrui, & comme étant contraire à la Loi naturelle & au Décalogue. Dans le dénombrement qu'on fait des crimes permis chez différentes nations, de l'inceſte parmi les Perſes, du meurtre des peres vieux ou infirmes chez les Indiens, de l'adultere chez d'autres peuples, on ne manque pas d'y faire entrer le vol des Lacédémoniens, & de faire remarquer que * chez les Scythes, nation regardée ordinairement comme barbare, & qui deſtituée de loix ne connoiſſoit & ne cultivoit la juſtice que par une eſpece

* Juſtitia gentis ingeniis culta, non legibus. Nullam ſceleri apud eos furto gravius. *Juſt. lib. 2. cap. 2.*

pece d'inſtinct naturel, le vol étoit condamné & puni comme un des plus grands crimes.

Mais peut-on raiſonnablement préſumer que le plus grand des Légiſlateurs ait autoriſé formellement un deſordre auſſi groſſier que le vol, pendant que les plus petits Légiſlateurs dans tous les pays & dans tous les ſiecles ont eu ſoin de le punir ſévèrement, & même de mort?

Plutarque, qui raporte cette coutume dans la Vie de Lycurgue, dans les Mœurs des Lacédémoniens, & dans pluſieurs autres endroits, n'y donne jamais le moindre ſigne d'improbation, quoiqu'il ſoit ordinairement un juge ſi équitable & ſi éclairé dans la morale: & je ne me ſouviens pas qu'aucun des anciens en ait fait un crime aux Lacédémoniens ni à Lycurgue.

D'où peut donc être venu le jugement peu favorable qu'en portent ſouvent les modernes? De ce qu'ils ne ſe donnent pas la peine d'en peſer les circonſtances, ni d'en pénétrer les motifs.

1. Les jeunes gens à Lacédémone ne font ces larcins que par ordre de leur commandant. *Plut. in vit. Lyc.*

2. Ils ne les font que dans un tems marqué, & en vertu de la loi. *Apophth Lacon.*

3. Ils ne voloient jamais que des légumes, & des vivres, comme des ſupplémens au peu de nourriture qu'on leur donnoit exprès en très petite quantité. Ainſi tous ces larcins n'étoient regardés que comme des tours de ſoupleſſe, qu'on leur permet- *Inſtit. l con.*

toit publiquement pour chercher de quoi vivre plus au large.

4. Le Légiſlateur avoit eu pluſieurs motifs en permettant cette ſorte de vol.

C'étoit pour rendre les poſſeſſeurs plus vigilans à ſerrer & à garder leur bien.

On vouloit par-là inſpirer aux jeunes gens plus de hardieſſe & d'adreſſe, comme étant deſtinés à la guerre.

On leur donnoit peu de nourriture, afin qu'ils ne fuſſent jamais raſſaſiés, jamais replets & chargés d'embonpoint ; qu'ils fuſſent alertes & légers ; qu'ils appriſſent à ſupporter la faim, & euſſent une ſanté plus forte & plus égale.

Mais le principal motif étoit, que tous ces jeunes gens étant ſans exception deſtinés à la guerre, il jugeoit important de les accoutumer de bonne heure à la vie de ſoldat; de leur apprendre à vivre de peu, à pourvoir eux-mêmes à leur ſubſiſtance ſans avoir beſoin du pain de munition, à ſoutenir de grandes fatigues à jeun, à ſe maintenir longtems avec peu de vivres dans un pays où les ennemis, accoutumés à une grande conſommation, mouroient de faim dès les premiers jours, & étoient obligés d'abandonner le terrain, chaſſés par l'impuiſſance où ils étoient d'y vivre, au-lieu que le Lacédémonien y trouvoit de quoi ſubſiſter ſans peine. C'eſt à quoi le Légiſlateur, tout guerrier, & uniquement attentif à former des ſoldats, avoit voulu pourvoir de loin par l'éducation, en les accoutumant à une grande frugalité & à

une

une grande ſobriété, faute deſquelles la plupart des deſſeins échouent à la guerre, & les plus fortes armées ſont dans l'impoſſibilité de maintenir leurs conquêtes. De ſorte qu'aujourd'hui, où par la bonne chere & par la ſomptuoſité des tables on a multiplié les beſoins des armées, le plus embarraſſant des ſoins de ceux qui les commandent eſt de pourvoir aux vivres, & le premier obſtacle qui les empêche d'avancer dans le pays ennemi, eſt le défaut de ſubſiſtance. Auſſi, ce que nos meilleurs Généraux regardent comme ce qu'il y a de plus ſingulier & de plus incroiable dans l'ancienne hiſtoire, c'eſt la facilité & la promtitude avec leſquelles les plus groſſes armées ſe tranſportoient d'un pays dans un autre.

Ce ſont ces avantages que Lycurgue a voulu procurer à un peuple tout guerrier: & il ne pouvoit choiſir un moien plus efficace ni plus certain. C'eſt juſques-là qu'il faut aller pour entendre ſa loi, & pour lui rendre juſtice. Après toutes ces obſervations je ne ſai ſi l'on fera encore aux jeunes Lacédémoniens un grand ſcrupule de leurs vols, & ſi on les croira obligés à reſtitution. En ce cas, il eſt aiſé de les juſtifier par des raiſons encore plus ſolides & plus foncieres.

C'eſt un principe conſtant, que depuis le premier partage des biens nous ne poſſédons plus rien que dépendamment des loix & ſelon la diſpoſition des loix; & qu'en abandonnant à chaque particulier la jouïſ-

ſance de la portion du bien
chue, elles peuvent y fair
les reſtrictions, & y impo
des & les charges qu'elles
nables. Or tout le corps
Sparte, en acceptant les l
gue, étoit convenu ſolen
ſur les trente neuf mille
aux Spartiates, il ſeroit pe
nes gens de prendre parmi
les vivres ce que le poſſeſſ
roit pas avec aſſez de ſoin
ſe plaindre de la rapine, n
contre le raviſſeur. Auſſi
lorſque le jeune homme ét
n'étoit jamais puni comme
injuſtice & pris le bien d
ſeulement comme aiant mar

Rien n'eſt plus ordinaire
Etats que ces ſortes de réſer
blables droits accordés ſur
trui. C'eſt ainſi que Die
ment avoit donné aux pauv
de cueillir du raiſin dans les
glaner dans les champs, &
même les gerbes entieres;
core accordé à tout paſſant
tion, la liberté d'entrer aut
lui plaiſoit dans la vigne d'au
manger autant de raiſin qu'
gré le maitre de la vigne.
lui-même la premiere raiſon
terre d'Iſrael étoit à lui, &
tes n'en étoient que les fermie
ſoient à cette condition one

De ſemblables ſervitudes ſont établies dans les autres Républiques, ſans qu'on s'aviſe d'y ſoupçonner la moindre injuſtice. Les ſoldats ont droit de logement chez les particuliers ; droit d'y prendre leur ſubſiſtance dans les marches ou dans les quartiers d'hiver, de ſe faire fournir des chariots & d'autres beſoins. Un Seigneur a droit de s'emparer, comme il lui plait & quand il lui plait, de tout le gibier & des bêtes fauves qui ſont chez ſes vaſſaux, quoique les terres qui nourriſſent ces bêtes ne lui appartiennent point, & même d'empêcher les propriétaires de toucher à ces bêtes, quoiqu'ils les aient vu naître chez eux.

C'eſt ainſi que tout le corps de l'Etat Lacédémonien, compoſé de tous les particuliers, avoit tranſporté publiquement aux jeunes gens le droit de venir prendre dans les jardins & dans les ſalles les vivres qui les accommodoient. Et ces jeunes gens n'étoient pas plus criminels en ſe ſervant de cette liberté, que les bourgeois d'Athenes en allant prendre dans les jardins & dans les vergers de Cimon ce qui leur convenoit, parce que tous les particuliers de Sparte étoient cenſés avoir donné unanimement aux jeunes gens, qui après tout étoient leurs propres enfans, la même permiſſion que Cimon avoit accordée aux Athéniens, qui n'étoient que ſes citoiens.

Pour ce qui regarde l'exemple des Scythes, chez qui le vol étoit ſévèrement puni

puni, la raiſon de la difference eſt ſenſible. C'eſt que la loi, qui ſeule décide de la propriété & de l'uſage des biens, n'avoit rien accordé chez les Scythes à un particulier ſur le bien d'un autre particulier: & que la loi chez les Lacédémoniens avoit fait tout le contraire. C'eût été un véritable vol d'aller prendre du fruit dans les jardins de Periclès, de Thémiſtocle, d'Alcibiade, parce qu'ils s'en étoient réſervé la propriété: mais ce n'en étoit point un d'en aller cueillir dans les vergers de Cimon & de Pélopidas, parce qu'ils avoient aſſocié à la jouïſſance de ces biens tous leurs citoiens.

Il n'étoit nullement à craindre que la coutume reçue à Sparte n'apprît aux jeunes gens à ne pas reſpecter en d'autres cas le bien d'autrui. Car les établiſſemens de Lycurgue, qui avoient banni de Sparte l'uſage de l'or & de l'argent, & qui obligeoient tous les citoiens de vivre & de manger enſemble, avoient rendu le vol des meubles & de la monnoie ou inutile, ou même impoſſible. Auſſi ne voit-on point que pendant tant de ſiecles on ait jamais découvert un ſeul vol à Lacédémone.

QUATRIEME MORCEAU,

tiré de l'Hiſtoire Grecque.

Beaux jours de Thebes, & délivrance de Syracuſe.

CE N'EST que dans le deſſein d'être court, que je joins ces deux morceaux d'hiſtoire, quoiqu'ils ſoient tout-à-fait ſéparés; & que par la même raiſon, ſans preſque faire aucun récit, je me contenterai de faire connoître le caractere de ceux qui y ont eu le plus de part.

1. *Beaux jours de Thebes.*

NUL TRAIT de l'hiſtoire ne fait mieux ſentir, ce me ſemble, ce que peut le vrai mérite, & de quelle reſſource ſont pour un Etat de grands Capitaines, que ce qui arriva à Thebes dans un aſſez court eſpace d'années. Cette ville par elle-même étoit très foible, & elle venoit tout récemment d'être comme réduite en ſervitude. Lacédémone au contraire étoit depuis longtems en poſſeſſion du commandement, & maitriſoit toute la Grece. Deux Thébains, par leur courage & par leur ſageſſe, abbattirent le pouvoir formidable de Sparte, & porterent leur patrie au plus haut point de gloire. Je ne ferai preſque que montrer cet évenement, ſans entrer dans un grand détail.

Ces

Ces deux Thébains furent Pélopidas & Epaminondas, tous deux ſortis des plus illuſtres familles de leur ville. Le premier étoit né avec de grands biens, qu'il augmenta beaucoup étant devenu ſeul héritier d'une maiſon très riche & très floriſſante. Pour l'autre, la pauvreté lui étoit domeſtique, & il l'avoit reçue comme un héritage de pere en fils: mais il ſe la rendit encore plus familiere & plus facile à ſupporter, par l'étude ſérieuſe qu'il fit de la philoſophie, & par le genre de vie ſimple qu'il ſuivit toujours d'une maniere conſtante & uniforme. L'un montra l'uſage qu'on devoit faire des richeſſes, & l'autre celui qu'on pouvoit faire de la pauvreté. Pélopidas faiſoit part de ſes biens à tous ceux qui avoient beſoin d'être ſecourus, & qui méritoient de l'être, faiſant voir, dit Plutarque, qu'il étoit le maitre & non l'eſclave de ſes biens. N'aiant pu jamais porter Epaminondas ſon ami à accepter ſes offres, & à uſer de ſon bien: il apprit de lui à vivre comme pauvre au milieu des richeſſes. Il faiſoit à deſſein la viſite des maiſons des pauvres, pour aprendre d'eux à ſe paſſer de beaucoup de choſes. Il auroit eu honte, diſoit-il, de dépenſer plus pour ſa table & pour ſes habits que le dernier des Thébains. Et il n'étoit ſi ſévère contre lui-même, que pour être en état de partager ſon bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avoient beſoin.

Ils étoient tous deux également nés pour les grandes choſes; avec cette difference pour-

pourtant, que Pélopidas s'appliquoit davantage à exercer ſon corps, & Epaminondas à cultiver ſon eſprit. Ils emploioient tout leur loiſir, l'un aux exercices de la lutte & à la chaſſe, l'autre à la converſation & à l'étude de la philoſophie.

Mais ce que les perſonnes les plus ſenſées ont admiré par deſſus tout en eux, a été cette amitié & cette union inaltérable qu'ils conſerverent pendant tout le cours de leur vie, quoiqu'ils ſe trouvaſſent preſque toujours emploiés enſemble ſoit dans le commandement des armées, ſoit dans le gouvernement de la République : union, fondée ſur une eſtime mutuelle de part & d'autre, & encore plus ſur l'amour du bien public, qui faiſoit que chacun d'eux regardoit les ſuccès de l'autre comme les ſiens propres. Cette intelligence & ce bon accord, qualités infiniment rares parmi ceux qui tiennent enſemble le timon de l'Etat, comme on le peut voir par l'exemple des plus grands hommes d'Athenes, ne peut être que l'effet d'une véritable grandeur d'ame, & d'une vertu ſolide, qui ne cherchant ni la gloire ni les richeſſes, ſources funeſtes des diſſenſions & de l'envie, mais le bien & l'aggrandiſſement de la patrie, eſt bien au-deſſus des petiteſſes & des foibleſſes d'une baſſe jalouſie, pour qui le mérite d'autrui eſt un tourment.

La premiere & la plus éclatante preuve que Pélopidas donna de ſon courage & de ſa prudence, fut le deſſein hardi qu'il conçut

çut & qu'il exécuta quoiqu'il fût encore fort jeune, de délivrer ſa patrie du joug de la domination des Lacédémoniens, qui par ſurpriſe s'étoient emparé de la citadelle de Thebes. Il ſut former en peu de tems une conſpiration conſidérable contre les tyrans. Quoique cette affaire eût été conduite avec tout le ſecret poſſible, un moment avant l'exécution un courier, qui avoit fait grande diligence, demanda Archias chef des tyrans, qui tous enſemble étoient à table & ſe réjouïſſoient, & il lui remit entre les mains une lettre qu'il diſoit être fort preſſée, & regarder des affaires ſérieuſes. En effet on ſut depuis qu'elle marquoit un détail circonſtancié de toute la conjuration. * Archias, ſe mettant à rire: *A demain donc*, dit-il, *les affaires ſérieuſes*; & il mit la lettre ſous le couſſin ſur lequel il étoit appuié. Mais il n'y eut point de lendemain pour lui. Il fut tué la nuit même avec tous les tyrans, & la citadelle repriſe. On peut dire que le changement qui arriva bien-tôt après dans les affaires, & que la guerre qui rabaiſſa l'orgueil de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette ſeule nuit, dans laquelle Pélopidas, ſans prendre ni château ni place, mais avec une petite poignée de gens, délia, pour ainſi dire, & rompit les nœuds de la domination des Lacédémoniens

* Καὶ ὁ Ἀρχίας μειδιάσας· Οὐκοῦν εἰς ἄυριον (ἔφη) τὰ σπουδαῖα.

niens, qui paroiſſoient ne pouvoir jamais être ni rompus, ni déliés.

Il eut part dans la ſuite à toutes les victoires que Thebes remporta contre Lacédémone. Après de ſi grandes & de ſi heureuſes expéditions, toutes les villes de Theſſalie appellent Pélopidas contre le tyran qui les opprime. Il marche auſſi-tôt, & leur rend la liberté par ſa préſence. Les deux Princes qui ſe diſputoient la couronne de Macédoine, le prennent pour arbitre de leur querelle. Il leur preſcrit les conditions de la paix, & exige d'eux des otages pour ſûreté de leur parole : tant étoit grande la renommée de la puiſſance de Thebes, & la confiance qu'on avoit en ſa juſtice. Il va enſuite en qualité d'ambaſſadeur auprès du Roi de Perſe, & il en eſt reçu avec les plus grandes marques de diſtinction & d'eſtime : & pendant que les députés des autres Républiques s'empreſſent d'en tirer des avantages particuliers, il n'eſt occupé que du bien général de la Grece ; & ſans rien demander pour ſa patrie, il ne veut que la liberté parfaite de tous les Grecs, & leur entiere indépendance. Content de l'avoir obtenue, & peu touché des préſens magnifiques que le Roi lui offre, il n'accepte que ceux qui, ſans l'enrichir, marquoient ſimplement la bienveillance du Prince, & ſa faveur.

Tant de belles actions furent terminées par une mort fort glorieuſe à la vérité, mais qui laiſſe pourtant quelque choſe à deſirer. Car Pélopidas pourſuivant trop vi-

vivement le tyran de Pheres qui fuioit devant lui, & qui s'étoit retiré dans le bataillon de ſes gardes, ſuccomba enfin ſous le grand nombre, après avoir fait des actions héroïques de courage. Il auroit dû ſe ſouvenir que les grands hommes ſont redevables de leur vie à leur patrie; & que c'eſt pour elle ſeule, & non pour eux-mêmes, qu'ils doivent mourir.

POUR CE QUI regarde Epaminondas, * ce n'eſt point ſans raiſon qu'il a été conſidéré comme le premier homme de la Grece. † Il ſeroit difficile de dire s'il fut plus grand Capitaine, qu'homme de bien. Il réuniſſoit en lui ſeul, comme le remarque Diodore de Sicile, toutes les belles qualités des plus fameux Généraux, & n'en avoit point les vices. Il étoit également inſenſible à l'ambition & à l'avarice. Il chercha, non à commander lui-même, mais à procurer le commandement à ſa patrie. Les richeſſes, loin de le tenter, ne purent jamais approcher de lui: il ſemble qu'il ſe ſeroit cru deshonoré en devenant riche, & ſa pauvreté l'accompagna juſqu'au tombeau, où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Etant né pauvre, il voulut toujours le demeurer: & jamais ſon ami Pélopidas ne put vaincre ſa réſiſtance.

Je

* Thebanum Epaminondam, haud ſcio an ſummum virum Græciæ. *Cic. lib. de Orat. n.* 139.

† Fuit incertum, vir melior an dux eſſet. Nam & imperium non ſibi ſemper, ſed patriæ quæſivit: & pecuniæ adeo parcus fuit, ut ſumptus funeri defuerit. *Juſtin lib. 6. cap. 8.*

Je ne rougis point, lui disoit-il, d'une pauvreté qui ne m'a point empêché de mériter les premiers emplois de la République, & le commandement de ses armées. Elle ne m'a point fait de honte, & je ne veux pas non plus lui en faire en l'abandonnant.

* Il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Jamais il ne brigua les premieres places : ce furent les dignités qui allerent le chercher, & elles furent souvent obligées de faire violence à sa modestie. Il s'en acquitta toujours de telle sorte, qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui-même n'en étoit honoré.

Sa droiture, sa sincérité, son amour invincible pour la justice, lui attiroient une pleine confiance des citoiens, & même des ennemis. On ne pouvoit s'empêcher d'aimer & d'admirer en lui un caractere de bonté & de douceur constante, que rien n'étoit capable d'altérer, & qui ne diminuoit rien de la haute estime & de la vénération que ses grandes qualités lui attiroient. † C'est en ces sortes de vertus que Plutarque fait consister la véritable grandeur d'Epaminondas. Rien en effet n'est plus ra-

* Gloriæ quoque non cupidior, quàm pecuniæ : quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt ; honoresque ita gessit ut ornamentum non accipere, sed dare ipsi dignitati videretur. Jam literarum studium, jam philosophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur, unde tam insignis militiæ scientia homini inter literas nato. *Just. ibid.*

† Ἦν ἀληθῶς μέγας ἐγχειρεῖν, καὶ δικαιοσύνην, καὶ μεγαλοψυχίαν, καὶ πραότητα. *Plut. in. Pelop.*

rare que ces qualités dans un pouvoir preſque ſouverain, au milieu des guerres & des victoires, à la tête des grandes affaires; & il n'y a rien qu'il ſoit plus néceſſaire de bien montrer aux gens de qualité, qui ſont ſouvent tentés d'y ſubſtituer l'artifice, la diſſimulation, les airs de hauteur & de faſte.

L'élévation de ſes ſentimens lui fit toujours porter avec douceur & avec patience la jalouſie de ſes égaux, la mauvaiſe humeur de ſes citoiens, les calomnies de ſes ennemis, & l'ingratitude de ſa patrie après ſes grands ſervices. * Il étoit perſuadé que la grandeur d'ame conſiſte principalement à ſouffrir ces épreuves ſans ſe troubler, ſans ſe plaindre, ſans rien rabattre de ſon zèle; † parce qu'il en eſt de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie, dont nous devons endurer les mauvais traitemens avec ſoumiſſion.

Jamais perſonne ne ſut mieux que lui le métier de la guerre. Il joignoit à un courage intrépide une prudence conſommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue, que de ſon heureux naturel. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il avoit témoigné un goût merveilleux pour l'étude & pour le tra-

* Τὸ δὲ συμφέρτημα ἐκ τῶν πόλεων Ἐπαμινώνδας ἠνεγκε σοφίας, μέγα μέρος ἀνδρείας καὶ μεγαλοψυχίας τῶν ἐν τοῖς πολεμικοῖς ἔργοις ἐπιδειξάμενος. *Ibid.*

† Ut parentum ſævitiam, ſic patriæ, patiendo ac ferendo leniendam eſſe. *Liv. lib.* 37. *n.* 34.

travail, enſorte qu'on pourroit s'étonner comment un homme né parmi les lettres, & nourri dans le ſein de la philoſophie, avoit pu acquérir une ſcience ſi parfaite de l'art militaire.

Voila ce qui fait les grands hommes, & comment ils ſe forment ; & l'on ne ſauroit trop en avertir les jeunes gens deſtinés à la guerre, aux premieres places de l'Etat, & généralement à quelque emploi que ce ſoit : dont pluſieurs regardent l'étude comme inutile pour eux, & preſque deshonorante. Ciceron dans le troiſieme livre de l'Orateur fait un long dénombrement des Capitaines les plus illuſtres de la Grece, qui tous avoient pris grand ſoin de cultiver leur eſprit par l'étude des ſciences, & en particulier par celle de la philoſophie : Piſiſtrate, Périclès, Alcibiade, Dion de Syracuſe dont nous parlerons bien-tôt, Timothée fils de Conon, Agéſilas, & Epaminondas. C'eſt un grand malheur quand ceux qui entrent dans les charges & dans le maniement des affaires publiques, y entrent, pour me ſervir des termes de Ciceron, nuds & deſarmés, c'eſt-à-dire ſans connoiſſances, ſans lumieres, & preſque ſans aucune teinture des ſciences qui ſervent à orner & à embellir l'eſprit. *Nunc contrà plerique ad honores adipiſcendos, & ad rempublicam gerendam nudi veniunt atque inermes, nulla cognitione rerum, nulla ſcientia ornati.*

Lib. 3. de Orat. n. 137-141.

Ibid. n. 136.

2. *Délivrance de Syracuſe.*

Deux hommes fort illuſtres travaillerent à rétablir la liberté dans Syracuſe, Dion & Timoléon. Le premier en jetta les fondemens, & le ſecond acheva entierement ce grand ouvrage.

1. Dion.

Je ne sai ſi parmi les Vies des hommes illuſtres que Plutarque nous a laiſſées, il y en a aucune plus belle & plus curieuſe que celle de Dion: mais il n'y en a point certainement qui marque davantage quel eſt le prix de la bonne éducation, & de quelle utilité peut être la converſation des gens ſavans & vertueux. C'eſt preſque l'unique point auquel je m'arrêterai, en faiſant quelques réflexions ſur les circonſtances de la vie de Dion qui y ont le plus de raport.

Premiere Reflexion.

Converſation des gens de lettres & de probité infiniment utile aux Princes.

Dion étoit frere d'Ariſtomaque, que le premier Denys avoit épouſée. Une eſpece de hazard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particuliere, qui jettoit de loin les fondemens de la liberté de Syracuſe, y avoit amené Platon le plus célè-

bre

bre des philoſophes. Dion devint ſon ami & ſon diſciple, & profita bien de ſes leçons. Car, quoiqu'élevé dans des mœurs baſſes ſous un tyran, quoiqu'accoutumé à une ſujettion craintive & ſervile, quoique nourri dans le faſte & les délices, en un mot dans un genre de vie qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté & dans la magnificence : il n'eut pas plutôt entendu les diſcours de ce philoſophe, & gouté de cette philoſophie qui mène à la vertu, qu'il ſentit ſon ame enflammée d'amour pour elle.

Le ſecond Denys avoit ſuccédé à ſon pere dans un âge, † où, comme le dit Tite Live d'un autre Roi de Syracuſe, à peine étoit-il capable d'uſer moderément de ſa liberté, loin de pouvoir gouverner avec ſageſſe. Dès qu'il fut monté ſur le trône, le premier ſoin des courtiſans fut de s'emparer de ſon eſprit, & d'obſéder ce jeune Prince par des flateries continuelles. Ils ne penſoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amuſemens, le tenant toujours occupé à des feſtins, à des commerces de femmes, & à tous les autres plaiſirs les plus honteux. Dion, perſuadé que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de la mauvaiſe éducation qu'il avoit eue, chercha à le jetter dans des converſations honnêtes, & à lui faire goûter

† Puerum, vix dum tutores atque amici ad libertatem, nedum do- præcipitandum in omnia minationem, modicè la- vitia acceperat. *Liv. lib. cuinam. Lutè id ingenium* 24. n. 4.

ter des diſcours capables de former les mœurs. Pour cela il l'engagea à faire venir à ſa Cour Platon. Quelque répugnance qu'eût le Philoſophe pour ce voiage, dont il n'eſpéroit pas un grand fruit, il ne put réſiſter aux vives ſollicitations qu'on lui fit de toutes parts. Il arriva donc à Syracuſe, & y fut reçu avec des marques d'honneur & de diſtinction *extraordinaires*.

Platon trouva les plus heureuſes diſpoſitions du monde dans le jeune Denys, qui ſe prêta ſans réſerve à ſes leçons & à ſes conſeils. Mais, comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate ſon maitre, le plus habile homme qu'ait eu le paganiſme pour faire goûter la vérité, il eut ſoin de manier l'eſprit du jeune tyran avec une adreſſe merveilleuſe, évitant de heurter de front ſes paſſions, travaillant à gagner ſa confiance par des manieres douces & inſinuantes, & ſurtout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable, pour la rendre en même tems victorieuſe du vice, qui ne retient les hommes dans ſes liens qu'à force d'attraits, de douceurs, de plaiſirs, & de délices qu'il leur préſente.

Le changement fut promt & étonnant. Le jeune Prince, plongé juſques-là dans l'oiſiveté, dans la molleſſe, & dans l'ignorance de tous ſes devoirs qui en eſt une ſuite inévitable, ſortant comme d'un ſommeil létargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu,

à goûter les douceurs & les charmes d'une converſation également ſolide & agréable, & il ſe livra avec autant d'empreſſement au deſir d'apprendre & de s'inſtruire, qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. La Cour, qui eſt le ſinge des Princes, & qui ſuit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes ſentimens. Toutes les ſalles du palais, comme autant d'écoles de géométrie, étoient pleines de la pouſſiere dont les géometres ſe ſervent pour tracer leurs figures; & en très peu de tems l'étude de la philoſophie & des plus hautes ſciences devint le goût dominant & général.

Le grand fruit de ces études, par raport à un Prince, n'eſt pas ſeulement de lui remplir l'eſprit d'une infinité de connoiſſances très curieuſes, très utiles, & ſouvent très néceſſaires, mais encore plus de le retirer de l'oiſiveté, de l'indolence, & des vains amuſemens de la Cour; de l'accoutumer à une vie appliquée & ſérieuſe; de lui faire naitre le deſir de s'inſtruire des devoirs de la roiauté, & de connoitre ceux qui ont excellé dans l'art de regner; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, & de voir tout par ſes propres yeux, c'eſt-à-dire d'être véritablement Roi. Mais c'eſt à quoi s'oppoſeront toujours les courtiſans & les flateurs; comme cela ne manqua pas d'arriver ſous le jeune Denys.

Seconde Réflexion.

Flateurs, peſte funeſte des Cours, & ruïne des Princes.

Ce que dit Ciceron de la flaterie par raport à l'amitié, n'eſt pas moins vrai par raport à la Cour des Princes, qu'elle en eſt le poiſon le plus mortel : *Sic habendum eſt, nullam in amicitiis peſtem eſſe majorem, quàm adulationem.* Il entend par flateurs ces hommes faux & doubles, d'un eſprit ſouple & pliant, qui vrais Protées prennent mille formes différentes ſelon le beſoin, uniquement attentifs à plaire au Prince, toujours occupés à étudier ſes goûts & ſes inclinations, & à lire ſur ſon viſage ce qu'il deſire, ſe faiſant une loi de ne lui préſenter jamais aucune vérité choquante, de ne le contredire en rien, & de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des Rois, dit un Ancien, pour écarter des ennemis moins dangereux que n'eſt la flaterie. * Elle trompe les ſentinelles : elle pénètre, non ſeulement dans le cabinet, mais dans le cœur du Prince ; & elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux & de plus eſſentiel à ſon bonheur : c'eſt-à-dire, un

*amicit. 91.

*d. n. 91.

* Sola quippe hæc, (adulatio) nequicquam vigilantibus ſatellitibus imperium deprædatur; regumque nobiliſſimam partem animam nimirum, aggreditur. *Syneſ. de regno.*

un eſprit ſage & équitable, le diſcernement du vrai & du faux, l'amour de la juſtice & du bien public.

† Il n'eſt pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien de la peine à ſe ſoutenir, ait enfin ſuccombé à une tentation ſi délicate dans une Cour infectée depuis longtems, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il étoit environné d'une troupe de flateurs qui ne ceſſoient de le louer & de lui applaudir en tout. Ils commencerent par jetter un ridicule parfait ſur la vie retirée qu'on lui faiſoit mener, & ſur les études auxquelles on l'appliquoit, comme ſi il s'agiſſoit d'en faire un philoſophe. Ils allerent plus loin, & travaillerent de concert à lui rendre ſuſpect, & même odieux, le zèle de Dion & de Platon, en les lui repréſentant * comme d'incommodes cenſeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient ſur lui une autorité qui ne convenoit ni à ſon âge ni à ſon rang. Enfin Dion & Platon, ſous différens prétextes, & en différens tems, furent éloignés de la Cour, qui ſe trouva de nouveau abandonnée à

† Vix artibus honeſtis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modeſtia, aut quidquam probi moris ſervatur. *Tacit. Annal. lib. 14. cap. 15.*

* Triſtes & ſupercilioſos alienæ vitæ cenſores, publicos pædagogos. *Seneca. Epiſt. 123.*

à toutes ſortes de deſordres & d'excès.

On voit par-là combien il eſt difficile à un Prince d'éviter les pièges qui lui ſont tendus par la conſpiration d'un petit nombre de perſonnes qui occupent les premières places auprès de lui & les premiers emplois; qui ont intérêt à ſe ménager les uns les autres, à lui cacher une partie de ce qui devroit lui être connu; & à s'accorder ſur divers points malgré leurs intérêts différens, leurs jalouſies, leurs haines ſecrettes, pour ſe rendre ſeuls les maitres des affaires, pour borner à eux ſeuls la confiance du Prince, & pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont ils l'ont environné. *Claudentes principem ſenem, & agentes ante omnia ne quid ſciat.*

Suprid. vita ex.

TROISIEME RE'FLEXION.

Grandes qualités de Dion, melées de quelques légers défauts.

IL EST difficile de trouver réunies dans une ſeule perſonne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans le Prince dont nous parlons. Grandeur d'ame, nobleſſe de ſentiment, généroſité à répandre ſes biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un ſang froid & d'une prudence peu communes, un eſprit vaſte & capable des plus grandes vues, une fermeté inébranlable dans les plus grands

grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie & du bien public porté presque jusqu'à l'excès; voilà une partie des vertus de Dion. Il saisit les préceptes de la philosophie avec une ardeur, dont Platon témoigne avoir vu peu d'exemples: & il l'étudia, non par curiosité ou par vanité, mais pour s'instruire de ses devoirs, & pour en faire la règle de sa conduite.

Quelque passionné qu'il fût pour la philosophie, * cette étude ne le détourna jamais de son devoir, & il sut contenir son ardeur dans de justes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuse & la Sicile, il menoit dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour nn homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude; jouïssant tranquillement de la conversation des philosophes, assistant à leurs disputes, y brillant d'une maniere toute particuliere par la beauté de son génie & par la solidité de son jugement, parcourant les villes de la docte Grece pour y cueillir, s'il est permis de parler ainsi, la fleur des beaux esprits, & pour y consulter les plus habiles politiques, laissant par-tout des marques de sa libéralité & de sa magnificence, également aimé & respecté de tous ceux qui le connoissoient, & recevant dans tous les lieux où il passoit des honneurs

* Retinuitque, quod est difficillimum, ex sapientia modum. *Tacit. in vit. Agric. n. 4.*

neurs extraordinaires, qu'on rendoit encore plus à ſon mérite qu'à ſa naiſſance. C'eſt du milieu d'une vie ſi douce qu'il s'arracha pour aller ſecourir ſa patrie qui imploroit ſa protection, & pour la délivrer du joug de la tyrannie ſous lequel elle gémiſſoit depuis longtems.

Jamais peut-être entrepriſe ne fut plus hardie, & n'eut en même tems un ſuccès plus heureux. Il partit avec huit cens hommes ſeulement, & deux vaiſſeaux de charge, pour aller attaquer à main armée une puiſſance auſſi redoutable que celle de Denys. „ Qui auroit jamais cru, dit un „ hiſtorien, qu'un homme avec deux vaiſ„ ſeaux de charge fût venu à bout de dé„ trôner un Prince qui avoit quatre cens „ navires de guerre, cent mille hommes „ de pié, dix mille chevaux, une auſſi „ grande proviſion d'armes & de blé, & „ autant de richeſſes qu'il en faloit pour en„ tretenir & pour ſoudoier des troupes ſi „ nombreuſes? qui outre cela étoit maître „ d'une des plus grandes villes de Grece; „ qui avoit des ports, des arſenaux, des „ citadelles imprenables, & qui étoit ſou„ tenu & fortifié par un grand nombre „ d'alliés très puiſſans? La cauſe des grands „ ſuccès de Dion fut ſa magnanimité & ſon „ courage, & l'affection de ceux à qui il „ devoit procurer la liberté.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, &, s'il étoit permis de parler ainſi, de plus au-deſſus de l'humain, c'eſt cette

cette grandeur d'ame & cette patience inouïe avec laquelle il ſouffrit l'ingratitude de ſes citoiens. Il avoit tout quitté pour venir à leur ſecours: il avoit réduit la tyrannie aux abois, & touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entiere liberté. Pour prix de tant de ſervices, ils le chaſſent honteuſement de leur ville accompagné d'une poignée de ſoldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidelité, ils le chargent d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement: il n'a qu'à laiſſer agir l'indignation de ſes ſoldats. Maitre de leur ame comme de la ſienne, il arrête leur impétuoſité, & ſans deſarmer leurs mains il met un frein à leur juſte colere, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer ſes ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ſes concitoiens & comme ſes freres.

Il diſoit dans une autre occaſion, „ que les „ Capitaines paſſoient ordinairement leur „ vie à s'exercer aux armes, & à appren„ dre le métier de la guerre: que pour „ lui il avoit paſſé un fort long tems à „ Athenes dans l'Académie, pour y ap„ prendre à domter la colere, l'envie, & „ le reſſentiment: que la marque de la vic„ toire qu'on a remportée ſur ſes paſſions, „ ce n'eſt pas d'être doux & affable à ſes „ amis & aux gens de bien, mais de ſe „ montrer humain à ceux qui nous ont

„ fait injuſtice, & d'être toujours prêt à „ leur pardonner. . . Il eſt vrai, diſoit- „ il, que ſelon les loix humaines, il eſt „ plus pardonnable & plus permis de ſe „ venger quand on a été maltraité, que „ de commettre le premier une injuſtice „ contre les autres. Mais, ſi on conſulte „ la nature, on trouvera que l'une & „ l'autre de ces fautes viennent de la mê- „ me ſource, & qu'il y a autant de foi- „ bleſſe à ſe venger d'une injure, qu'à la „ faire le premier.

Toutes les injuſtices & les ingratitudes de ſa patrie ne furent pas capables de ralentir ſon zèle. Après beaucoup d'avantures il la rétablit dans ſa liberté, & en chaſſa les tyrans. Il n'eut pas la conſolation de joüir du fruit de ſes travaux. Un traitre forma un complot contre lui, & l'égorgea dans ſa propre maiſon. Sa mort replongea Syracuſe dans de nouveaux malheurs.

On ne pouvoit, ce ſemble, reprocher à Dion qu'un défaut; c'eſt qu'il avoit quelque choſe de dur & d'auſtere dans l'humeur, qui le rendoit moins acceſſible & moins ſociable, & qui éloignoit un peu de lui juſqu'aux plus gens de bien, & juſqu'à ſes meilleurs amis. Platon l'avoit ſouvent averti de ce défaut. Il avoit tâché même de l'en corriger en le liant particulierement avec un philoſophe qui avoit du jeu & de l'agrément dans l'eſprit, & qui étoit fort propre à lui inſpirer des manieres douces & inſinuantes. Il l'en fit

encore depuis ſouvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainſi: * „ Faites réflexion, je vous prie, qu'on „ trouve que vous manquez de douceur & „ d'affabilité; & mettez-vous bien dans „ l'eſprit que le moien le plus ſûr de faire „ réuſſir les affaires, c'eſt de ſe rendre a- „ gréable à ceux avec qui l'on a à traiter. „ La † fierté écarte le monde, & réduit „ un homme à la ſolitude. " ‡ Malgré les re-

* Ἐνθυμοῦ δὲ ὅτι δοκεῖς ποσὶν ἀηδεστέρως τῶν προσιόντων διακεῖσθαι. μὴ γὰρ λανθανέτω σε ὅτι διὰ τοῦ φιλεῖν τοὺς ἀνθρώπους, καὶ τὸ πράττειν ἐστίν.

† Ἡ δ' αὐθάδεια, ἐρημία ξύνοικος. *Cette penſée de Platon eſt parfaitement belle, mais ne ſe fait pas ſentir tout d'un coup. M. Dacier l'a traduite ainſi:* La fierté eſt toujours compagne de la ſolitude; *ce qui n'offre aucune idée, ou plutôt en préſente une abſolument contraire à la vérité. Car il n'eſt point vrai que la fierté ſe trouve toujours dans la ſolitude. Un homme ſeul, & réduit à lui-même, en eſt peu ſuſceptible, & n'a point d'occaſion de la faire paroître. Ce vice demande des témoins & des ſpectateurs. Auſſi n'eſt-ce pas là la penſée de Platon. Il veut dire que la fierté écarte tout le monde: qu'elle éloigne de nous ceux qui nous devroient être le plus unis: qu'au-lieu que l'affabilité attire du monde de tous côtés auprès des Grands, & les fait comme habiter au milieu d'une foule de perſonnes, même inconnues & étrangeres, qui les approchent volontiers, & qui s'empreſſent de s'attacher à eux; au contraire la fierté fait autour d'eux un deſert, met tout en fuite, & les réduit à demeurer ſeuls comme dans une ſolitude, & par-là les prive du ſecours des hommes dont ils ont beſoin pour le ſuccès de leurs affaires.* Ἡ δ' αὐθάδεια, ἐρημία ξύνοικος. La fierté réduit un homme à la ſolitude.

‡ Ἀλλὰ φόβου τε φαίνεται πᾶσι τὸ μεθυειν διατεμνειν τοὺς ἀγχιμάχους, ἀνατιθεὶς τοὺς ξυμποσίους ἀλλ' ἀνομίους καὶ διαπεφυμένους ἀφοσιώματος. *Plut. in vit. Dion.*

reproches qu'on lui faiſoit de la gravité trop auſtere, & de l'inflexible ſévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il ſe piquatoujours de n'en rien relâcher, ſoit que ſon naturel fût entierement éloigné des attraits de l'inſinuation & de la perſuaſion, ſoit que dans le deſſein qu'il avoit de corriger & de ramener les Syracuſains gâtés & corrompus par les diſcours flateurs & complaiſans des Orateurs, il crût devoir emploier des manieres plus fermes & plus mâles.

Dion ſe trompoit dans le point le plus eſſentiel du gouvernement. A compter depuis le trône juſqu'à la derniere place de l'Etat, quiconque eſt chargé du ſoin de gouverner & de conduire les autres, doit avant tout étudier * l'art de manier les eſprits, de les fléchir, de les tourner à ſon gré, de les amener à ſon point; ce qui ne ſe fait point en voulant les maitriſer durement, en leur commandant avec hauteur, en ſe contentant de leur montrer la règle & le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même & dans la vertu, & dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude & une fermeté, ou plutôt une ſorte de roideur, qui ſouvent dégénere en vice, quand elle eſt pouſſée trop loin. Je ſai qu'il n'eſt jamais permis de courber la règle: mais

* *C'eſt ce qu'un ancien* rum oratio. *Cic. lib. 1. de poëte appelloit, flexanima atque omnium regina re- Divin. n. 80.*

mais il eſt toujours louable, & ſouvent néceſſaire, de l'amollir & de la rendre plus maniable; ce qui ſe fait ſur-tout par des manieres douces & inſinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux ſur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertiſſant avec bonté de celles qui ſont plus conſidérables, en un mot en tâchant par tous les moiens poſſibles de ſe faire aimer, & de rendre la vertu & le devoir aimables.

2. TIMOLEON.

TIMOLEON, qui étoit de Corinthe, acheva à Syracuſe ce que Dion y avoit commencé ſi heureuſement; & il ſe ſignala dans cette expédition par des exploits inouïs de valeur & de ſageſſe, qui égalerent ſa gloire à celle des plus grands hommes de ſon tems. Après avoir obligé Denys de ſe retirer hors de la Sicile, il rappella tous les citoiens que la tyrannie avoit diſperſés en differentes contrées: il en raſſembla juſqu'à ſoixante mille pour repeupler la ville déſerte: il leur partagea les terres: il leur donna des loix, & il établit une police avec les commiſſaires de Corinthe: il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avoient ſi longtems infeſtée, rétablit par-tout la ſureté & la paix, & fournit aux villes ruïnées par la guerre tous les moiens de ſe relever.

A-

Après de ſi glorieuſes actions, qui lui avoient donné un crédit ſans bornes, il ſe dépoſa lui-même de ſon autorité, & paſſa le reſte de ſa vie à Syracuſe en ſimple particulier, goûtant la douce ſatisfaction de voir tant de villes & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouïſſoient. Mais il fut toujours reſpecté & conſulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établiſſement de loi, ni partage de terres, ni règlement de police, qui fuſſent bien faits, ſi Timoléon ne s'en étoit mêlé, & ne les avoit finis lui-même.

Sa vieilleſſe fut éprouvée par une affliction bien ſenſible, qu'il ſupporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vue. Cet accident, loin de rien diminuer de la conſidération & du reſpect qu'on avoit pour lui, ne ſervit qu'à les augmenter. Les Syracuſains ne ſe contenterent pas de lui rendre de fréquentes viſites: ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui paſſoient chez eux, afin qu'ils viſſent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'aſſemblée publique ſur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur ſecours: & lui, ſur un char à deux chevaux, il traverſoit la place, ſe rendoit au théatre, & monté ſur ce char il étoit introduit dans l'aſſemblée, avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après

Après qu'il avoit dit ſon avis, qui étoit toujours religieuſement ſuivi, ſes domeſtiques le remenoient au travers du théatre, & tous les citoiens le reconduiſoient juſques hors des portes, avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de main.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après ſa mort. Rien ne manqua à la magnificence de ſon convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empreſſoit de combler le défunt, & qui n'étoient accordées ni à la coutume, ni à la bienſéance, mais partoient d'une affection ſincere, & de la plus vive reconnoiſſance. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de ſon trépas on célébreroit en ſon honneur des jeux de muſique & des jeux gymniques, & qu'on feroit des courſes de chevaux.

Nous n'avons encore rien vu de plus accompli que ce que l'hiſtoire nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas ſeulement de ſes exploits guerriers, & de l'heureux ſuccès de toutes ſes entrepriſes. Ce que j'admire le plus en lui, c'eſt ſon amour vif & deſintereſſé pour le bien public, ne ſe réſervant que le plaiſir de voir les autres heureux par ſes ſervices: c'eſt ſon extrême éloignement de tout eſprit de domination & de hauteur, ſa retraite à la campagne, ſa modeſtie, ſa modération, ſa fuite des honneurs, &, ce qui

qui eſt encore plus rare, ſon averſion pour toute flaterie, & même pour les plus juſtes louanges. * Quand on relevoit en ſa préſence ſa ſageſſe, ſon courage, & la gloire qu'il avoit eue de chaſſer les tyrans, il ne répondoit autre choſe, ſinon qu'il ſe ſentoit obligé de témoigner une grande reconnoiſſance envers les dieux, de ce qu'aiant réſolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu pour cela ſe ſervir principalement de ſon miniſtere: car il étoit bien perſuadé que tous les évenemens humains ſont conduits & règlés par les ordres ſecrets de la providence divine.

Je ne puis finir cet article qui regarde le gouvernement de la Sicile, ſans prier le lecteur de comparer l'heureuſe & paiſible vieilleſſe de Timoléon, eſtimé, honoré, aimé généralement de tous les peuples, avec la vie miſérable que trainoit Denys le Tyran, (je parle du pere) toujours agité de troubles & de fraieurs qui ne lui laiſſoient aucun repos, & devenu l'horreur & l'exécration du public. Pendant tout le tems de ſon regne, qui fut de trente-huit ans, il porta toujours ſous ſa robe une cuiraſſe d'airain. Il ne haranguoit ſon peuple que du haut d'une tour. N'oſant ſe fier

Cic. lib. 5. Tuſc. Quæſt. n. 58-62.

* Cùm ſuas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm ſe in ea re maximas diis gratias agere atque habere, quòd, cùm Siciliam recreare conſtituiſſent, tum ſe potiſſimum ducem eſſe voluiſſent. Nihil enim rerum humanarum ſine deorum numine agi putabat. *Cornel. Nep. in Timol. cap. 4.*

fier à aucun de ſes amis ni de ſes proches, il ſe faiſoit garder par des étrangers & des eſclaves, & ſortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de ſe condamner lui-même à une eſpece de priſon. Pour ne point confier ſa tête & ſa vie à la main d'un barbier, il chargea ſes filles encore très jeunes de ce vil miniſtere: & quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciſeaux & le raſoir, & leur apprit à lui brûler la barbe & les cheveux avec des coquilles de noix: & enfin il ſe rendit lui-même ce ſervice, n'oſant plus apparemment ſe fier à ſes propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ſes femmes, ſans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand ſoin. Le lit étoit environné d'un foſſé très large & très profond avec un petit pont-levis, qui en ouvroit le paſſage. Après avoir bien fermé & bien verrouillé les portes de ſa chambre, il levoit ce pont-levis, afin de pouvoir dormir en ſureté. Ni ſon frere, ni ſon fils même, n'entroient dans ſa chambre ſans avoir changé d'habits, & ſans avoir été viſités par les gardes. Eſt-ce regner, eſt-ce vivre, que de paſſer ainſi ſes jours dans une défiance & une fraieur continuelles? * Un Roi véritablement digne de ce nom, n'a beſoin de gardes que pour

Lib. 2. de Off. n. 23.

Plut. in vit. Dion.

* Princeps, ſuis beneficiis tutus, nihil præſidio eget: arma ornamenti cauſa habet. *Senec. lib. 1. de Clem. cap. 13.*

pour la bienséance, & pour l'éclat extérieur de la majesté; * parce qu'il vit au milieu de sa famille, qu'il ne voit partout où il va que ses enfans, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses soins & à sa bonté, & que tous ses sujets, loin de le craindre, ne craignent que pour lui.

5. Tusc. 2. n. 63. Quelle comparaison, dit Ciceron dans un de ses livres des Tusculanes, entre la vie malheureuse & tremblante de Denys le tyran, & celle que menoit un Platon, un Architas, & tant d'autres philosophes qui vivoient du même tems! Ce Prince, au milieu du faste & de la grandeur, condamné par son propre choix à une espece de cachot, exclus du commerce des honnêtes gens, passoit sa vie avec des esclaves, des scélérats, des Barbares, regardant comme ennemi quiconque savoit faire cas de la liberté, ne s'occupant que de meurtres & de carnages, & passant les jours & les nuits dans une fraieur continuelle. Les autres, liés ensemble par l'estime & le goût des mêmes biens & des mêmes études, formoient entre eux la plus douce & la plus agréable societé qu'il soit possible d'imaginer, exemts de tout soin & de toute inquiétude, & ne connoissant d'autre plaisir que celui qui vient de la contemplation de la vérité, & de l'amour de

* Quod tutius imperium est, quàm illud, quod amore & caritate munitur? Quis securior quàm rex ille, quem non metuunt, sed cui metuunt subditi? *Synes. de regn.*,

de la vertu, en quoi ces philoſophies faiſoient conſiſter tout le bonheur de l'homme.

C'eſt dans leur école & dans leurs converſations que Dion avoit puiſé ces principes & ces ſentimens qu'il s'efforçoit d'inſpirer au jeune Denys, en l'exhortant à gouverner ſes ſujets avec bonté & douceur, comme un bon pere gouverne ſa famille. „ Penſez, lui diſoit-il, que les liens „ qui maintiennent & affermiſſent la do„ mination monarchique, & que votre „ pere ſe vantoit d'avoir rendu auſſi dif„ ficiles à rompre que le diamant, ne „ ſont ni la crainte, ni la force, comme „ il l'a cru, ni le grand nombre de gale„ res, ni ces milliers de Barbares qui „ compoſent votre garde: mais l'affection, „ l'amour, & la reconnoiſſance que font „ naitre dans le cœur des peuples la vertu „ & la juſtice des Princes; & que des liens „ formés par de tels ſentimens, quoique „ plus doux & moins ſerrés que ces au„ tres ſi roides & ſi durs, ſont pourtant „ plus forts pour la durée & pour le main„ tien des Etats. Que d'ailleurs un Prin„ ce n'eſt ni honoré, ni eſtimé, parce „ qu'il eſt habillé magnifiquement, qu'il „ a de grands équipages & des meubles „ ſomptueux, qu'il entretient ſa maiſon „ dans le luxe, dans la délicateſſe, dans „ les délices, & dans tous les plaiſirs les „ plus recherchés; pendant que du côté de „ l'eſprit & de la raiſon il n'a aucun a„ vantage ſur le moindre de ſes ſujets, „ qu'u-

Plut. in vit. Dion.

„ qu'uniquement occupé à parer & à en-
„ richir ſes appartemens, il dédaigne de
„ tenir le palais de ſon ame décemment
„ & roialement orné.

ARTICLE SECOND.

De l'Histoire Romaine.

Quelque prévenu que paroiſſe Tite-Live en faveur du peuple dont il écrit l'hiſtoire, on ne peut nier que le magnifique éloge qu'il en fait dès l'entrée de ſon ouvrage n'ait de très juſtes fondemens, & l'on doit reconnoitre avec lui qu'il n'y a jamais eu de République ni plus puiſſante, ni gouvernée avec plus de juſtice, ni plus riche en grands exemples; & qu'il n'y en a point eu non plus où l'avarice & le luxe ſoient entrés ſi tard, & où la pauvreté & la frugalité aient été en ſi grand
Liv. præf. honneur, & pendant un ſi long tems. Ce-*terùm*, dit Tite-Live, *aut me amor negotii ſuſcepti fallit, aut nulla unquam reſpublica nec major, nec ſanctior, nec bonis exemplis ditior fuit; nec in quam tam ſeræ avaritia luxuriaque immigraverint; nec ubi tantus ac tam-diu paupertati ac parſimoniæ honos fuerit.*

La Providence, après avoir montré dans Nabuchodonoſor, dans Cyrus, dans Alexandre, avec quelle facilité elle renverſe les plus grands Empires, & en forme de nouveaux, a pris plaiſir à en établir un d'un genre tout différent, qui ne tînt rien de cette impétuoſité précipitée des premiers, & de ce tumul-

multe où le hazard paroit plus dominer que la ſageſſe; qui s'étendît par meſure & par degrés; qui fût conquérant par méthode; qui s'affermît par la ſageſſe des conſeils & par la patience; dont la puiſſance fût le fruit de toutes les plus grandes vertus humaines; & qui par tous ces titres méritât de devenir le modele de tous les autres gouvernemens. Dans cette vue elle a jetté de loin les fondemens capables de porter ce grand édifice. Elle y a préparé par une longue ſuite de grands hommes, & par un enchainement d'évenemens ſinguliers, que les payens n'ont pu s'empêcher d'admirer, & auxquels ils ont été forcés d'avouer que la Divinité préſidoit. Tite-Live, dès le commencement de ſon hiſtoire, dit * que l'origine & la fondation du plus grand Empire qui fût ſur la terre, ne pouvoit être que l'ouvrage des deſtins, & l'effet d'une protection particuliere des dieux. † Il fait déclarer par Romulus, dans le moment qu'il eſt admis dans le ciel, que les dieux veulent que Rome devienne la capitale de l'univers, & que nulle puiſſance humaine ne pourra lui réſiſter. ‡ Il raporte avec ſoin les prodiges qui dès la fondation

* Debebatur, ut opinor, fatis tantæ origo urbis, maximique ſecundùm deorum opes imperii principium. *Liv. lib. 1, n. 4.*

† Abi: nuncia Romanis, Cœleſtes ita velle, ut mea Roma caput orbis terrarum ſit... Sciant, & ita poſteris tradant, nullas opes humanas armis Romanis reſiſtere poſſe. *Ibid. n. 16.*

‡ Inter principia condendi hujus operis, (Capitolii) moviſſe numen ad indicandam tanti imperii molem traditur deos. *Ibid. n. 55.*

tion de cette ville en atteſtoient la future grandeur, & fait remarquer dans pluſieurs de ceux qui la gouvernerent d'abord, comme un ſecret inſtinct & un preſſentiment aſſuré de la puiſſance à laquelle elle étoit deſtinée. Enfin Plutarque dit entermes exprès, que pour peu d'attention que l'on faiſe ſur la conduite & ſur les actions des Romains, on reconnoitra clairement qu'ils ne ſeroient jamais parvenus à ce haut point de gloire, ſi les dieux n'en avoient pris ſoin dès le commencement, & ſi leur origine n'avoit eu quelque choſe de miraculeux & de divin. Et dans un autre endroit, qui m'a paru bien digne d'attention, * il attribue cette rapidité incroiable de conquêtes qui étonna l'univers, non à des efforts humains de prudence & de valeur, mais à une protection ſpéciale des dieux, dont la faveur, comme un vent impétueux, ſembloit s'être hâtée d'accroître par de promts ſuccès & de porter au loin la puiſſance Romaine.

Plut. in vit. Rom.

C'eſt de l'hiſtoire de ce peuple que j'entreprends de donner ici quelque idée. J'en raporterai pour cela quelques morceaux détachés, comme j'ai fait en traitant de l'hiſtoire Grecque; & je choiſirai ceux qui ſont mieux

* Η' ἔυροια τῶν πραγμάτων καὶ τὸ ῥόθιον τῆς τοσαύτην δύναμιν καὶ αὔξησιν ὁρμῆς, ὐκ ἔχουσι ἀνθρώπων ἀφ' ἑαυτῶν προσκαρῦσαι συμμαχίαν, θείας δὲ πομπῆς καὶ πνεύματι τόχας ἐπιταχυνομένης ἐπιδείκνυται τοῖς ὀρθῶς λογιζομένοις. *Plut. de fort. Rom.*

mieux connoitre le caractere & l'eſprit du peuple Romain, & qui préſentent de plus grandes vertus, & de plus beaux modèles. J'y joindrai auſſi quelques réflexions, pour apprendre aux jeunes gens à tirer de leurs lectures tout le fruit qu'on en doit attendre.

Le premier morceau de cette hiſtoire traitera de la fondation de l'empire Romain par Romulus & Numa: le ſecond de l'expulſion des Rois, & de l'établiſſement de la liberté: le troiſieme aura beaucoup plus d'étendue, quoiqu'il ne renferme que l'eſpace d'environ 50 ans, depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique, juſqu'à la défaite de Perſée Roi de Macédoine; qui eſt le tems des plus grands évenemens de l'hiſtoire Romaine. Enfin, le quatrieme & dernier morceau aura pour matiere le changement de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'hiſtorien Polybe.

PREMIER MORCEAU

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa.

On trouve réunis dans Romulus & dans Numa tous les principes & les fondemens de la puiſſance de Rome, les cauſes de ſon agrandiſſement & de ſa durée, les maximes de ſa politique, les règles de ſon gouvernement, le génie particulier de ſon peuple, & l'eſprit dont il a été animé dans toute ſa conduite & dans toutes ſes différentes ſituations pendant plus de douze ſiecles. C'eſt dans ces deux regnes que le peuple Romain a puiſé les caracteres propres & ſinguliers qu'il a portés depuis avec tant d'éclat & de ſuccès: & l'*impreſſion* en a été ſi intime & ſi profonde, qu'elle a duré ſans altération, non-ſeulement du tems des Rois & de la République, mais ſous les Empereurs, & juſqu'à la décadence de l'Empire.

I. CARACTERE DES ROMAINS.

La Valeur.

Un des caracteres dominans du peuple Romain, a été d'être belliqueux, en-

entreprenant, conquérant; de ſe conſacrer tout entier à la profeſſion des armes, & de préférer à tout la gloire qui revient des exploits guerriers. Romulus, ſon fondateur, ſemble lui avoir inſpiré ce caractere. Ce Prince, endurci dès ſon enfance par les pénibles exercices de la chaſſe, & accoutumé à combattre contre les voleurs; obligé enſuite de défendre les franchiſes de l'aſyle qu'il avoit ouvert; n'aiant pour ſujets de ſon nouveau roiaume qu'un aſſemblage de gens hardis, déterminés, féroces, qui n'eſpéroient de ſûreté pour leurs perſonnes que par la force, & qui ne poſſédant rien ne pouvoient trouver de ſubſiſtance qu'à la pointe de l'épée: ce Prince, dis je, s'accoutuma à avoir toujours les armes à la main, & il paſſa ſon regne à faire ſucceſſivement la guerre aux Sabins, aux Fidénates, aux Veiens, & à tous les peuples voiſins.

Il mit fort en honneur la bravoure militaire par les fréquentes victoires qu'il remporta, & par ſes exploits perſonnels. Et l'éclat avec lequel on le vit entrer deux fois dans Rome, portant un trophée à la tête de ſes troupes victorieuſes au milieu d'une foule de captifs, & parmi les acclamations de tout le peuple, donna lieu aux triomphes qui furent en uſage dans la ſuite, & qui étoient en même tems l'éguillon le plus puiſſant de l'ambition des Généraux, & le dernier comble de la grandeur à laquelle ils pouvoient aſpirer. Romulus ne fut pas moins attentif à animer

le courage des ſimples ſoldats par les récompenſes & les différens honneurs militaires, & par l'amorce des terres conquiſes qu'il leur partageoit.

II. Caractere des Romains.

Meſures ſages pour étendre l'Empire.

Un autre grand caractere des Romains conſiſte dans les ſages meſures qu'ils ont toujours priſes pour étendre & agrandir leur Empire, & dont Romulus leur a donné l'exemple. Ce Prince, perſuadé qu'un Etat n'eſt puiſſant qu'à proportion de la multitude des ſujets qui le compoſent, emploia deux moiens pour augmenter le nombre des ſiens.

Le premier fut l'uſage modéré & prudent qu'il fit de ſes victoires & de ſes conquêtes. Au-lieu de traiter les vaincus en ennemis, ſelon la coutume des autres conquérans, en les exterminant, en les dépouillant, en les réduiſant en ſervitude, ou en les forçant par la dureté du joug qu'on leur impoſe de haïr le nouveau gouvernement: il les regarda tous comme ſes ſujets naturels, les fit habiter avec lui dans Rome, leur communiqua tous les privileges des anciens citoiens, adopta leurs fêtes & leurs ſacrifices, leur ouvrit indifféremment l'entrée à tous les emplois civils & militaires, & en les intereſſant par tous ces avantages au bien de

l'E-

l'Etat, il les y attacha par des liens ſi puiſſans & ſi volontaires, qu'ils ne furent jamais tentés de les rompre.

Les Romains portant au fond du cœur un preſſentiment ſecret de la grandeur à laquelle ils étoient deſtinés, furent en tout tems fidèles à ſuivre cette maxime d'une politique ſi profonde & ſi ſalutaire. On ſait que c'étoit ordinairement le Général même qui avoit fait la conquête d'une ville ou d'une province, qui en devenoit le protecteur, qui plaidoit leur cauſe dans le Sénat, qui défendoit leurs droits & leurs interêts, & qui, oubliant ſa qualité de vainqueur, ne ſe ſouvenoit que de celle de patron & de pere, pour les traiter tous comme ſes cliens & ſes enfans.

Le ſecond moien que Romulus emploia, fut de ne pas dédaigner des bergers, des eſclaves, des gens ſans biens & ſans naiſſance, pour augmenter le nombre de ſes ſujets & de ſes citoiens. * Il ſavoit que les commencemens des villes & des Etats, auſſi-bien que de toutes les autres choſes humaines, étoient foibles & obſcurs; & que c'eſt ce qui avoit donné lieu aux fondateurs des villes de feindre que leurs premiers

* Urbes quoque, ut ceteræ, ex infimo naſci: deinde, quas ſua virtus ac dii juvent, magnas ſibi opes magnumque nomen facere... Adjiciendæ multitudinis cauſa, vetere conſilio condentium urbes, qui obſcuram atque humilem conciendo ad ſe multitudinem, natam è terra ſibi prolem mentiebantur, aſylum aperit. *Lib. lib.* 1. n. 8. & 9.

miers habitans étoient nés & ſortis de la terre. Il reçut donc dans ſon aſyle tous les fugitifs que l'amour de la liberté, & les pourſuites pour dettes ou pour d'autres raiſons, obligeoient de chercher une *retraite*. Ce premier bienfait, joint à la fête des Saturnales que Numa introduiſit depuis, & où les maitres admettoient leurs eſclaves aux mêmes feſtins, & *vivoient* avec eux dans une parfaite égalité, inſpira aux Romains plus de douceur & de bonté pour leurs eſclaves que n'en a eu aucun peuple policé. Chaque citoien *avoit* le pouvoir, en donnant *la liberté* à ſes eſclaves, de les rendre citoiens Romains comme lui, de leur en accorder le rang & tous les droits, & de les unir à l'Etat d'une maniere ſi étroite & ſi honorable, qu'on n'a point vu d'affranchi qui n'*ait* préféré cette nouvelle patrie à ſon pays natal & à ſa famille.

C'eſt par ces deux moiens que Rome ſe renouvelloit ſans ceſſe, & ſe *fortifioit*. C'eſt par-là qu'elle réparoit ſes pertes, qu'elle remplaçoit les anciennes familles qui s'éteignoient par les accidens de la guerre, qu'elle trouvoit dans ſon ſein des recrues toujours prêtes à remplir les légions, & des ſujets capables d'occuper tous les emplois de la paix & de la guerre; & que ſe ſentant ſurchargée par une multiplication trop féconde, elle étoit en état d'envoier au loin de nombreux eſſains, & d'établir ſur ſes frontieres de puiſſantes colonies, qui ſervoient de remparts contre

les

les ennemis, & faiſoient la ſûreté des nouvelles conquêtes.

En s'incorporant ſans ceſſe des étrangers, & les transformant en citoiens & en membres, elle leur communiquoit ſes mœurs, ſes maximes, ſon eſprit, la nobleſſe de ſes ſentimens, ſon zèle pour le bien public; & en les aſſociant à ſa puiſſance, à ſes avantages, & à ſa gloire, elle formoit un Etat toujours floriſſant, que le dehors & le dedans contribuoient également à fortifier & à agrandir.

Les Romains éviterent en tout tems la faute capitale que fit Périclès, quoique d'ailleurs un des plus grands politiques qu'ait eu la Grece, en déclarant qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables que ceux qui ſeroient nés de pere & de mere Athéniens. Par ce ſeul decret, qui excluoit plus du quart de ſes citoiens, il affoiblit extrêmement ſa République. Il la mit hors d'état de faire des conquêtes, ou de les conſerver; & forcé de ſe contenter d'avoir les villes conquiſes pour alliées ou pour tributaires, au-lieu de les unir à ſoi comme membres du corps de l'Etat, & comme parties de ſa République, ſelon les principes des Romains, il les vit bien-tôt ſecouer le nouveau joug, & ſe mettre en libérté. *Plut. in v Pericl.*

C'eſt avec raiſon que * Denys d'Halicarnaſ-

* Κρίνων ἀναγκαῖον πολίτην τὸν ἀγαμίαν ἀπεργάζεσθαι τῶν ἐν ἀλλήλοις μίξεων ἐς τὰς βαθμοὺς ἀπολούσας τάξεις. *Dionyſ. Halic. Antiq. Rom. lib. 2.*

naſſe regarde la coutume introduite par Romulus d'incorporer dans l'Etat les villes & les nations vaincues, comme la plus excellente maxime de politique, & qui a le plus contribué à l'établiſſement & à l'affermiſſement de la grandeur Romaine. Il remarque que ce fut le mépris ou l'ignorance de cette maxime qui ruïna la puiſſance des Grecs, qui mit Sparte hors d'état de ſe relever après la bataille de Leuctres, & qui à la bataille de Chéronée fit perdre pour toujours aux Thébains & aux Athéniens l'empire de la Grece: au-lieu qu'on a vu la République Romaine ſurvivre aux plus ſanglantes défaites, & mettre ſur pié de nouvelles armées encore plus nombreuſes que celles qu'elle venoit de perdre.

L'Empereur Claude, dans un excellent diſcours qu'il fit au Sénat pour juſtifier le privilege de citoien Romain qu'il avoit accordé aux peuples de la Gaule, remarqua judicieuſement que * ce qui avoit perdu les Républiques de Lacédémone & d'Athenes, étoit l'extrême différence qu'elles avoient miſe entre les citoiens & les peuples conquis: traitant toujours ces derniers comme étrangers, les tenant ſéparés de tout, & ne les intereſſant ainſi jamais au bien public; au-lieu que le fondateur de

* Quid aliud exitio Lacedæmoniis & Athenienſibus fuit, quanquam armis pollerent, niſi quòd victos pro alienigenis arcebant? At conditor noſter Romulus tantum ſapientia valuit, ut pleroſque populos eodem die hoſtes, dein cives habuerit. *Tacit. Annal. lib.* 11. *cap.* 24.

de Rome, par une politique infiniment mieux entendue, avoit incorporé dans le nombre des citoiens les peuples qu'il avoit vaincus; & que dans le jour même où il les avoit combattus comme ennemis, il les avoit reçus comme membres de l'Etat, admis à tous les privileges des ſujets naturels, & engagés par leur propre interêt à défendre la même ville qu'ils avoient attaquée.

Ce fut principalement par ce moien, comme on l'a déja remarqué, que le plus étendu de tous les empires fit un corps dont toutes les parties étoient liées, beaucoup plus par l'affection que par la crainte. Les Romains avoient des colonies dans tous les pays: & les peuples de toutes les provinces étoient admis au gouvernement de l'Etat, ſans qu'il y eût preſque de différence entre eux & les vainqueurs. Les * Gaules étoient pleines de familles conſulaires. Les charges civiles & militaires étoient également remplies ou par les Romains, ou par des hommes du pays. Saint Auguſtin remarque en quelque endroit qu'on diſtinguoit peu à Carthage ſi elle étoit libre ou vaincue, tout étant commun entre ſes citoiens & ceux de Rome, &

* Cetera in communi ſita ſunt: (*diſoit Cérealis Général de l'armée Romaine à ceux de Treves & de Langres.*) Ipſi plerumque legionibus noſtris præſidetis: ipſi has aliaſque provincias regitis. Nihil ſeparatum, clauſum-ve.... Proinde pacem & urbem, quam victi victoreſque eodem jure obtinemus, amare, colite. *Tacit. Hiſt. lib. 4 cap. 74.*

& le gouvernement étant égal pour l'une & pour l'autre.

Ce principe de politique à l'égard des peuples vaincus, obſervé exactement à Rome dans tous les tems, eſt bien digne d'attention, & peut être d'un grand uſage. Les voies dures & hautes ne ſont propres qu'à entretenir une diviſion dangereuſe, qui éclate à la premiere occaſion. Le bon traitement au contraire fait aimer le vainqueur, attache au nouveau gouvernement, efface les anciennes impreſſions: & comme les peuples conquis ſervent ordinairement de frontiere, leur fidélité devient une barriere plus ferme & *plus ſûre* que tous les remparts.

III. CARACTERE DES ROMAINS.

Sageſſe des délibérations dans le Sénat.

Le troiſieme caractere eſt la ſageſſe du Sénat, qui commença ſous Romulus à prendre une forme arrêtée & fixe. Le Sénat * étoit le Conſeil public de la nation toujours

* Majores noſtri, cùm regum poteſtatem non tuliſſent, ita magiſtratus annuos creaverunt, ut conſilium Senatus reipublicæ præponerent ſempiternum: deligerentur autem in id conſilium ab univerſo populo, adituſque in illum ſummum ordinem omnium civium induſtriæ ac virtuti pateret. Senatum reip. cuſtodem, præſidem, propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magiſtratus, & quaſi miniſtros graviſſimi conſilii eſſe voluerunt: Senatum autem ipſum proximorum ordinum ſplendore confirmari, plebis liber-

jours ſubſiſtant ; compoſé, non de membres arbitraires, mais de perſonnes tirées des plus conſidérables familles. Les Sénateurs intereſſés par leurs fortunes & par leurs dignités au ſuccès du gouvernement, capables par la maturité de l'âge & par une longue expérience de gouverner ſagement, tenoient le milieu & la balance entre l'autorité ſouveraine du Prince & la foibleſſe du peuple, & fourniſſoient une foule de Magiſtrats, formés au bien & préparés aux plus grands emplois par une excellente éducation, remplis de lumieres & de ſentimens ſupérieurs à ceux du vulgaire. On les appelloit *Peres*, *Patres*, afin que d'un côté ce nom les fît ſouvenir qu'ils étoient en place, & tenoient un rang diſtingué, pour devenir les protecteurs du peuple, dont ils devoient procurer les avantages avec une vigilance, un deſintereſſement, un zèle de peres ; & que d'un autre côté le peuple fût averti du reſpect & de l'affection qu'il étoit obligé de leur témoigner, & de la confiance avec laquelle il devoit faire uſage de leur conſeil, de leur crédit, & de leur protection.

Ce Sénat fut dans tous les ſiecles ſuivans le plus ferme appui, la principale force, la plus grande reſſource de l'État, même ſous les Empereurs. On ſait la célèbre parole de Cineas, que Pyrrhus avoit député vers les Romains. Quand il fut de

libertatem & commoda runt. *Cic. Orat. pro Sext.* tueri atque augere volue. n. 137.

de retour, * il dit à ſon maitre que le Sénat de Rome lui avoit paru une aſſemblée de Rois, tant il y avoit reconnu de grandeur & de majeſté. Ce † n'eſt point dans les édifices, (dit l'Empereur Othon à l'occaſion d'une émeute où il craignoit pour le Sénat) ni dans la magnificence extérieure que conſiſte la gloire & la durée de l'Empire. Tout ce qui n'eſt que matériel eſt peu de choſe: il peut ſe détruire & ſe rétablir, ſans que l'eſſentiel ſouffre aucun changement. Mais c'eſt attaquer le fond de l'État & le Prince même, que de donner atteinte à l'autorité du Sénat.

J'aurai lieu de parler encore ailleurs du Sénat, lorſque j'examinerai plus en détail la forme du gouvernement établi dans la République Romaine.

IV. CARACTERE.

Union étroite de toutes les parties de l'Etat.

Le peuple Romain n'étoit d'abord qu'une multitude confuſe, formée par l'aſſemblage tumultueux & fortuit de pluſieurs peuples,

* Quem qui ex regibus conſtare dixit, unus veram ſpeciem Romani ſenatus cepit. *Liv. lib. 9, n. 17.*

† Quid? vos pulcherrimam hanc urbem domibus & tectis, & congeſtu lapidum ſtare creditis? Muta iſta & inanima intercidere ac reparari promiſcua ſunt: æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum veſtrâ ſalus, incolumitate ſenatus firmatur. *Tacit. Hiſt. lib. 1, cap. 84.*

ples, opposés de caracteres & d'interêts, différens d'inclinations & de professions, pleins de jalousies & d'animosités. Pour faire cesser cette diversité si nuisible à l'affermissement solide de l'Etat, Romulus commença par distribuer tous les citoiens en tribus & en légions : & ensuite Numa, allant encore plus loin au devant du mal, rassembla tous ceux d'un même art & d'un même métier, & les réunit dans une même confrairie, en leur assignant des jours de fêtes & des cérémonies propres, pour leur faire oublier par ces nouveaux liens de religion & de plaisir leur ancienne origine. *Plut. in vit. Num.*

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant, fut le droit de patronage établi par Romulus ; parce qu'en unissant par des liens très étroits & très sacrés les Patriciens avec les Plébéiens, les riches avec les pauvres, il sembloit ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelloit les premiers Patrons ou Protecteurs, & les autres Cliens. Les Patrons étoient engagés par leur nom même à protéger en toute occasion leurs Cliens, comme un pere soutient ses enfans ; à les aider de leur conseil, de leur crédit, de leurs soins ; à conduire & poursuivre leurs procès, s'ils en avoient ; en un mot, à leur rendre toutes sortes de bons offices. Les Cliens de leur côté rendoient toutes sortes d'honneurs à leurs Patrons, les respectoient comme de se- *Dionys. Halicar. Antiq. Rom. lib. 2*

conds peres, contribuoient de leurs biens à marier leurs filles ſi elles étoient pauvres, à racheter leurs enfans s'il avoient été pris par l'ennemi, à les faire ſubſiſter eux-mêmes s'ils tomboient dans quelque diſgrace. On a déja remarqué que dans les tems poſtérieurs ce n'étoit pas ſeulement des particuliers, mais des villes & des provinces entieres, que l'on mettoit ſous la protection des Grands de Rome.

Cette union des citoiens, comme l'obſerve Denys d'Halicarnaſſe, formée ainſi dès le commencement & cimentée avec ſoin par Romulus, s'affermit de telle ſorte dans la ſuite, que pendant l'eſpace de plus de ſix cens ans, quoique la République fût continuellement agitée par des diviſions inteſtines qui exercerent ſi long-tems le Peuple & le Sénat, jamais on n'en vint juſqu'à prendre les armes & à répandre le ſang; * mais les diſputes, quelque échauffées & violentes qu'elles fuſſent, ſe pacifioient toujours à l'amiable ſur les remontrances qui ſe faiſoient de part & d'autre, chacun cèdant mutuellement de ſon côté, & relâchant quelque choſe de ſes droits ou de ſes prétentions.

V. CA-

* Πείθοντες ἀλλήλους, καὶ τὰ μὲν ἐγκλήματα διαλύοντες, τὰ δὲ παρ' ἑαυτῶν λαμβάνοντες, πολιτικὰς ἐποιοῦντο τὰς τῶν ἰδιωτῶν διαλύσεις. *Dionyſ. Halic. lib.* 2.

V. CARACTERE.

Amour de la ſimplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.

Un des premiers ſoins de Numa, quand on l'eut choiſi pour Roi, fut d'inſpirer à ſes nouveaux ſujets l'amour du travail, de la ſimplicité, de la frugalité, de la pauvreté, dont le goût & l'eſtime ont duré ſi longtems parmi les Romains. La maniere dont il étoit monté ſur le trône lui donnoit droit de recommander fortement toutes ces vertus à ſes citoiens.

Numa étoit né & faiſoit ſa réſidence ordinaire à Cures, principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellerent *Quirites*. Porté naturellement à la vertu, il avoit encore cultivé ſon eſprit par l'étude de toutes les ſciences dont ſon ſiecle étoit capable, & ſur-tout de la philoſophie. Il en mit les règles en pratique dans toute ſa conduite. La campagne & la ſolitude faiſoient ſes délices. Il s'y occupoit à cultiver la terre, & à étudier dans les ouvrages de la nature les merveilles de la puiſſance divine. *Plut. in vit. Num*

Il jouïſſoit d'un ſi doux repos, lorſque les ambaſſadeurs des Romains vinrent lui annoncer que les deux partis qui diviſoient Rome, s'étoient enfin réunis à le choiſir pour leur Roi. Cette nouvelle le troubla, mais ne le déconcerta pas. Il leur repréſenta combien il étoit dangereux

à un homme, qui étoit heureux & content dans la vie qu'il menoit, de paſſer bruſquement à un genre de vie tout oppoſé. „ J'ai été nourri & élevé, leur dit-il, „ dans la diſcipline dure & auſtere des „ Sabins, & hors le tems que je donne à „ étudier & à connoître la divinité, je ne „ m'occupe qu'à cultiver la terre, & à „ nourrir des troupeaux. Si l'on croit „ voir en moi quelque choſe d'eſtimable, „ ce ſont toutes qualités qui doivent m'é„ loigner du trône: l'amour du repos, „ une vie retirée & appliquée à l'étude, „ une extrême averſion de la guerre, & „ une grande paſſion pour la paix. Me „ ſiéroit-il bien entrant dans une ville qui „ ne retentit que du bruit des armes, & „ qui ne reſpire que les combats, de vou„ loir enſeigner & inſpirer le reſpect des „ dieux, l'amour de la juſtice, la haine „ des violences & de la guerre à un peu„ ple, qui ſemble deſirer beaucoup plus „ un Capitaine qu'un Roi?

Le refus de Numa ne ſervit qu'à redoubler les inſtances des Romains. Ils le prierent & le conjurerent de ne pas les rejetter dans une nouvelle ſédition, qui aboutiroit à une guerre civile, puiſqu'il n'y avoit que lui ſeul qui fût au gré des deux partis.

Quand ces ambaſſadeurs ſe furent retirés, ſon pere & Martius ſon parent n'oublierent rien pour le porter à accepter le ſceptre. „ Si vous n'êtes ſenſible, lui di„ ſoient-ils, ni au plaiſir d'amaſſer de grands

„ grands biens, parce que vous vous con-
„ tentez de peu; ni à l'ambition de com-
„ mander, parce que vous jouïſſez d'une
„ gloire plus grande & plus réelle, qui eſt
„ celle de la vertu: conſidérez que bien
„ regner, c'eſt rendre à Dieu l'hommage
„ & le culte qui lui eſt le plus agréable.
„ C'eſt Dieu qui vous appelle, ne voulant
„ pas laiſſer inutile & oiſif le grand fonds
„ de juſtice qu'il a mis en vous. Ne vous
„ dérobez donc point à la roiauté, puiſ-
„ que c'eſt à un homme ſage le plus vaſte
„ champ du monde pour faire de belles &
„ de grandes actions. C'eſt là qu'on peut
„ ſervir magnifiquement les dieux, & a-
„ doucir inſenſiblement l'eſprit des hom-
„ mes, & les plier ſous le joug de la reli-
„ gion: car les ſujets ſe conforment tou-
„ jours aux mœurs de leurs princes. Les
„ Romains ont aimé Tatius, quoiqu'il fût
„ étranger: & ils ont conſacré par des
„ honneurs divins la mémoire de Romu-
„ lus, qu'ils adorent. Que ſait-on ſi ce
„ peuple victorieux n'eſt pas las de guer-
„ res, & ſi, plein de triomphes & de dé-
„ pouilles, il ne deſire pas un chef plein
„ de douceur & de juſtice, qui le gouver-
„ ne en paix ſous de bonnes loix & ſous
„ une bonne police? Mais quand il con-
„ tinueroit d'aimer la guerre avec la mê-
„ me fureur, ne vaut-il pas mieux tourner
„ ailleurs cette fougue, en prenant en
„ main ſes rênes, & unir par des nœuds
„ d'amitié & de bienveillance votre patrie

„ & toute la nation des Sabins avec une
„ ville ſi puiſſante & ſi floriſſante?

Numa ne put réſiſter à de ſi fortes & de ſi ſages remontrances, & il ſe mit en marche. Le ſénat & le peuple, preſſés d'un merveilleux deſir de le voir, ſortirent de Rome, & allerent au devant de lui. L'idée qu'ils avoient conçue depuis longtems de ſa probité s'étoit beaucoup accrue par ce que les ambaſſadeurs leur avoient rapporté de ſa modération. Ils comprenoient qu'il faloit qu'il y eût un grand fonds de ſageſſe dans un homme capable de refuſer la roiauté, & qui regardoit avec indifférence, & même avec mépris, ce que le reſte des hommes conſidere comme le comble de la grandeur & de la félicité humaine.

Dionyſ. Halic. lib. 2.

Numa conſerva ſur le trône les vertus qu'il y avoit portées. Autant que les bienſéances de ſon rang le pouvoient permettre, il vécut avec la ſimplicité & la modeſtie qu'il avoit choiſies dès le tems de ſa vie privée. On voit en lui un modèle parfait de la roiauté. Il tempere la majeſté du Prince par la modération du philoſophe, ou plutôt il la releve par un nouvel éclat, & la rend plus aimable & plus aſſurée. Content de s'attirer le reſpect par ſes qualités vraiment roiales, il bannit le vain appareil de ſa grandeur, qui n'impoſe qu'aux ſens, & dont ſa vertu n'avoit pas beſoin. Il eſt ſans faſte, ſans luxe, ſans gardes. Dès le premier jour de ſon regne il caſſe la cohorte que Romulus tenoit

noit toujours auprès de ſa perſonne, * en déclarant qu'il ne vouloit ni ſe défier de ceux qui ſe fioient à lui, ni commander à des hommes qui ſe défieroient de lui.

Il partage entre les pauvres citoiens les terres conquiſes, afin de les éloigner de l'injuſtice par les fruits légitimes de leur travail, & afin de les porter à l'amour de la paix par les ſoins de l'agriculture qui en a beſoin. Il arrête & il charme leur ardeur trop bouillante pour la guerre par les douceurs d'une vie tranquille & utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres d'une maniere plus intereſſante & plus fixe, il les diſtribue par bourgades, leur donne des inſpecteurs & des ſurveillans, viſite ſouvent lui-même les travaux de la campagne, juge des maitres par l'ouvrage, éleve aux emplois ceux qu'il reconnoit laborieux, appliqués, induſtrieux, réprimande les négligens & les pareſſeux. Et par ces differens moiens, ſoutenus de ſon exemple, & appuiés par la perſuaſion, il met l'agriculture ſi fort en honneur, que † dans les ſiecles ſuivans les

* Οὔτε γὰρ ἀπιστεῖν πειθόμενον, ἔτε βασιλεύειν ἀπιστούντων ἠξίει. *Plut.*

† Pluribus monumentis Scriptorum admoneor, apud antiquos noſtros fuiſſe gloriæ curam ruſticationis: ex qua Quintius Cincinnatus obſeſſi Conſulis & exercitûs liberator, ab aratro vocatus ad dictaturam venerit; ac ruſſus, faſcibus depoſitis, quos feſtinantiùs victor reddiderat quàm ſumpſerat imperator, ad eoſdem juvencos & quatuor jugerum avitum heredioluin redierit. Itemque C. Fabricius & Curius Dentatus, alter Pyrrho finibus Italiæ pulſo, domitis alter Sabinis, accepta quæ viritim dividebantur captivi

les Généraux d'armée & les premiers Magiſtrats, bien-loin de regarder comme au-deſſous d'eux les occupations ruſtiques, faiſoient gloire de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuſes & triomphantes qui avoient domté l'ennemi; & le peuple Romain ne rougiſſoit pas de donner le commandement de ſes armées & de confier le ſalut de l'Etat à ces illuſtres laboureurs qu'il alloit prendre à la charrue, & leur faiſoit quitter le ſoin de leurs terres pour prendre celui de l'Empire.

* Scipion l'Africain, après avoir vaincu Annibal, béchoit lui-même la terre, ſelon l'uſage des anciens, plantoit & greffoit ſes arbres, & s'occupoit de travaux ruſtiques. Perſonne n'ignore combien Caton l'ancien, ſurnommé le Cenſeur, s'étoit appliqué à l'agriculture, dont il nous a même laiſſé des préceptes. Ciceron, † dans ſon beau plaidoier pour Roſcius d'A-

vi agri ſeptem jugera non minùs induſtriè coluerit, quàm fortiter armis quæſierat. Et ne ſingulos intempeſtivè nunc perſequar, cùm tot alios Romani generis intuear memorabiles duces hoc ſemper duplici ſtudio floruiſſe, vel defendendi vel colendi patrios quæſitoſque fines. *Columella de re ruſt. lib.* 1.

* In hoc angulo ille Carthaginis horror Scipio abluebat corpus laboribus ruſticis feſſum: exercebat enim opere ſe, terramque (ut mos fuit priſcis) ipſe ſubigebat. *Senec. Epiſt.* 86.

† Næ tu, Eruci, accuſator eſſes ridiculus, ſi illis temporibus natus eſſes, cùm ab aratro arceſſebantur qui conſules fierent. Etenim, qui præeſſe agro colendo flagitium putes, profectò illum Atilium, quem ſùa manu ſpargentem ſemen qui miſſi erant, convenerunt, hominem turpiſſimum atque *inhoneſtiſſimum judicares.* At hen-

d'Amerie, entre dans une juſte indignation contre l'accuſateur de ſa partie, qui aiant dégénéré de l'ancien goût, décrioit le ſéjour de Roſcius à la campagne, & vouloit qu'on le prît comme une preuve de la haine de ſon pere contre lui; & qui par le même principe auroit dû regarder comme un homme dégradé & deshonoré un Atilius, que les députés du peuple Romain trouverent dans ſon champ occupé actuellement à ſemer ſes terres. „ Nos ancêtres, dit-il, penſoient bien autrement. „ Et c'eſt par une telle conduite que de „ foible & de médiocre qu'étoit notre Ré„ publique, ils l'ont rendu ſi puiſſante & „ ſi floriſſante. Ils cultivoient leurs pro„ pres terres avec ſoin, & ne deſiroient „ point celles d'autrui par le ſentiment „ d'une baſſe & inſatiable avarice; & par„ là ils ont enrichi la République & groſſi „ l'Empire Romain de tant de terres, de „ villes, & de nations.

Mais cet amour du travail & de la vie champêtre n'a pas ſeulement contribué aux conquêtes & à l'agrandiſſement de l'Empire Romain: il a ſervi auſſi à y conſerver pendant tant de ſiecles cette nobleſſe de ſen-

hercule majores noſtri longè aliter & de illo & de ceteris talibus viris exiſtimabant. Itaque ex minima tenuiſſimaque republica maximam & florentiſſimam nobis reliquerunt. Suos enim agros ſtudiosè colebant, non alienos cupidè appetebant: quibus rebus & agris, & urbibus, & nationibus rempublicam, atque hoc imperium, & populi R. nomen auxerunt. *Orat. pro S. Roſc. Amer. n.* 50.

ſentimens, cette générosité, ce deſintéreſſement, qui ont encore plus illuſtré le nom Romain que toutes les plus fameuſes victoires. Car, il faut l'avouer, * cette vie innocente de la campagne a une liaiſon bien étroite avec la ſageſſe dont elle eſt comme la ſœur; † & l'on peut avec raiſon la regarder comme une excellente école de ſimplicité, de frugalité, de juſtice, & de toutes les vertus morales.

Numa, élévé dans cette école, inſpira le même goût & les mêmes ſentimens non-ſeulement à ſes propres ſujets, mais aux villes voiſines, comme l'obſerve *Plutarque* dans la magnifique deſcription qu'il nous a laiſſée de ſon regne. Car le peuple Romain n'étoit pas le ſeul qui fût adouci & calmé par la juſtice & l'humeur pacifique de ce bon Roi, mais auſſi les villes des environs, dans leſquelles, comme ſi un doux zéphyre eût ſoufflé du côté de Rome, on aperçut un admirable changement de mœurs, & l'on vit ſuccéder à la fureur de la guerre un ardent deſir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ſes enfans, & de ſervir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étoient que fêtes, que jeux, ſacrifices, feſtins, & réjouïſſances de gens qui ſe viſitoient, & qui alloient les uns chez les autres,

* Res ruſtica, ſine dubitatione, proxima & quaſi conſanguinea ſapientiæ eſt. *Colum. de re ruſt. lib.* I.

† Vita ruſtica parſimoniæ, diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt. *Orat pro Roſc. Amer. n.* 75.

tres, ſans aucune crainte; comme ſi la ſageſſe de Numa eût été une riche ſource d'où la vertu & la juſtice euſſent coulé dans l'eſprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui regnoit dans le ſien.

En effet pendant le regne de Numa on ne vit ni guerre, ni eſprit de révolte; & l'ambition de regner ne porta perſonne à conſpirer contre lui. Mais, ſoit que le reſpect pour ſon éminente vertu, ou la crainte de la divinité qui le protégeoit ſi viſiblement, eût deſarmé le crime; ſoit que le ciel par une faveur ſinguliere prît plaiſir à préſerver cet heureux regne de tout attentat qui pût en ſouiller la gloire, ou en troubler la joie; il a ſervi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que * Platon, oſa prononcer longtems depuis, lorſqu'en parlant du gouvernement, il dit: *Les villes & les hommes ne ſeront délivrés de leurs maux, que lorſque, par une protection particuliere des dieux, la ſouveraine puiſſance & la philoſophie ſe trouvant réunies dans un même homme, rendront la vertu victorieuſe du vice.* Car le ſage n'eſt pas ſeulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui ſortent de ſa bouche. *Lib. 5. de Rep.*

* Atque ille quidem optimus ingenii & doctrinæ Plato, tum denique fore beatas reſpublicas putavit, ſi, aut docti & ſapientes homines eas regere cœpiſſent; aut, qui regerent, omne ſuum ſtudium in doctrina ac ſapientia collocaſſent. Hanc conjunctionem videlicet poteſtatis & ſapientiæ ſaluti cenſuit civitatibus eſſe poſſe. *Cic. Epiſt.* 1. *ad Quint. frat. lib.* 1.

che. Il n'a preſque jamais beſoin d'en venir à la force & aux menaces pour réduire ſes ſujets, qui voiant éclater la vertu dans un modèle auſſi illuſtre & auſſi expoſé aux yeux qu'eſt la vie de leur Prince, ſe portent naturellement à l'imiter, & à mener comme lui une vie irréprehenſible & heureuſe, *ce qui eſt le fruit le plus* doux d'un ſage gouvernement : comme d'un autre côté la plus ſolide gloire d'un Prince eſt de pouvoir inſpirer à ſes ſujets une ſi noble inclination, & de les conduire à une vie ſi parfaite; ce que perſonne n'a ſu ſi bien faire que Numa.

J'ai cru devoir expoſer avec quelque étendue les raiſons de Numa pour refuſer la couronne, les motifs qui le déterminerent à l'accepter, les excellentes règles qu'il ſuivit dans ſon gouvernement, & la belle deſcription que fait Plutarque des merveilleux effets que produiſit ſon regne, fondé ſur la juſtice & ſur l'amour de la paix. Ce caractere eſt grand, & preſque unique dans l'hiſtoire: & il me ſemble que le devoir d'un maitre eſt de bien faire ſentir à ſes diſciples des endroits ſi pleins de beaux ſentimens, & ſi propres à former en même tems & l'eſprit & le cœur.

VI. CARACTERE.

Sageſſe des Loix.

Numa comprit dès le commencement de ſon regne que la juſtice, qui eſt la baſe des Em-

Empires & de toute ſociété, étoit encore plus néceſſaire à un peuple élevé dans l'exercice des armes, accoutumé à ſubſiſter par la violence, & à vivre ſans diſcipline & ſans police. Pour adoucir la férocité de ces eſprits, & pour réduire à l'uniformité tant de caracteres differens, il établit des loix ſages, & les rendit aimables par ſa modération & ſa douceur, par l'exemple des plus grandes vertus, par un amour invariable pour l'équité envers les étrangers auſſi-bien qu'à l'égard des citoiens. Par cette conduite il inſpira à ſes ſujets un ſi grand reſpect pour la juſtice, qu'il changea toute la face de la ville. Et le zèle pour obſerver des loix ſi utiles & ſi ſaintes, & pour en perpétuer l'eſprit, fut ſi grand, que l'on vit toujours à Rome juſques ſous les derniers Empereurs une tradition ſuivie de Juriſprudence, une eſpece d'école de ſages Légiſlateurs & de célèbres Juriſconſultes, qui formant leurs déciſions ſur les plus ſûres maximes de l'équité naturelle, compoſerent ce Corps de Droit & de Juriſprudence, qui eſt devenu l'admiration de tout l'univers, & que toutes les nations policées ont adopté, ou du moins imité, en y puiſant les loix les plus ſalutaires

VII. CARACTERE.

La Religion.

Le ſeptieme caractere eſt un grand reſpect pour *la religion*, une exacte fidélité à tout commencer par elle, & à y raporter tout. Romulus avoit déja montré beaucoup d'attachement pour la religion, comme Plutarque l'obſerve: mais Numa le porta beaucoup plus loin, & s'appliqua à lui donner plus de luſtre & plus de majeſté. Il en preſcrivit les règles particulieres: il en marqua en détail les exercices & les rits, & les accompagna de tout ce que les cérémonies pouvoient avoir de plus auguſte, & les fêtes de plus agréable & de plus attirant. Par ces ſpectacles nouveaux de religion, & par ce commerce fréquent avec les choſes ſaintes qui ſembloient rendre la divinité préſente par-tout, il rendit les eſprits plus dociles, plus traitables, plus humains, & tourna inſenſiblement le panchant qu'ils avoient à la violence & à la guerre, vers l'amour de la juſtice, & vers le deſir de la paix qui en eſt le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions, remplit le peuple d'une vénération pour la divinité ſi profonde & ſi durable, que dès-lors, & dans tous les ſiecles ſuivans, on ne créoit point de magiſtrats, on ne déclaroit point la guerre, on ne donnoit point de bataille, on n'entreprenoit rien en public, & l'on

ne

ne faiſoit rien en particulier, ni mariages, ni funérailles, ni voiages, ſans l'avoir conſacré par la religion. Le ſoin qu'il eut de bâtir un temple à la Foi, & de la faire regarder comme la dépoſitaire ſacrée des paroles données & des promeſſes, & comme la vengereſſe inexorable de leurs violemens, rendit le peuple ſi fidèle à ſes engagemens, que jamais dans aucune nation la ſainteté du ſerment ne fut plus inviolable.

Polybe & Tite-Live rendent ſur cela un glorieux témoignage aux Romains. * Le premier dit que quand ils avoient une fois prêté ſerment, ils gardoient inviolablement leur parole, ſans qu'il fût beſoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promeſſes par écrit: au-lieu que toutes ces précautions étoient inutiles chez les Grecs. Le ſecond remarque † que „ les differens & conti-„ nuels exercices de religion, établis par „ Numa, qui faiſoient intervenir la divi-„ nité à toutes les actions humaines, a-„ voient rempli d'une ſi grande religion tous

* Δι' αὐτῆς τῆς κατὰ τὸν ὅρκον πίστεως τηροῦσι τὸ καθῆκον. *Polyb. lib.* 6.

† Deorum aſſidua inſidens cura, cùm intereſſe rebus humanis cœleſte Numen videretur, ea pietate omnium pectora imbuerat, ut fides ac juſjurandum proximè legum ac pœnarum metum civitatem regerent. Et cùm ipſi ſe homines in regis, velut unici exempli, mores formarent; tum finitimi etiam populi, qui antè, caſtra, non urbem poſitam in medio, ad ſolicitandam omnium pacem crediderant, in eam verecundiam adducti ſunt, ut civitatem totam in cultum verſam deorum violari ducerent nefas. *Liv. lib.* 1. *n.* 21.

„ tous les eſprits, qu'une parole donnée & un
„ ſerment n'avoient pas moins de poids &
„ d'autorité à Rome, que la crainte des
„ loix & des châtimens. Et non-ſeule-
„ ment les Romains prirent le caractere &
„ les mœurs pacifiques de Numa, ſe for-
„ mant ſur leur Roi comme ſur un modèle
„ parfait: *mais les nations voiſines*, qui
„ auparavant avoient regardé Rome, *moins*
„ comme une ville, que comme un camp
„ deſtiné à troubler la paix de tous les
„ peuples, conçurent une ſi profonde vé-
„ nération pour le Prince & pour ſes ſu-
„ jets, qu'ils auroient cru que *ç'eût été*
„ commettre un crime & une eſpece de
„ ſacrilege, que d'attaquer une ville tou-
„ te occupée du culte & du ſervice des
„ dieux.

En commençant à parler de l'hiſtoire Romaine, il m'a paru néceſſaire de donner d'abord une idée de ce fameux peuple, dont les principaux caracteres, qui l'*ont rendu ſi célèbre* & l'ont *ſi fort élevé* au deſſus de tous les autres *peuples*, ſe trouvent heureuſement réunis dans Romulus & Numa ſes deux fondateurs. On voit par-là de quelle conſéquence ſont, non-ſeulement pour les particuliers, mais même pour des nations entieres, les premieres impreſſions qu'on leur donne; & il eſt viſible que ce furent ces grandes & *ſolides* vertus, établies dans Rome dès ſa naiſſance, & toujours cultivées de plus en plus & infiniment accrues dans la ſuite *des* ſiecles, qui la rendirent victorieuſe & maî-

treſſe

treſſe de l'univers. * Car, ſelon la judicieuſe remarque de Denys d'Halicarnaſſe, c'eſt une loi immuable, & fondée dans la nature même, que ceux qui ſont ſupérieurs en mérite, le deviennent auſſi en pouvoir & en autorité; & que les peuples qui ont plus de vertu & de courage, l'emportent tôt ou tard ſur ceux qui en ont moins.

SECOND MORCEAU

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Expulſion des Rois, & établiſſement de la Liberté.

L'époque de l'expulſion des Rois, & de l'établiſſement de la liberté à Rome, eſt trop conſidérable pour ne s'y pas arrêter. Cet évenement mémorable eſt la baſe de la plus fameuſe République qui ait jamais été: c'eſt la ſource de ſes beaux jours, & de tout ce qu'on a admiré en elle de plus grand & de plus merveilleux. De là le peuple Romain contracta encore deux caracteres ſinguliers: l'un de haine irréconciliable contre la roiauté, & contre tout ce qui en préſentoit la moindre apparence; l'autre d'un violent amour de ſa liberté, dont il fut jaloux dans tous les tems preſque juſqu'à l'excès. La modération ré-

* Φύσιος γὰρ δὶ νόμου δοὶ τῶν ἀφθόνων τὸς χρείττοσι παντὸς, ἢ ἰδίοις ἴσους. *Dionyſ. Halic. lib.* διακόσμου κρίσιν, ἀρχὴν 1. *Antiq. Rom.*

réciproque que le Sénat & le peuple garderent dans leurs diſputes, fait encore un troiſieme caractere, bien digne d'être remarqué.

I. CARACTERE.

Haine de la Roiauté.

Pluſieurs circonſtances & divers motifs concoururent à faire naitre cette haine implacable de la roiauté, & à la fortifier.

1. Le mécontentement & l'*averſion que* le peuple Romain couvoit depuis longtems contre les violences & le gouvernement tyrannique des Tarquins, éclaterent enfin à l'occaſion de l'outrage fait à Lucrece, & de la maniere funeſte dont elle punit ſur elle-même le crime du Prince en ſe donnant la mort de ſa propre main.

2. Ces diſpoſitions augmenterent infiniment par *la fermeté* inouïe avec laquelle le Conſul Brutus fit en ſa préſence trancher la tête à ſes enfans, pour être entrés dans un complot qui tendoit au rétabliſſement des Rois. Le ſang de deux fils répandu par un pere avec le ſaiſiſſement & l'effroi de tous les aſſiſtans, fit ſentir plus vivement quel étrange malheur c'étoit que le joug des Tarquins, puiſqu'il en faloit acheter l'affranchiſſement à un ſi grand prix. Cette exécution ſanglante, & la fin tragique de Lucrece, qui faiſoient également horreur à la nature, graverent ſi avant

vant dans tous les eſprits l'averſion de la roiauté, que même dans les ſiecles ſuivans ils n'en purent ſouffrir juſqu'à l'ombre; & crurent, à l'exemple de leurs ancêtres, devoir ſacrifier ce qu'ils avoient de plus cher, & tenter ce qu'il y a de plus extrême, pour écarter un mal qu'ils étoient accoutumés dès la jeuneſſe à regarder comme le plus grand & le plus inſupportable de tous les maux.

3. En livrant au pillage les biens du Roi, en abbattant ſon palais & ſa maiſon de campagne, en conſacrant au dieu Mars ſes champs près de Rome, afin d'en rendre la reſtitution impoſſible, en jettant dans le Tibre la moiſſon de ſes terres, ils acheverent de rendre la rupture irréconciliable; & tout le peuple qui avoit pris part à l'inſulte & au pillage, comprit qu'il ne pouvoit trouver l'impunité que dans une réſiſtance inflexible.

4. L'acharnement opiniâtre des Tarquins à fatiguer les Romains par une longue & rude guerre, & à ſoulever contre eux tous leurs voiſins, les mit dans la néceſſité de ſe défendre ſans ménagement. Les attaques réitérées, les fréquentes batailles, la mort d'un de leurs Conſuls tué dans le combat avec les plus conſidérables des citoiens, entretinrent & échaufferent leur animoſité, & firent paſſer en habitude la crainte & la haine de la roiauté. On peut juger de l'horreur qu'ils en avoient conçue dès le commencement, par la réponſe qu'ils firent aux ambaſſadeurs du Roi

Porſéna, qui ſollicitoit fortement le rétabliſſement des Tarquins. * Ils déclarerent qu'ils étoient diſpoſés à ouvrir plutôt leurs portes aux ennemis qu'aux Rois, & qu'ils aimeroient mieux perdre leur ville que leur liberté.

5. La loi qui donnoit pouvoir de prévevenir quiconque tenteroit de ſe rendre maitre de la République, & de le *tuer* avant qu'il fût juridiquement condamné, pourvu qu'après le meurtre on apportât des preuves de l'attentat, ſembloit armer indifferemment la main de tous les citoiens contre l'ennemi commun, établir tous les particuliers comme également dépoſitaires de la liberté publique, & les rendre reſponſables de ſa conſervation.

6. La valeur héroïque d'Horatius Coclès, avec les récompenſes & les honneurs extraordinaires qu'il reçut, pour avoir arrêté ſeul ſur le pont l'armée auxiliaire des Tarquins: l'audace intrépide de Scévola, qui punit ſa main pour avoir manqué ſon coup: le courage de Clélie & de ſes compagnes: les triomphes décernés à Publicola & à Marcus ſon frere à cauſe des victoires remportées ſur les Rois: l'éloge funebre, & les honneurs ſolennels rendus à Brutus comme au pere de la liberté, & ceux qu'on rendit enſuite à Publicola en reconnoiſſance de ſon amour conſtant pour la

* Ita induxiſſe in animum, hoſtibus potiùs quàm regibus portas patefacere: eam eſſe voluntatem omnium, ut qui libertati erit in illa urbe finis, idem urbi ſit. *Liv. lib. 2. n. 15.*

la République: tous ces objets enflammerent de plus en plus le zèle pour la liberté, & la haine de la tyrannie; & en attirant l'admiration de tous les eſprits vers ces grands modèles, leur inſpirerent un ardent deſir de les imiter.

7. * Le ſerment ſolennel que fit le peuple ſur les autels en ſon nom, & au nom de la poſtérité, que jamais, ſous quelque prétexte que ce pût être, il ne ſouffriroit qu'on rétablît à Rome la roiauté, fut toujours dans la ſuite des ſiecles auſſi préſent à ce peuple, que s'il eût tout récemment ſecoué le joug d'une ſervitude également dure & honteuſe.

Cette averſion, cimentée par tant de ſang, & fortifiée par de ſi puiſſans motifs, a paſſé d'âge en âge, non-ſeulement pendant que la République a ſubſiſté, mais ſous les Empereurs mêmes, & n'a pu s'éteindre qu'avec l'Empire. † L'entrepriſe de Manlius, qui aſpiroit à la roiauté, effaça le ſouvenir de toutes ſes grandes actions, & le fit précipiter impitoiablement du haut de ce roc même qu'il avoit ſauvé d'entre les mains des ennemis. Rien ne hâta

* Omnium primùm avidum novæ libertatis populum, ne poſtmodum flecti precibus aut donis regiis poſſet, jurejurando adegit (Brutus,) neminem Romæ paſſuros regnare. *Liv. lib.* 2. *n.* 1.

† Damnatum tribuni de ſaxo Tarpeio dejecerunt: locuſque idem in uno homine & eximiæ gloriæ monimentum, & pœnæ ultimæ fuit .... Ut ſciant homines quæ & quanta decora fœda cupiditas regni, non ingrata ſolùm, ſed invila etiam reddiderit. *Liv. lib.* 6. *n.* 20.

hâta plus la mort de Céſar, que le ſoupçon qu'il avoit donné qu'il penſoit à ſe faire déclarer Roi. Ses ſucceſſeurs, outre la puiſſance Tribunitienne, accumulerent les titres de Céſar, d'Auguſte, de Grand-Pontife, de Proconſul, d'Empereur, de Pere de la patrie: mais ni leur ambition, ni la flaterie des peuples n'oſa aller plus loin, ni trancher le mot. Et quoiqu'ils fuſſent, autant qu'aucun Roi de la terre, en poſſeſſion d'une puiſſance abſolue; quoique quelques-uns même, comme Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, pouſſaſſent l'abus de la ſouveraineté juſqu'à la plus cruelle tyrannie; aucun ne s'eſt hazardé à prendre le diadême, parce qu'il étoit regardé comme la marque d'un titre dont huit ou dix ſiecles n'avoient pu effacer ce qu'il avoit d'odieux: &, ce qui eſt étrange, & paroit preſque incroiable, pendant que leur religion impie leur permettoit de ſe donner pour des Dieux, une politique plus réſervée leur défendoit de ſe donner pour des Rois.

II. Caractere.

Amour exceſſif de la liberté, & application à en étendre les droits.

On ſait que le corps entier de la République Romaine étoit compoſé de deux Ordres, qui avoient chacun leurs magiſtrats particuliers, auſſi-bien que leurs interêts differens, & qui furent toujours op-

po-

posés entre eux. L'un s'appelloit *le Sénat*, & il étoit comme le chef & le conseil de l'Etat: l'autre étoit le simple peuple, nommé en Latin, *plebs* ou *plebes*; qui étoit distingué de la noblesse & des familles patriciennes. Ces deux Ordres réunis ensemble formoient ce qu'on appelle proprement le Peuple Romain, *Populus Romanus*: dont les assemblées générales se tenoient ou par Centuries, & étoient nommées *centuriata comitia*, & le Sénat y étoit plus puissant; ou par Tribus, *tributa comitia*, & le peuple y dominoit davantage.

Ce peuple, à qui les victoires fréquentes & les conquêtes sur ses voisins avoient déja fort élevé le cœur, prit encore des sentimens plus hauts, & conçut plus d'amour pour la liberté par la part qu'on lui donna à l'autorité & aux affaires publiques, & par les complaisances que le Sénat fut obligé d'avoir pour lui dans les premiers tems qui suivirent la révolution.

Rien ne fut plus capable de flater ce peuple que la promtitude avec laquelle le Consul Publicola fit raser dans une nuit sa maison sur quelques murmures qu'on faisoit contre sa situation élevée, & contre la grandeur de l'édifice que l'on traitoit de citadelle.

Le même Publicola, pour ôter au gouvernement consulaire ce qu'il montroit de terrible, & pour le rendre plus populaire & plus doux, fit ôter dans la ville les haches des faisceaux qu'on portoit devant

vant *les* Conſuls; * & en ſe préſentant à l'aſſemblée du peuple, il fit baiſſer les faiſceaux, comme s'il les lui ſoumettoit, & lui faiſoit hommage de ſon autorité.

Il augmenta encore extrêmement le pouvoir du peuple & ſes immunités par la loi qui permettoit d'appeller au peuple du *jugement des Conſuls* & du Sénat: par celle qui condamnoit à mort ceux qui prendroient quelque charge ſans la recevoir du peuple: par la loi qui affranchiſſoit des impôts les pauvres citoiens: par celle qui exemtoit de punition corporelle ceux qui deſobéiroient aux *Conſuls*, & qui réduiſoit toute la peine de leur deſobéiſſance à une amende pécuniaire.

Il crut auſſi, pour affermir davantage l'autorité du peuple, devoir ſe décharger de la garde & de la diſpenſation des deniers publics, & en interdire le maniement à ſes proches & à ſes amis. Il les mit donc en dépôt dans le temple de Saturne; & en permettant au peuple de choiſir lui-même deux *Gardes du Tréſor*, il lui donna beaucoup de part à l'adminiſtration des finances, qui ſont la force d'un Etat, le nerf de la guerre, & la matiere des récompenſes.

Le peuple aiant pris goût pour le gouvernement & pour l'autorité, fut toujours atten-

* Gratum id multitudini ſpectaculum fuit, ſummiſſa ſibi eſſe imperii inſignia, confeſſionemque factam populi quàm conſulis majeſtatem vimque majorem eſſe. *Liv. lib.* 2. n. 7.

attentif dans la ſuite à porter plus loin les anciennes bornes ; & l'on ne pouvoit le flater plus agréablement qu'en lui donnant des ouvertures & des prétextes pour étendre ſes prérogatives & ſes droits.

La plus forte barriere qu'il oppoſa aux entrepriſes du Sénat & des Conſuls, & le plus ferme appui de ſon crédit & de ſa liberté, fut l'établiſſement des Tribuns du peuple, * qui fut une des conditions de ſa réunion avec le Sénat & de ſon retour dans la ville lors de ſa retraite ſur le mont ſacré. La perſonne de ces Tribuns, qui étoient proprement les hommes du peuple, fut déclarée inviolable & ſacrée. On en créa d'abord deux & ils furent multipliés dans la ſuite juſqu'au nombre de dix. L'entrée dans cette charge fut abſolument interdite aux Patriciens: † & pour les mettre hors d'état d'influer par leur crédit dans l'élection des Tribuns, il fut ordonné que tous les magiſtrats plébéiens ſeroient nommés dans les aſſemblées qui ſe faiſoient par Tribus, où les Sénateurs avoient

* Agi deinde de concordia cœptum, conceſſumque in conditiones, ut plebi ſui magiſtratus eſſent ſacroſancti, quibus auxilii latio adverſus conſules eſſet, neve cui patrum capere eam magiſtratum liceret. *Liv. lib.* 2. *n.* 33.

† Volero, tribunus plebis, rogationem tulit ad populum, ut plebeii magiſtratus tributis comitiis fierent. Haud parva res, ſub titulo prima ſpecie minimè atroci, ferebatur; ſed quæ patriciis omnem poteſtatem per clientium ſuffragia creandi quos vellent tribunos auferret. *Ibid. n.* 56.

voient moins d'autorité. La violence & l'injuſtice des Décemvirs, qui fut l'occaſion de la ſeconde retraite du peuple ſur le mont Aventin, donna lieu auſſi à fortifier de nouveau la puiſſance des Tribuns. Il fut arrêté que les loix portées par Tribus, obligeroient le peuple Romain entier, & par *conſéquent le Sénat* comme le reſte; * ce qui arma les Tribuns *d'une* grande autorité: Qu'on ne créeroit aucune magiſtrature dont il ne fût permis d'appeller, & l'on donnoit pouvoir à tout particulier de tuer impunément quiconque contreviendroit à cette ordonnance: Que la perſonne des Tribuns ſeroit de nouveau déclarée plus que jamais ſacrée & inviolable. Leur pouvoir en effet alloit fort loin, & s'étendoit juſques ſur les Conſuls mêmes, qu'ils prétendoient avoir droit de faire mettre en priſon, † comme ils le déclarerent publiquement dans une occaſion où le Sénat eut recours à leur autorité pour réduire à leur devoir des Conſuls qui refuſoient de lui obéir.

Apres que le peuple eut ainſi affermi ſon autorité, il ne ceſſa de former de nouvelles entrepriſes, que les Tribuns, par complaiſance ou par zèle, ne manquoient pas de ſeconder avec chaleur. Il n'y a point

* Qua lege tribuniciis rogationibus telum acerrimum datum eſt. *Liv. lib.* 3. n. 55.

† Pro collegio pronunciant, placere conſules ſenatui dicto audientes eſſe: ſi adverſùs conſenſum ampliſſimi ordinis ultrà tendant, in vincula ſe duci. eos juſſuros. *Liv. lib.* 4. n. 26.

point d'efforts qu'il ne fît pour s'ouvrir le chemin à toutes les dignités, & sur-tout au Consulat qui étoit la premiere charge de l'Etat, dans laquelle résidoit presque toute l'autorité publique, & qui étoit réservée aux seuls Patriciens. Après de longues & de vives contestations, il y parvint enfin; & une légere avanture en fit naitre l'occasion. Qu'il me soit permis d'en insérer ici le récit, l'un des plus beaux & des plus naturels qui se trouvent dans Tite-Live.

Fabius * Ambustus avoit marié sa fille ainée à Serv. Sulpicius de race patricienne, & la cadette à un jeune homme plébéien, nommé Licinius Stolo. Un jour que

* M. Fabii Ambusti, potentis viri, filiæ duæ nuptæ, Ser. Sulpicio majori, minori C. Licinio Stoloni erat... Fortè ita incidit, ut in Ser. Sulpicii tribuni militum domo sorores Fabiæ, cùm inter se (ut fit) sermonibus tempus tererent, lictor Sulpicii, cùm is de foro se domum reciperet, forem (ut mos est) virga percuteret. Cùm ad id, moris ejus insueta, expaviſſet minor Fabia, risui sorori fuit, miranti ignorare id sororem. Ceterùm, is risus stimulos parvis mobili rebus animo muliebri subdidit: frequentiâ quoque prosequentium roganti umque numquid vellet, credo fortunatum matrimonium et sororis visum; suique ipsam malo arbitrio, quo à proximis quisque minimè anteiri vult, pœnituisse. Confusam eam ex recenti morsu animi cùm pater fortè vidisset, percunctatus *satin' salva*, avertentem causam doloris (quippe nec satis piam adversùs sororem, nec admodum in virum honorificam) elicuit, comiter sciscitando, ut fateretur eam esse causam doloris, quòd juncta impari esset, nupta in domo, quam nec honos nec gratia intrare posset. Consolans inde filiam Ambustus, bonum animum habere jussit: eosdem propediem domi visuram honores, quos apud sororem viderat. *Liv. lib. 6. n. 34.*

que celle-ci étoit allé rendre viſite à ſa ſœur, pendant qu'elles s'entretenoient enſemble, Sulpitius, alors Tribun des ſoldats avec la puiſſance conſulaire, revenant chez lui, le premier des licteurs frapa à la porte avec la verge qu'il portoit à la main, comme c'étoit l'ordinaire, & fit grand bruit. La jeune Fabia, pour qui cette coutume étoit nouvelle, aiant fait paroître quelque fraieur, ſa ſœur ſe mit à rire d'une telle ſimplicité, s'étonnant que cet uſage lui fût inconnu. Comme ſouvent les moindres choſes font impreſſion ſur les perſonnes du ſexe, cette innocente plaiſanterie piqua juſqu'au vif la cadette. La foule des perſonnes qui accompagnoient le Tribun militaire par honneur, & qui lui demandoient ſes ordres, lui fit ſans doute regarder le ſort de ſon ainée comme beaucoup plus heureux que le ſien; & une ſecrette jalouſie, qui fait qu'on ne peut voir ſans peine ſes proches au deſſus de ſoi, lui fit regretter d'être alliée comme elle l'étoit. Dans le trouble que cette plaie de ſon cœur encore toute récente lui cauſoit, ſon pere l'aiant trouvé plus triſte qu'à l'ordinaire, lui en demanda la cauſe. Mais, comme elle ne pouvoit l'avouer ſans paroître manquer d'amitié pour ſa ſœur, & de reſpect pour ſon mari, elle diſſimula quelque tems. Enfin Fabius, par ſa douceur & ſes careſſes, tira d'elle le ſujet de ſon chagrin, & l'obligea à lui avouer qu'elle avoit de la peine de ſe voir engagée par une alliance inégale dans une maiſon, où jamais

mais ne pouvoit entrer ni charge ni crédit. Son pere la consola, & lui dit de prendre courage, l'assurant que bien-tôt elle verroit dans sa maison ces mêmes dignités, qui lui faisoient trouver sa sœur si heureuse. C'est à quoi, depuis ce moment, il travailla de toutes ses forces avec son gendre Licinius. Aiant associé à leur dessein L. Sextius, jeune homme entreprenant, à qui il ne manquoit, pour mériter les plus hautes dignités, que le rang de patricien, ils saisirent l'occasion favorable que la conjoncture du tems leur présentoit, & après avoir livré aux Patriciens bien des attaques, ils les forcerent enfin d'admettre les Plébéiens au Consulat. L. Sextius fut le premier à qui cet honneur fut accordé.

Depuis cette victoire, rien ne demeura inaccessible au peuple. Préture, Censure, Dictature même, & Sacerdoce, tout lui fut ouvert, tout lui fut accordé; * le Sénat jugeant bien, qu'après s'être vu forcé de céder pour le Consulat, il feroit d'inutiles efforts pour conserver le reste. C'est ainsi qu'un peuple, presque esclave sous les Rois, & foible client sous les Patriciens, devint par degrés égal à ses patrons, & leur associé dans toutes les dignités de la République.

III. CA-

* Senatu, cùm in summis imperiis id non obtinuisset, minùs in prætura tendente. *Liv. lib. 8. n. 15.*

III. Caractere.

Modération réciproque du Sénat & du peuple dans leurs diſputes.

Les diſputes entre le peuple & le Sénat au ſujet des charges publiques durerent fort longtems, & furent pouſſées avec une force & une vivacité qui ſembloit ne pouvoir ſe terminer que par la ruïne de l'un des deux partis. Les Tribuns du peuple, fort violens pour l'ordinaire, & fort emportés, ne ceſſoient d'animer la multitude par des diſcours pleins de fiel & d'amertume contre les Conſuls & le Sénat. Au ſujet des mariages avec les Patriciens qu'on avoit interdits à ceux du peuple: * „ Sen„ tez-vous, leur diſoient-ils, dans quel „ mépris vous vivez? Ils vous ôteroient, „ s'ils le pouvoient, une partie de cette „ lumiere qui vous éclaire. Ils ſouffrent „ avec peine que vous reſpiriez avec eux „ un même air, que vous parliez un même „ lan-

* Ecquid ſentitis in quanto contemtu vivatis? Lucis vobis hujus partem, ſi liceat, adimant. Quod ſpiratis, quòd vocem mittitis, quòd formas hominum habetis, indignantur... An eſſe ulla major aut inſignior contumelia poteſt, quàm partem civitatis, velut contaminatam, indignam connubio haberi? *Liv. lib.* 4. *n.* 3. & 4.

Nullius eorum (qui ex plebe creati ſint tribuni militum) populum Romanum pœnituiſſe. Conſulatum ſupereſſe plebeiis. Eam eſſe arcem libertatis, id columen. Si eò perventum ſit, tum populum Romanum verò exactos ex urbe reges, & ſtabilem libertatem ſuam exiſtimaturum. *Lib.* 6. *n.* 37.

„ langage, & que vous ayez la figure
„ d'homme auſſi bien qu'eux. Y a-t-il
„ donc rien de plus outrageux & de plus
„ infamant, que de déclarer une partie
„ de la ville indigne de s'allier avec les
„ Patriciens, comme étant ſouillée & im-
„ pure? Et quant aux dignités, la Répu-
„ blique a-t-elle lieu d'être mécontente
„ du ſervice des Plébéiens dans toutes les
„ charges qui leur ont été confiées? Il
„ ne leur reſte donc plus que le Conſulat.
„ C'eſt en ce point deſormais qu'ils doi-
„ vent faire conſiſter leur ſalut & leur li-
„ berté: & ce n'eſt que du jour qu'ils y
„ ſeront parvenus, qu'ils peuvent compter
„ être devenus libres, & avoir ſecoué le
„ joug de la ſervitude & la tyrannie."

Du côté du Sénat il n'y avoit pas quelquefois moins de violence & d'emportement. * Tout ce qu'on accordoit au peuple pour affermir ſa liberté, ils croioient que c'étoit autant de perdu pour eux: † & quoiqu'ils reconnuſſent que leur jeuneſſe étoit ſouvent trop échauffée, cependant, s'il fa-

* Quicquid libertati plebis caveretur, id Patres decedere ſuis opibus credebant. *Liv. lib.* 3. *n.* 55.

† Seniores Patrum, ut nimis feroces ſuos credere juvenes eſſe, ita malle ſi modus excedendus eſſet, ſuis quàm adverſariis ſupereſſe animos. Adeo moderatio tuendæ libertatis, dum æquari velle ſimulando ita ſe quiſque extollit, ut deprimat alium, in difficili eſt; cavendoque ne metuant homines, metuendos ultro ſe efficiunt: & injuriam à nobis repulſam, tanquam aut facere aut pati neceſſe ſit, injungimus aliis. *Liv. lib.* 3. *n.* 65.

faloit que de part ou d'autre on ſortît des bornes, ils aimoient mieux voir l'audace pouſſée trop loin du côté de leurs partiſans, que de celui de leurs adverſaires: tant, dit Tite-Live, il eſt difficile dans ces ſortes de diſputes, où l'on croit ne vouloir qu'établir une parfaite égalité entre les deux partis, de tenir la balance dans un équilibre ſi juſte qu'elle ne panche ni de côté ni d'autre; chacun travaillant inſenſiblement à s'élever pour abaiſſer ſon adverſaire, & à ſe rendre formidable pour n'être point ſoi-même en état de le craindre, comme s'il n'y avoit point de milieu entre faire & ſouffrir l'injure.

Cependant, il faut l'avouer à la gloire du peuple Romain, * cette diſpoſition prochaine ce ſemble à en venir aux dernieres extrémités, & à éclater par de ſanglantes ſéditions, qui eſt la ſource & la cauſe ordinaire de la ruïne des grands Empires, fut longtems arrêtée & comme ſuſpendue, partie par la ſageſſe des Sénateurs, partie par la patience du peuple; & pendant plus de ſix cens ans, comme on l'a déja remarqué, jamais ces diſputes domeſtiques ne dégénérerent en guerres civiles.

Il ſe trouvoit toujours dans le Sénat de ces hommes graves & ſages, amateurs zélés

* Æternas eſſe opes Romanas, niſi inter ſemet ipſi ſeditionibus ſæviant. Id unum venenum, eam labem civitatibus opulentia repertam, ut magna imperia mortalia eſſent. Diu ſuſtentatum id malum, partim Patrum conſiliis, partim patientia plebis. *Liv. lib.* 2. *n.* 44.

lés du bien public, qui * évitant également les deux excès contraires, ou de trahir les interêts du Sénat pour se rendre agréables au peuple, ou d'aigrir & d'irriter le peuple en se déclarant trop vivement pour le Sénat, savoient ramener doucement les esprits à la paix & à l'union, & par de prudentes condescendances prévenir les suites funestes qu'une résistance trop ferme auroit infailliblement attirées. † Ils représentoient à leurs Consuls trop échauffés & trop violens, tel qu'étoit un Appius, qu'ils ne devoient pas prétendre porter la majesté consulaire au-delà des justes bornes que demandoit le bien commun de la paix & de la concorde: que pendant que les Tribuns & les Consuls tiroient tout chacun de leur côté, la République ainsi divisée & déchirée demeuroit sans force, les deux partis songeant moins à la conserver qu'à s'en rendre maitres. ‡ Ils représentoient aussi aux Tri-

* Alios consules, aut per proditionem dignitatis Patrum plebi adulatos, aut acerbè tuendo jura ordinis, asperiorem domando multitudinem fecisse. T. Quintium orationem memorem majestatis Patrum concordiæque ordinum habuisse. *Liv. lib. 3. n. 69.*

† Ab Appio petitur ut tantam consularem majestatem esse vellet, quanta in concordi civitate esse posset. Dum tribuni consulesque ad se quisque omnia trahant, nihil relictum esse virium in medio: distractam laceratamque rempublicam magis quorum in manu sit, quàm ut incolumis sit, quæri. *Liv. lib. 2. n. 57.*

‡ Ne ita omnia tribuni potestatis suæ implerent, ut nullum publicum consilium sinerent esse. Ita demum liberam civitatem fore, ita æquatas leges, si suâ quisque jura ordo, suam majestatem teneat. *Liv. lib. 3. n. 63.*

TABLE.

LIVRE QUATRIEME.

DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS. page 1.

PREMIERE PARTIE.

SUR le goût de la ſolide gloire, & de la véritable grandeur. 11
§. I. *Richeſſes. Pauvreté.* 16
§. II. *Bâtimens.* 27
§. III. *Ameublemens. Habillemens. Equipages.* 35
§. IV. *Du luxe de la table.* 45
§. V. *Dignités. Honneurs.* 62
§. VI. *Victoires, Nobleſſe d'extraction, Talens de l'eſprit, Réputation.* 66
Victoires. *ibid.*
Nobleſſe de l'Extraction. 72
Talens de l'Eſprit. 78
Réputation. 83
1. *Souffrir avec peine la louange, & parler de ſoi-même avec modeſtie.* 88
2. *Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.* 89
3. *Sacrifier ſa réputation à l'utilité publique.* 93

§. VII.

§. VII. *En quoi consiste la solide gloire & la véritable grandeur.* 95

SECONDE PARTIE.

De l'Histoire Sainte. 115

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire Sainte. ibid.

ARTICLE I. *Caracteres propres & particuliers à l'Histoire Sainte.* 116

ART. II. *Observations utiles pour l'étude de l'Histoire Sainte.* 131

CHAPITRE SECOND.

Application des principes à quelques exemples. 152

ARTICLE I. *Histoire de Joseph.* ibid.

1. *Joseph vendu par ses freres ; conduit en Egypte chez Putiphar : mis en prison.* ibid.

Réflexions. 155

2. *Elévation de Joseph. Premier voiage de ses freres en Egypte.* 161

Réflexions. 164

3. *Second voiage des enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses freres.* 168

Réflexions. 172

Raports entre Joseph & Jésus-Christ. 176

ART. II. *Délivrance miraculeuse de Jerusalem sous Ezéchias.* 179

Réflexions. 1. *Sennacherib instrument de la colere de Dieu.* 185

2. *Les Grands ont recours aux Rois d'Ethiopie & d'Egypte.* 186

3. *Discours impies, & lettre blasphématoire de Sennacherib.* 187

4. *Défaite du Roi d'Ethiopie.* 188

5. *Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.* 189

6. *Raisons de la patience de Dieu à souffrir*

Sennacherib, & de ſa lenteur à délivrer Jeruſalem. 191
7. Confiance en Dieu, caractere dominant d'Ezéchias. 193
8. Jeruſalem délivrée, figure de l'Egliſe. 194
ART. III. *Prophéties.* 196
Prophétie de Daniel au ſujet de la Statue compoſée de differens métaux. 198
Réflexion ſur les Prophéties. 204

TROISIEME PARTIE.

De l'Hiſtoire profane. 207

CHAPITRE PREMIER.

REGLES & principes pour l'étude de l'Hiſtoire profane. Ibid.
§. I. *Ordre & clarté néceſſaire pour bien étudier l'Hiſtoire.* 208
§. II. *Obſerver ce qui regarde les loix, les uſages, les coutumes des peuples.* 211
§. III. *Chercher ſur-tout la vérité.* 212
§. IV. *S'appliquer à découvrir les cauſes des événemens.* 216
§. V. *Etudier le caractere des peuples & des grands hommes dont parle l'Hiſtoire.* 223
§. VI. *Obſerver dans l'Hiſtoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie.* 229
§. VII. *Remarquer avec ſoin tout ce qui a rapport à la Religion.* 232

CHAPITRE SECOND.

Application des régles précédentes à quelques faits d'Hiſtoire particuliers. 234
ARTICLE I. *De l'hiſtoire des Perſes & des Grecs.* ibid.
Premier morceau tiré de l'Hiſtoire des Perſes. ibid.
CYRUS. ibid.
1. *Education de Cyrus.* 235
Réflexions. 242
2. *Premieres campagnes & conquêtes de Cyrus.* 243

Réflexions. 256
3. *Continuation de la guerre. Priſe de Babylone. Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus.* 258
Réflexions. 267
Second morceau tiré de l'Hiſtoire Grecque. 277
De la grandeur & de l'empire d'Athenes. ibid.
Réflexions. 304
1. *Caracteres de Thémiſtocle, d'Ariſtide, de Cimon, & de Periclès.* 305
2. *De l'Oſtraciſme.* 319
3. *Emulation pour les arts & pour les ſciences.* 324
Troiſieme morceau tiré de l'Hiſtoire Grecque. 330
Du gouvernement de Lacédémone. ibid.
1. *Etabliſſement. Senat.* 331
2. *Etabliſſement. Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.* 333
3. *Etabliſſement. Repas publics.* 335
4. *Autres Ordonnances.* 337
Réflexions ſur le Gouvernement de Sparte, & ſur les loix de Lycurgue. 346
1. *Choſes louables dans les loix de Lycurgue.* ibid.
Obſervations critiques ſur un paſſage d'Hérodote. 361
2. *Choſes blâmables dans les loix de Lycurgue.* 365
Sur le vol permis chez les Lacédémoniens. 370
Quatrieme morceau tiré de l'Hiſtoire Grecque. 377
1. *Beaux jours de Thebes.* ibid.
2. *Délivrance de Syracuſe.* 386
1. DION. ibid.
Premiere Réflexion. *Converſation des gens de lettres & de probité infiniment utile aux Princes.* ibid.
Seconde Réflexion. *Flateurs, peſte funeſte des Cours, & ruïne des Princes.* 390
Troiſieme Réflexion. *Grandes qualités de Dion, mêlées de quelques légers défauts.* 392
2. TIMOLEON. 399
ART. II. *De l'Hiſtoire Romaine.* 406

TABLE.

Premier morceau de l'Hiſtoire Romaine.

Fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa. 410

I. *Caractere des Romains. La valeur.* ibid.

II. *Caractere des Romains. Meſures ſages pour étendre l'Empire.* 412

III. *Caractere des Romains. Sageſſe des déliberations dans le Senat.* 418

IV. *Caractere. Union étroite de toutes les parties de l'Etat.* 420

V. *Caractere. Amour de la ſimplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.* 422

VI. *Caractere. Sageſſe des loix.* 432

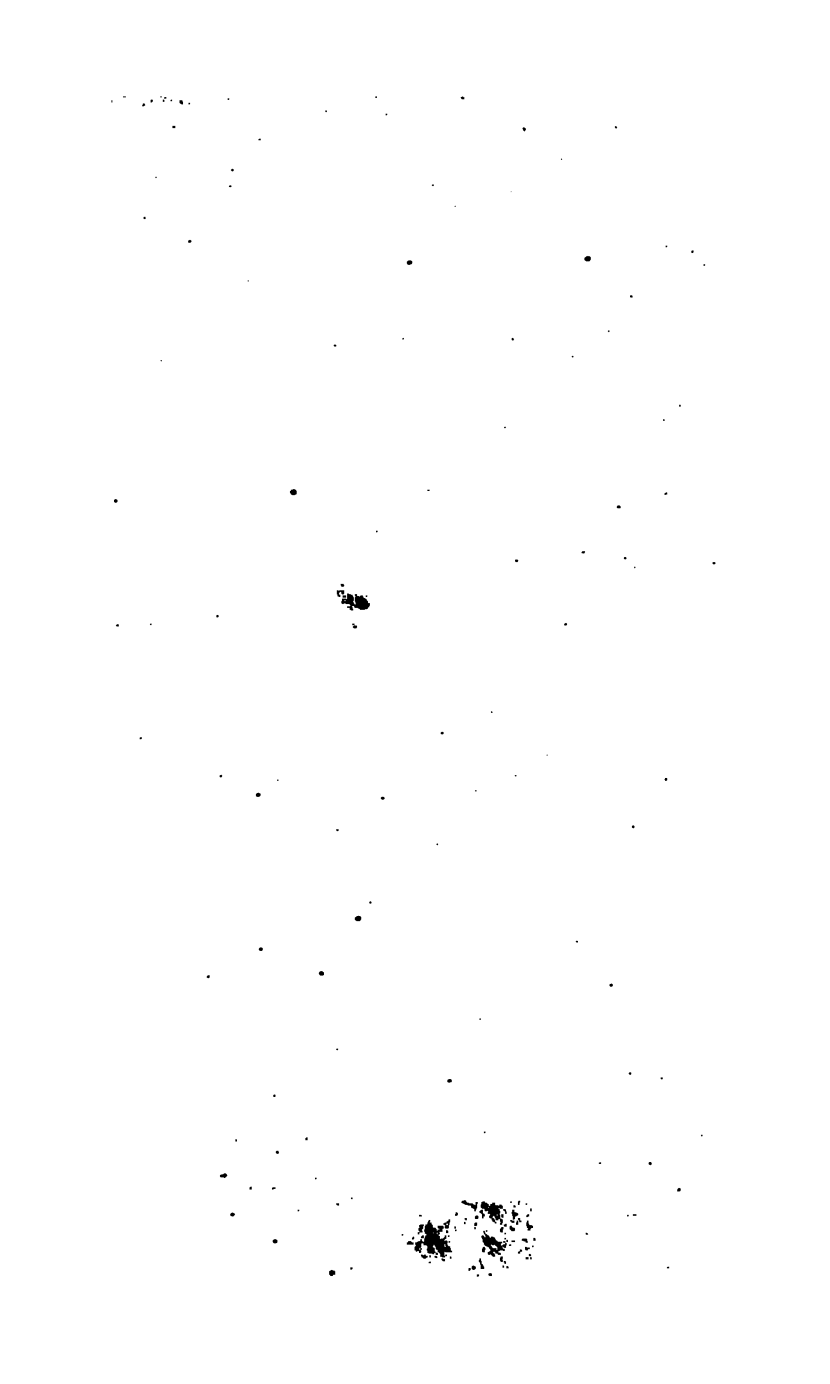
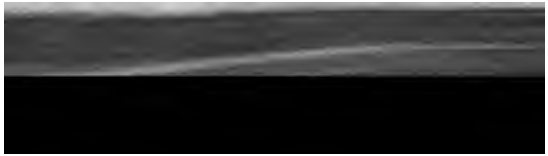
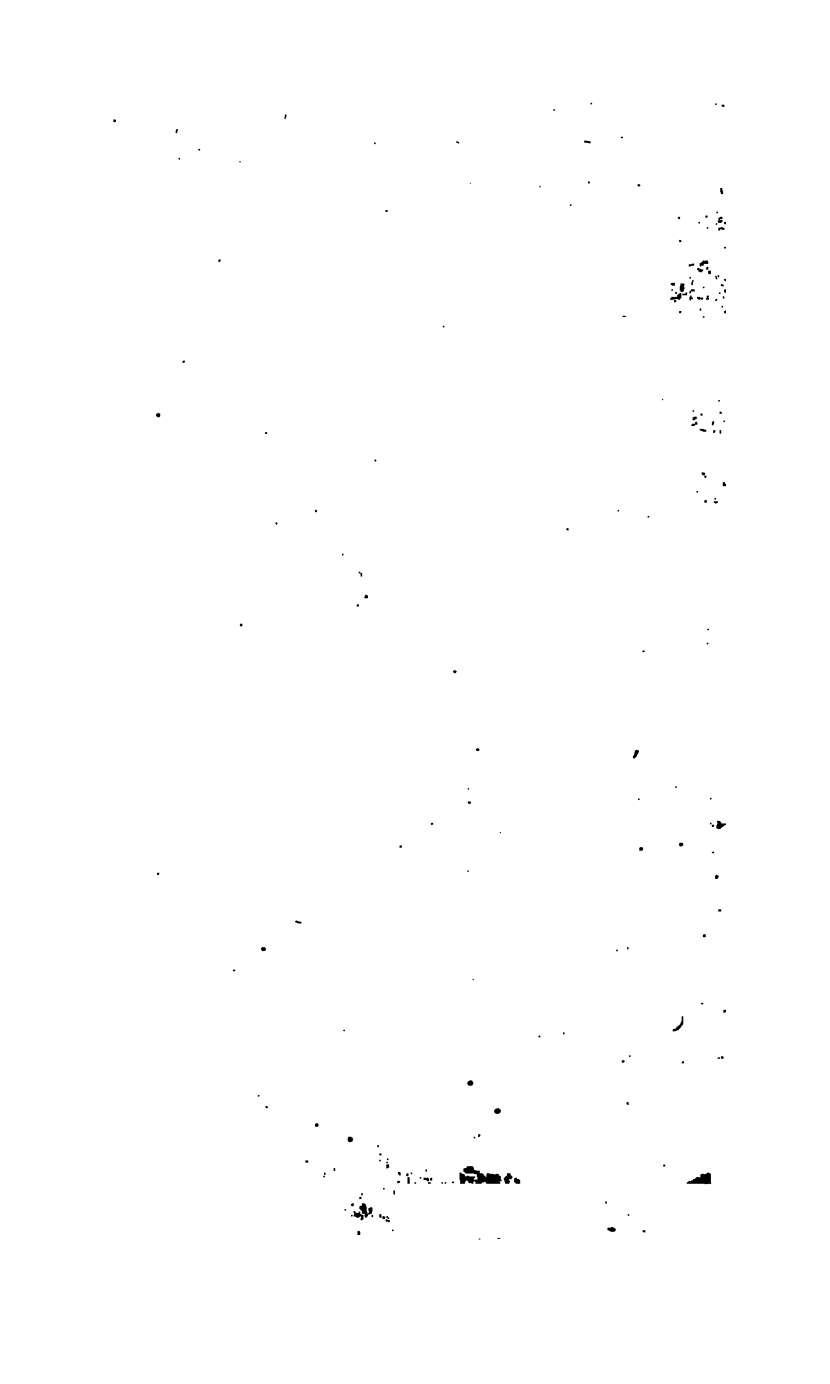
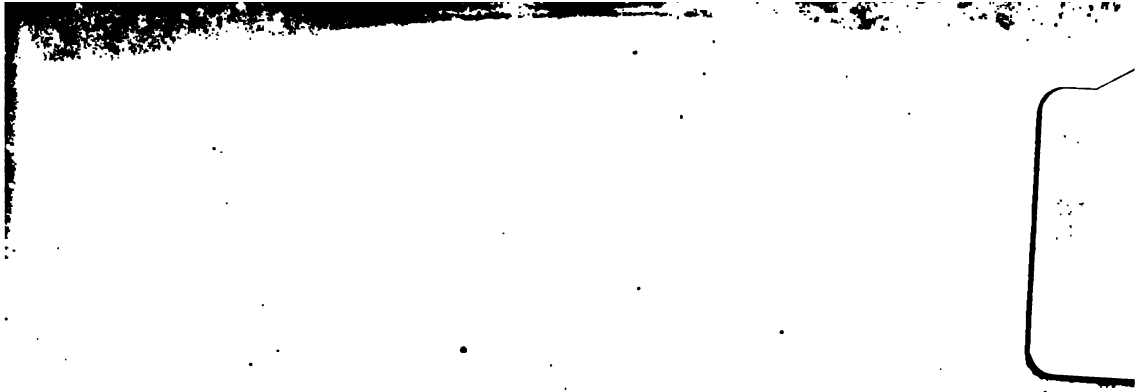
VII. *Caractere. La religion.* 434

Second morceau de l'Hiſtoire Romaine.

Expulſion des Rois, & établiſſement de la liberté. 437

I. *Caractere. Haine de la royauté.* 438

II. *Caractere. Amour exceſſif de la liberté, & application à en étendre les droits.* 442

III. *Caractere. Modération réciproque du Sénat & du peuple dans leurs diſputes.* 450

Fin de la Table.